This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MINNESOTA
OMNIBUS ARTIBUS
PERIODICAL ROOM
CLASS 054
BOOK R32173

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU MIDI.

2e Série. — Tome Premier.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE BOEHM ET Cᵉ.
BOULEVARD JEU-DE-PAUME.

Digitized by Google

REVUE

DU MIDI.

2e Série. — Tome Premier.

Montpellier.
CHEZ GRAS, SALONS LITTÉRAIRES,
GRAND'RUE, 21; RUE BARRALERIE, 1.
1844.

UNIVERSITY OF MINNESOTA LIBRARY
Digitized by Google

Digitized by Google

En commençant, avec le présent *Numéro*, sa deuxième année, la *Revue du Midi* croit devoir à ses souscripteurs des remercîmens et des explications : — des remercîmens, pour le bienveillant soutien qu'ils lui ont accordé jusqu'à présent ; — des explications, sur ce qu'elle compte faire à partir d'aujourd'hui.

Il y a un an, lorsque quelques personnes eurent l'idée de fonder la *Revue du Midi*, les prédictions les plus fâcheuses leur arrivèrent de toutes parts. Les indifférens au progrès, ses adversaires, et même des gens bien intentionnés, leur crièrent que vouloir fonder, dans ce pays, un recueil collectif, était une entreprise absurde ; que la *Revue du Midi* ne durerait pas trois mois, faute d'abonnés, faute d'accord entre ses différens rédacteurs, etc.

Nous ne crûmes pas un seul mot de ces pronostics et nous allâmes en avant. Que pouvions-nous craindre, en effet ? Il était évident qu'aucun intérêt d'argent, aucune préoccupation personnelle ne guidaient les fondateurs de la *Revue du Midi*. Leur seul but était de révéler à nos Provinces, qui les ignorent souvent ou méconnaissent leur valeur, les hommes qui les honorent dans les arts, les sciences, la littérature. Nous voulions montrer, en outre, à Paris, qu'on peut avoir de l'esprit en dehors de Montmartre ; du savoir, au-delà de Vaugirard, et de l'imagination, même en Languedoc et en Provence.

Le moment nous paraissait d'ailleurs propice, et nous avions sur l'ancienne *Revue du Midi*, fondée à Toulouse, il y a quelques années, et qui a jeté un brillant éclat, des avantages particuliers. En effet, depuis la disparition de ce Recueil, amenée par d'autres causes que l'insuccès, des

JUL 24 '81 NIJHOFF
507399
Digitized by Google

Sociétés archéologiques, des Facultés des lettres et des sciences, institutions nouvelles et régénératrices, ont été créées à Lyon, à Bordeaux, à Montpellier, et, partout, à la suite de leurs travaux, une vive excitation littéraire s'est manifestée. En même temps, le goût des arts et des sciences qui est, pour ainsi dire, une de nos traditions méridionales, s'est réveillé plus fort et plus ardent que jamais. Il importait, selon nous, d'aider à ce louable mouvement des esprits.

Le meilleur moyen, pour cela, nous a paru être la fondation d'une *Revue*. Un recueil de ce genre permet, en effet, à tous les penseurs, à tous les écrivains sérieux, à tous les laboureurs de l'intelligence, quelle que soit leur opinion, à quelque profession qu'ils appartiennent (la magistrature, le barreau, le clergé, la presse locale), de faire apprécier leurs travaux d'une manière convenable. Aujourd'hui, l'éditeur, cette âme vertueuse si commune au XVIIIe siècle, a presque entièrement disparu. C'est une race aussi complétement perdue que certaines espèces antédiluviennes. Or, qui est assez riche, à cette heure, pour faire imprimer ses Œuvres à ses frais? — Personne. Il faut donc suppléer à cet inconvénient par l'association. Un Journal d'ailleurs, lorsqu'il est grave, sérieux, utile, communique, en vertu de sa collectivité, aux travaux qu'il met au jour, une certaine autorité. Il leur donne à peu près la sanction que procure une Académie; seulement il y ajoute divers avantages. Dans une Académie les travaux disparaissent d'ordinaire avec la parole; s'ils sont insérés dans des Mémoires, ils sont étouffés sous l'importance générale du corps, ou n'acquièrent qu'une publicité infiniment restreinte. Le journal, au contraire, Protée aux mille formes, pénètre partout, semant à sa suite les faits et les idées; — battant en brèche, comme un infatigable bélier,

Digitized by Google

grâce à son allure preste et vive, à sa forme attrayante, à sa périodicité fréquente et régulière, les opinions fausses, les hérésies littéraires ou scientifiques, les préjugés de tout genre. En outre, il grandit les hommes, crée les noms, constate et établit le style, les talens, la science. — La première *Revue du Midi* a produit MM. Granier-de-Cassagnac, Baichère, de Mesnard, Lavergne, Victor de Laprade, Paulin Lymairac, de Clausade, Puymaurin, etc. Qui sait si un avenir non moins glorieux n'est pas réservé au Recueil qui lui succède et qui essaie de marcher sur ses traces ? N'y eût-il qu'un seul de nos collaborateurs, à qui la *Revue du Midi* révélât sa vocation et qu'elle pût contribuer à placer haut dans l'estime de la France, nous serions contens de notre œuvre. Que de grands esprits ont été étouffés en naissant ! Que de Chattertons, morts de désespoir pour avoir été repoussés ! Que de Gilberts et d'Hégésippes ont expiré sur le grabat d'un hôpital, avant d'avoir pu (tant sont grands les obstacles) arriver au seuil sauveur de la publicité !

Telles étaient, en fondant la *Revue du Midi*, nos intentions; tel est notre but. Notre Recueil constitue donc une œuvre de dévouement; c'est, qu'on nous passe le mot, une assurance mutuelle contre l'oubli d'en-haut et le mauvais-vouloir d'en-bas; c'est une association de travail et d'intelligence que nous proposons à tous les esprits élevés de notre Midi. « Donnez-moi un levier suffisant, disait Archi-» mède, et je soulèverai le monde. » Eh bien! nous offrons à tout ce qui a de l'ambition, dans ce pays, le commencement de cette force : à chacun selon sa nature, son élan, ou son bonheur, d'en savoir trouver ailleurs le complément. A l'œuvre donc, poëtes et prosateurs, philosophes et savans !... La *Revue du Midi* ne reculera devant aucune des questions que vous voudrez débattre; elle admettra

Digitized by Google

toutes vos hardiesses, pourvu qu'elles lui paraissent utiles et qu'elles soient convenablement exprimées.

Un mot, avant de finir, sur deux critiques qui nous ont été adressées : celles de ne pas avoir assez d'unité dans notre rédaction et de pécher par trop d'uniformité : voici notre réponse à ces reproches.

L'unité philosophique ou littéraire dans une œuvre collective nous a toujours paru une chimère. Autant vaudrait demander à chacun le même style en littérature, la même opinion en politique. Une *Revue* d'ailleurs (le titre seul l'indique) doit offrir une grande variété d'idées, de systèmes, d'opinions, une sorte de panorama qui permette à ses lecteurs de se tenir suffisamment au courant de ce qui se passe dans les diverses branches du monde de la pensée.

Quant au reproche d'*uniformité* (on a peut-être voulu dire de *gravité*), nous en reconnaissons volontiers la justesse. La *Revue du Midi* a été jusqu'ici sérieuse, sévère, érudite ; à l'exception de la poésie, elle a repoussé constamment les œuvres de pure imagination. C'est un défaut dont on comprend aisément le motif et qu'il est facile d'excuser. Toutefois, afin d'essayer de contenter tout le monde, la *Revue du Midi* admettra dorénavant, autant que possible, dans chacun de ses Numéros, un article purement littéraire, autrement dit, un *conte*, une *nouvelle*, un *roman*. On peut voir à la liste de ses publications prochaines, qu'elle compte bien n'avoir pas besoin d'indulgence pour cette nouvelle série d'articles.

La *Revue du Midi* n'étant point une œuvre de spéculation, *nous imprimerons tous les ans, dans notre Numéro du 25 janvier, la liste de nos abonnés, le compte-rendu des fonds, provenant des souscriptions*, et nous prenons l'engagement d'augmenter le nombre de feuilles de nos livraisons, en proportion de ce dont la recette dépasserait nos dépenses.

GRAS.

Digitized by Google

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

De la Théurgie.

« Je ne veux pas, quand on me parle de l'avenir, » qu'on me vienne donner pour du neuf les guenilles » qui pendent depuis deux mille ans dans les écoles des » philosophes grecs, etc. »

M. DE CHATEAUBRIAND.

La *Théurgie* était l'art de communiquer avec les Dieux, les génies, les esprits. Les talismans, les invocations, les sacrifices, etc., étaient les moyens dont la pratique constituait cet art. On le regardait comme une source de jouissances, on soutenait qu'il donnait le pouvoir de lire dans l'avenir, de guérir les maladies, d'évoquer les Dieux, de commander aux élémens. Il était la conséquence et l'application de la philosophie des nouveaux platoniciens. Pour le comprendre quelques détails sur cette philosophie sont indispensables. Ammonius Saccas, Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus ont revêtu le platonisme de diverses formes ; mais leurs enseignemens étaient à peu près les mêmes sur les points que nous allons exposer.

L'unité primordiale, suprême, absolue, est l'origine et le terme de tous les êtres ; ils en procèdent par *émanation*. Ils sont de divers ordres depuis les Dieux jusqu'aux âmes des hommes. Il y a deux mondes : le monde intelligible et le monde sensible. Le premier est le principe réel et la vie du second. L'Être-Suprême

Digitized by Google

régit ces deux mondes, mais non pas directement par lui-même. Le Destin, ou la Nécessité, préside au monde sensible. Des *sympathies* ou affinités entre les êtres, et leur rapport à des forces *occultes* expliquent cette Nécessité. Les démons, supérieurs aux hommes, ont un corps subtil et délié. L'homme a deux âmes, l'une supérieure, l'autre inférieure ou sensible. C'est par l'âme sensible purifiée que l'homme se met en contact avec le corps subtil des démons. Les âmes, en *descendant* dans un corps, se trouvent renfermées dans un cachot; mais elles y conservent le désir secret de *retourner* au principe divin dont elles émanent.

Il y a cinq ordres de connaissances. Celles qui embrassant la nature matérielle sont acquises à l'aide des sens, occupent le rang inférieur. Le degré le plus élevé est une connaissance supérieure à l'entendement, une exaltation divine qui assimile l'âme à Dieu même. Avant d'être unie au corps, l'âme était en communication avec des esprits divins, qui la remplissaient d'intelligence, de puissance et de pureté. Unie à la nature matérielle, elle est environnée d'erreur, de faiblesse et de souillure. Les organes sont le voile qui lui cache la vraie science, supérieure à la science humaine; ils sont l'obstacle qui l'empêche de communiquer avec les Dieux. La *Purification* soulève ce voile, fait disparaître cet obstacle.

Il y a deux purifications, l'une *rationnelle*, l'autre *théurgique*. Par la première, l'âme plane dans le monde intelligible; par la seconde, elle commande au monde sensible. Par l'une, elle se met en rapport avec les âmes ses sœurs, qui habitent le ciel et sont répandues dans le monde avec les esprits divins, les génies, etc., et contemple l'unité suprême : alors elle est inondée de délices; par l'autre, elle se met en communication avec les démons et reçoit d'eux la puissance de prévoir l'avenir et d'opérer des prodiges. Dans la purification *rationnelle*, on s'applique exclusivement à s'affranchir de l'empire des sens et des passions, et à concentrer dans la contemplation *autoptique*, toute l'énergie des facultés intellectuelles. Dans la purification *théurgique* on opère des mélanges, on compose des symboles divins, on porte

Digitized by Google

des nombres, on fait des invocations, on offre des sacrifices; on cherche dans les *alimens*, dans les *plantes*, dans les *minéraux*, les moyens de donner à l'âme sensible un degré de subtilité qui la rende capable de voir les démons et de jouir ainsi du don de *seconde vue*. Les génies font connaître aux âmes qui communiquent avec eux, le rapport qui existe entre ces mélanges, ces symboles, ces nombres et les faits surnaturels qu'elles veulent produire. « Les formules théurgiques, au rapport de Jamblique, »avaient d'abord été composées en langue égyptienne, ou en »langue chaldéenne. Les Grecs et les Romains qui s'en servirent, »conservèrent beaucoup de mots des langues orientales, qui, »mêlées avec des mots grecs et latins, formaient une langue »barbare et inintelligible aux hommes; mais qui, selon le même »philosophe, était claire pour les Dieux. Au reste, il fallait »prononcer tous ces termes sans en omettre, sans hésiter ou »bégayer, le plus léger défaut d'articulation étant capable de »faire manquer toute l'opération théurgique. » (*Mémoires de l'Académie*, tom. VII.)

On le reconnaît aisément, la doctrine des néo-platoniciens qui vient d'être exposée et qui sert de base à la théurgie, est un syncrétisme où se trouvent confondues les traditions orientales, les opinions de Pythagore et de Platon, et les superstitions des cabalistes.

Les philosophes de l'école d'Alexandrie ont paru quelquefois dédaigner la purification *théurgique*. On peut révoquer en doute leur bonne foi. Plotin prétendit, il est vrai, qu'il avait communiqué intimement avec l'Être-Suprême. Mais, il prédisait l'avenir. Il faisait retomber sur Olympius, son ennemi, les maléfices que ce dernier employait contre lui. Il découvrait les coupables qui échappaient aux recherches de la justice.

Porphyre affirme que l'union avec l'Être divin doit être le seul but du philosophe. Il déclare qu'il a été assez heureux pour approcher une fois en sa vie de l'unité absolue. « J'avais alors, dit-il, soixante-huit ans. » Il déclare encore, dans une lettre à Anébon le *Prophète*, qu'il ne sait trop si les opérations

Digitized by Google

théurgiques ne seraient pas le résultat d'une imagination exaltée. Mais il reconnaît ailleurs, d'après le témoignage de St. Augustin, que les théurgistes reçoivent les inspirations des Dieux.

Jamblique s'élève quelquefois contre la vertu des talismans et des images théurgiques. Mais, d'après Philoponus, il excepte les images qui ont été honorées de la présence d'une Divinité. Au reste, Jamblique avait des extases ; il connaissait les divers ordres de génies, et racontait ce qui se passe dans le monde invisible avec l'assurance et la précision d'un témoin. Son corps s'élevait dans les airs, ses vêtemens s'éclairaient d'une vive lumière ; il prédisait l'avenir, il évoquait les génies.

Proclus veut que le philosophe aspire à l'intelligence propre des Dieux, qu'il abandonne même la région des génies pour se renfermer dans le commerce de la Divinité. Personne, cependant, au rapport de son biographe Marinus, n'employa, avec plus de succès, les pratiques de la théurgie. Il avait une petite sphère, au moyen de laquelle il attirait la pluie, tempérait la chaleur, opérait des guérisons miraculeuses.

Édésius se déchargea sur ses deux disciples Chrisanthe et Eusèbe, du soin d'instruire Julien. Chrisanthe faisait beaucoup de cas des opérations théurgiques. Eusèbe les méprisait, du moins en apparence; mais il rappela, en présence de Julien, que Maxime, ayant réuni un grand nombre de ses amis dans le temple d'Hécate, avait fait rire, devant eux, la statue de la divinité et allumé miraculeusement le flambeau qu'elle tenait à la main. L'imagination du jeune prince fut aussitôt ébranlée; il suivit Maxime et Chrisanthe, et se livra à toutes les extravagances de la théurgie.

De graves motifs déterminaient la circonspection des philosophes au sujet de la théurgie ; elle était défendue par les lois. Porphyre en a fait la remarque. Malgré les réclamations des philosophes, on la confondait avec la magie. On les accusait d'avoir changé l'expression et conservé les pratiques. Leurs craintes devinrent plus vives sous les empereurs chrétiens. Au reste, la sévérité des lois contre la théurgie n'étonnera plus,

Digitized by Google

si on se rappelle que, sous les successeurs d'Ammonius, cet art enfanta des superstitions absurdes et criminelles.

Cependant, les prestiges de la théurgie excitaient l'admiration des peuples, et les philosophes qui s'y livraient inspiraient l'enthousiasme. Des sénateurs romains, des dames du plus haut rang se passionnaient pour Plotin. Des mourans lui confiaient leurs biens et leurs familles. Toute la ville d'Athènes assista aux funérailles de Proclus, et le proclama le plus heureux des mortels. Mais, la théurgie fut quelquefois funeste à ses adeptes, témoin la mort tragique de ces philosophes qui, par des conjurations, voulurent connaître les initiales du nom du successeur de Valens.

Les écrits des néo-platoniciens sont obscurs, souvent inintelligibles. Cette obscurité était une conséquence de leur mysticisme, produit d'une imagination échauffée et presque en délire. Bulhe convient de cette obscurité ; mais il tire une conclusion singulière. « Si l'on n'exige pas, dit-il, des idées claires »et précises auxquelles correspondent des objets réels, on »admirera dans Plotin un esprit très-profond, et, dans son »système, un chef-d'œuvre de philosophie transcendantale. » Proclus n'était pas moins inintelligible que Plotin.

Le mysticisme des philosophes de l'école d'Alexandrie, qui avait pour but d'affaiblir la partie sensible de l'âme au profit de la partie supérieure, les portait à chercher partout des sens allégoriques. A leurs yeux, les faits de l'histoire perdaient leur caractère de *réalité extérieure;* les fictions mythologiques n'étaient pas simplement l'ouvrage de l'imagination, c'étaient des symboles qui cachaient des vérités métaphysiques. Suivant Porphyre, l'antre des Nymphes, décrit dans l'Odyssée, renferme un profond mystère. Cet antre est le monde, dont la matière est ténébreuse. Les Néréides, auxquelles l'antre est consacré, sont les âmes qui doivent habiter les corps. Les corps sont représentés par des urnes et des cruches de pierre. Le travail des abeilles qui viennent y déposer leur miel, correspond aux opérations des âmes dans les corps, etc., etc., etc.

Digitized by Google

Ici deux questions se présentent naturellement à l'esprit. Les néo-platoniciens étaient-ils de bonne foi ? Comment les hommes de cette époque ont-ils pu se laisser tromper par de si grossiers mensonges?

La puissance de l'enthousiasme est immense ; mais comment supposer que Plotin et Proclus aient cru de bonne foi posséder le pouvoir surnaturel que leurs biographes leur attribuent ? Au reste, les philosophes ont exploité la théurgie à leur profit. L'un d'eux, Alexandre, fit accroire qu'il était un prophète, que sa fille était fille de la lune, et il parvint à la faire épouser à Rutilien, personnage du plus haut rang. Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus, ennemis jurés du christianisme, étaient intéressés à exalter la théurgie. La doctrine qui est le fondement de cet art, les aidait à justifier le paganisme. Ils soutenaient que les Dieux des païens n'étaient que des symboles, et que le culte qu'on leur offrait s'adressait aux génies. Les opérations mystérieuses de la théurgie leur servaient à expliquer les miracles des chrétiens, et ils opposaient les prestiges dont ils étaient les auteurs aux prodiges de Jésus-Christ et des Apôtres. C'est évidemment dans ce but que la vie d'Apollonius de Thyane a été composée.

On comprend la crédulité des premiers siècles de notre ère, si l'on considère l'état des esprits à cette époque. L'ancienne religion était traînée dans la boue. La philosophie avait introduit dans les âmes le doute et l'athéisme. La corruption rongeait le corps social. Le découragement glaçait tous les cœurs. Porphyre fut sur le point d'en être la victime. Ce malaise universel exigeait impérieusement un remède. Il s'en présentait trois : le christianisme, le suicide et le mysticisme des néo-platoniciens. Ces derniers durent rallier un grand nombre d'esprits. Ils étaient enthousiastes. L'enthousiasme est contagieux pour les âmes. Ils étaient souvent inintelligibles ; il n'est pas rare d'admirer ce que l'on ne comprend pas. D'ailleurs, la puissance surhumaine qu'ils s'arrogeaient, flattait le goût naturel pour le merveilleux.

L'ABBÉ FLOTTES,
Professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Montpellier.

Digitized by Google

LE MYOSOTIS.

I.

Si je faisais un cours de botanique, je vous dirais que Tournefort a décrit sous le nom de myosotis une plante que l'on classe aujourd'hui parmi les *cerastium;* je vous dirais encore que celle qui va nous occuper appartient aux *borraginées*, et se divise en quatre espèces. Les caractères distinctifs de la première espèce, qui croît aux environs de Paris, sont une corolle hypocratériforme (en soucoupe), à cinq divisions obtuses, ayant la gorge fermée par des glandes. La seconde espèce se trouve dans les marais, et une troisième, appelée *lappula*, croît sur les murailles. Mais, rejetons tout ce fatras scientifique, et ne nous occupons que de la quatrième espèce, nommée *apula*.

Cette jolie plante, à petites fleurs bleues, renfermant un cœur jaune, est originaire d'Italie et se rencontre dans nos champs, où la dent des bestiaux la respecte. Son nom, *myosotis*, vient des mots grecs *mus* et *otis* (oreille de souris); on l'appelle aussi *scorpione*, parce que ses fleurs assemblées en épis imitent la queue du scorpion. Jamais fleur ne fut plus propre à inspirer une imagination poétique; aussi est-elle devenue le symbole de l'amour et des affections les plus tendres. Les poëtes allemands lui donnèrent les premiers cette signification; on la trouve à chaque pas dans leur poésie nébuleuse, vague et mélancoliquement sentimentale, sous le nom de *Vergiss mein nicht* (ne m'oubliez pas), qui lui est resté depuis la scène

Digitized by Google

que je vais raconter et qui forme le sujet d'une charmante ballade de Millevoye.

Deux jeunes suissesses, aguerries contre les rigueurs du climat, s'aventurèrent un jour dans les pittoresques montagnes de leur pays. Insouciantes et légères, elles folâtraient çà et là; bordant les précipices en riant, elles semblaient mépriser le danger et défier la mort. Elles s'étaient un peu écartées l'une de l'autre, lorsque soudain un vent furieux se levant amoncela, en tourbillonnant, une montagne de neige, puis la poussant avec violence, il commença à l'ébranler. L'une des deux suissesses, se voyant menacée, voulut éviter la chute de l'avalanche, mais en vain; sa course ne fut pas assez rapide, et elle fut ensevelie, sans pouvoir, en expirant, que jeter à sa compagne une petite fleur bleue, en lui criant: *Souviens-toi de moi*. Le poëte ajoute que la triste jeune fille

..... Garda la fleur fidèle;
Et, depuis, cette fleur s'appelle:
«Souviens-toi
»De moi.»

II.

Le 14 avril 1840, je m'embarquai à Marseille, comme passager, sur un brigantin qui appareillait pour Naples. Après cinq jours d'une heureuse navigation, nous entrâmes dans le port de l'antique Parthenope. Je descendis à terre vers le soir, et aussitôt une foule de Lazaroni m'entoura, demandant ce qu'il y avait à faire. Je chargeai l'un d'eux de prendre mes malles et de les transporter dans un hôtel de la rue de Tolède, qui m'avait été indiqué d'avance.

Je ne ferai pas ici la description, si souvent répétée, de Naples et de ses environs, magique Eldorado, où les beautés de l'art se marient partout aux magnificences de la nature. Qu'il suffise de savoir qu'une chaîne de montagnes borde son golfe majestueux, et que cette ville superbe s'étale sur la pente inclinée d'un coteau, perpétuellement gardée à sa droite par le Vésuve qui gronde et mugit, s'appuyant à gauche sur les derniers rameaux du mont Pausilippe. Les deux plus belles rues de cette opulente cité sont celles de Sainte-Lucie et de Chiaia, bordées de somptueux palais et venant aboutir à la *Villa-Reale* ou Jardin royal, que décore le célèbre groupe du taureau Far-

Digitized by Google

nèse. Jamais mortel ne vit se dérouler un plus magnifique panorama que celui qu'offre à l'œil enchanté le spectacle de la mer jusqu'au pied du Vésuve et jusqu'aux belles et riantes côtes de Sorrente, patrie du Tasse. Aussi, ne suis-je point étonné que le Napolitain soit orgueilleux de sa patrie, comme du plus beau lieu de l'univers, et que, dans un transport d'enthousiasme bien légitime, il répète sans cesse : Voir Naples et puis mourir (*Vedi Napoli e puoi muori*).

Le lendemain de mon arrivée, je choisis un *cicerone* pour visiter le Vésuve que les habitans n'appellent que *Il monte*. Nous passâmes près de la vigne célèbre dont le vin est appelé Lacryma-Christi. Elle se trouve au pied du volcan et à côté des terres dévastées par la lave ; après avoir marché long-temps nous arrivâmes à l'ermitage de San-Salvador. C'est une petite cabane située à moitié chemin de la montagne, et où les voyageurs se reposent avant de gravir le sommet. Un arbre, le dernier adieu de la végétation, est devant la porte, et c'est à l'ombre de son pâle feuillage, qu'ils ont coutume d'attendre que la nuit vienne pour continuer leur route. Je remarquai sous le hangar de l'ermitage un groupe de quatre personnes, dont un homme de quarante ans, une femme d'environ trente-cinq, encore belle et l'air distingué, et deux enfans aux grands yeux noirs comme l'ébène, à la tête raphaélique, qui jouaient entre eux.

En contemplant le tableau de cette charmante famille, on ne pouvait se défendre d'un certain intérêt. Bientôt la nuit tombante couvrit la nature de ses voiles, et les feux du Vésuve qui, à la clarté du soleil, ressemblaient à un sombre nuage de fumée, étincelèrent de tout leur éclat. Je restai d'abord en extase devant ce prestigieux tableau ; mais peu à peu mon admiration s'élevant, ne connut plus de bornes, et je ne pus m'empêcher de m'écrier plusieurs fois avec transport : C'est beau, c'est sublime !!!

A ces mots, je vis s'avancer vers moi le chef présumé du groupe que je venais de remarquer. — Si je ne me suis trompé, Monsieur, dit-il, vous êtes Français, et je ne saurais vous exprimer tout le plaisir que j'éprouve à entendre la voix d'un compatriote ; je serais presque tenté de dire d'un ami.

— Je remercie, à mon tour, le hasard qui me jette sur vos pas, répondis-je ; car la plus grande joie que je puisse goûter sur la terre étrangère, n'est-elle pas dans la rencontre d'un enfant de ma patrie ?

Insensiblement mon interlocuteur devint plus communicatif.

Digitized by Google

— Il y a déjà plusieurs années, ajouta-t-il, que j'ai volontairement quitté la France, pour couler, sous ce ciel enchanteur, des jours purs et sans nuages; voilà ma femme, qui a su abandonner le monde sans regret, assez heureuse de vivre, dans cette solitude, entourée de mon amour et de l'amour de ses enfans.

Je m'avançai pour la saluer; elle me répondit avec grâce. Nous entamâmes une conversation qui roula exclusivement sur la France, et je n'abandonnai les deux époux, qu'après avoir promis d'aller les voir le lendemain dans leur pittoresque habitation. C'était une délicieuse villa, située sur le revers du Mont-Pausilippe, non loin de la célèbre grotte de ce nom. Figurez-vous les charmettes de Jean-Jacques, c'est-à-dire, tout simplement une petite maisonnette blanche, tournée vers l'Orient, entourée d'un petit verger clos de toutes parts, dominant tous les alentours avec leurs beaux paysages, et la mer qui vient expirer sur les sables du rivage.

Un accueil franc et ouvert m'attendait. La confiance qui me fut témoignée tout d'abord, les marques réitérées d'une bienveillance qui tenait de l'affection, m'enhardirent, et je cédai, comme malgré moi, aux entraînemens d'une douce familiarité.....

.....

En promenant machinalement mes regards autour de la petite chambre où j'étais et de son modeste mobilier, j'aperçus, enfermé dans un bocal de verre, comme dans un sanctuaire, les débris d'un bouquet desséché. Frappé d'étonnement à cette vue, je m'approchai, et ce ne fut pas sans peine que je pus reconnaître des myosotis. En vain cherchai-je pourquoi ces restes étaient gardés précieusement; en vain voulus-je trouver aux soins qui les entouraient une interprétation vraisemblable, je n'aboutissais à rien, et toutes mes hypothèses allaient se briser contre cette énigme plus impénétrable que l'origine du Sphinx.

Mon hôte vit mon embarras et sourit. — Vous ne pouvez deviner, dit-il, dans quel but ces tiges flétries sont conservées avec une si religieuse vénération; mais vous ne serez plus étonné, lorsque vous saurez qu'elles résument, à elles seules, toute l'hisioire de ma vie; qu'elles ont été mêlées à mes joies et à mes douleurs, qu'elles m'ont sauvé de la mort peut-être. Veuillez me prêter quelques instans d'attention et vous comprendrez tout.

Digitized by Google

III.

« C'était en 1824. Deux riches négocians habitaient à Montpellier la même rue. La liaison de Destrem et de Chabannes (c'étaient leurs noms) datait de loin. Ils s'étaient connus sur les bancs du collége, et là avaient pris naissance les liens de la plus pure amitié. Les affections contractées dès l'enfance sont de celles qui restent, et loin de s'effacer au premier orage, il faut, pour les briser, une bien rude tempête. Aussi, les deux écoliers, devenus jeunes gens, avaient marché dans le monde s'appuyant l'un sur l'autre, partageant leurs plaisirs et leurs peines, et se donnant des consolations réciproques, si parfois la tristesse venait à les étreindre de ses chaînes; car, quoique la jeunesse soit l'âge des plaisirs et des rêves d'or, il n'est pas rare de voir le découragement effleurer l'âme du jeune homme, surtout dans notre siècle de doute et de pyrrhonisme, pères maudits de mille douleurs imaginaires. Bientôt Destrem acheta une maison de commerce, et pour remplir le vide que laissait dans son cœur l'amitié de Chabannes, il se maria.

» Chabannes ne tarda pas à suivre cet exemple de tous points. Ces deux unions durent être bénies du ciel, car peu de temps après, un fils naissait à Chabannes, c'était moi, et Destrem à son tour devenait père d'une ravissante petite fille, Caroline, aujourd'hui ma femme.

» Je l'avouerai, si mon premier sourire fut pour ma mère, le second fut pour Caroline. J'avais quatre années de plus qu'elle, et je me rappelle encore avec d'ineffables délices, le plaisir enfantin que j'éprouvais à la bercer dans sa couchette, tout en couvrant ses petites joues roses de baisers purs comme les baisers d'un ange. J'aimais de toutes les forces de mon âme (à un âge où l'on ne saurait comprendre ce que sont l'amour et l'amitié), celle qu'on m'accoutumait à appeler du nom de sœur. Caroline fut instinctivement reconnaissante, et les tendres sentimens que je nourrissais dans mon cœur pour elle, elle les ressentait pour moi. C'était au point qu'on ne nous nommait plus que les inséparables. Il fallait voir avec quelle joie franche, avec quels rires nous partagions nos jeux puérils; il fallait voir comme j'étais content si je l'avais à mes côtés, comme je criais si on me l'arrachait un instant, et comme sa vue seule me rendait serein et faisait cesser

Digitized by Google

la petite moue que je faisais en son absence. Étrangers au reste du monde, nous concentrions en nous deux toutes nos affections (admirable prodige de la nature !), et nous croissions sous le même toit comme deux fleurs des champs à l'abri d'un chêne séculaire.

»Vous devez bien penser, Monsieur, que le temps ne fit qu'accroître un attachement si profond. Accoutumés à vivre ensemble, nous ne pensions pas qu'aucun événement pût jamais nous séparer. Caroline atteignit 18 ans; j'en avais alors 22. Notre vieille amitié qui formait une chaîne agréable, dont les premiers anneaux partaient du berceau, se changea soudain en une violente passion, en un amour indomptable. Alors, nous sentîmes nos cœurs s'agiter sous l'impression de vagues désirs, et une pudique rougeur colora pour la première fois le visage de Caroline. Je placerai vers cette époque les jours les plus sereins de ma vie. En effet, tout jusque-là m'avait souri sur la terre ; heureux dans le présent et confiant en l'avenir, jamais encore une ride n'avait plissé mon front, jamais une douloureuse larme n'avait coulé de mes yeux. La vie se résumait, pour moi, dans ces deux choses, aimer et être aimé, et de là découlait une félicité sans amertume. Caroline était belle comme un ange; ses yeux vifs et plus brillans que la lumière du soleil, son visage plus blanc que la fleur des pommiers, ses lèvres qu'effleurait toujours un sourire céleste, tout en elle respirait la grâce et la candeur. Je n'essaierai point de décrire avec quelle ivresse nous allions tous les deux respirer l'air frais et embaumé du Peyrou, ou bien errer ensemble, les bras entrelacés, dans les allées d'un jardin ombragé, tantôt lisant dans nos regards le feu qui nous consumait, et tantôt nous reposant sur un banc de verdure pour deviser d'amour. Je ne décrirai pas tout cela, parce que, comme l'a dit Rousseau : *Le véritable bonheur ne se décrit pas.*

»Les transports de cet amour invincible et partagé qui m'enchaînait à Caroline, n'échappèrent pas à la perspicacité de nos parens, et il fut convenu que les nœuds sacrés du mariage mettraient bientôt le comble aux désirs des deux amans. Inutile de vous dire qu'à cette nouvelle, la joie de ceux-ci ne connut plus de bornes, qu'ils se jurèrent une fidélité éternelle, et qu'ils se promirent bien de ne rien négliger pour rendre leur bonheur parfait. Le jour de notre mariage fut fixé; nous l'attendions avec une vive impatience, savourant déjà, en perspective du moins, les délices de l'amour conjugal. Mais, tout à coup, une question d'intérêt s'éleva entre Destrem et Chabannes, et une

Digitized by Google

une querelle opiniâtre survint suivie d'un long procès. Dès-lors, ces deux familles qui n'avaient jamais formé qu'une seule famille, furent séparées par une haine mortelle.....

»Ah! Monsieur, vous ne sauriez comprendre la force du désespoir qui s'empara de moi, lorsque je me vis forcé de renoncer à celle que j'aimais plus que ma vie. Plus de ces promenades en tête-à-tête, où je pressais tendrement la main de Caroline sur mon cœur, qui parlait plus éloquemment que ma bouche; plus de ces aveux tendres et de ces paroles entrecoupées si douces aux oreilles d'un amant; plus même un seul de ces sourires si suaves, qu'ils auraient suffi à dissiper le plus noir orage.

»Depuis ce moment je fus malheureux, d'autant plus malheureux que ma douleur était aigrie par l'espérance trompée de mon bonheur prochain. Je devins sombre et taciturne, mon front se rida, les roses de la jeunesse se fanèrent sur mes joues, je cherchais partout la solitude afin de pleurer en silence, et j'aurais pu dire, comme Aminte:

E nulla manca al colmo
Della miseria mia.

»De son côté, Caroline languissait et pleurait; toujours en proie à un chagrin corrosif, elle dépérissait à vue d'œil, semblable à une pauvre fleur des prairies brisée par l'orage et privée des amoureux baisers du soleil. Quelques mois s'écoulèrent ainsi passés dans le deuil, et je n'avais plus entendu parler d'elle; sa famille surveillait sa moindre démarche, craignant sans doute que la passion bien connue qui la dominait, ne la poussât à quelque imprudence. Un jour, enfin, on me remit mystérieusement un petit billet; je l'ouvris avec précipitation, et je reconnus l'écriture de Caroline. Que devins-je à cette vue? Mes jambes vacillaient; je faillis m'évanouir et fus forcé de m'asseoir pour ne pas tomber. Je baisai mille fois cette lettre si chère et je l'arrosai de mes larmes. — Tout n'est donc pas perdu, m'écriai-je; elle m'aime encore!....

»Revenu de mon émotion, je parcourus le petit billet, qui était conçu en ces termes;

« Mon Arthur adoré,

»Les espionnages incessans de ceux qui m'entourent, me permettent »à peine de t'écrire ces courtes lignes: je suis plus malheureuse que »jamais; je t'attends cette nuit, dans mon jardin, pour te faire part

Digitized by Google

»d'une nouvelle calamité qui vient de fondre sur ma tête ; viens sou-»tenir mon courage; oh ! viens, car j'ai besoin de te voir pour ne pas »mourir.

»Adieu. Celle qui t'aimera jusqu'à la mort. »

»Ces mots adoucirent un peu mes cuisantes peines, et je me préparai à exécuter les ordres de Caroline. »

IV.

« La nuit couvrait la terre de ses voiles ; le bruit confus causé par l'agitation d'une grande ville s'éteignait peu à peu ; chacun rentrait dans sa demeure refermant derrière lui les portes qui grinçaient en roulant sur leurs gonds, et lorsque sonna minuit toutes les rues de Montpellier étaient désertes. Je me dirigeai à grands pas vers le lieu où m'attendait Caroline, non sans me retourner plusieurs fois pour voir si je n'étais pas épié. En touchant cette terre bénie où j'avais autrefois goûté le bonheur, je tressaillis et je fus près de m'agenouiller pour remercier le ciel de m'avoir permis de la fouler encore une fois. Je parcourus les allées silencieuses en attendant l'heure de l'entrevue ; puis craignant que Caroline ne vînt pas, je m'abandonnais à mes réflexions lorsqu'un petit bruit troubla ma rêverie. Je me retournai aussitôt et je vis le volet d'un balcon s'entr'ouvrir ; une forme blanche se dessina dans l'ombre et s'abaissa graduellement vers la terre ; j'avançai vers elle en haletant et je tombai dans les bras de Caroline. Un feu brûlant parcourait mes veines, et nous restâmes long-temps muets, savourant tous les deux d'ineffables délices.

»Caroline rompit la première ce silence de mort. — Est-ce bien toi, dit-elle, que je presse dans mes bras, toi dont j'ai été séparée si cruellement ? Oh ! je suis si heureuse, que tout ceci me paraît un rêve !.....

—»Non, répondis-je, tu n'es pas le jouet d'un songe fallacieux, car je suis bien Arthur ; j'ai conservé dans mon cœur fidèle cet amour sacré que je contractai dès l'enfance et qui ne mourra qu'avec moi ; oui, je t'aime, Caroline, je t'aime mille fois plus que ma vie, je t'aime comme le rossignol aime les caresses du zéphyre !

»Nous allâmes nous asseoir sur un banc de verdure sous un berceau d'acacias. Caroline passa son bras plus blanc que le lis autour de mon cou, et appuya sa tête sur mon épaule. En ce moment, la lune écartant

Digitized by Google

un grand rideau de nuages parut dans toute sa splendeur, et ses rayons argentés glissant à travers le feuillage des arbres, vinrent se refléter sur le pâle visage de mon amie. Je la contemplai alors; elle était belle, plus belle que la jeune vierge des cloîtres ; les souffrances d'un amour malheureux avaient imprimé sur son visage quelque chose de mélancolique qui la rendait encore plus séduisante. L'atmosphère était tiède et le vent de la nuit enivrait nos sens des suaves émanations des fleurs épanouies. Et moi, j'étais là, soutenant Caroline dans mes bras, respirant son haleine embaumée et les parfums de sa noire chevelure, assez heureux de sentir son cœur battre contre mon cœur, de presser doucement sa main dans la mienne et de cueillir, en tremblant, un baiser sur ses lèvres de rose.

» Après quelques instans d'une contemplation extatique, d'un entretien à demi-mot mystérieux et voilé, où nos deux âmes se confondaient, Caroline naguère si riante devint sombre et poussa un soupir prolongé.....

— » Insensée que je suis, dit-elle, le bonheur m'égarait; j'oubliais auprès de toi la raison terrible qui m'a portée à te demander cette entrevue nocturne ; oh, mon Dieu ! mon songe a été bien court ; je retombe maintenant dans la plus poignante réalité.

—» Explique-toi, je t'en conjure, m'écriai-je à ces mots pleins d'obscurité, je brûle de comprendre ce mystère qui m'épouvante.

» Écoute. Mon père, tu le sais, est très-riche et je suis sa fille unique. Après la soudaine rupture qui éclata entre nos deux familles, un homme riche aussi et âgé de cinquante ans, se glissa dans la mienne; il s'appelle Girard. Tout entier au culte de la matière, il n'eut jamais peut-être d'affection, ne comprit de sa vie un noble sentiment, et ne sut ambitionner qu'une seule chose, la fortune. Il me remarqua tout d'abord, et jugea sans doute qu'une jeune femme accompagnée d'une dot de 500,000 fr,, n'était pas à dédaigner. Grâce à son adresse et à cette infernale habileté que connaissent seuls les industriels de son espèce, il parvint à se faire l'ami intime de mon père. Rien ne lui coûta pour arriver à ce but : caresses, flatterie, conseils hypocrites, générosité menteuse, dévouement feint, il employa tout et avec un plein succès ; ce fut au point que mon père le considéra bientôt comme un véritable oracle et ne jura plus que par Girard. Armé d'une suffisance insolente, celui-ci (vieillard grisonnant) poussa l'audace jusqu'à lui demander ma main, et il le capta si bien à l'aide

Digitized by Google

d'une éloquence pleine de ruse, que mon père, naturellement faible, la lui accorda sans hésiter, s'estimant même intérieurement fort heureux de recevoir dans sa famille un gendre riche d'abord, et surtout qui avait fait preuve, à ses yeux, de tact et d'une sagesse consommée.

— » Et tu as consenti à ce mariage ! m'écriai-je hors de moi.

— » Non, répondit Caroline en sanglotant : dès le jour où je fus destinée à partager l'existence de Girard, cet homme qui m'avait toujours trouvée indifférente, me devint odieux ; à toutes les propositions qui me furent faites je répondis avec indignation et je laissai percer sans ménagement toute l'horreur que m'inspirait un semblable hymen. Mon père fit tous ses efforts, afin de me donner au moins de l'estime pour Girard, sans pouvoir jamais arriver à ce résultat. Mais Girard n'était pas homme à reculer pour si peu ; il avait appris que je t'aimais, Arthur, et il ne s'en était pas effrayé, car il s'était dit sans doute que le temps effacerait cette passion qui vit au fond de mon cœur et qui ne finira qu'au tombeau.

» Quoi qu'il en soit, Girard persista à vouloir m'épouser, et il fut assez adroit pour persuader à mon père que plus était grand mon amour pour toi, plus on devait se hâter de m'enchaîner de liens étroits qui rendissent cet amour sacrilége, dût-on pour cela me faire violence. Mon père s'est laissé abuser ; il a partagé les idées de Girard, adopté tous ses calculs, et malgré mes efforts désespérés, afin d'éloigner ce misérable que je hais plus que la mort, dans trois jours je serai sa femme !.....

» Un coup de poignard dans le cœur m'eût fait moins de mal que cette horrible nouvelle ; je cachai mon visage dans mes mains, et je versai d'abondantes larmes. Notre joie avait été commune et sympathique quelques instans auparavant ; notre douleur le fût aussi, et nous vîmes avec désespoir qu'il n'y avait aucun moyen de dénouer la trame cruelle qui nous enveloppait.

» Il y avait déjà long-temps que nous pleurions lorsque j'aperçus les premières lueurs de l'aurore rougir l'Orient ; à cet avertissement je me préparai à fuir ce lieu désolé, où je venais de recevoir une si triste confidence.

— » Adieu Caroline, dis-je avec abattement ; adieu, puisses-tu être heureuse et m'oublier !

— » Jamais ! s'écria-t-elle avec exaltation, je ne t'oublierai jamais, j'en fais le serment à la face du ciel et de Dieu qui m'entend !....

Digitized by Google

»Je ne saurais dire, Monsieur, comme ces paroles me firent du bien; elles tombèrent sur mon cœur semblables à une rosée bienfaisante et adoucirent un peu mes saignantes blessures. Je me précipitai dans les bras de Caroline, en criant : — Et moi aussi je te serai fidèle! toujours!... Alors Caroline se baissa, et me présentant le petit bouquet de myosotis qu'elle venait de cueillir à ses pieds :

— » Prends ces fleurs, dit-elle en pleurant; garde-les toujours en souvenir de moi et de notre amour, hélas! trop tôt brisé.

— » Elles resteront toujours sur mon cœur!.... Et, après avoir une dernière fois pressé mon amante sur ma poitrine avec une touchante effusion, je m'éloignai à grands pas.

»Je rentrai dans mon appartement en proie à une agitation impossible à décrire. Dès cet instant, une tristesse mortelle s'empara de moi. Pendant deux jours entiers, je restai comme hébété, ne parlant à personne, ne souffrant pas même que l'on vînt interrompre ma douloureuse rêverie, et savourant, pour ainsi dire, toute l'amertume de mon malheur. Mon père ne vit pas sans inquiétude le déplorable état où j'étais plongé, et il me demanda des explications. Je lui racontai tout. Alors, pensant que l'éloignement adoucirait la force de mes regrets, il m'engagea à entreprendre un voyage en Italie. J'acceptai avec empressement cette proposition, non pas que j'espérasse, comme lui, un soulagement à mes maux (car je sentais qu'ils vivraient autant que leur cause), mais afin de m'arracher à l'insultant spectacle d'un rival fortuné. Qui sait si le démon de la jalousie armant mon bras furieux ne m'aurait pas poussé à l'assassinat? Qui sait si, fou de douleur, je ne me serais pas élancé un poignard à la main sur Girard, pour le frapper comme le prêtre antique faisait de l'humaine hécatombe? Qui sait si je ne l'aurais pas immolé sur les marches mêmes de l'autel?..»

F. DABADIE.

Toulouse, décembre 1843.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

De la Littérature Allemande.

—

DISCOURS D'OUVERTURE

PRONONCÉ

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON, EN NOVEMBRE 1843.

MESSIEURS,

Les deux premières années de ce cours ont été consacrées à la littérature anglaise, et si mes efforts n'ont pas été stériles, ce temps a dû suffire pour caractériser à vos yeux les tendances si diverses, si fécondes et si nobles de ce fier génie britannique, qui, depuis les chants sauvages des Bardes, jusqu'aux brillantes rêveries des lakistes, a conservé pendant plus de douze siècles, à travers toutes les révolutions, cette gravité et cette force native qui ont assuré sa durée. Les grandes figures de Shakespeare, de Milton, de Pope, de Scott, de Byron, ont tour à tour frappé nos regards et marqué les phases de cette riche littérature qui reproduit, dans son expression variée, les énergiques reflets des élémens divers dont se compose la nationalité anglaise: Celtes, Romains, Saxons, Danois, Français, émigrés de toute nation, de toute secte et de toute croyance, ont contribué, comme nous l'avons remarqué, à composer ce robuste édifice qui a déjà bravé tant de siècles, et dont l'éclat et la solidité commandent encore l'admiration du monde.

De tous les élémens que nous avons signalés, celui dont l'importance est la plus grande, l'effet le plus constant, l'esprit le plus durable, celui qui s'est assimilé tous les autres pour les

Digitized by Google

transformer à son image, est sans contredit l'élément germanique, principe vital de la civilisation anglaise.

Et, m'arrêterai-je ici à la seule Angleterre, reléguée à l'extrémité de l'Europe? Sera-ce uniquement en elle que je reconnaîtrai cet élément vivace, actif, inaltérable, mêlé depuis le moyen-âge à toutes les civilisations modernes comme un levain nourrissant et salubre, comme une flamme chaste et purifiante, appelée à fortifier le corps, à assainir les membres flétris de l'antique civilisation romaine, pour la faire renaître dans le monde anoblie, agrandie, régénérée? Demandez à l'Italie, à l'Espagne, à la France, à la Russie même, quels sont les peuples qui ont fait leur gloire, qui ont fondé leurs lois, cimenté leur puissance; qui, à l'aurore du christianisme, sont accourus du fond des forêts, brandissant leurs armes vengeresses contre la tyrannie romaine? Ne sont-ce pas ces Goths, ces Suèves, ces Lombards, ces Francs, ces Saxons, ces Normands, tous enfans de la Germanie, sauvages, impétueux et terribles, mais portant dans leur mâle poitrine les étincelles d'une flamme sacrée? N'est-ce pas à eux que l'Europe est redevable de cette forte régénération sociale, de cette seconde naissance qui a retrempé les âmes au sein de la corruption de l'Empire, et préparé ainsi, dès le IVe siècle, les brillantes conquêtes de notre époque? Conquête des armes, des sciences, de l'industrie, fruits précieux de l'intelligence, développemens de la liberté, de la justice, de la dignité humaine, tout existait en germe dans cette race encore vierge, encore exempte de la souillure du vice, prédestinée par la Providence pour renouveler la face de la terre. Tandis que l'aigle romaine planait orgueilleusement du Nil à la Tamise, et du rocher de Calpé au sommet du Taurus; tandis que la domination d'un seul pesait sur tant de millions d'hommes, livrés aux débordemens du luxe ou voués à l'esclavage et à la mort, les Germains, dans leurs âpres demeures, à l'ombre de leurs bois séculaires, bercés aux bruits des vents qui agitaient les chênes prophétiques, nourris de chasse et de fruits agrestes, désaltérés dans les eaux du

Digitized by Google

torrent, sans envie, sans crainte, sans désirs, conservaient la tradition du vrai courage, fondé sur l'indépendance de l'homme. Fidèles à la foi conjugale, dévoués aux chefs de leur choix, loyaux, généreux, intrépides, ils étaient nés pour vaincre Rome, dès que Rome oublierait ses vertus. Aussi, avec quelle ardeur indomptable ils attaquèrent l'antique colosse, avec quelle rapidité leurs victoires vengèrent le monde en le brisant! Unis par le danger, le succès les sépare : ils inondent l'Italie, l'Espagne, la France, l'Europe entière; mais partout ces nations énergiques gravent l'empreinte de leur force inflexible; partout cette sève puissante descend à la racine de l'arbre, pénètre et nourrit ses rameaux, et, vivifiée par le christianisme, s'épanouit en fruits immortels.

Mais, pour étudier ce génie à sa source, pour le voir dans sa beauté native, et reconnaître, à travers les siècles, tous les développemens de son type primitif, ce sera sur la Germanie même que nous devrons porter nos regards. Placé loin de la civilisation de l'ancien monde, étranger à la Grèce, indépendant de Rome, il s'y montra dans son unité première, en même temps que dans sa diversité; car chacune des tribus sorties de leurs limites au signal de la lutte générale, peuples issus de même sang et de même race, mais distingués par des nuances de langage, de configuration et de mœurs, a laissé après elle, en Germanie, des représentans de sa nationalité. Bien plus, ces Germains sédentaires, répartis dans les diverses provinces sous l'autorité de leurs guerriers d'élite, des chefs de leurs familles ducales, ont lutté entre eux d'héroïsme, ont tour à tour conquis le premier rang, en laissant dans l'empire nouveau des traces profondes, indélébiles de leur domination successive. Considérer cette réunion de peuples dans leur conformité et dans leurs différences, apprécier leur activité morale, leur influence individuelle, et retracer, l'histoire à la main, chacune de leurs phases littéraires, tel doit être le but de nos recherches, le sujet spécial de ce cours.

Il est des nations dont la veine féconde, favorisée par un

Digitized by Google

heureux climat, par l'aspect d'une nature enchanteresse, verse à travers les siècles une série de chefs-d'œuvre, produits d'une imagination toujours riante, toujours bercée de brillantes illusions. Il en est d'autres que la réalité réveille, dont elle aiguise la verve et le courage, et qu'elle conduit, à travers mille écueils, par une marche agitée, mais toujours progressive, vers la perfection du langage et la sublimité de l'expression. La Grèce, l'Italie, d'un côté; la France, l'Allemagne, de l'autre, nous offrent ces divers symptômes. Mais en France, l'esprit est plus vif, plus mobile, plus ardent, plus flexible; en Allemagne, le travail de la pensée est plus lent, plus profond et plus vaste. Aussi son génie littéraire ne s'est-il révélé qu'à de longs intervalles; souvent il a paru dormir, mais son repos était celui d'un dieu; à chaque réveil il a ébloui le monde par sa force et sa magnificence.

Contemplons l'époque des croisades, ce moment de sublime folie, où l'Europe, arrachée de sa base, couvrait l'Asie de ses débris sanglans. Qui monte le premier sur la brèche? C'est Godefroi de Bouillon, défenseur de l'empire. Qui le suit, dans une lutte moins heureuse, mais aussi pleine de dévouement et d'héroïsme? C'est Frédéric Barberousse et la famille de Souabe, toujours grande, toujours intrépide, opposant l'enthousiasme à la haine, et la constance aux plus affreux malheurs. L'arbre des Hohenstauffen est brisé par la foudre, mais leur génie survit à leur ruine. Les Minnesingers, poètes-chevaliers, remplissent toutes les cours féodales; leurs chants, reflets de la Provence, mais plus doux que ceux des trouvères, plus graves que ceux des troubadours, polissent l'âpreté des mœurs guerrières. Vogelweid, Eschenbach prêtent à la muse lyrique les nobles inspirations de leur âme; le cycle chevaleresque de Charlemagne, le cycle mystique du Sangral(1), les anciennes traditions germaniques revivent par

(1) Le Saint-Graal est le vase qui, aux termes de la légende, reçut le sang de J.-C., quand le Sauveur, sur la croix, fut atteint d'un coup de lance. Notre vieux poème roman de Parceval est fondé sur la recherche que ce chevalier fait du Saint-Graal. (*Note du Directeur de la* Revue.)

Digitized by Google

de brillantes légendes, et l'Allemagne, dans le sentiment de sa puissance et dans la pleine conscience de son avenir, produit l'épopée nationale, l'admirable poème des Nibelungs.

Les siècles marchent et l'Europe se transforme ; la féodalité s'écroule de toutes parts : le peuple en masse, s'éveillant à la vie, réclame sa part d'indépendance et de bonheur. C'est l'instant que la Providence a fixé pour l'émancipation de la science ; c'est l'ère glorieuse de la renaissance où doivent luire des astres nouveaux. Mais, avant que Christophe Colomb ne découvre la terre inconnue, avant que Vasco de Gama ne terrasse le géant des tempêtes, quel autre explorateur a traversé l'espace des idées et des théories pour trouver l'art vraiment essentiel, première sauvegarde de tous les autres, l'art qui donne des ailes à la pensée et à la science une base indestructible ? C'est Guttemberg, c'est un fils de l'Allemagne qui révèle l'imprimerie au monde ; bientôt ce sera Copernic qui fixera l'orbite du soleil ! La Bible, traduite par Luther, donne aux esprits une direction nouvelle ; elle les retrempe, les nourrit, les élève, et la langue prend un puissant essor. Mais un siècle de guerres désastreuses, de carnage et de dévastations, n'a pu produire que des écrits austères, dépourvus de toute grâce, de tout charme. La science seule domine à cette époque où Gesner sonde les secrets de la nature, où Kepler explique la loi des astres, où Leibnitz, dans ses méditations profondes, éclairant sa raison des lumières de la foi, entrevoit la chaîne éternelle qui unit l'âme au Créateur.

Enfin, le bruit des armes s'appaise ; l'Allemagne, vaste champ de bataille, où tant de nations s'entre-choquent, respire après la lutte mémorable de Frédéric et de Marie-Thérèse. Cette époque du XVIIIe siècle offre un nouveau réveil littéraire, réveil fécond, résurrection glorieuse que ne marquent plus quelques rares météores, mais une foule de productions éminentes, qui attestent une pleine maturité.

Opitz avait timidement préludé aux accens de la muse allemande ; Lessing lui ouvre un champ plus vaste, en popularisant l'art dramatique et en fixant les règles du bon goût ; Haller crée

Digitized by Google

le style descriptif, Geller enrichit l'apologue, l'austère philosophie se développe sous Kant, l'amour des arts sous Winckelmann. Tandis que le spirituel Wieland ornait la poésie de ses couleurs magnifiques, Klopstock, dans sa sublime extase, l'élevait triomphante jusqu'au ciel. A cet éclat, à cette élévation, Herder joignit le calme, la profondeur; Muller, l'autorité d'une vaste science, Richter la verve originale d'une âme pleine de fortes émotions. Enfin ces qualités précieuses, mûries, perfectionnées par un goût pur, brillèrent unies dans les deux grands poëtes qui dominent la littérature allemande : Goethe, le chantre de la nature, le judicieux observateur du monde visible, le peintre inimitable des vertus et des vices, des vérités et des erreurs, de la grandeur et du néant; Schiller, moins abondant, moins varié, mais plus touchant, plus grave, plus pathétique, interprète des sentimens intimes et de la noble vocation de l'humanité; tous deux placés à la tête de leur siècle par la perfection de leurs ouvrages, et par l'impulsion que leur exemple a donnée à leurs contemporains.

Ce noble élan qu'ils ont su produire dans toutes les contrées de l'Allemagne, ce réveil du génie national si fécond en heureux résultats, cette foule de poëtes, d'historiens, de philosophes, d'orateurs et de savans distingués qui ont illustré leur patrie et qui l'illustrent encore de nos jours, présentent un spectacle trop imposant et trop vaste pour trouver place dans cette rapide esquisse. Vous citerai-je, au commencement de ce siècle, les noms de Fichte, de Hegel, de Schelling, illustres fondateurs d'écoles philosophiques; ceux de Heeren et de Ritter pour l'histoire et la géographie; ceux de Grimm et de Schlegel pour la linguistique; ceux de Gésenius et de Néander pour l'exégèse sacrée; ceux d'Hermann et de Bækh pour l'archéologie; celui de Humboldt pour toutes les sciences? J'aime mieux m'arrêter au coup-d'œil général que présente cette Allemagne si sage, si laborieuse, si calme au milieu de l'agitation fébrile qui travaille péniblement l'Europe, si fidèle encore au culte du devoir, aux saintes traditions de la famille, au respect de la religion et des

Digitized by Google

lois. Où puise-t-elle cette force morale, cette élévation de sentimens qui lui fait mépriser toutes les chimères dont se repaît notre ambition inquiète ? Est-ce dans son pouvoir, sa richesse, le doux enchantement de son climat ? Vous savez que, sous tous ces rapports, l'Allemagne excite peu notre envie. Où donc est le secret de son bonheur, si ce n'est dans de fortes études, dans des méditations sérieuses, dans l'exercice des facultés de l'âme, dans le développement de l'homme intellectuel qui trouve sa valeur en lui-même ? En Allemagne la pensée remplace souvent l'action. Est-ce un mal ? Je n'oserais le dire. Cette foule de gymnases, de colléges, d'académies qui s'élèvent dans les moindres villes, ces universités qui captivent la jeunesse par les charmes d'un vaste enseignement ; ces épreuves plus sérieuses que les nôtres, exigées d'année en année pour chaque place, pour chaque fonction publique, entretiennent l'amour de la science, nourrissent les esprits et les cœurs, excitent des réflexions profondes, élèvent l'homme au-dessus de la terre. Sous les formes de gouvernement les plus diverses, souvent même les plus contradictoires, l'Allemagne offre aux yeux du voyageur un aspect de sérénité, d'espérance, qu'on chercherait vainement dans le reste de l'Europe, preuve certaine que ses richesses intellectuelles tournent au profit de sa valeur morale, et que la base de tout vrai bonheur est la liberté de la pensée.

La liberté de la pensée, c'est le droit essentiel de notre époque, le droit imprescriptible de tout homme, de toute nation, de toute société, le gage de leur grandeur réelle et de leur immortelle destinée. Sa puissance se mesure à ses périls; car, toujours en butte aux attaques, toujours elle surgit victorieuse des crises les plus désespérées. Et (pardonnez-moi l'émotion que j'éprouve à l'aspect d'une lutte imminente) en France aussi, elle triomphera sans peine des obstacles nouveaux qu'on lui suscite; elle restera exempte de toute crainte et pure de tout avilissement. L'université, chargée de la défendre, maintiendra le haut enseignement dans la sphère d'une noble indépendance; jamais ces chaires de faculté n'abdiqueront le glo-

Digitized by Google

rieux privilége d'éclairer, d'anoblir les esprits, d'aider l'essor de l'intelligence, et de contribuer de toutes leurs forces au perfectionnement de l'humanité.

Mais si la liberté a des droits, elle a aussi des devoirs qu'on ne peut méconnaître. Nous en sommes vivement pénétrés, nous tous qui avons, dans cette grande ville, la mission d'exposer publiquement nos recherches, nos vues, nos théories. S'il est une vérité que la raison et la conscience, que les lois les plus inviolables placent au-dessus de toute discussion, c'est celle de la foi religieuse, de l'amour de Dieu et des hommes, du respect de la morale et de la vertu. Malheur à ceux qui prétendraient la nier, qui oseraient la fouler aux pieds! Mais aussi honte à tout accusateur qui emploierait l'arme de la calomnie pour exciter les craintes des familles, tromper même d'illustres prélats, et flétrir dans l'opinion publique un corps justement estimé! Ai-je besoin de le dire devant cette assemblée qui me prête son attention bienveillante? Une accusation insoutenable exige-t-elle devant vous une réponse? Non, Messieurs, l'Université de France n'a point démérité de la patrie! Partout représentée avec honneur par l'immense majorité de ses membres, hommes d'étude, de savoir, de conscience, fidèles à la sainteté de leur mission, elle peut marcher, la tête levée, aux yeux de la France et de l'Europe. Elle peut avouer hautement tous ses chefs dont on voudrait en vain dénigrer les doctrines; elle peut avouer surtout, avec un juste orgueil, la direction éminemment morale, sincèrement religieuse, qu'elle reçoit de la volonté ferme d'un ministre éclairé, dont les actes, les écrits, les discours n'ont cessé de rendre aux vérités chrétiennes un hommage que confirme une vie irréprochable.

EICHOFF,

Professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Lyon.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE.

Paris, le 10 décembre 1843.

Réponse à M. Achille JUBINAL.

Mon cher Professeur,

Votre spirituelle et bienveillante critique m'a causé l'émotion la plus douce que j'aie ressentie jusqu'à ce jour dans ma carrière littéraire : la chaleur de votre récit, la délicatesse de vos aperçus, votre désir, enfin, si hautement manifesté de ne mettre en relief que les moins faibles parties de mon œuvre, ont paré votre article d'un charme indicible pour moi.... Et s'il faut encore ajouter à de si puissantes raisons, tous ces témoignages de sympathie m'ont paru d'autant plus précieux, qu'ils arrivaient de mon pays, de cette ville où j'ai toujours mon père et mes premiers amis.

Échappé merveilleusement à ce supplice indéfinissable qu'on nomme une première représentation, un auteur se laisse enivrer sans combat des louanges dont on l'accable ; mais, si j'en juge par mes impressions, le cœur ne s'unit pas toujours à ces complaisances de notre esprit.... Il reste insensible s'il est isolé ; le succès est là sans doute pur, incontesté ; mais, quand il est conquis bien loin de ce qu'on aime, on n'ose en jouir seul de crainte d'égoïsme, et l'immortelle qu'un enthousiasme de coulisse vient vous décerner, se place sur un cœur froid, comme le laurier de Virgile sur un marbre glacé.

Vous le savez, mon cher Professeur, je n'ai pas recherché les dangereux honneurs d'un théâtre royal dans une pensée de spéculation ; la littérature ne m'est point apparue comme une industrie.... Un but plus digne m'a guidé.... J'ai désiré gagner par

Digitized by Google

quelques travaux sérieux, et dans un genre si constamment négligé par nous, l'estime réfléchie de mes compatriotes ; vous devez comprendre, aussi, quelle a été ma joie en voyant mes désirs si délicatement exaucés par votre savante *Revue;* un mot approbateur venu de mon pays, pouvait seul réveiller mon cœur..... Vous l'avez écrit..... et mon succès alors m'a paru complet !....

Ma reconnaissance ne devrait donc m'inspirer que des remercîmens pour le bonheur que vous m'avez donné, et cependant, mon cher Professeur, une autre pensée vient se joindre encore à ce sentiment. Vous avez fait à l'auteur classique une part honorable et large ; mais avez-vous traité le genre avec la même sympathie, et ne pensez-vous pas qu'il soit de mon devoir de relever un peu le drapeau de la comédie, si résolument abaissé par vous? Ce n'est point un intérêt de coterie que je vous demande la liberté de défendre; non : c'est un principe littéraire, principe jadis fécond en conceptions immortelles, et de nos jours moins abandonné peut-être qu'on l'a trop souvent espéré..... Permettez-moi donc, mon cher Maître, de vous présenter avec déférence, quelques timides réserves sur un point important de votre remarquable critique.

« Je viens d'assister, dites-vous, à une tentative noble, »grande, hardie, à un spectacle rare et émouvant, celui d'un »homme jeune encore, aux prises avec la vieille comédie en cinq »actes et en vers, cette chose usée, rapiécée et râpée autant »que chose peut l'être. »

Ah ! Monsieur, pouvez-vous si cruellement châtier cette muse charmante et énergique, tour à tour morale et enjouée, railleuse et naïve, cette Thalie enfin, laissez-moi hasarder ce classique nom, cette centenaire dont vous jugez le manteau, que dis-je, le linceul *déchiré, troué, irracommodable?* Certes, mon cher Professeur, elle n'a plus comme au temps de Regnard et de Dufresny, de Dancourt et de Lesage, les valets à grande livrée, les Turcarets à perruque extravagante et les chevaliers *lardés de rubans ;* ses vieux marins ont, comme vous dites, passé l'Achéron, et ses commandeurs voguent depuis long-temps sur le fleuve de Léthé. Mais, ne prenez-vous pas un changement d'habit pour un changement de mœurs et de faits? Pensez-vous sérieusement que les valets n'existent plus, parce qu'on ne voit plus de Frontins en casaque galonnée, et que, pour avoir rejeté la perruque à cinq étages, MM. les loups cerviers de notre époque répudient tout lien de parenté avec les Herpins et les Turcarets d'autrefois ?.... Non, votre esprit si exercé, si observateur, ne saurait, pour détruire la comédie, la priver de ces types indestructibles : les valets ont disparu, mais leur pos-

Digitized by Google

térité obstrue tous les abords ; c'est la race d'Agamemnon..... qui ne finit jamais ! Les valets sont partout.... à la ville, au palais, dans la presse et sur la place publique ! Nous avons les valets du peuple, ces courtiers politiques qui veulent nous donner d'antiques droits imprescriptibles... créés depuis quelques heures, publicistes prêchant une réforme qu'ils réformeraient demain, le succès obtenu ; nous avons les valets des grands, ces faméliques dévoués qui n'ont jamais de force que pour voler au secours... du vainqueur ; et les valets de l'élection, ces puissans esclaves de tout le monde ; et les valets de la renommée, ces illustres inconnus inventés par la réclame ! Hélas ! hélas ! les Scapins pullulent, et, près d'eux, nos St.-Vincents de Paule de l'agiotage, nos Harpagons et nos Tartufes, nos Mercures et nos Don Juans ! Ils sont là, réclamant le fouet sanglant du poëte, la leçon du moraliste, et par eux et pour eux la comédie existe !

« Mais que faisait-elle, ajoutez-vous très-spirituellement, » pendant le triomphe du drame ? Elle se taisait ou du moins elle » cédait sa place au vaudeville, cette fausse monnaie de Molière » et de Regnard. » Sur ce point, mon cher Professeur, votre observation est évidemment bien près de la vérité : oui, pendant que l'école moderne imitait Byron et Shakespeare, Caldéron et Goëthe, Schiller et Véga, la haute comédie, la Thalie en cinq actes et en vers, laissait le champ libre aux bluettes du vaudeville : l'étude, la patience paraissaient des entraves fâcheuses, et la littérature comique, improvisant au lieu de méditer, s'éparpillait sur mille petits canevas dont on aurait pu faire avec du travail et de la conscience, dix ouvrages dignes d'être lus et conservés. — Mais peut-on accuser la comédie de notre propre insuffisance ou de notre désir de produire avant toute maturité ?... L'architecture doit-elle renoncer désormais à créer une rivale à Notre-Dame-de-Paris, parce que des maçons construisent impunément des Notre-Dame-de-Lorette ? Affirmons le contraire pour la dignité de l'art, et ne rendons pas l'école classique responsable des infirmités d'une époque ; respectons le genre de la haute comédie, parce qu'il est simple, utile et vrai ; modifions sa forme si le progrès l'exige, mais ne retranchons point de notre scène une école que n'ont point abaissée encore les remarquables tentatives de nos plus illustres novateurs. — Et si vous me permettiez, mon cher Maître, de prouver par un fait la vitalité de la comédie au milieu même des triomphes romantiques, laissez-moi rappeler qu'un poëte éminent, le premier de nos jours, a doté le grand répertoire classique de trois comédies admirables : L'École des vieillards, les Comédiens et la Popularité, cette œuvre immense incomprise encore de la foule et si brutalement traitée par quel-

Digitized by Google

ques critiques. Ma liste serait plus longue si j'osais l'enrichir des comédies en prose de M. Scribe, la Camaraderie, l'Ambitieux et la Calomnie !

Non, non, la comédie existera toujours ; mais ce qui a vraiment disparu avec les canons et les plumes, c'est la liberté du théâtre, c'est le droit de fronder le vice et de démasquer l'imposture.—Les entraves qu'on suscite à la pensée, ont produit seules, après l'usurpation du vaudeville, l'abaissement et la langueur de la comédie. Faciles et bienveillantes pour les immoralités, les puissances qui nous jugent, s'arment d'une sévère indignation contre l'auteur assez hardi pour flétrir un crime social ou corriger un vice contemporain ; les portraits qu'il aura saisis dans le monde devront disparaître ou voir s'effacer leurs teintes les plus rigoureuses.... Hé quoi ! vous nous montrez un intrigant qui, parvenu trop tôt, cache son ignorance sous un dévouement de sicaire, et renversé plus tard pour avoir eu trop de zèle, change de nom et de théâtre ? Vous nous dévoilez un fripon qui prend les biens d'une femme pour se rendre éligible ; un imposteur qui veut enlever des suffrages par le mensonge et la corruption ? Mais vous tracez là un caractère vrai, et cent personnes vont s'y reconnaître.... Vite, vite, effacez, atténuez, ou leur colère vous écrasera. Mais, que voyons-nous encore dans cette scène ? Une tirade contre le commerce dramatique ? Vous allez blesser vos confrères.... Huit vers contre les gens décorés sans titre ? On vous accusera d'une personnalité contre cet épais journaliste ! Un trait à propos des réclames ? Mais vous tirez donc aussi sur votre théâtre. Ah ! jeune homme candide, l'indignation est une vertu bien vieillie, et votre honnêteté vous rendra ridicule.... Vous êtes dans la vérité sans doute, mais la vérité quelquefois touche de près à la diffamation ; et puis, qui voulez-vous poursuivre ? des intrigans ? Quelle imprudence ! Ils vous arrêteront dans vos succès, et se placeront entre vous et le public pour lui prouver qu'il a eu tort de vous applaudir.... Laissez là, croyez-moi, tous les Lucevan de la presse et de la politique, et, s'il vous faut dépenser votre verve au théâtre, arrangez des comédies anecdotiques, bien licencieuses et bien futiles ; vous avez sous la main des mémoires et des romans. Attaquez la morale et les sommités : personne ne réclamera ; vous serez loué, admiré, pensionné.... mais des comédies de caractère, jamais ! et pour celle-ci, changez, corrigez, supprimez, ou rentrez pour toujours dans la poussière et dans l'obscurité !...

Des obstacles si persistans ont troué cent fois plus le manteau de Thalie, que le romantisme et la perte des grandes livrées, et cependant l'école de Molière n'est point morte sous les coups de ses ennemis. Elle reste debout, plus jeune même que l'école

Digitized by Google

moderne, condamnée maintenant à l'immobilité, et bientôt peut-être à la décadence; elle reste, non comme souvenir, mais comme règle et progrès, car, dans les arts, revenir à la nature, c'est progresser; et, d'ailleurs, elle a su marcher et dérober à son ennemi le mouvement et la surprise; elle a voulu joindre à son admirable langage, à son bon sens si énergique, à son but élevé, quelques ressorts nouveaux, d'un effet certain sur les masses; elle s'est rajeunie, enfin, pour redevenir populaire, et si de nos jours elle est inféconde *publiquement*, accusez, non le genre, discrètement cultivé par de modestes poëtes, mais le mercantilisme des théâtres, le pouvoir de Tartufe, qui ne veut plus qu'on le joue, la légèreté et le persifflage de la critique défendant la reproduction des caractères, alors qu'elle bat des mains aux résurrections des Spartacus, des Néron et des Régulus !....

Je m'arrête, mon cher Maître, et ne vous parle point de mes projets; car je ne sais, en vérité, si des études constantes donneront un jour à mes travaux l'importance que vous désirez leur voir acquérir. Les encouragemens qui m'ont été prodigués, m'imposent de lourdes obligations, et mes efforts devraient tendre tous à les acquitter; mais une prescription impérieuse me fait craindre de vous forcer à ne pas *vous embusquer de sitôt*, pour employer vos expressions, *au coin de mon prochain ouvrage*. Hippocrate a sur moi plus d'autorité que Molière, et dans ce moment peut-être j'aurais dû céder à ses ordres, si l'amitié et la reconnaissance ne passaient à mes yeux avant toute considération personnelle.

Je vous prie d'agréer, Monsieur et cher Professeur, l'hommage de mon affectueuse considération.

LÉON GUILLARD,
auteur des Moyens dangereux.

Digitized by Google

Poésie.

—

CHARETTE ET L'EMPEREUR (1).

—

Marseille, décembre 1843.

O Charette ! Depuis mes plus jeunes années,
Ton nom remplit mes nuits, occupe mes pensées !
Quand le chiffre de sang, comme un rouge tison,
A brûlé mes regards et troublé ma raison ;
Quand la TERREUR, ce mot fécond en épouvante,
Se dresse devant moi, date toujours vivante,
Et passe en me jetant, comme un bruit infernal,
Les joyeuses clameurs du hideux tribunal,
L'incessant grincement du lourd couteau qui tombe,
La Loire et les glaciers d'Avignon, vaste tombe
Qui, béante, engloutit, les plaintes des mourans;
Quand je remonte aux jours sinistres, dévorans,
Que nos pères ont vu, dont l'affreuse démence
Tient sur le sol leur front courbé d'un poids immense ;
Oh ! comme alors mon âme avide d'un beau jour
Vers les champs vendéens se tourne avec amour !
Qu'elle aime à contempler, dans leur gloire si pure,
La Rochejaquelein, Stofflet, Bonchamps, Lescure,
Cathelineau, d'Elbée, et le plus grand d'entr'eux,
Celui qui devait naître en des temps plus heureux,

(1) M. Gaston de Flotte, membre de l'Académie de Marseille, l'un des poëtes les plus distingués de la Provence, a bien voulu nous communiquer un poème sur la *Vendée*, qu'il va prochainement livrer à l'impression. Nous en extrayons le fragment ci-joint, qui nous a paru, pour l'élévation du style et de la pensée, digne des deux héros auxquels il est consacré.

Digitized by Google

Qui, contre l'étranger, déployant son génie,
Eût vengé noblement la France rajeunie,
Et conquis un tombeau dans notre Panthéon
Auprès de Du Guesclin et de Napoléon.

Dès l'enfance, rêveur, aux rivages que j'aime,
A la France d'abord j'ai voué ce poème;
Puis à lui, le héros, à lui, chef étonnant,
Avec son regard d'aigle et son front rayonnant!
Son image toujours illuminait mes veilles,
Et pourtant nous vivions au siècle des merveilles:
Le canon réveillait les peuples en sursaut,
Le soleil d'Austerlitz brillait sur mon berceau;
Ravis aux nations et criblés de mitrailles,
Des drapeaux ondoyans couronnaient nos murailles;
De tant de renommée illustres défenseurs,
Nos pères au pays offraient leurs successeurs;
Car, soldat couronné, sur nos chaînes qu'il dore
L'Empereur étendait la gloire qu'on adore,
Son manteau couvrait tout, et le Peuple guerrier
Ne voyait que l'éclat de ce pesant laurier.
Eh bien! dans ces beaux jours d'enivrement, de fête,
Où la grandeur humaine atteignait à son faîte,
Je saluais aussi le bronze encor fumant
Sorti de la fournaise, éternel monument;
Mais en mêlant ma voix à la voix unanime,
Aux cris victorieux dont l'ivresse m'anime,
Je me disais: — Peut-être il est dans un tombeau,
Oublié de la France, un nom encor plus beau!
Peut-être la Bretagne enferme dans ses landes,
Sous des buissons fleuris arrondis en guirlandes,
Un tertre que l'oiseau, la nuit visite seul,
Qui pourrait rendre un jour un éclatant linceul!
Du magique Empereur la pointe de l'épée
Va burinant partout sa stérile épopée,

Digitized by Google

Car il a tout pour lui, cavaliers, fantassins,
Des généraux dont l'œil devine ses desseins,
Des phalanges de fer, colonnes alignées,
Et pour Napoléon à mourir résignées;
Enfin, pour accomplir ses immenses travaux,
Il a des millions d'hommes et de chevaux;
Les vieux soldats des Rois et de la République,
Des canons, des obus avec leur flamme oblique;
Il a pour les héros morts aux pays lointains,
Une place de choix dans ses grands bulletins;
Mais ce qu'il a surtout, objet d'idolâtrie,
C'est la croix où les mots: d'HONNEUR et de PATRIE,
Électrisent le cœur du soldat mutilé:
Le ciel impérial en est tout constellé!
— Mais Charette resté debout sur cette terre,
Qui, sous ses pas, ouvrait un immense cratère,
Voit disparaître au fond du gouffre dévorant
Tout ce que la Vendée avait produit de grand;
Il perd, chargé du poids que le Ciel lui destine,
Ses amis par la balle ou par la guillotine,
Et donnant une larme à ses nobles rivaux
Accepte l'héritage et poursuit leurs travaux.
Toujours sage et prudent, et toujours héroïque,
Rien ne peut ébranler son courage stoïque;
Intrépide soldat ou chef de partisans,
Sans armes et suivi de quelques paysans,
Sur le champ de bataille il plante sa bannière,
Ou, lion fatigué, caché dans sa tanière,
Il bondit tout à coup, s'élance sur les Bleus,
Accomplit de Roland les récits fabuleux;
Avec son étendard aux franges rayonnantes
Comme un prince adoré fait son entrée à Nantes,
Aux fiers Républicains il impose ses lois,
Recueille en un moment le fruit de ses exploits,
Et, sans la trahison, qui toujours l'environne,

Digitized by Google

Aux Fils de Saint Louis il rendait la couronne ;
Mais, hélas ! désarmé par une fausse paix,
Ses yeux furent couverts d'un voile trop épais ;
Lui, dont l'honneur toujours fut le guide et l'idole,
Il ne soupçonna rien, il crut à la parole !
Alors, de son épée il jeta le fourreau
Et ne la déposa qu'en face du bourreau,
Quand, dans ces mêmes murs témoins de sa victoire,
Il fut assassiné par un lâche Prétoire ! —
— L'Empereur avait pris la France dans sa main,
Comme jadis César prit l'Empire romain :
Il la fit grande et forte.... Et quand son char dévie,
Aux bras de l'Étranger il la laisse sans vie !
Il parut dans nos jours comme un astre sanglant,
Fléau de la nature et du peuple tremblant.
— Et voilà ce que sont les guerres insensées !
Charette est le héros de toutes mes pensées,
Car, seul, il a plus fait, martyr de son devoir,
Que le grand Empereur au sommet du pouvoir.

Encor sans renommée, aspirant de la gloire,
Il féconde déjà les rives de la Loire.
Puis, il passe, couvrant comme un noir tourbillon,
Montaigu, Chantonnay, Laval et Châtillon ;
Puis, il enlève au vol de courses incessantes,
Angers, Le Mans, Torfou, ces villes florissantes,
Heureuses que le ciel leur donne pour vainqueur
Celui qui d'un héros a le bras et le cœur ;
Les hideux Jacobins, valets de Robespierre,
N'eussent pas, de leurs murs, laissé pierre sur pierre !
Il va toujours, il va : Dol, Mortagne, Chollet,
L'égalent à Bonchamps, à Lescure, à Stofflet ;
Il prend bientôt, qu'il suive ou devance leur trace,
Son rang parmi les Fils de cette forte race,
Et, quand tous seront morts, morts sur le champ d'honneur,

Digitized by Google

Il saura recueillir, immortel moissonneur,
De la terre de sang l'héroïque semence : —
— Et la Vendée encor se lève et recommence!
Alors, seul contre tous, terrible, l'œil en feu,
Mourir n'est rien pour lui, combattre n'est qu'un jeu;
Il occupe à lui seul toute la République,
Contre elle il a toujours sa sublime réplique:
« Rendez-nous notre Dieu, rendez-nous notre Roi !... »
Puis, il tombe martyr, radieux, sans effroi ;
Son bras a soutenu jusqu'à l'heure dernière
De la France et des lis l'éclatante bannière ;
Car il la portait haute, et son dernier lambeau
L'a suivi, blanc linceul, au fond de son tombeau!

Toi, dont l'auguste front sur tous les fronts domine,
Toi, dont le nom sacré m'appelle et m'illumine,
Dans ces heures de deuil ne m'abandonne pas ;
Je ne te quitte plus, partout je suis tes pas :
Si nous sommes ingrats, si la France t'oublie,
Sur ton grand souvenir si le temps se replie,
Si, depuis cinquante ans, le marbre ni l'airain
N'érigèrent jamais, monument souverain,
Un chef-d'œuvre de l'art à ta magique histoire,
Ma muse chantera le chant expiatoire,
Et sa pieuse voix redira dans mes vers
Tes exploits étonnans, tes sublimes revers!
Oh! si de l'avenir, éclatant interprète,
Je pouvais éveiller la lyre encor muette,
Obtenir pour ton nom un digne piédestal,
Si j'étais écouté de ce siècle fatal,
Un Homère chrétien dirait ton épopée :
Ton ombre glorieuse à la tombe échappée
Prendrait son rang parmi ceux qui luttaient pour nous,
Morts pour la France, et morts sans ployer les genoux!

Digitized by Google

— A Nantes ! c'est le cri de la Vendée entière !
A Nantes, dont Carrier va faire un cimetière,
Et qui, même avant lui, ce tigre rugissant,
Se débat, convulsive, en des ruisseaux de sang !
Que le fleuve limpide aux rives verdoyantes
Reflète du drapeau les franges ondoyantes.
A Nantes ! — C'est la ville où, de terreur glacés,
Se sont rendus les Bleus, en tous lieux dispersés.
Jamais, depuis le jour de mémoire éternelle,
Où la Vendée en bloc, sublime, solennelle
Répondit par un cri de guerre à nos tyrans,
Où de ses fils aimés roulèrent les torrens ;
Jamais, depuis le jour où, du seuil des chaumières,
En chantant ils volaient aux victoires premières,
Sur ce sol enflammé, sur ce sol des volcans,
Jamais plus de fureur n'embrasa les deux camps.
Les Bleus ont demandé du plomb aux catacombes,
Aux vitraux de l'église, aux entrailles des tombes ;
Ils ont tout dépouillé, temple, autel, souterrain ;
Ils ont pétri le fer, ils ont fondu l'airain ;
Car, pour continuer l'éclatante merveille,
Les Blancs ont les fusils qu'ils ont conquis la veille.
Si devant leurs bâtons les Jacobins ont fui,
S'ils ont été vaincus, que serait-ce aujourd'hui ?

Charette est apparu sous les remparts de Nantes ;
C'est lui qui va donner avec sa voix tonnante
Le signal du combat ; isolé jusqu'ici,
Il bondit comme Achille, en criant : Me voici !
— Et l'hymne marseillais s'élance ; la mêlée
S'engage en un moment, terrible, échevelée.
Le canon retentit de l'un à l'autre pont,
L'ardente fusillade aussitôt lui répond.
Cathelineau déjà vient d'envahir la place :
Sans-culottes, bourreaux, hideuse populace ;

Digitized by Google

Tout a fui. Poursuivis de maisons en maisons,
Ils vont en un seul jour payer leurs trahisons.
Sous les feux vendéens que dirigent d'Elbée,
Stofflet et d'Autichamp, Nante est déjà tombée.
Le chef républicain, l'intrépide Canclaux,
Vainement des fuyards veut arrêter les flots,
Quand l'imprudent Talmont, que la fureur transporte,
Accourt, et de la ville il a barré la porte;
Revenant sur leurs pas, alors les assiégés
Ont juré de mourir, mais de mourir vengés!
La lutte recommence, et plus terrible encore!
Le saint drapeau des lis, le drapeau tricolore
Ne livrent plus au vent que lambeaux mutilés,
Par la flamme noircis, par les balles criblés;
Des deux côtés long-temps la fortune balance.
Enfin, le sabre au poing, Cathelineau s'élance;
Ses nobles paysans veulent le devancer,
Et les chefs ennemis, Canclaux, Coustard, Beysser,
Combattent corps à corps; mais leur valeur trompée
Ne laisse dans leurs mains qu'un vain tronçon d'épée.
Vendéens, à l'assaut! — Dans un seul jour, deux fois
La victoire vous suit, docile à votre voix:
Vendéens, à l'assaut! — La France maternelle
Vous suit de ses regards, vous couvre de son aile;
Allez! qu'un dernier choc de vos carrés de fer
Écrase pour jamais ceux que vomit l'enfer!

Victoire! C'en est fait! — Mais quel bruit sourd s'élève?
Quelle sombre clameur électrise et soulève
Les ennemis en fuite, et ramène au combat
Leurs généraux brisés du coup qui les abat?
O victoire! — Mais Dieu, maître des destinées,
Donne des soirs d'orage aux plus belles journées!
Victoire! — Mais des cris de rage et de douleur
Sur les fronts vendéens répandent la pâleur;

Digitized by Google

Car le saint de l'Anjou, la gloire de la France,
Tombe, et sa chute aux Bleus a rendu l'espérance.
Une balle inconnue a frappé le héros
Au milieu de son peuple et de ses généraux.
La nouvelle s'étend, se propage, circule,
Le vainqueur à son tour se débande et recule ;
Charette resté seul, furieux, impuissant,
Protège la retraite, hélas ! en frémissant !

Ainsi Nantes triomphe. — O ville malheureuse,
Qui paiera chèrement cette victoire affreuse !
Son vainqueur est tombé sous un plomb meurtrier :
Le grand Cathelineau meurt. — Elle aura Carrier !!!

GASTON DE FLOTTE.

Digitized by Google

BULLETIN LITTÉRAIRE.

—

PROMENADES PITTORESQUES A HYÈRES; *par* M. Alphonse DENIS, *député du Var.*

—

Sous le beau ciel de la Provence il est un coin de terre favorisé, une vallée large et profonde, richement douée entre toutes les autres. Ici les orangers, les palmiers, le chêne-liége, l'aloës, poussent en pleine terre comme les amandiers et les oliviers, car les riantes journées du printemps succèdent aux tièdes journées de l'automne sans que la gelée ait suspendu le mouvement de la sève, ou seulement crispé le feuillage des plantes les plus sensibles, les plus délicates; heureux pays, où la chute de quelques flocons de neige est un phénomène extraordinaire dans l'hiver le plus rigoureux, tandis que les ardeurs de l'été sont presque toujours modérées par le souffle humide et rafraîchissant du vent de mer!

Au milieu de cette végétation luxuriante, la ville d'Hyères est assise sur le penchant d'une colline. Gracieuse et élégante, elle paraît sourire aux rayons du soleil, et, penchant coquettement la tête crénelée de son fort, elle laisse voir çà et là, à travers les vignes et les jardins d'orangers, les débris mutilés de son armure de guerre; car elle aussi a ses histoires du moyen-âge à vous conter, ses chroniques et ses légendes populaires, récits de pillage et de dévastation, qui se colorent parfois, dans les traditions locales, d'un singulier caractère d'originalité.

Or, tout cela était à peu près perdu pour le plus grand nombre; on ne connaissait Hyères que par ses îles et le récit fabuleux de son printemps éternel; heureusement l'auteur des *Promenades pittoresques* à Hyères est à la fois un homme du monde et un savant; il nous fait connaître ses belles îles non-seulement telles qu'elles sont, mais comme elles furent. M. Alphonse Denis, en effet, appartient à cette école toute moderne qui éclaire du flambeau d'une saine critique la recherche des faits historiques, et qui observe la nature dans sa vérité vivante, es-

Digitized by Google

sentielle, caractéristique, c'est-à-dire dans sa poésie la plus élevée, la plus sublime. C'est un homme de goût en même temps qu'un homme de sens ; c'est une de ces intelligences d'élite qui peuvent s'appliquer à toutes choses, et qui ne sont étrangères à aucune branche de l'activité humaine. M. Alphonse Denis est tour à tour, dans son livre, l'administrateur éclairé, intelligent, qui compte les ressources de sa ville, se préoccupe de ses besoins, veille à l'entretien des établissemens publics, au maintien de l'ordre, à la police de la voirie ; le savant distingué qui énumère ses richesses botaniques, minéralogiques, zoologiques, qui rend compte des accidens météorologiques, ramasse les coquillages, recueille les médailles ; puis, c'est l'historien qui vous raconte l'histoire de son pays ; le chroniqueur qui vous en récite les traditions et les légendes ; enfin, c'est l'homme dissert qui vous en explique les beautés naïvement et simplement, comme il les a senties, avec amour et intelligence. Si, dans l'auteur de la notice statistique, vous avez reconnu le maire expérimenté d'une commune bien administrée, vous reconnaîtrez plus facilement encore, dans le promeneur des campagnes d'Hyères et de ses îles, le député qui ne manque aucune occasion de défendre, à la Chambre, les intérêts des arts qu'il honore, parce qu'il les comprend.

La première partie de l'ouvrage de M. Denis renferme les épisodes, les légendes et les traditions qui se rapportent, d'une façon plus ou moins directe, à la ville ou à ses environs. C'est l'histoire d'une forteresse assez importante du moyen-âge, prise et reprise de suzerains à vassaux, de comtes à barons ; les aventures du *grand marquis* de Foz, seigneur d'Hyères, celles de ses enfans, de ses petits-enfans, de Roger d'Hyères, de Bertrand de Foz et de Mabille, leur sœur, cette noble dame d'Hyères tant de fois citée comme faisant partie des cours d'amour tenues à Signe et à Pierrefeu. Puis viennent l'occupation par les comtes de Provence, les alliances avec Marseille, les guerres de la ligue, et enfin la prise par le parti royal, qui rasa les fortifications de la ville et démantela le château.

A travers tout cela, il y a, sur les moindres détails, sur les circonstances locales de la plus mince valeur, des traditions fort curieuses et d'un caractère parfois tout oriental ; quelques-unes même ne reposent sur aucun fait auquel on puisse donner une place historique, et ne se rapportent à aucun lieu qu'on puisse particulièrement indiquer : telle est, par exemple, la tradition de la fille d'un duc d'Afri-

Digitized by Google

que. Ce duc d'Afrique avait une fille parfaitement belle, comme le sont habituellement les filles de rois. Or, cette belle personne eut, on ne dit pas pourquoi, l'envie d'être baptisée ; et elle le fut en cachette de son père, qui était un mécréant. Cependant, une sorte de génie malfaisant s'était épris de la princesse, et ce diablotin, invisible comme ils sont tous, quand bon leur semble (ce qui leur permet quelquefois de pousser l'indiscrétion à ses dernières limites), tourmentait horriblement la pauvre jeune personne, qui ne parvenait à se débarrasser de lui qu'à grand renfort de signes de croix. Les choses étaient en cet état, lorsque le duc d'Afrique résolut de la marier, et, la chose arrangée, se mit en route pour la conduire au fils d'un duc de ses amis, qui demeurait de l'autre côté du désert. Cela ne faisait pas l'affaire de notre amoureux infernal, qui, furieux de jalousie, se transforma en tourbillon, vint fondre sur la caravane au moment où on s'y attendait le moins, renversa tout le monde et emporta la jeune fille sans que personne pût savoir par où elle avait passé. Lorsque le duc païen fut un peu remis de son étourdissement, il se mit en quête de sa pauvre enfant, faisant des vœux aux dieux de toutes les religions pour obtenir d'eux de retrouver sa fille morte ou vivante ; il avait juré que si elle se trouvait en pays chrétien, il élèverait une croix d'argent de la taille de la princesse, à la place même où elle aurait été retrouvée. Cependant, la jeune fille, emportée par le souffle de son amoureux jaloux, avait été roulée sur la terre, lancée contre les montagnes, enlevée dans les nuages, et enfin abandonnée sans vie dans une des îles d'Hyères ; on ne dit pas laquelle. Son brave homme de père ne manqua pas de l'y venir chercher, comme bien vous pensez, et, l'ayant trouvée, il voulut élever la croix d'argent en accomplissement de son vœu ; mais les gens du pays lui firent observer qu'une croix d'argent exciterait par trop la cupidité des pirates sur une côte ouverte ; ce qu'ayant compris le païen, il fit élever une croix de fer de six pieds de haut, et distribua la valeur de la croix d'argent aux églises des environs. Beaucoup de gens prétendent avoir vu la croix de fer, détruite par la révolution probablement ; tous affirment que sa base, couverte d'inscriptions en caractères étranges, existe encore intacte, sans que personne puisse dire en quel endroit, ce qui est sans doute d'une importance tout-à-fait secondaire dans le récit traditionnel.

A la suite de sa notice historique, ouvrage très-complet et très-

Digitized by Google

lucide dans toutes ses parties, l'auteur a placé un appendice dans lequel se trouvent réunies toutes les études archéologiques, géologiques, botaniques, agricoles, industrielles, administratives, nécessaires pour éclairer et compléter son premier travail. Ce sont d'abord de curieuses recherches sur les médailles et les monumens d'art trouvés dans le pays, et particulièrement dans les ruines de Pomponiana; puis différentes notices traitant de la géologie, de la minéralogie, de la météorologie sous le point de vue local particulièrement. Enfin, M. Alphonse Denis a tracé un tableau, complet sous tous les points de vue, du pays dont il a entrepris la description. Puisse le beau travail qu'il vient de publier, trouver de nombreux imitateurs! Nous arriverions ainsi à posséder un tableau fidèle des principales localités de notre pays, à la place de tant de voyages si souvent menteurs et de tant de guides du voyageur si habituellement incomplets.

X.

—

Digitized by Google

CHRONIQUE.

A M. Gras, éditeur de la *Revue du Midi*.

La Haye, 16 *octobre* 1843.

(Suite.)

Avant de revenir à la Haye, Monsieur, j'ai fait aux environs d'Amsterdam, deux courses fort intéressantes. La première à Broeck (prononcer Brouc pour plus de facilité), afin de voir la ville la plus propre, la plus luisante, la plus frottée de toutes les villes. La seconde à Saardam (célèbre dans nos fastes du théâtre par son fameux bourgmestre), afin de contempler la plus petite de toutes les maisons qui est peut-être le plus grand des palais ; car le czar Pierre, ce composé de tigre et de héros, l'a quelque temps habitée. Et d'abord figurez-vous que Broeck n'est pas une ville, c'est un salon : il ne lui manque pour cela que d'être parquetée et cirée. Elle le sera, et les rues finiront par se voir couvertes d'un tapis de Perse ou des Gobelins. En attendant cette heure bienheureuse, elles sont sablées, ratissées avec soin, et la commune paie à ses frais plusieurs fonctionnaires, chargés exclusivement d'arracher l'herbe qui peut croître dans les rues. Notre grand et beau Versailles, si désert, si abandonné, devrait bien imiter cet usage hollandais. On ne courrait pas risque comme aujourd'hui, de s'y perdre au milieu de hautes broussailles, pareilles à la végétation luxueuse des savanes de l'Amérique.

Voici ce que j'ai vu à Broeck : — des maisons qui ont l'air de châlets d'opéra comique ; — des parterres pleins de petites statues peintes des pieds à la tête ; — des façades décorées de blanches plaques de stuc ; — des arbres magnifiquement taillés, les uns en rond, les autres en éventail, et tout cela soigné, brossé, épousseté, comme si c'eût été une décoration de théâtre, composée de toile et de carton.

A Saardam, c'est autre chose. On m'a montré là en détail la petite cahute de bois qu'habita le fils d'Alexis Michaëlowitz. Cette maison est parfaitement conservée, car on l'a mise, pour ainsi dire, sous verre, en bâtissant par-dessus, pour la préserver de la destruction, un monument en briques à plein cintre, d'une architecture assez distinguée.

En général je n'aime pas beaucoup le czar Pierre, qui se fit le bourreau de ses sujets pour les civiliser. Je comprends même qu'on exècre cet impitoyable exécuteur de hautes œuvres, qui abattit de sa main une tête par rasade dans quelques repas ; mais je ne puis cependant méconnaître la sauvage grandeur de ce royal matelot, missionnaire couronné, qui, là, dans cette cabane, au milieu de grossiers timoniers, nourri comme un mousse et traité comme un charpentier, raccommodait lui-même ses habits en donnant l'ordre de faire marcher une armée, et poussait la bisaiguë ou la hache, en signant un de ces décrets qui ont civilisé la Russie. En vain me direz-

Digitized by Google

vous avec M. de Custines, que Pierre-le-Grand n'a fait qu'un peuple de singes ; — que la Russie n'est qu'une nation de façades, derrière lesquelles il n'y a rien ; — que St.-Pétersbourg n'est qu'une loge de théâtre ouverte aux boyards sur la scène européenne dont ils lorgnent ainsi de loin, et enchainés, toutes les splendeurs; soit : il n'en faut pas moins reconnaître qu'il y eut dans ce terrible bras de Peter Michaëlof, qui coupa jusqu'à vingt têtes en une heure, et qui ne recula pas devant celle de son propre fils, une force et une énergie providentielles. Les grandes choses qu'a faites Pierre, ne pouvaient s'exécuter que le sabre aux dents et la hache au poing. Or, Pierre a été à la fois ce sabre et cette hache. Comme l'un des plus glorieux Charles de notre histoire, on pourrait l'appeler Martel, car à force de frapper son peuple sur l'enclume du despotisme, il l'a merveilleusement forgé à l'obéissance passive, inerte et inaltérable force qui a donné aux Pharaons les pyramides d'Egypte, qui a poussé Alexandre jusqu'aux extrémités de l'Asie, et fait asseoir Napoléon au Kremlin. Après cela appelez cet homme, si vous le voulez, Pierre l'ambitieux, Pierre l'impatient : j'y souscris ; mais il n'en a pas moins créé un peuple. De ce bloc affreux de Kalmouks et de Tartares qu'il employa sa vie entière à dégrossir, il a eu le génie de faire jaillir une nationalité forte et vivace. Telle est, en effet, la gloire du Czar, que la Russie est née d'un homme, et que cet homme c'est Pierre : — Pierre le bourreau qui tua son fils ; — Pierre le fou qui vainquit Charles XII ; — Pierre-le-Grand que Louis XIV refusa de recevoir ; mais qui, en fondant, il y a environ 150 ans, une ville grecque dans un marais, sur les bords d'un fleuve qui peut l'engloutir à chaque instant, a peut-être jeté les fondemens de la future capitale du monde !....

— Je reviens à Saardam. Elle offre un aspect des plus singuliers. Les maisons n'y sont point groupées comme dans nos villes ; elles y sont, au contraire, dispersées au milieu de jardins comme dans les environs de Paris. Devant chacune d'elles il y a des ponts jetés sur le Zaam, et sous leurs arches, hardies comme celle du pont des Soupirs à Venise, vous voyez glisser lentement des bateaux chargés de marchandises, tandis que, au-delà, votre regard va se perdre au loin sur la verdure des arbres dominée par l'agitation éternelle des grandes ailes de plusieurs centaines de moulins. C'est un spectacle entièrement pittoresque.

De Saardam je suis revenu à Amsterdam, où j'ai pris le chemin de fer, qui nous a déposé, en un quart d'heure, à la porte de Harlem, célèbre par ses serres, où s'épanouissent tant de roses ; par la naissance de Wouvermans, de Van Ostade, de Berghem et de Laurent Coster. Les trois premiers sont ces rois de la palette et du pinceau que vous connaissez ; le dernier est l'inventeur très-contesté de la typographie, malgré le distique suivant qu'on lisait autrefois sur sa maison :

Extulit hîc, monstrante deo, Laurentius artem ;
Dissimulare virum hunc, dissimulare deum est.

Harlem, comme toutes les villes de la Hollande, est d'un aspect très-propre, mais on ne peut moins gai. Pas de bruit, nul mouvement, aucune population apparente ; mais, en revanche, grâce à une multitude d'*espions*, c'est-à-dire, de miroirs disposés extérieurement aux fenêtres, il y a dans chaque maison une foule d'yeux féminins qui contemplent, sans que vous puissiez vous en douter, votre démarche, vos actions, vos mouvemens. Que peuvent faire, en effet, dans ces demeures silencieuses, tant de belles et gracieuses femmes qui s'y étiolent comme des tulipes dans les serres de Harlem, si ce n'est regarder l'étranger qui passe ? Naïve et charmante curiosité tout à la fois, moins âpre pourtant et moins ardente qu'à St.-Gall, par exemple, au fond de la Suisse, où l'on a bâti exprès, pour chaque maison, une tourelle carrée qui surplombe la rue à partir du 1er étage, et forme ainsi une

Digitized by Google

ainsi une sorte d'observatoire décoré d'élégantes sculptures, derrière les rideaux duquel des yeux charmans vous observent sans relâche. — Arrivé sur la place de l'ancien collége St.-Bavon, j'ai entendu mugir le fameux orgue dû à Christian Muller, et qui peut, dit-on, rivaliser avec ceux de Fribourg, d'Yorck et de Birmingham. J'ai salué ensuite la statue de Laurens Coster. J'ai admiré rapidement une très-belle boucherie gothique à clochetons, découpures, trèfles, dentelles, etc., et je me suis fait conduire chez le meilleur fleuriste de ce pays de fleuristes. J'avais hâte de voir si la réputation de Harlem était usurpée. Elle ne l'est pas. Imaginez-vous, Monsieur, de vastes magasins, dans chacun desquels sont rangés plus de soixante ou quatre-vingt mille oignons. Tulipes, hyacinthes, tubéreuses, tout cela a son grenier à part; c'est un arsenal de fleurs. Vous dire ce qu'on en exporte tous les ans, serait impossible. J'ai rencontré là un Anglais, envoyé par une société d'horticulture (ce qu'en France nous appelons une société des *fines herbes*), qui, depuis vingt-cinq ans, vient régulièrement faire un voyage à Harlem. Il ne se retire jamais sans y laisser en échange de deux ou trois cents oignons, 1000 ou 2000 guinées, c'est-à-dire de 25 à 50,000 francs. On l'a vu payer un seul oignon (je crois que c'était celui d'une tulipe noire), la somme de 10,000 francs !.. Et les Allemands donc ! — Il y a dans ce moment, m'a-t-on assuré, à Harlem, une colonie de jardiniers, entretenus généreusement dans cette ville depuis deux ans, par son maître et souverain le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, à l'effet d'y étudier la culture de la renoncule, plante favorite du duc. La colonie remplit parfaitement les intentions de son protecteur; elle étudie consciencieusement ladite culture, en arrosant ses études de vin du Rhin et de clairet de la Moselle. — Quand on a vu les jardins de Harlem, on n'a plus rien à faire en cette ville; il faut en sortir le plus promptement possible. Je regagnai donc le chemin de fer, et au signal donné nous partîmes pour Leyde.

Leyde (*Lugdunum Batavorum*), ou l'*Athènes de la Hollande*, comme l'appelle Erasme quelque part, est une charmante ville, toute académique, toute savante, toute pleine d'étudians, et d'écoles et de musées. Elle s'enorgueillit d'avoir eu pour maîtres à son université, l'auteur du Traité de la liberté des mers, Grotius, que Henri IV appelait le *miracle de la Hollande;* — Descartes, qui fut le Galilée de la philosophie;—le Galien moderne Boërhaave, qui fut en son temps pour la science, ce qu'était Voltaire pour la littérature ; — Muschenbroeck, que se disputaient l'Espagne, la Prusse, le Danemarck ; — s'Gravesande, Heinsius et tant d'autres, dont la noble filiation s'est poursuivie jusqu'à nos jours. C'est à Leyde aussi que s'imprimèrent, comme à Genève, une partie des ouvrages censurés en France ; c'est à Leyde que sont nés Rembrandt le peintre des ténèbres, et Gérard Dow le peintre de la lumière ; c'est à Leyde que les Elzévirs, ces patriarches de l'imprimerie, eurent une portion de leurs presses, depuis Louis (le premier du nom) qui, en 1592, publia l'*Eutropius*, jusqu'à Daniel (le dernier de tous) qui mourut en 1680, noble et illustre famille, à laquelle la science doit des chefs-d'œuvre de typographie, devant lesquels les bibliomanes se mettent encore à genoux.

A l'Hôtel-de-Ville, j'ai admiré un jugement dernier de Van Leyden, et une belle page moderne de Van Brée. J'ai voulu voir dans l'église de St.-Pierre le tombeau de Boërhaave et de Pierre Camper, ainsi que le monument de Scaliger ; et je me suis présenté à la bibliothèque de l'université, dirigée par le savant helléniste Jacques Geel, pour y faire quelques recherches. Malheureusement M. Geel était absent pour quelques jours, et la bibliothèque était fermée par suite des vacances de l'université. Je regrettai vivement cette circonstance ; car je savais que la bibliothèque de Leyde était fort riche en manuscrits, surtout en manuscrit orientaux. Je me serais bien gardé, et pour cause, de toucher à ces derniers ; mais j'aurais examiné avec soin quelques ma-

Digitized by Google

nuscrits français qu'on m'avait signalés. Je me rendis au jardin des plantes, qui est de beaucoup au-dessus de celui de Montpellier. Je visitai le *muséum* d'histoire naturelle, qui rivalise sans désavantage avec celui de Paris ; puis, la collection japonaise qui est admirable. Imaginez-vous les instrumens les plus bizarres, les figurines les plus grotesques, les vêtemens les plus étranges, les meubles les plus fantastiques, et vous aurez une idée de la civilisation du Japon. J'ai vu là des instrumens de chirurgie incompréhensibles, des armes de nains et des armes de géans. La Chine et le Japon sont véritablement des pays hiéroglyphiques qui défient toutes nos recherches. Où est le Champollion qui viendra nous les expliquer ?

Après avoir rapidement parcouru Leyde, qui me parut une fort belle ville, peuplée de synagogues, d'hôpitaux et d'églises, coupée de nombreux canaux, nous remontâmes le soir dans le dernier convoi du chemin de fer, et, à la nuit tombante, je fis pour la seconde fois mon entrée à la Haye.

Dès le lendemain je me rendis chez notre ambassadeur, M. le Baron de Bois-le-Comte, pour lequel j'avais une lettre de recommandation de M. Guizot. Je trouvai en lui un homme aussi instruit qu'obligeant, d'une aménité parfaite, d'une amabilité pleine de courtoisie. Quand M. de Bois-le-Comte eut appris de moi que je désirais visiter la bibliothèque royale pour y opérer quelques recherches dans les nombreux manuscrits français qu'elle possède, il voulut bien me présenter à M. le baron Schimmel Penning Van Oye, ministre de l'intérieur, sous la juridiction duquel est placé cet établissement, et me recommander à M. Holtrop, son conservateur. M. Holtrop à qui je ne sais comment exprimer ma reconnaissance, me fit un accueil tout-à-fait fraternel. Livres imprimés, renseignemens personnels, manuscrits, etc., il mit tout à ma disposition avec un empressement admirable, avec une de ces patiences hollandaises qu'aucune importunité ne lasse. Bien que la bibliothèque fût fermée à cause des vacances, M. Holtrop eut l'obligeance de m'en ouvrir les portes de 8 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir, et quelquefois de 6 heures du soir à 10 heures. Ce fut à ces facilités, que je dus de pouvoir, en un mois, parcourir la nombreuse portion française et qui intéresse notre histoire ou notre littérature, des 2,000 manuscrits de la bibliothèque royale de la Haye. Je ne me bornai pas même à les parcourir, j'en fis de nombreux extraits que je mettrai au jour avant peu. — Pour ce qui concerne le Midi, et spécialement Montpellier, je trouvai sous le N° 1188, un petit volume oblong, écrit sur papier, d'une main du XVIIIe siècle, et intitulé : *Voyage en diverses provinces de France, en 1664*. J'en copie les fragmens suivans, qui vous paraîtront sans doute curieux :

« La ville de Montpellier est fort mal bâtie, et comme on dit, à coup de poing, parce qu'elle n'est pas bastie tout en même temps, mais en divers temps et occasion. Les rues sont estroites et fort irrégulières, et pour aller d'un bout de la ville jusqu'à l'autre, il faut faire des détours sans nombre, à cette heure à droite, à cette heure à gauche...

» La veille de la St-Jean, quand on brusle le feu de joye devant la maison de ville, là se font alors quelques cérémonies. Messeigneurs les consuls, précédés de beaucoup d'archers qui portent des flambeaux de cire blanche, font trois tours en robe autour d'un amas de fagots, où ils mettent puis après le feu dedans, et se retirent dans l'hostel-de-ville.....

.....» Il y a un gouverneur de la ville outre le sénéchal. Il y en a un autre de la citadelle qui est chevalier des ordres. Il s'appelle le marquis de Castres, est fort estimé et respecté.

....» Il y a deux cabinets à voir : l'un dans le collége des P.P. Jésuites, ou il y a beaucoup de raretez, et sont principalement ramasséez pour la cognaissance de la médecine, quoiqu'il y ait cent autres choses. Il y a : une petite coupe d'une corne

Digitized by Google

de rhinocéros ; — une lampe qui estant mise devant une chandelle, vous éclaire à 50 pas, tant que vous sçauriez lire parfaitement ; — une fontaine qui n'a qu'un trou par où l'eau doit et peut entrer, et estant tourné, le robinet geste l'eau plus haut de trois pieds, etc.....

» L'autre cabinet est commencé d'un fort curieux apothicaire, appelé Catalan ;..... mais Mr Gilabert, maistre apothicaire l'a encore augmenté. Il y a un ciel de papier à quoi sont attachés quatre globes de verre et une terre qui représentent les quatre élémens ; — il y a deux enfans sans pieds, mais un autre qui en a trois ; — un caméléon qui change de couleur si souvent que l'on change d'objet ; — une crocodille bien grande, qui ont toujours des vers dans les dens, et il y a un petit oiseau qui sans aucune appréhension les vient manger, qui s'appelle forques ; mais il n'y est pas, etc.....

» Le Jardin du Roi a de belles serres et de toutes sortes de plantes et herbes médicinales. Il y a entr'autres la plante que l'on appelle Arum-OEgyptiaca, dont les feuilles qui sont grandes et d'une belle couleur en façon d'un cœur, servaient d'habits à Adam dans le paradis. Il y a une université de médecine fort renommée. On y prend ses degrez avec beaucoup de solemnitez et honneur ; mais aussi de travail et de peines, parce qu'il faut que le candidat l'ambitionne par des thèses publiquement, un an durant, et après que l'on en est venu à bout, on lui fait grand honneur l'ayant créé docteur ; et les professeurs le mènent en robe chez lui, qui est précédé de tous les violons et hautbois de la ville.

» Les professeurs font peu de leçons publiques, si bien que pour commencer les estudes il ne faut pas venir icy.

» Il y a tant d'apothicaires, que vous ne passez pas une rue où vous en voyez deux ou trois.

» Le plus agréable que Montpellier a, sont les femmes et les filles, qui y sont tout à fait belles, agréables et charmantes, tant en mines que civilités, et elles sont habillées fort à la mode et à leur avantage, ce qui les rend encore plus agréables. »

— A Nismes et à Arles notre voyageur n'est nullement frappé par les Arènes. Il accorde seulement une mention au Pont-du-Gard et à l'*Aleschamp*. Voici ce qu'il dit de ce dernier. « Le couvent des Minimes est hors de la ville. Ce couvent et tout ce qui lui appartient est basty dans un cimetière qui a esté si bien renommé, que l'on y a porté des corps pour enterrer, de deux, trois cents lieues dans des cercueils de pierre, de marbre blanc, rouge et d'autres couleurs mais tous ces beaux tombeaux sont emportés par le cardinal de Richelieu et les gouverneurs de Provence. Il y a une cave dans le couvent où est encore le tombeau de Roland, neveu de Charlemagne, et d'autres grands. Mais sur le cimetière il y en a encore une si grande quantité qu'on aurait besoin d'une journée pour les conter, qui sont sur la terre, et peut-estre que sous la terre il y en a bien plus. On en a basty des maisons.

» Dans ce lieu, il y a une pierre fendue qui est couverte d'une invention de bois et de trille de fer avec des verres. Icy devant est escript : « Ici a mis J. C. son pied, etc. »

Voilà, Monsieur, ce que j'ai recueilli de plus spécial sur le Midi dans le manuscrit 1188. Je ne pense pas que cette citation puisse formaliser vos lecteurs, fussent-ils professeurs, étudians ou pharmaciens ; j'imagine même que vos gracieuses grisettes souriraient de satisfaction si elle leur tombait sous les yeux. Quant au vieux cimetière carlovingien d'Arles, où, d'après nos poèmes romans, Guillaume-au-court-nez livra ses grandes batailles, vous voyez qu'il était, même en 1664, quelque chose de grandiose, de monumental, de géant. Aujourd'hui on n'y aperçoit plus de *marbres rouges et d'autres couleurs ;* mais sa sombre poésie est restée tout entière à ce lieu privilégié des grandes sépultures, et l'année dernière, en

Digitized by Google

contemplant ces vieux tombeaux de chevaliers répandus comme des ossemens de colosses (grandia ossa) sur un espace immense autour de la petite chapelle romane qui les protège encore de son ombre, je sentis mes yeux se mouiller de larmes et ma poitrine s'emplir de sanglots ; car, sur ce sol jadis sacré par l'histoire, la tradition et la poésie, les hommes de nos jours indifférens et sceptiques, font paître insolemment leurs troupeaux. N'est-ce pas là le cas de s'écrier, avec le prophète : *Sic transit gloria mundi ?*

Mais revenons à la bibliothèque de la Haye. Un autre manuscrit (N° 1186), intitulé : *Voyage de deux Hollandais à Paris,* mériterait aussi de nombreuses citations ; mais, faute de place, je ne vous en ferai connaître ici que le portrait de la reine Christine de Suède, tracé par nos deux bataves. Je suppose, en effet, qu'attendu, les 21 volumes autographes de cette reine que vous possédez dans la bibliothèque de votre école de médecine, il peut, chez vous, intéresser quelque travailleur. Voici donc ce que disent de la *Sémiramis du Nord*, nos satiriques voyageurs:

« Le 11 nous retournasmes au Louvre pour tascher de voir la reine de Suède, avant son départ. Nous fusmes plus heureux que le jour auparavant, car elle estoit visible, et nous eusmes tout loisir de la bien considérer. Elle n'avoit plus son habit de femme, auquel elle s'était accommodée pendant son sejour en cette cour. Elle avoit repris un justaucorps de veloux noir, garni partout de rubans, avec un drosle (qui est une espèce de cravate à la moresque) qui estoit lié d'un ruban de couleur de feu. Elle portoit une toque de veloux avec des plumes noires. Elle estoit coiffée de ses propres cheveux, qui sont fort blonds, mais assez courts et couppés comme ceux des hommes ; sa juppe estoit d'une moire bleue avec une belle et grande broderie de soye guippée, blanche et aurore ; elle est de petite taille, assez ramassée ; elle a le visage parsemé de quelques grains de petite vérole, mais qui ne paraissent que de fort près ; son teint est fort frais, sur lequel on voit un peu de rouge meslé, qui semble d'en vouloir relever l'esclat ; elle a le front large et les yeux grands et estincelants ; elle a un nez aquilin, qui estant proportionné au visage ne lui sied pas mal ; elle a la bouche assez bien faite, les lèvres vermeilles et les dents toutes gastées ; le menton long luy descend un peu en poincte et achève de luy former le visage en ovale. Nous ne pusmes remarquer qu'elle ait le corps si mal basti qu'on le dit : il est bien vray qu'elle a l'espaule droite un peu plus haute que la gauche, mais si on ne le sçavait pas, on aurait de la peine à s'en apercevoir : aussi tasche-t-elle de couvrir ce défaut le mieux qu'elle peut, car elle advance tousiours le pied droit, met la main gauche au costé, et la droite sur son derrière. Quand elle parle à quelqu'un, elle le regarde fixement et d'un œil si ouvert, qu'il faut estre bien hardy pour soustenir long-temps sa veue. Elle ne tint point de longs discours et parut ce jour-là tout à fait inquiète : elle ne faisoit que courre d'un costé et d'autre dans sa chambre, et dans un moment on la voyoit au delà du balustre de son lict, auprès de sa cheminée, au coin du paravent, et aux vitres d'une fenestre, dire un mot à l'un, tirer l'autre à part, et faire paroistre une humeur dereiglée. Elle parle en fort bon François, en possède tout à fait l'accent, et dit parfois de fort belles choses, mais d'un ton de voix, qui approche plus de celuy d'un homme que d'une femme. Quand quelqu'un luy vient faire la révérence, elle luy en rend une de sa façon, qui est de moitié homme, moitié femme, et quand elle marche, elle fait de certains pas en tournant qu'on peut nommer des passades en demi-volte, ou des coupés de maistre à danser, etc. »

Je pourrais vous citer encore beaucoup de fragmens d'autres ouvrages non moins curieux ; car j'en ai par-devers moi la valeur d'environ deux volumes, que je compte bien publier ; mais je dois me borner. Je vous donnerai donc deux dixains seu-

Digitized by Google

lement, tirés d'un manuscrit aux armes de Réné de Châlons, prince d'Orange, manuscrit admirablement exécuté :

» May qui portoit robe reverdissante
De fleurs semée, ung jour se mist en place
Et quand il veit ma mye tant luysante
De grand despit rougist sa verde face,
En me disant : « Tu cuydes qu'elle efface
A ton advis les fleurs qui de moy issent. »
— Je lui répondz : « Toutes tes fleurs périssent
Incontinent qu'yver les vient toucher ;
Mais en tout temps de ma mye fleurissent,
Les grandz vertus que nul ne peult seicher. »

Voici le deuxième dixain qui me semble une imitation de Pétrone :

» Anne par jeu me jecta de la neige
Que je cuyday froide certainement ;
Mais c'était feu, l'expérience en aye,
Car embrasé, j'en feuz soubdainement.
Puys que le feu loge secrètement
Dedans la neige, où trouverais-je place
Pour fuyr amour? Anne, ta seule grace
Peult bien oster le feu que je sens bien,
Non point par eau, par neige ny par glace,
Mais par sentir ung feu pareil au mien ! »

Je vous le demande, Monsieur, ces deux petites pièces n'ont-elles pas toute la grâce des poésies de Marot, et toute l'afféterie de celles de Ronsard, si charmantes dans leur recherche, si délicieuses malgré leur apprêt ?

(*La fin au prochain Numéro.*)

ACHILLE JUBINAL.

— La commission d'archéologie d'Aix, qui, aidée par le Conseil municipal de cette ville, par le Conseil général du département, par le Ministre de l'intérieur et par celui de l'instruction publique, a entrepris des fouilles d'antiquités, vient, par l'organe de MM. Rouard et de Lagoy, deux de ses membres, de publier, avec des dessins lithographiés, le rapport de ses dernières recherches. Il résulte de ce rapport qu'on a découvert dans l'endroit nommé l'*Aire au chapitre*, plusieurs salles pavées en mosaïque d'une belle exécution ; — une statuette du plus beau marbre grec, recouverte d'une draperie, et qu'on croit être une image d'Esculape ; — diverses colonnettes avec des chapiteaux d'ordre corinthien ; — des débris de statues ; — une tête de grandeur naturelle, et en beau marbre de Cararre, remontant à la fin du IIe siècle ou au commencement du IIIe, et qu'on affirme être celle de Septime-Sévère ; — enfin 39 médailles impériales, deux de *Massilia*, au titre du taureau cornupète et de l'aigle, une de la colonie marseillaise d'*Antipolis*. Ces dernières ont été frappées en l'honneur d'Emilius Lepidus.

— M. Victor Hugo, dont les travaux avaient été interrompus par la déplorable catastrophe qui, en déchirant le cœur du père, avait brisé la lyre du poëte, va, dit-on, publier prochainement un volume de vers. Nous espérons pouvoir en offrir bientôt par avance, une pièce à nos lecteurs. En attendant nous consignerons ici,

Digitized by Google

pour l'édification de ceux qui refusent à M. Hugo le sens dramatique, que *Marie Tudor*, ce beau et sombre drame, qu'on dirait échappé à la plume de Goethe ou de lord Byron, vient d'obtenir à l'Odéon un immense succès de larmes, de terreur, de pitié. C'est que jamais le grand poëte n'avait creusé davantage la douleur; c'est que jamais il n'avait mieux remué tous les sentimens du cœur humain; c'est que jamais il n'avait tracé d'une main plus ferme, un de ces caractères de bronze et d'airain qu'il se plaît à mettre en scène. Marie Tudor, Lucrèce Borgia, Angelo, voilà d'admirables statues taillées dans le marbre par le ciseau du poëte; seulement ces statues ont reçu le souffle de Prométhée. Elles marchent, agissent, vivent.... Elles vivront aussi long-temps que la poésie.

— Notre collaborateur, M. Paulin Paris, vient de lire à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sur la question du cœur trouvé à la sainte-chapelle de Paris, et qu'on croit avec raison, selon nous, être celui de Saint-Louis, un mémoire que nous avons en ce moment sous les yeux. Il nous semble impossible que M. Letronne, qui avait tranché si précipitamment la question en faveur de la négative, puisse se relever du coup fatal que vont lui porter les argumens serrés et logiques de M. Paulin Paris. Battu deux fois par M. Auguste Leprevost, battu par M. Berger de Xivrey, battu par M. Taylor, il ne manquait plus à la défaite de M. le Directeur général des archives du royaume, que d'être battu à l'Académie. Ce dernier déboire ne lui a pas manqué. Il doit regretter sincèrement de s'être venu jeter à l'étourdie, comme il l'a fait, sans avoir jamais étudié une seule des questions d'archéologie du moyen-âge, dans un pareil guêpier. Il est vrai que M. Letronne (sans doute en sa qualité de directeur général des archives du royaume) affecte de mépriser la littérature du moyen-âge, son archéologie, les travaux enfin qui se rattachent à nos anciennes gloires. C'est un système comme un autre; seulement il nous semble peu national, et nous trouvons que les Pharaons sont bien heureux d'avoir été rois d'Egypte, car M. le Directeur général des archives du royaume ne s'occuperait probablement pas d'eux, s'ils avaient été rois de France. En attendant nous engageons M. Letronne à ne plus soutenir désormais à l'Académie, qu'au 13e siècle on écrivait *Tunès* (pour Tunes ou Tunis), et qu'on prononçait *Tunesse*, A CAUSE DE L'ACCENT GRAVE. Il y a en effet à cela un léger obstacle, mais qui nous paraît assez péremptoire; c'est que le moyen-âge n'a jamais employé d'accens. Nous renvoyons M. Letronne, pour qu'il puisse s'en convaincre, à l'examen des chartes qu'il est chargé de conserver, et que, sans doute, il connaît si bien.

Notre collaborateur, M. le prince Élim Metscherski, vient de publier un petit drame russe, intitulé : Artémon Matvéief, qu'il a composé et fait jouer cet été pendant son séjour aux eaux de Vichy. Nous en extrayons le monologue suivant, qui se rapproche des vers de notre plus grand poëte moderne, l'auteur des *Burgraves*.

Pierre !... Devant son sort je tremble et je recule!
Dans son berceau pourtant il rappelait Hercule.....
Mais c'est peu d'être Hercule ; il faut être un Atlas
Pour porter de nos jours ce qu'un Tsar porte, hélas !
La Russie est un monde en croissance ; — ses pôles
S'écartent d'heure en heure, et les larges épaules
Qui ne fléchiraient pas sous ce faix surhumain,
Fortes pour aujourd'hui, sont faibles pour demain.

Digitized by Google

Une Russie éclot, une Russie expire.
Le Tsar doit chaque jour croître autant que l'Empire.
A ce pays colosse il faut un roi géant.
Beaucoup est fait, beaucoup reste à faire. En créant,
Pierre, ce cher enfant, doit se créer lui-même,
Se forger de ses mains un nouveau diadème,
Et modeler, sculpteur dont le génie a lui,
Son front sur la Russie et son peuple sur lui.

Après une pause.

Quand j'y pense, vraiment pour lui je perds courage.
Quel édifice à faire ! et quel énorme ouvrage !
— Les fondemens sont là solidement assis
Par les deux Ioanns. Mikhaïl, Alexis,
Habiles ouvriers à l'équerre correcte,
Ont taillé les moellons... qui sera l'architecte ?
— Au dehors, grâce au Tsar que mon cœur chérissait,
Tout va mieux depuis mil six cent soixante-sept.
Dans la paix d'Androussof le ciel nous vint en aide.
La Pologne nous craint ; nous craignons moins la Suède.
Nous avons reconquis ou pris plus d'un beau fief ;
Novgrod-Séversk, Smolensk, Tschernigof et Kief,
Kief! tombeau des saints, nid du christianisme,
Rome russe trouant les filets du papisme !
Kasaks petit-russiens, Kasaks zaporogiens,
Ces frères retrouvés se sont faits nos soutiens.
La trève de vingt ans conclue avec la Porte,
Change pour nous le cours du Dniepr en place forte.
On sème des cités en Sibérie : — Iakoutsk ;
Puis Iénisséisk, Nertschinsk au sud, au nord Irkoutsk.
Plus près, le chan Kalmouk, le roi d'Imérétie,
La Crimée, ont ployé sous l'aigle de Russie.
Mais ce n'est pas assez ! tous ses efforts sont vains :
Ce qu'il nous faut surtout c'est d'être européens.

(Il fait une pause nouvelle.)

Après trente ans de guerre on a dans Osnabruck
Refait un Occident plus calme et moins caduc.
L'Europe, au Nord bientôt rêvera quelque digue.
La Suède arme, dit-on, et la Pologne intrigue.
Si nous n'écrasons pas ces princes de Vasa
Dont le pied, par endroits, déjà nous écrasa,
Nous mourrons. Tôt ou tard, la Pologne endurcie
Nous fera Polonais..... à moins d'être Russie.
Où donc est le Titan dont le bras lancera
La Russie en Europe !... et qui donc l'osera ?
— Que de choses à rompre, à lier, à conduire !
Des soldats à créer, les Strelitz à détruire ;
D'une marine au moins préparer le chantier...
Dans le port d'Arkhanguelsk pas un navire entier !
Alléger les impôts et lester les finances,
Combler bien des ravins avec des éminences,

Digitized by Google

A pied être Amphion, Charlemagne à cheval,
Mettre au bout de son sceptre un beau trident naval,
Cultivant, attentif, le sol comme les têtes
Civiliser à coups de gloire et de conquêtes.
Régénérer, classer, mélanger à la fois
Le passé, le présent, actes, mœurs, us et lois;
Et découvrir aux yeux de l'Europe railleuse,
Une Russie immense, et forte, et radieuse,
Le Tsar comme un soleil flamboyant au milieu!...
Est-ce l'œuvre d'un homme? Est-ce l'œuvre d'un Dieu?

GRAS, Propriétaire-gérant.

— M. l'abbé Dubreuil, connu par de beaux succès littéraires obtenus à l'Académie des Jeux floraux, alors qu'il professait la réthorique à Toulouse, vient d'être nommé par Mgr. l'Évêque de Montpellier, supérieur du petit séminaire de Saint-Pons. M. l'abbé Dubreuil ayant bien voulu nous promettre sa collaboration, la *Revue du Midi* espère pouvoir bientôt offrir à ses lecteurs un travail de ce savant ecclésiastique.

— Notre collègue et ami, M. Michelet, vient de faire paraître le tome VIe de son *Histoire de France*, contenant le récit de la grande lutte entre Louis XI et Charles-le-Téméraire. Jamais peut-être l'illustre Professeur du collége de France n'avait été aussi savamment, aussi dramatiquement inspiré. Avec quelle verve, en effet, ne raconte-t-il pas la ruine des vieilles villes flamandes, Liége et Dinant, la comédie de Péronne, le combat de ce renard qui a nom Louis XI, et de ce fougueux taureau qui s'appelle Charles. En lisant M. Michelet, on est saisi d'une vive émotion. On admire à la fois la lucidité de l'historien, ses grandes qualités de style, d'images, de pensée, ce don particulier du Ciel, cette sorte de divination qui lui fait découvrir, pour ainsi dire, d'instinct, les causes cachées des événemens; et enfin, cette science profonde, immense, infinie, qui fouille dans les plus petits détails, pour en faire jaillir tout à coup des lumières éblouissantes et inattendues. Nous eussions vivement désiré pouvoir citer ici quelqu'une des pages éloquentes de M. Michelet; mais l'espace nous manque. Nous nous bornons donc à recommander chaudement à nos lecteurs l'œuvre de notre collègue. Elle sera bientôt, au reste, dans toutes les mains.

A. J.

Digitized by Google

DE L'INSÉNESCENCE

DU

PRINCIPE DE L'INTELLIGENCE CHEZ L'HOMME;

Fragment d'une leçon de Physiologie Médicale,

OÙ L'AUTEUR CHERCHAIT A PROUVER CONTRE STAHL, QUE LE DYNAMISME HUMAIN EST COMPOSÉ DE DEUX PUISSANCES DIFFÉRENTES.

La vie humaine, considérée en général à la manière des Naturalistes, est un phénomène temporaire qui consiste dans la formation, l'accroissement, le décroissement et la dissolution d'un agrégat mixte.

Il faut y distinguer la partie matérielle qui tombe sous nos sens, et un dynamisme mystérieux qui est l'agent du phénomène.

L'agrégat et sa puissance vivifiante commencent par un infiniment petit, voisin du néant. Ils s'accroissent progressivement jusqu'à une certaine époque, qui est aux environs de quarante ans; ensuite la *force* agissante diminue avec autant de lenteur qu'elle s'était accrue, et l'agrégat matériel se dégrade d'autant.

Après un terme à peu près pareil à celui de l'accroissement, cette même force se trouve aussi voisine du néant qu'elle l'était

Digitized by Google

à l'instant de la formation du phénomène. Un moment après, la force s'éteint. L'agrégat n'a pas été détruit; mais, depuis le commencement de la décroissance, il a été atteint de vétusté. Des réparations ont été faites pour retarder sa ruine ; mais ces efforts conservateurs n'ont pas pu prévenir une caducité infaillible. Bientôt l'agrégat matériel n'ayant plus de maître, les élémens s'en sont emparés, l'ont démembré, et en ont dispersé les matériaux.

Ainsi, sous le point de vue zoologique, la vie humaine, comme celle d'un grand nombre de bêtes, présente deux phénomènes de quantité, une progression croissante que nous pouvons nommer la *jeunesse*, et une progression décroissante que tout le monde appelle la *vieillesse*. Le moment qui marque la cessation de l'*accroissement* ou de la *jeunesse*, et le commencement du *décroissement* ou de la *vieillesse*, mérite un nom, d'autant que nous sommes obligés de le considérer. Je vais le tirer d'une métaphore vulgaire, que J.-B. Rousseau a rendue si élégante. La vie est comparée au jour, dont la première moitié rappelle la jeunesse, et dont la seconde rappelle les diverses parties de la vieillesse. C'est en profitant de ce trope, que le Poëte a mis dans la bouche d'un convalescent de quarante ans :

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant :
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant.

Puisque la force créatrice de la vie fait une *ascension* et arrive au *méridien*, elle *culmine* pour *descendre*, comme disent les Astronomes. Quand donc je dirai que la puissance de la vie est actuellement dans l'acte de la *culmination*, on entendra que cette force est dans l'instant où elle a cessé de croître et où elle est sur le point de décroître.

Si nous quittons le point de vue zoologique pour nous approcher de l'Homme et le contempler de près, nous nous apercevons que la force, auteur du phénomène de la vie, qui fait les fonctions naturelles, et qui ne se sent pas elle-même, force qui est proprement appelée *force vitale*, éprouve, en effet,

Digitized by Google

l'ascension, la culmination, le déclin ou la descension; mais que le principe de l'intelligence qui se sent, qui se connaît, et qui se sait étranger aux opérations de la vie, éprouve une continuation de l'ascension, mais qu'il n'éprouve pas de culmination analogue à celle de la force vitale, puisque n'étant pas sujet au déclin, il continue, au contraire, son ascension.

Ce contraste d'allure dans un moment de la vie aussi important, ne mérite-t-il pas une profonde attention? Si la vieillesse était l'apanage de la force vitale, et que le sens intime en fût irrévocablement exempt, cette immunité ne suffirait-elle pas pour assurer qu'elle est essentiellement d'une nature étrangère à celle de sa congénère?

De bonne heure, les Observateurs, les Philosophes, les Législateurs ont pris *garde* à la prospérité de l'intelligence en dépit de la décadence vitale, et cette remarque a exercé une grande influence sur les institutions morales, politiques, religieuses, scientifiques. Ceux qui en ont compris la portée, et dont les opinions étaient contrariées par la connaissance générale de ce fait, se sont hâtés de le nier et d'en propager le préjugé contradictoire. Ils ont trouvé des échos chez les partisans du matérialisme, et dans une jeunesse impatiente de succéder.

Vous savez que Lucrèce a voulu faire servir son beau talent à la Physique et à l'Irréligion d'Épicure. Vous connaissez ses élégans vers sur le sujet dont je vous entretiens.

Il veut que l'Ame pensante soit un agrégat matériel de la même nature que le corps où elle réside. « Nous la voyons, dit-il, »naître avec le corps, croître et vieillir avec lui. Dans l'enfance, »une machine frêle et délicate sert de berceau à un esprit aussi »faible qu'elle. L'âge, en fortifiant les membres, mûrit aussi »l'intelligence, et augmente la vigueur de l'âme. Ensuite, »quand l'effort puissant des années a courbé le corps, émoussé »les organes et épuisé les forces, le jugement chancelle et l'es»prit s'embarrasse comme la langue. Enfin, tous les ressorts de »la machine manquent à la fois. N'est-il pas naturel que l'âme »se décompose alors, et se dissipe comme une fumée dans les

Digitized by Google

»airs, puisque nous la voyons naître, s'accroître et succomber »à la fatigue des ans (1). »

Quandoquidem gigni pariter cum corpore, et unâ
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.

Ce poétique ramage dépourvu de toute preuve, de toute distinction, a produit l'effet qu'on se proposait. Un autre poëte a voulu reproduire la même assertion dans une intention comique et vraisemblablement satirique : c'est Shakespeare. Ce passage m'a paru fort au-dessous de la réputation de l'auteur, et dénué de philosophie et même d'esprit, parce que je ne trouve jamais ni de l'un ni de l'autre hors de la vérité.

« Le monde entier, dit-il, est un théâtre où tous les mortels, »hommes et femmes, sont de vrais acteurs, qui ont leurs en»trées et leurs sorties. Le même homme, dans le cours de sa »vie, joue une pièce composée de différens rôles, et dont les »actes sont les sept âges. Dans le premier, c'est l'enfant vagis»sant et bavant sur le sein de sa nourrice. Ensuite l'écolier, »toujours boudeur, le visage frais comme le matin, et son petit »sac à la main, qui rampe comme un limaçon, lentement et à »contre-cœur jusqu'à l'école. Puis vient l'amoureux, ardent »comme une fournaise, et chantant une ballade plaintive qu'il »a faite pour les yeux de sa maîtresse. Bientôt soldat, fécond »en juremens étranges, et barbu comme un léopard, jaloux sur »le point d'honneur, emporté et querelleur, cherchant la re»nommée, cette bulle d'air, jusque dans la bouche du canon ! »Après vient le juge, au ventre arrondi, l'estomac garni d'un »bon chapon, l'œil sévère, la barbe taillée avec affectation, »homme tout plein de vieilles sentences et de maximes modernes, »et c'est ainsi qu'il joue son rôle.

»Le sixième âge n'offre plus qu'un maigre *Pantalon* en pan»toufles, avec des lunettes sur le nez, et des poches de côté; »les bas de sa jeunesse, bien conservés, sont trop larges pour

(1) *De Rerum Naturâ*, lib. III.

Digitized by Google

»ses jambes amaigries qui s'y perdent ; sa voix, jadis forte et »virile, est retournée à l'aigre fausset de l'enfance, et ne fait »plus que siffler d'un *ton grêle*.

»Enfin, la dernière scène de la pièce, celle qui termine les »événemens de cette étrange histoire, c'est une seconde enfance, »état d'oubli profond, où l'homme se trouve sans dents, sans »yeux, sans goût, sans rien.» — N'en déplaise aux Anglais, qui vantent la *vérité* dans leur compatriote, ce dernier trait est faux. L'idiotisme n'appartient pas seulement à l'âge avancé, puisqu'il survient à toutes les époques de la vie ; et quand il serait vrai que la vieillesse y fût plus sujette que les autres âges, ce que les statisticiens n'ont pas encore déclaré, il n'est certainement pas vrai qu'un caractère de la vieillesse soit la réduction de l'intelligence à la table rase du nouveau-né.

C'est sans doute cette opinion de la vieillesse du sens intime humain qui contristait Gœthe, quand il exhalait cette énergique et sublime plainte : « Lorsque, dans le vertige de mon inquié»tude, je contemple le ciel et la terre, et leurs *forces infatiga»bles*, je ne vois rien qu'un monstre qui engloutit éternellement, »et qui éternellement rumine. »

Ce n'est pas seulement dans le Parnasse qu'on entend répéter l'assertion de Lucrèce : on la trouve écrite dans les livres de gens qui étaient obligés de s'assurer du fait avant de l'écrire. Richerand, traçant les Caractères de la vieillesse, dit : « Le cer»veau devient plus dur, plus consistant, moins soluble dans les »alkalis ; les impressions y sont plus difficiles, et les mouvemens »nécessaires aux opérations de l'intelligence s'exécutent avec »peine. Ainsi, dans la décrépitude, l'homme moral descend à une »seconde enfance : borné à quelques souvenirs qui, bientôt con»fus, finissent par disparaître, incapable de juger et de vou»loir, fermé à de nouvelles impressions,.... réduit à une exis»tence végétale, il dort la plus grande partie de la journée (1). »

(1) Physiol., tom. III, § CCXXXV, pag. 440 et suiv.

Digitized by Google

Un Philosophe de nos jours, feu M. Jouffroy (1), a reproduit, avec quelque ménagement, il est vrai, la pensée du décroissement du sens intime, et de son niveau aux dimensions du premier âge. « Quand l'homme parvient à une grande vieillesse, » dit-il, il finit *ordinairement* par où il a commencé ; c'est-à-dire, » par cette vie impersonnelle qui précède, dans l'enfance, la » naissance de la volonté ; et, de là, cette observation si vulgaire » que le vieillard devient enfant. » Jouffroy a développé et paraphrasé cette assertion avec talent, sans aucune nouvelle preuve, dont il ne croyait pas avoir besoin, puisque c'est une *observation*, c'est-à-dire, une persuasion vulgaire.

C'est contre cette persuasion que je réclame, et sur laquelle je demande un plus ample informé. L'intention formelle d'Épicure et de ses sectateurs a été de faire croire que le principe de l'intelligence est de la même nature que le corps qu'il habite ; que l'Ame et l'agrégat matériel sont *consors ;* que leurs opérations sont sujettes aux mêmes vicissitudes; que le développement, la prospérité, l'éclat des membres sont proportionnés aux aptitudes de l'entendement ; que le déclin, la dégradation des traits, l'affaiblissement des organes, la caducité, toutes les destructions lentes qui constituent la vieillesse, se répètent fidèlement dans les opérations de la pensée. Or, une observation impartiale, journalière, suffit pour démentir cette prétention.

Examinons des vieillards non malades, dont l'esprit ait été cultivé ; écoutons leurs aveux sur leur état intellectuel, et remarquons leurs actions. Ne choisissons pas pour cela un Archevêque de Grenade, comme celui de Lesage, qui, après quelques attaques d'apoplexie, se dissimule à lui-même ses infirmités consécutives, et prétend vaniteusement toujours aux mêmes succès qu'il avait autrefois obtenus. Mais nous pourrons trouver un sexagénaire bien portant, qui, après avoir essayé toutes ses forces intellectuelles et vitales, déclare avec sincérité quels sont

(1) Mélanges philosophiques ; *Des facultés de l'Ame humaine.*

Digitized by Google

actuellement les états respectifs de ces deux puissances, quels sont ses droits à une retraite, et quels sont les points de vue sous lesquels il est valide. Pour être plus en état d'apprécier l'observation, faisons en sorte de vérifier sa déclaration par tout ce qui se passera pendant le reste de sa vie. — Le sujet d'expérience est tout prêt depuis long-temps : il ne nous reste qu'à le bien explorer. C'est Bossuet. Il a toutes les conditions que nous pouvons désirer. Nous recevons la déclaration qu'il a faite dans sa soixantième année; nous savons combien sa vie antérieure a été laborieuse dans divers genres ; nous ne pouvons pas douter de sa sincérité ; c'est de lui que La Bruyère disait : *Quelle est la vertu qui ne soit pas la sienne ?...* Les dix-huit ans ultérieurs qu'il a passés appartiennent à l'Histoire de l'Esprit humain, et c'est dans ces fastes que vous trouverez le reste de la vie de cette célèbre intelligence.

La déclaration dont je m'empare est si connue, qu'il n'est peut-être pas un de mes auditeurs qui ne la sache par cœur : ce sont les dernières paroles de l'Oraison funèbre du grand Condé. Il ne nous sera pas difficile d'en écarter, par la pensée, tout ce qui exprime la foi religieuse de l'Orateur, et de porter notre attention uniquement sur l'aveu qu'il fait de son état présent, de son état passé, et de ce qu'il est capable de faire. Vous vous souvenez que la péroraison est une prosopopée adressée au héros. « Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort » des autres, je veux désormais apprendre de vous, grand Prince, » à rendre la mienne sainte ; heureux si, averti par ces cheveux » blancs, du compte que je dois rendre de mon administration, » je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, » le reste d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint ! »

Ce trait qui toucha si vivement l'auditoire de Bossuet, et pour lequel l'admiration des lecteurs n'est pas encore épuisée, nous allons le réduire à l'expression la plus simple, en le dépouillant des prestiges de l'Éloquence. Supposons que Bossuet veut communiquer les mêmes idées, tête à tête, à son plus intime ami. Plus de forme oratoire; — plus de solennité commandée par une

Digitized by Google

pompe imposante ; — plus de tropes prescrits par le caractère sacré ; — plus d'allusion à une espérance *théologale;*—style nu, *prosaïque* comme celui de l'Histoire-Naturelle, candide comme une confidence de frère à frère. Paraphrasons donc ce groupe d'idées. « Voilà le dernier sermon que j'aurai débité. Les succès » que j'ai eus dans les plus illustres assemblées du monde, ont tenu » autant à la prononciation, à ce que Cicéron appelait l'*Élo-* » *quence corporelle*, qu'aux pensées que j'exposais. Or, j'ai perdu » la plupart des qualités physiques et vitales qui étaient néces- » saires pour produire ces effets. Les années ont dégradé les » formes de mon corps ; mes rides ont fait disparaître le jeu des » expressions physionomiques ; mes yeux n'ont plus de feu. — » La chute des dents, la faiblesse des muscles vocaux me rendent » la parole vicieuse et la voix cassée. Les mots dont j'ai besoin » ne se présentent que trop tard.... Cependant, les notions que » j'ai acquises sont dans mon entendement. Depuis même que » mon corps s'affaiblit, mon intelligence s'accroît par l'acquisi- » tion journalière des idées ; cette provision me fournit le moyen » de multiplier les combinaisons, de fortifier les propositions » abstraites, et d'apercevoir les rapports mutuels de ces maté- » riaux. Plus mon corps m'invite au repos et aux ménagemens, » plus mon esprit me pousse à l'action. Heureusement j'aime la » science que j'ai cultivée de bonne heure, et je la crois utile à » la morale que je suis chargé de répandre. — Je ne veux plus » me présenter sur une scène où j'ai tant de fois triomphé, et où » je ne puis plus espérer de plaire et d'émouvoir ; mais je resterai » dans une carrière où je puis long-temps instruire, soit le » monde, en perfectionnant la science, soit des Diocésains que » j'aime, et auxquels je communiquerai mes pensées par la forme » du Dialogisme le plus amical. Ainsi, je ne surmènerai pas un » corps qui se détruit de lui-même, et je ne serai point oisif. » Mes administrés n'auront pas à souffrir de la nullité de mes » membres, et je serai utile tant que mon corps ne devra pas » être inhumé. »

Messieurs, cette amplification n'est-elle pas le développement

Digitized by Google

des sentimens et des projets de cet illustre Orateur ? Non-seulement elle rend toutes les idées fondamentales textuellement prononcées, mais encore elle rappelle tout ce que les paroles réelles semblaient prédire. Bossuet a exécuté sa promesse. Le grand Orateur que l'on avait nommé l'*Aigle de Meaux*, n'a plus paru que dans l'exercice de ses fonctions pastorales, et dans les productions de la presse. — Depuis le moment où il s'est plaint de *sa voix qui tombait* et de *son ardeur qui s'éteignait*, il cessa de s'adresser aux yeux et aux oreilles, et il ne cessa de s'adresser aux âmes. Ni Paris ni la Cour ne l'ont plus entendu : mais dix-huit ans ont été employés à répandre dans le monde chrétien, un nombre prodigieux d'Écrits, de Livres, de Mémoires, de Dissertations, d'Avertissemens, dont le mérite semble avoir été toujours croissant, et dont la collection est honorablement placée dans le premier trophée de notre Gloire nationale.

C'est durant cette seconde partie de son existence, que Bossuet fut mis au premier rang des Orateurs, des Historiens, des Dialecticiens, des Philosophes, des Théologiens, des Pères de l'Église.

Quelle que soit la chose sérieuse dont on veut s'occuper, on trouve dans ses écrits le plus beau modèle dans l'Art de Penser, et dans celui de formuler et de transmettre la pensée.

Que nous veulent donc les Philosophes, les Poëtes, les Physiologistes-Organiciens, quand ils prétendent que l'intelligence de l'Homme subit la progression descendante de la vieillesse, comme le système vital ? L'exemple que je viens de citer ne suffit-il pas pour repousser cette assertion ? — Oui, chez Bossuet, la force qui ne se sent point, après sa culmination, a éprouvé sa décroissance naturelle. Les peines, les travaux, les souffrances ont pu en accélérer l'extinction (1). Que cette force ait été ré-

(1) Dans une Lettre à Brisacier, Supérieur des Missions-Étrangères, en date de 1701 (à l'âge de 74 ans), il dit : « Mon écriture devient chaque jour plus pénible »pour moi, et plus difficile aux autres, ce qui m'oblige souvent de me servir d'une »main étrangère. » (Édit. de Liége, 1767, tom. XV, pag. 611.)

Digitized by Google

duite à la débilité de l'*enfance*, ou si l'on veut, de l'*état embryonnaire*, je ne le nie pas; — mais, quant au sens intime de Bossuet, il n'avait rien perdu de son intensité, lorsque le monde perdit le profond penseur. Le jour où ce grand homme cessa de vivre, son entendement avait la même puissance dont il jouissait, lorsque, quarante ans auparavant, Madame de Sévigné écrivait : *Bossuet se bat à outrance avec son auditoire; tous ses sermons sont des combats à mort* (1) : ses lecteurs, ses adversaires subissaient le même sort que les anciens auditeurs.

LORDAT,

Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier.

(*La suite à un prochain numéro.*)

---

(1) Dans la préface mise à la tête de l'Ouvrage posthume intitulé : *Défense de la déclaration du Clergé de France*, de l'édition de Liége, on lit (pag. XVII) : « On »n'avait aucune peine à le mettre au-dessus de tous les écrivains de son siècle, à »cause de la sublimité de son génie, de sa pénétration, de sa solidité et de l'éten»due de ses connaissances; mais maintenant on ne peut le regarder qu'avec une »espèce de vénération, comme un homme sage et modéré, maître de lui-même et »de ses passions, ami de la paix, et qui travaille sincèrement à faire goûter la »vérité. »

(Pag. XXVII.) « Dans cet ouvrage, l'un des derniers auxquels le grand Bossuet »ait travaillé, cet illustre Auteur, déjà accablé sous le poids de l'âge et des infirmités, »semble ranimer toutes ses forces, pour donner de nouvelles preuves de son zèle, »de sa modération, de son amour pour l'Église, de l'étendue de ses connaissances, »de la justesse de son esprit et de sa science ecclésiastique. »

Dans les Colléges on préfère les *Oraisons funèbres* à ses Livres didactiques postérieurs. C'est tout naturel. L'Éloquence de la jeunesse de Bossuet, est de l'Éloquence Hermétique. Celle de sa vieillesse est celle de l'Hercule Gaulois.

Il faut convenir que dans les ouvrages de la seconde série, on trouve souvent des morceaux que l'on pourrait appeler *Herméracles*, sous le point de vue de ces deux sortes d'Éloquences.

Digitized by Google

ARCHÉOLOGIE.

Des Amphithéâtres Antiques

ET SURTOUT

DE CELUI DE CAPOUE.

(Suite.)

Arrivons à l'amphithéâtre de Capoue. Aucun événement remarquable ne se rattachant à ce monument, nous n'avons pas de données historiques relativement à son âge, et nous sommes réduits à établir ce point important par des conjectures plus ou moins probables que fournissent les études archéologiques.

Nous venons de voir que les amphithéâtres de Puzzole, de Pompéi, de Cumes existaient déjà depuis long-temps, quand Vespasien voulut construire le Colisée; pourrait-on raisonnablement supposer que Capoue, métropole de toutes ces villes, dont le nom seul exprime la suprématie, surnommée par les auteurs contemporains, la riche, la splendide, la magnifique; Capoue, centre du luxe et des plaisirs, dont l'antiquité a célébré les délices, qui nourrissait dans son sein une si grande quantité de ces hommes destinés à être sacrifiés aux jouissances de sa population; pourrait-on supposer, disons-nous, que

Digitized by Google

Capoue n'eût pas devancé toutes les autres villes dans la construction de son amphithéâtre ? Nous ne le pensons pas ; et comme l'arrivée des Carthaginois dans ses murs fut le signal de sa décadence, on doit croire qu'un monument de cette importance n'a pu être construit depuis cette époque, mais plutôt dans les temps qui précédèrent la seconde guerre punique, moment de la plus grande prospérité de Capoue, qu'un auteur contemporain cite comme la plus belle de toutes les villes d'Italie. Cette conjecture nous amène naturellement à penser que si 'amphithéâtre de Capoue n'est pas le premier qui ait été construit en pierres, c'est, au moins, le plus ancien de tous ceux qui existent, et probablement celui qui servit de patron à l'architecte du Colisée, aux dimensions duquel la vanité impériale put bien ajouter quelques coudées, mais qui, par la beauté et la richesse des ornemens, n'égala jamais son modèle.

Cette expression paraîtra sans doute bien exagérée au premier aspect de cette vaste ruine ; mais on ne pourra se dispenser d'y remarquer, malgré son état déplorable, que la portion la plus intéressante, celle pour laquelle tout l'édifice avait été construit, l'arène et ses souterrains, se trouvent ici dans un état parfait de conservation, tandis qu'on ne les voit dans aucun autre amphithéâtre, pas même au Colisée, où la trop courte domination française les avait cependant exhumés.

Que les antiquaires rendent donc hommage à François Ier, roi des Deux-Siciles, qui, par un décret du 5 janvier 1826, chargea l'architecte Bianchi, actuellement directeur des fouilles de Pompéi, d'exécuter à Capoue, les mêmes explorations que, peu d'années auparavant, il avait été chargé de diriger dans l'amphithéâtre Flavien. C'est à ce décret que nous devons la connaissance de ce vaste labyrinthe, qui cachait le mécanisme de tant d'exercices divers, dont les historiens font mention, comme par hasard, sans nous donner le fil des manœuvres que réclamaient leurs exécutions.

Si le temps semble avoir brisé sa faux sur l'énorme squelette du Colisée, il s'est bien vengé sur l'amphithéâtre de Capoue, qui n'est plus aujourd'hui que la ruine d'une ruine ; et cependant sa vue imprime encore à l'âme un sentiment de vénération dont il est impossible de se défendre. C'est au milieu de cette magique enceinte, qu'après avoir traversé la mer, l'Espagne, la Gaule et franchi des monts regardés comme inaccessibles, le plus grand capitaine de l'an-

Digitized by Google

tiquité vint trouver un athlète aux formes lascives, peu redoutable en apparence, qui détruisit en un instant le fruit de ces travaux gigantesques que la postérité regarde encore comme fabuleux ; Annibal a foulé ce sol, voilà le siége où il s'est assis ; c'est là qu'il a été vaincu, c'est ici que sa gloire s'est éclipsée !

Cet amphithéâtre, célèbre sous tant de rapports, est cependant le moins connu de tous ceux qui existent ; le voyageur curieux, en traversant Capoue, qu'il trouve sur sa route de Rome à Naples, s'enquiert immédiatement des objets curieux que renferme cette vieille métropole : on lui répond qu'il y a un magnifique pont sur le Vulturne ; il fait un mille pour visiter ce chef-d'œuvre de l'art antique, et c'est un pont en fil de fer qu'il rencontre. Électrisé par les souvenirs que lui rappelle la délicieuse Capoue, il ignore que la ville où il se trouve ne date que du IXe siècle, et que la Capoue d'Annibal, triste, solitaire et fiévreuse, se cache aujourd'hui à quelques milles de là, sous le modeste nom de Sainte-Marie.

Le marquis Maffei prétend que tous les amphithéâtres étaient faits sur le même plan. Nous sommes fâché d'être encore ici en opposition avec cet antiquaire ; mais il est évidemment dans l'erreur, puisque les dix qui existent n'ont, à cet égard, aucun rapport entre eux ; ils se ressemblent, en ce sens, que chacun d'eux a une arène pour les exercices, des gradins pour les spectateurs et une forme elliptique que des considérations de préséance avaient fait préférer à la forme circulaire ; mais tout le reste était livré au caprice de l'architecte, qui n'avait à tenir compte, dans l'exécution de son œuvre, que de la situation des lieux, du nombre de ses habitans, de la préférence qu'ils accordaient à tel ou tel genre de spectacles, et des dispositions réglémentaires fixées par la loi, relativement à la distribution des places. Isidore fait également erreur, lorsqu'il avance que tous les amphithéâtres avaient leurs grandes entrées tournées à l'orient et à l'occident. Ceux qui existent démentent le fait ; car cette disposition ne se rencontre qu'à Rome et à Nismes ; encore n'est-elle pas rigoureusement exacte.

Dans le plus beau pays de la Campanie, au centre d'une vaste et riche plaine qu'il dominait, comme le colosse égyptien domine encore le désert qui l'entoure, l'amphithéâtre de Capoue voyait à ses pieds, la mer, le Vésuve, Parthénope et les îles azurées qui formaient la ceinture de cette sirène. Et qu'on ne suppose pas que cette

Digitized by Google

position élevée où les anciens plaçaient leurs édifices publics, fût l'œuvre du hasard seul; elle faisait, au contraire, l'objet spécial de la recherche des architectes, moins peut-être à cause de l'effet pittoresque des monumens, que pour inspirer au peuple ces idées de domination que produit la vue d'un horizon immense, au-delà duquel s'étend un pouvoir qu'il s'attribue, et dont il n'est en réalité que l'instrument, comme il l'a été naguère de l'édifice qui sert maintenant de trône à sa puissance.

S'il faut s'en rapporter à ce que dit Mazzocchi et au tableau conservé par l'archevêque Costa, dans son palais épiscopal de Capoue, cet amphithéâtre avait quatre étages de portiques décorés des quatre ordres primitifs d'architecture, dont le toscan formait la base, comme inventé par le peuple dont les Campaniens se disent originaires.

La façade entière et le premier rang des arcades intérieures étaient construits en travertin, d'un grain si fin, qu'on l'a généralement pris pour du marbre; les pierres sont posées sans ciment, et leurs lits, taillés avec une précision difficile à comprendre, sont réunis par des crampons en bronze scellés avec du plomb. Les constructions intérieures sont en briques, et, s'il faut en juger par quelques fragmens de gradins trouvés lors des dernières fouilles, ils auraient été en marbre.

Les misérables débris qui restent de ce somptueux édifice, suffisent cependant pour en déterminer le plan, et les deux portiques extérieurs, encore debout, nous donnent l'idée de sa décoration. On voit que les arceaux, au lieu d'être simplement numérotés, comme ils le sont au Colisée, étaient désignés par des bustes de divinités sculptés en demi-relief sur la clef de chacun d'eux; on reconnaît Diane et Junon dans les seuls qui existent aujourd'hui. D'après le dessin dont nous avons parlé, les étages supérieurs auraient été décorés de la même manière.

Des galeries, en plus ou moins grand nombre, formaient toujours la division circulaire du plan de ces édifices, et leur largeur diminuait en raison de leur rapprochement du centre de l'ellipse. A Rome et à Capoue, ces galeries étaient au nombre de quatre; mais l'amphithéâtre de cette dernière ville avait, dans le sens de cette division circulaire de son plan, une particularité qui n'a point d'analogue dans ceux que nous connaissons.

C'était toujours un large massif de maçonnerie, qui formait partout

Digitized by Google

la première enceinte de l'arène ; sur ce massif reposaient les quatre gradins les plus bas, à la réunion desquels on donnait, à cause de cette situation, le nom de *podium*. A Capoue, cette première enceinte était vide et formait cinq couples de chambres semblables, deux à deux; chacune d'elles avait deux portes, l'une sur l'arène et l'autre dans la première galerie, qu'on devrait désigner sous le nom de *retropodium ;* les deux couples, situées vers le sommet de l'ellipse, avaient de plus une ouverture sur les grandes entrées du nord et du midi. Les quatre chambres qui venaient immédiatement après, en se rapprochant du petit axe, avaient chacune un escalier par lequel on communiquait aux souterrains dont nous parlerons tout à l'heure. Les deux pièces situées aux extrémités du petit axe, moins grandes que les autres, ont des bancs à l'intérieur et deux fenêtres peu élevées, donnant sur l'arène, indépendamment de la porte située vis-à-vis le centre de l'ellipse. Il est à remarquer que la partie du mur qui fait face à cette porte, est sans ouverture sur le *retropodium*, ce qui fait que les deux arceaux qui sont sur la prolongation du petit axe, ne communiquent pas directement avec l'intérieur de l'arène, ce qui est contraire à l'usage suivi dans la construction de tous les amphithéâtres connus.

Voici l'usage auquel nous supposons qu'étaient destinées les diverses parties que nous venons de décrire.

Les deux pièces les plus rapprochées du centre, situées vis-à-vis l'une de l'autre, ayant seules des siéges dans l'intérieur et des fenêtres sur l'arène, nous semblent destinées aux lutteurs des partis opposés, qui pouvaient, de là, observer les combattans, les exciter par leurs cris, étudier leur force ou leur faiblesse, et se préparer ainsi à la lutte dans laquelle ils allaient bientôt devenir les acteurs principaux. Trois vases de terre trouvés dans ces lieux, pourraient bien avoir servi à renfermer les huiles dont les lutteurs se frottaient le corps avant de combattre, afin d'avoir les membres plus souples et d'offrir moins de prise à leurs adversaires.

Dans l'amphithéâtre de Nismes, qui doit toujours nous servir de point de comparaison, parce que c'est le seul où toutes les parties existent encore, nous avons eu l'occasion de décrire deux chambres situées vers les extrémités du grand axe, ayant chacune une issue sur les grandes entrées et une porte sur l'arène ; par l'une de ces portes, appelée *sanavivaire*, entrait le vainqueur de la lutte, et par l'autre,

Digitized by Google

nommée *libitine*, le cadavre du malheureux qui avait succombé. Les chambres que l'on voit à Capoue, disposées de la même manière, avaient probablement une destination analogue; et de ce qu'on les y trouve répétées deux fois, ne peut-on pas conclure que chaque parti avait, de son côté, sa porte heureuse et sa fatale entrée ?

Les quatre dernières chambres, par cela qu'elles ont un escalier de communication avec les souterrains, nous paraissent destinées aux employés que nécessitait la manœuvre des nombreuses machines dont on devait faire usage, tant au-dessus qu'au-dessous de l'arène, dans la représentation des jeux de l'amphithéâtre.

C'est, comme nous l'avons déjà dit, au-dessus de cette première enceinte que reposaient les quatre gradins du *podium*, formant, avec les dix qui suivaient, une agglomération de quatorze gradins réservés à la noblesse, de sorte que l'expression de *sedet in quatuordecim*, signifiait, à Rome, il est noble. Les sénateurs, les magistrats, les prêtres, et même les citoyens qui avaient le plus contribué aux frais de construction de l'édifice, avaient leurs places au *podium*. Là, se trouvaient aussi, sur les extrémités du petit axe, deux loges d'honneur, l'une destinée aux vierges et aux vestales; l'autre, appelée *suggestum* ou *cubiculum*, entourée d'une élégante grille dorée, était réservée à l'empereur ou son représentant; c'est là qu'assis sur sa chaise curule, les pieds sur de moelleux coussins, il venait présider aux jeux.

Les chevaliers, les tribuns civils et militaires, les colléges et les prêtres de diverses classes auxquels étaient destinés les dix autres gradins, imitèrent ce luxe impérial. Les planches posées sur le marbre ne furent plus suffisantes, il leur fallut aussi des coussins; et les personnes de distinction obtinrent, de la part des décurions, des décrets qui leur permettaient de s'asseoir sur des *bisellii*, espèce de causeuses où l'on pouvait se mettre deux.

L'arrivée immédiate d'un grand nombre d'animaux sur l'arène, leur étonnement et leur cri, devaient naturellement produire l'épouvante sur l'esprit des spectateurs, surtout chez les personnes assises au *podium*, si directement exposées à leur agression, lorsque, excités par le fer des belluaires, ils bondissaient vers les premiers gradins pour éviter la mort qui les menaçait. Il était donc de la plus haute importance que ces places privilégiées fussent à l'abri de tout danger, et la manière dont elles étaient garanties, pouvait être mise au

Digitized by Google

nombre des divertissemens qui avaient lieu dans ces enceintes. L'appui du *podium* était garni d'une grille en fer, dont les pointes recourbées en dedans servaient déjà de défenses ; il y avait ensuite, de distance en distance, des cylindres en ivoire, tournant sur un axe, de telle sorte que, lorsque l'animal, excité, s'élançait sur eux pour s'y cramponner, il était immédiatement renversé en arrière par le mouvement du cylindre dont il s'éloignait épouvanté.

Cette garantie indispensable, qui nécessitait une certaine force dans la construction de l'appui du *podium*, avait fait penser à quelques auteurs qu'il y avait une erreur dans le texte de Vitruve, où il est dit que cette partie de l'édifice était décorée de petites colonnes légères servant d'embellissement. La grande quantité qu'il s'en est trouvé dans les fouilles de l'amphithéâtre de Capoue, où elles étaient en granit oriental, étant venue confirmer le fait, il est probable qu'il n'y a point d'erreur dans le texte de l'architecte romain, mais seulement dans la manière de l'interpréter. Or, ces colonnettes servaient de décoration au *podium*, qu'elles fussent situées soit devant soit derrière lui, ce qui nous fait supposer qu'elles formaient la séparation que nous avons indiquée au quatrième gradin dans les *quatuordecim ;* car il serait absurde d'admettre qu'elles fussent placées sur l'appui du *podium*, où elles auraient été en opposition manifeste avec les obstacles que devait rencontrer l'animal cherchant à se cramponner pour éviter la mort.

Les amphithéâtres de Nismes et de Pompéi sont les seuls où les quatre premiers gradins existent encore ; on y remarque que cette partie du monument était divisée en loges, dont le nombre de places est indiqué sur l'appui, à côté de celui de la famille à laquelle un décret des décurions les avait accordées. A Capoue, on ne retrouve de cette portion de l'édifice que les douze rampes d'escaliers, qui de la galerie consulaire débouchaient sur les *quatuordecim* par autant de *vomitoires*.

Le vaste anneau de construction, qui, en partant du centre, formait la troisième enceinte circulaire de l'ellipse, comprenait dans son plan le système d'escaliers par lesquels on montait au premier étage ; c'est surtout dans cette partie de l'édifice, placée entre la galerie consulaire et la troisième qu'on devrait appeler populaire, qu'il existait une différence énorme dans le plan de tous les amphithéâtres ; de sorte qu'il faudrait nécessairement, pour chacun d'eux, une des-

Digitized by Google

cription particulière, si l'on voulait donner une idée du système de cette distribution ; mais ce serait sortir du cercle que nous nous sommes tracé, et ce n'est point là notre but.

Voici la manière dont l'architecte avait disposé les 80 arceaux de l'amphithéâtre de Capoue dans cette partie de son plan.

Les 2 grandes entrées du sommet de l'ellipse sont les seules qui communiquent directement à l'arène ;

Les 4 arceaux qui leur sont contigus, sont occupés par trois chambres ouvertes seulement sur ces deux grands passages ;

30 communiquent directement de l'extérieur au *retropodium;*

12 à la galerie consulaire,

Et les 32 autres avaient chacun deux montées d'escalier de douze marches, commençant, l'une, à la galerie consulaire ; l'autre, à la galerie populaire, pour aboutir, quatre à quatre, sur un même palier, où se trouvait, dans l'arceau intermédiaire, une nouvelle montée de douze marches, par laquelle on arrivait au premier étage.

Quelque clarté que nous ayons cherché à mettre dans cette description, le plan, et surtout le relief, en feront mieux connaître l'ordonnance que tout ce que nous venons de dire.

Par cette disposition, qu'on ne retrouve pas ailleurs, tous les arceaux, sauf les quatre qui sont contigus aux grandes entrées, étaient ouverts sur deux galeries, ce qui fournissait des moyens de circulation que ne présentaient pas les autres amphithéâtres, dans lesquels une partie de ces arceaux n'est ouverte que d'un seul côté.

Le marquis Maffei s'est moqué de quelques architectes, qui, dans la restauration qu'ils ont proposée de certains amphithéâtres, ont indiqué deux escaliers dans un même arceau : *E l'istesso*, dit-il, *che il credere, che uno entri in casa per uschire di nuovo solendo ;* un voyage au village de Sainte-Marie-Majeure, jadis capitale de la Campanie, prouverait aujourd'hui à ce savant que son sarcasme porte à faux.

C'est au-dessus de cette troisième enceinte qu'était établie une série de gradins appelée *popularia*, parce qu'elle était destinée au peuple, *populus romanus*. A Nismes, ces gradins étaient au nombre de dix ; mais, à Capoue, il est impossible d'en déterminer la quantité. Ces siéges étaient séparés des *quatuordecim ;* ainsi que de la série placée immédiatement au-dessus d'eux, par un gradin plus large et plus élevé, appelé par les Grecs Διαζώματα et chez les Latins : *Præcinctiones* ou *Baltei*. Cette partie des amphithéâtres était décorée de sta-

Digitized by Google

tues ; la Vénus victorieuse, la Psyché et l'Adonis qui sont au musée de Naples, ont été trouvées dans l'arène de Capoue. Il paraît même que, lors des grandes représentations, on ajoutait encore de riches ornemens à cette décoration; car, en parlant des jeux donnés par l'empereur Carin, le poëte Calpurnius dit qu'on les avait ornés de pierres précieuses :

Balteus in gemnis radiat.

Par extension, on a ensuite donné le nom de précinction à tout l'espace compris entre deux *baltei*, et l'on a dit : la précinction des chevaliers, la précinction du peuple, etc.

Au-dessus des gradins populaires, s'élevait une nouvelle série de siéges, appelée *plebeia*, destinée aux classes inférieures, aux ouvriers, au prolétaires, dans laquelle un gradin plus élevé formait une subdivision composée de quelques gradins supérieurs, réservés aux esclaves et aux personnes *pullate*, c'est-à-dire, celles qui étaient vêtues de couleur brune, par suite du décès récent de quelques-uns de leurs parens, et qui ne pouvaient se mêler avec les autres, à cause de cette superstition qui existait chez les Romains, qu'on était souillé par le contact de ces individus.

AUG. PELET.

Nismes, 1843.

(*La fin à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

DE LA POÉSIE LATINE.

Discours d'ouverture prononcé au Collége de France.

(1843.)

MESSIEURS,

En me voyant paraître dans cette chaire, vous prévenez naturellement ma pensée ; vous devinez, que le premier sentiment qu'il me soit permis d'y produire : c'est l'expression de ma gratitude pour celui qui m'a choisi comme son interprète auprès de vous. Mais nommer tout d'abord M. Tissot, n'est-ce pas rappeler imprudemment cette verve chaleureuse qui, hier encore, avait le don de vous émouvoir? N'est-ce pas courir le risque surtout de redoubler vos exigences? Peut-être eût-il été plus habile de terminer par où je commence ; peut-être la stratégie d'un professeur plus expérimenté eût-elle ajourné ce témoignage de reconnaissance à la fin de la leçon, et trompé ainsi la vanité du suppléant, en cherchant à tirer profit, pour son propre compte, des applaudissemens dus au souvenir du maître. Permettez-moi, Messieurs, de ne pas ainsi donner le change

Digitized by Google

à mon amour-propre. Je ne veux, je ne dois vous exprimer que des sentimens sincères ; et vous ne douterez assurément pas de cette sincérité, quand j'invoquerai votre bienveillance. Ce qui me rassure un peu, c'est qu'il me semble permis de compter sur la sympathie de ceux qui sont jeunes. Si, comme on le dit, l'expérience et la vie, loin de rendre sévère, disposent à l'indulgence, je ne manquerai pas non plus de m'appuyer du proverbe auprès de ceux qui ont l'autorité du savoir et des années.

Ce n'est pas une exposition générale et rigoureuse du plan de ce cours que je viens vous apporter aujourd'hui. Quoique l'antique convenance du discours écrit suppose toujours, dans ces premières réunions, un peu plus de solennité que l'habituelle et familière parole de l'enseignement, je vous prie de me dispenser à cette heure de tout ambitieux programme. A mon sens, le moindre inconvénient des programmes est de n'engager à rien : on en est quitte plus tard pour ne pas les tenir. Vous savez (peut-être par expérience) si le scrupule des engagemens littéraires est la marque distinctive de notre temps..... Un de nos plus spirituels contemporains (1) raconte, en je ne sais plus quelle préface, que, manquant d'argent pour une lointaine excursion, il avait, dans sa vie de jeune homme, songé à écrire le récit du voyage et à accomplir ensuite ce voyage avec les produits de son livre. J'ai moins le droit que personne de faire des épigrammes contre l'enseignement, et l'histoire de Montfaucon, attaché en victime au gibet qu'il avait lui-même construit, est parfaitement présente à ma mémoire. Toutefois, Messieurs, ce voyage, écrit avant d'être fait, ne rappelle-t-il pas beaucoup de nos discours d'ouverture? Au moins se trace-t-on le plus souvent un itinéraire qu'on ne suit pas. On fait une annonce (comment n'être pas un peu de son temps ?) de ce qui devrait être un résumé ; on substitue des projets à des résultats.... C'est toujours quelque chose, et peut-être trouvera-t-on que, dans l'incertitude des résultats,

(1) M. Prosper Mérimée; Préface des *Chants illyriens*.

Digitized by Google

autant valait m'assurer au moins des projets et répéter d'avance le vers de La Fontaine :

J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Voilà une innocente consolation pour tous les échecs de l'amour-propre.

Eh bien ! Messieurs, je veux cependant m'efforcer de suivre aujourd'hui une autre route. La meilleure et la plus simple manière d'entrer en relations avec vous, d'établir entre celui qui parle et ceux qui écoutent des rapports sincères, je voudrais pouvoir dire des rapports de sympathie, n'est-ce pas de vous indiquer tout d'abord mon point de départ et mon but (les deux seules choses que je sache bien précisément), et de vous montrer, dans un tableau rapide, l'intervalle qui les sépare ? Quelques-uns de ces souvenirs imposans que soulève de lui-même le nom romain, quelques applications naturelles à des temps plus proches, viendront d'eux-mêmes se mêler à cette courte esquisse.

La tâche qui m'est imposée est d'autant plus délicate, qu'elle est, pour ainsi dire, double. De quoi, en effet, vit d'abord l'enseignement des lettres ? N'est-ce pas de la comparaison féconde des grands monumens de la pensée? N'est-ce pas du parallèle des diverses civilisations littéraires ? Qu'avons-nous à raconter ici, sinon l'histoire de l'esprit de l'homme ? Car la critique a été élevée de notre temps à la dignité de l'histoire. Nobles et précieuses annales que celles des idées ! Là aussi, il y a des défaites et des victoires, mais toutes au profit de la civilisation; là aussi, il y a des misères et des fêtes, misères humiliantes, fêtes glorieuses, car ce sont celles de l'intelligence ; et notez ce singulier avantage de l'histoire des lettres, que le contrôle y est incessamment possible et qu'on assiste soi-même à ce spectacle toujours vivant. Ce sont des victoires, pour ainsi dire, permanentes ; et, tandis que ceux qui ont seulement agi, tandis que les héros de l'histoire n'ont plus qu'une existence douteuse dans les témoignages contradictoires des biographes, ceux qui ont

Digitized by Google

écrit, au contraire, les héros de la pensée, assistent eux-mêmes, assistent dans leur œuvre à un triomphe qui peut avoir ses intervalles, mais qui se renouvelle à jamais. C'est là ce qui donne à la critique un rôle plus important, c'est là ce qui lui impose un labeur qui a de plus en plus ses difficultés et ses écueils, à côté de cet inaliénable héritage de l'esprit humain, lentement formé à travers les siècles. Sa tâche, en effet, n'est plus la même qu'autrefois. Autrefois elle pouvait se contenter de suivre les littératures, maintenant elle doit les précéder; elle doit être non plus un commentaire, mais un enseignement. Guider les vivans par l'itinéraire des morts, faire profiter l'avenir des leçons du passé, donner l'impulsion par l'examen des œuvres vraiment durables, par le spectacle excitateur des grands siècles littéraires, pousser enfin l'esprit dans ses voies, dans les voies de la morale et du talent, en montrant l'éternelle alliance de la beauté et de la vertu : voilà quelle serait la mission nouvelle de la critique. La critique est devenue avec le temps une sorte de philosophie de l'art, philosophie pratique qui tient peu aux abstractions, qui ne déduit des lois que pour les appliquer aussitôt, et dont le premier devoir est d'exciter l'enthousiasme du beau, de contrôler les œuvres de l'esprit par les sentimens du cœur, et enfin de chercher l'homme derrière l'écrivain.

On ne réussit à rien, Messieurs; on n'est même digne de réussir qu'en ayant de soi un idéal qu'on peut ne pas atteindre, mais qui au moins sert de phare lointain dans la lutte. En quoi la modestie se trouverait-elle compromise par ce but, un peu grandiose peut-être, que je prête à la critique? C'est moins encore, vous le savez, par le résultat atteint que par l'effort tenté, qu'il est équitable de juger les hommes. L'effort est dans les limites de notre volonté : le reste est un don. Applaudir à l'effort, c'est donc encourager l'homme même; applaudir au talent, c'est autre chose : c'est rendre un juste hommage à ce qui vient de plus haut, c'est honorer Dieu dans sa créature.

Aussi, gardons-nous de jamais diminuer notre tâche; ne redoutons pas les grands buts.... On ne perd jamais rien à s'exa-

Digitized by Google

gérer la portée de ses devoirs, car la dignité humaine en est relevée, car l'esprit gagne à vivre dans ces sphères plus sereines, et, si la vanité est quelquefois atteinte par ce contact des nobles ambitions, l'âme ne peut que s'en fortifier et grandir. Or, je vous le demande, Messieurs, quelle est la première obligation de la vie, sinon (pour parler comme Madame de Sévigné) de *travailler à notre âme*. Toutes les facultés de l'homme se tiennent, et il se trouve que le beau nous induit au bien.

Je disais, Messieurs, que ma tâche était double : il faut vous parler de Rome, du sein de la France. Je crois qu'il n'y a pas de plus grand nom dans le monde ancien : chacun ici (en dehors des illusions du patriotisme) est convaincu qu'il n'y a pas de plus grand nom dans le monde moderne.... Rome et la France, quel point de départ et quel but !..... N'est-ce pas la plus magnifique et la plus étonnante hérédité du gouvernement intellectuel ? N'est-ce pas le triomphe, ici des armes, là des idées, des deux côtés la conquête du monde? Je vous le demande, la civilisation et les lettres ont-elles eu des apôtres plus actifs, plus vigilans, ont-elles jamais rencontré un appui plus puissant, plus sûr ? Le flambeau de la vie, *vitaï lampada*, selon le mot de Lucrèce, ce flambeau dont les nations inquiètes attendent la lumière, n'est-ce pas des mains de Rome mourante que l'a recueilli le génie de la France? Soyons justes envers ces devanciers illustres, que nous continuons..... sans leur ressembler.

Dans les comparaisons que la critique est incessamment amenée à faire du passé avec le présent, des créations de l'art ancien avec les créations de l'art moderne, il y a deux dangers à fuir, il y a deux pentes opposées, également glissantes et qu'il faut également éviter de suivre..... Messieurs, je viens ici sans parti pris, sans théorie préconçue, sans engouemens littéraires, sans avoir donné de gages à aucune école, sans un fétichisme étroit pour la poésie des temps païens, sans un enthousiasme exclusif et obstiné pour la poésie des âges nouveaux. Rome nous a donné un grand exemple : elle accepta l'inspiration grecque, mais pour la transformer avec originalité, mais pour

Digitized by Google

en féconder son génie propre. On l'a dit bien des fois, le panthéon latin était ouvert à tous les Dieux, et une place symbolique y était réservée à ce vieux roi de la fabuleuse Italie, à ce Janus dont le double visage contemplait les deux côtés de l'horizon. Pour ma part, je vous l'avouerai, il m'est impossible d'opter entre les deux excès. D'un côté le dédain ou l'admiration systématique du passé, de l'autre le mépris ou l'apothéose inintelligente du présent. Je ne comprends pas ces haines; je ne comprends pas ces prédilections. Il y a peut-être là de quoi satisfaire aux rancunes des pédans ou au fanatisme des iconoclastes; il n'y a pas de quoi suffire aux exigences d'un enseignement sérieux... La rhétorique des uns ne me touche pas plus ici que le mauvais goût des autres, et cela me paraît seulement bon pour les amplifications de collége ou les lieux communs de feuilletons. Sachons montrer des dispositions plus ouvertes et plus conciliantes; cherchons partout les traces éparses de l'idéal; demandons-les à Homère comme à Corneille, à Phidias comme à Michel-Ange, à l'ineffable mélopée des vers de Virgile comme aux étranges profondeurs du génie de Shakespeare. La seule loi définitive et absolue de l'art, c'est la beauté. Or la beauté n'a pas de patrie; elle est de tous les temps, et il semble même qu'elle rajeunisse avec les siècles. Les grands hommes s'appellent à travers les âges et forment un splendide cortége, un chœur immortel, une sorte d'Élysée enfin, où les époques et les nations privilégiées ont leur place dans de glorieux représentans.

La querelle à laquelle je fais allusion, n'est pas nouvelle, Messieurs, et il y a long-temps que dure cet antagonisme inutile. Dans le grand siècle déjà, dans cet heureux temps de loisirs intellectuels, où Boileau ne prétendait pas au ministère, où Bossuet ne rêvait pas la pairie, on agitait déjà avec ardeur ces questions délicates de supériorité et de prédominance littéraire; on comparait passionnément les anciens aux modernes, les écrivains de Périclès et d'Auguste aux écrivains de Louis XIV. Et, chose singulière! dans le noble désintéressement d'alors, dans ce sincère et vif enthousiasme pour les éternels monumens de la cul-

Digitized by Google

ture athénienne et latine, les plus grands parmi ces maîtres illustres, prenaient le parti des chefs-d'œuvre anciens, tout en se donnant le plus glorieux démenti par des chefs-d'œuvre nouveaux. J'ai quelques raisons de soupçonner, Messieurs, que personne aujourd'hui ne pourrait prendre le parti des anciens avec les mêmes avantages.... Sans pessimisme, et, tout en rendant une justice sympathique à l'art de notre temps, il est permis d'affirmer que nous sommes moins directement intéressés dans la question. Tâchons donc de profiter des conditions nouvelles, des conditions d'impartialité que nous fait cette époque de transition, le début de ce troisième siècle littéraire qui s'ouvre pour la France, et dont heureusement la destinée est encore entre nos mains.

Au XVIIe siècle, dans ces *Dialogues* quelquefois piquans, où Perrault a amassé tout le fiel de ses rancunes contre les anciens, l'objection la plus amère qu'on puisse adresser aux professeurs qui surfont l'antiquité, est prévue déjà et même exprimée avec une crudité que repousserait, j'en suis sûr, notre politesse moderne. « La plupart des maîtres ès arts (*ce sont les docteurs et les »agrégés de nos jours*) tiennent, dit-il, de toute force pour les »anciens qui les font vivre (1). » Heureusement l'enseignement officiel des littératures étrangères a été inauguré depuis Charles Perrault. J'en sors à peine, Messieurs; j'en sors naturellement préparé à une vive admiration pour les grands monumens de la littérature moderne, pour la poésie brillante ou rêveuse de la jeune Europe. Mais une longue pratique de l'œuvre de Dante m'a appris aussi qu'il n'était pas dangereux de prendre Virgile pour guide.... Avec lui, le poëte chrétien a visité l'empire des morts; avec lui nous pourrons en sûreté parcourir les domaines de l'art nouveau, où le chantre de l'*Énéide* rencontrera des rivaux peut-être, mais où il ne trouvera point de vainqueurs. N'oublions pas que les premiers et plus actifs promoteurs de cette renaissance

(1) *Parallèle des anciens et des modernes;* 1692, in-12, tom. I, pag. 97.

Digitized by Google

des lettres (à laquelle on a reproché son fanatisme quelquefois étroit pour l'art païen), furent les mêmes cependant qui, avec l'Alighieri, donnèrent une littérature originale à leur nation : Pétrarque en s'inspirant dans ses vers des chevaleresques traditions du moyen-âge, Boccace en traduisant dans son admirable prose les libres récits de nos conteurs ; tous deux en n'empruntant aux anciens que la pureté de la forme et la magie du langage..... Voilà avec quel art merveilleux et inventif, ces maîtres savaient profiter des vieux modèles ; voilà comment le talent imite, transforme et s'approprie; voilà comment s'ouvrent tout à coup, comme par une commotion commune, ces grandes ères intellectuelles, qui font l'étonnement en même temps que la gloire des nations, et qui ne sont autre chose, sachons-le bien, que la rencontre heureuse, que l'alliance féconde du génie créateur et du génie traditionnel.

Aussi, Messieurs, est-ce un devoir d'aborder ces legs précieux du passé, toujours avec justice, quelquefois avec amour. Toutes les questions qui nous touchent, ces débats du beau et du bien, ces problèmes de notre destinée et de nos devoirs, s'y retrouveront, présentés sous une autre forme, agités sur d'autres théâtres, mais en réalité toujours les mêmes. Les littératures, vous le savez, se font avec deux élémens, avec le cœur qui exprime des sentimens, avec l'esprit qui donne une forme variée à cette expression. Or, les sentimens humains n'ont jamais cessé de se reproduire, parce que le cœur ne change pas. Seule la forme se modifie, parce que l'homme ne la puise pas dans son âme, mais dans les caprices de son imagination : de là vient que toutes les littératures sont à la fois si analogues et si dissemblables. Ne nous étonnons donc pas de voir souvent, de voir tout à coup nos propres traits se dessiner dans ces miroirs de la poésie antique, que polissait avec tant de perfection, il y a plusieurs milliers d'années, la main habile et patiente de quelque écrivain de l'Attique ou du Latium. Là est la grandeur de l'art; là est la puissance du poëte. Il n'appartient qu'à lui d'immortaliser de la sorte, avec la forme distinctive de son temps et de son génie,

Digitized by Google

quelques-uns des sentimens éternels de notre nature, de fixer ainsi, et à jamais, sous une expression personnelle, quelque reflet de la beauté idéale. Est-ce que vous croiriez, Messieurs, que le cœur de l'homme a changé depuis lors? Des différences profondes, marquées surtout par l'influence puissante du christianisme, séparent assurément notre civilisation de la civilisation païenne: mais en descendant au fond de nos âmes, mais en comparant les sentimens divers que nous éprouvons aux sentimens que manifestent avec une vérité si expressive les maîtres de l'art antique, vous trouverez les mêmes joies et les mêmes angoisses (*Sunt lacrymœ rerum !*), la même grandeur et la même misère; toujours l'homme plein de trouble qui se montre un instant au sein de la nature immobile, interroge ce sphinx impitoyable, puis disparaît bientôt pour céder la place à des générations qui disparaîtront à leur tour. Aussi, bien des voix se correspondent et s'appellent dans ces deux grandes ères de l'humanité..... Ne soupçonnez-vous pas, par exemple, que le drame terrible qui s'est passé dans l'âme de Faust et de Manfred, a eu aussi pour théâtre l'intelligence puissante et désolée de celui qui écrivit le *De Naturâ rerum ?* Ne trouvez-vous pas dans l'*Hamlet* de Shakespeare, comme un lointain et sublime écho du *Prométhée* d'Eschyle ? Enfin, Messieurs, Platon n'a-t-il pas quelquefois parlé de Dieu comme Fénelon ? Virgile n'a-t-il pas trouvé pour peindre la nature, des couleurs aussi fraîches que celles de Jean-Jacques ? Le rire de Molière n'est-il pas sur les lèvres de Plaute, et Tibulle déjà n'aime-t-il pas quelquefois comme Pétrarque ? Oui, l'analogie des sentimens corrige la différence des temps et les rapproche. Il se trouve par là que les grands monumens de la pensée humaine appartiennent à tous les siècles.

Vous devinez, Messieurs, par ce que je viens de dire, quel est l'esprit de comparaison perpétuelle, quelle est la méthode nécessairement discursive qui présideront à ces études sur l'art latin. L'histoire régulière et complète de la poésie des Romains, serait de toute façon une témérité inutile. Un écrivain qui m'est particulièrement cher, un professeur que vous avez entendu

Digitized by Google

tant de fois avec charme à la Faculté des lettres, et que vous applaudissiez récemment à l'Académie (1), s'est définitivement emparé de ce domaine et en a fait son empire. Il faut bien se contenter de quelque province. Pour ma part, autorisé par les libres coutumes de ce grand établissement, autorisé par l'exemple du maître honorable qui a bien voulu me confier sa chaire, je ne m'interdirai pas les parallèles, les épisodes. Sans m'appuyer du proverbe populaire qui veut que *tout chemin mène à Rome*, je me souviendrai que cette grande cité fut le centre d'une civilisation éteinte, le théâtre de la plus grande révolution qu'ait vue le monde.... Je ne séparerai pas sa poésie de son histoire; je chercherai à montrer ce qu'elle a donné aux sociétés postérieures, les traces profondes qu'elle a laissées empreintes dans leurs littératures. En un mot, Messieurs, nous aurons souvent à suivre ces voies romaines qui conduisaient aux extrémités de l'empire, mais qui toutes ramenaient à la ville éternelle. A ces fréquentes excursions dans la Grèce qui a formé Rome, et chez les modernes que Rome a guidés, s'entremêleront, avec quelque profit, je l'espère, des applications à la France que je ne veux jamais oublier, des rapprochemens avec son passé littéraire, et bien des remarques aussi (qui viendront d'elles-mêmes) sur les théories et les tentatives de l'art moderne. Il y a plus d'une nouveauté qui fait notre orgueil, plus d'une invention dont nous sommes fiers, et qui ne sont pourtant qu'un plagiat des vieilles choses. Je ne vous dissimule pas que nous aurons çà et là quelques illusions à perdre.

Pourquoi, Messieurs, ne pas profiter de la légende : *Urbi et orbi?*..... N'est-il pas pardonnable d'ailleurs d'avoir l'esprit un peu conquérant et belliqueux..... quand on se fait Romain? Je ne manquerai pas cependant d'avoir toujours présent au souvenir, que Rome est aussi le lieu par excellence de la discipline

(1) M. Patin a prononcé son Discours de réception à l'Académie française, le 5 janvier 1843.

Digitized by Google

et de l'ordre. Les sept collines seront notre centre; toujours nous y reviendrons sans nous perdre à la suite de ces légions dévouées qui laissaient la puissante empreinte de leur passage sur le sol et dans l'esprit des nations, et qui allaient, à l'extrémité du monde, veiller sur les conquêtes de cette cité qu'elles ne devaient jamais revoir.

Je ne croirai pas manquer de méthode, je croirai au contraire rester fidèle au caractère même de ce cours, en accompagnant les vainqueurs du monde dans ces provinces qu'ils conquéraient à leur empire. Rome, Messieurs,.... au commencement, ce fut une cité; à la fin, ce fut l'univers; le dernier de ses poëtes le lui répétait encore, quand cela avait cessé d'être vrai : *Urbem fecisti quod prius orbis erat.* Ici Rutilius Numatianus n'est pas seulement poëte, il est historien. Même aujourd'hui, de quelque côté encore que l'on tourne les regards, Rome se retrouve partout; toujours l'aigle ou la croix apparaissent à l'horizon. Non-seulement la terre est marquée de ses constructions gigantesques, mais elle règne dans nos lois par sa législation, dans notre gouvernement par ses traditions administratives, dans nos mœurs par ses idées qu'elle a écrites à toutes les pages des littératures modernes. Oui, le mot de Goëthe est vrai : « Rome est un monde sans lequel le monde lui-même est un désert. » Visitons donc la ville de ce peuple que Virgile appelait le peuple-roi; laissons-nous vivre au milieu de cette lumière : c'est ce que Cicéron écrivait à Rufus : *Urbem, mi Rufi, cole; in ista luce vive.*

Cité privilégiée, cité malheureuse, et qui n'a d'égal à la grandeur de son histoire que la grandeur de ses ruines! Vous vous rappelez, Messieurs, ce cri éloquent de regret que Childe-Harold laisse échapper à la vue de Rome; il me revient toujours au souvenir : « O Rome! ô ma patrie! ô cité de l'âme! les orphelins du cœur doivent retourner vers toi, mère solitaire d'empires expirés! Ils apprendront alors à renfermer dans leur sein leurs chétives douleurs. Que sont nos maux et nos souffrances? Venez voir les cyprès, entendre le hibou, et frayer votre che-

Digitized by Google

min sur les débris des trônes et des temples, vous dont les tourmens sont des malheurs d'un jour! Un monde est à vos pieds, aussi fragile que votre poussière!

»La Niobé des nations! la voilà debout! Mère sans enfans, reine découronnée, muette dans ses douleurs, ses mains flétries tiennent une urne vide dont les siècles ont dispersé au loin la cendre sacrée. La tombe des Scipions ne renferme point maintenant leur poussière; les sépulcres mêmes sont veufs de leurs héroïques habitans. Vieux Tibre! tu continues à couler à travers un désert de marbre; lève-toi! et de tes vagues jaunes fais un voile à sa détresse (1).»

Serait-ce là, Messieurs, la désolation de cette même ville dont Virgile disait dix-huit siècles auparavant :

Salve magna Parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virum.....

Non; Lord Byron parle la langue des regrets, la langue de la poésie. — Ce n'est pas ainsi que s'exprime l'histoire. — L'ancienne Rome n'est pas morte tout entière, elle a pu disparaître de la liste des nations : elle n'a pas emporté dans la tombe les créations de son génie; elle les a léguées à l'Europe; Rome revit partout, dans nos institutions, dans les monumens de notre intelligence.

Ce qui frappe, en effet, le plus, ce qui frappe d'abord dans ce grand spectacle que les Latins donnèrent au monde, c'est ce caractère de durée empreint dans toutes leurs œuvres, et dont ils ont aussi (par bonheur pour leur mémoire) fortement marqué leur littérature. Vous vous rappelez, dans l'Arioste, cet éloge pompeux du Cheval de Roland, qui n'avait d'autre défaut que d'être mort.... Cela fait rire, et pourtant, si je ne redoutais la trivialité du rapprochement, je dirais que, sérieusement, on peut soutenir que Rome, quoique morte, dure encore. Son génie tenace s'est perpétué après elle, et, sur bien

(1) *Childe-Harold.* — Chant IV, st. 70 et 79, traduction de M. Laroche.

Digitized by Google

des points, il reste vrai de dire que, vaincue, elle est restée victorieuse, et qu'elle a su être pour beaucoup dans la destinée de ses vainqueurs. Vous le savez, Messieurs, deux grands obstacles ont surtout perdu Rome et renversé son empire : le christianisme auquel elle voulut en vain résister, et les Barbares qu'elle n'avait plus la force de combattre. Eh bien! il se trouve que le christianisme et les Barbares ont su cependant subir son joug en quelque chose, et rendre hommage à sa puissance déchue. Ainsi, en devenant la capitale du monde chrétien, elle a donné sa langue à l'Église, elle lui a donné son nom, et l'Église s'est appelée *romaine*. Quand les conquérans Germains à leur tour se furent approchés de cette civilisation qu'ils venaient de vaincre, ils l'envièrent. On les vit se faire gloire, comme les fils du Latium, de descendre aussi d'Énée; on les vit s'approcher humblement de ce flambleau des lettres que Rome avait enlevé au monde municipal et borné de la Grèce, pour le promener dans l'univers, à la suite de ses légions; — flambeau glorieux, qui devait s'éteindre bientôt dans les ténèbres du moyen-âge, et qui ne put se rallumer, lors de la renaissance, que sous le souffle encore puissant de ces morts illustres.

Dans l'ère ancienne, Rome a été conquérante par les armes; depuis, elle a conquis le monde une seconde fois : conquête en quelque sorte posthume, conquête pacifique et bienfaisante qui s'est accomplie par les monumens de sa législation et de sa culture littéraire.

Le droit est assurément le plus magnifique legs que Rome ait laissé aux nations. C'est une création de génie et de bon sens; c'est la raison écrite, c'est un héritage immortel. L'égalité civile, inscrite à toujours dans la loi, sera désormais le fondement de toutes les sociétés et une infaillible garantie donnée à la liberté. Bossuet n'est pas allé trop loin quand il a dit, avec l'impartialité du génie, que la majesté de ces lois saintes subsiste encore après la ruine de l'empire.

Messieurs, la littérature, à Rome, n'eut rien de spontané;

Digitized by Google

elle fut une importation de la Grèce, de cette Grèce dont Rome fit bientôt une province. L'esprit pratique, appliqué, avare, de ce peuple d'agriculteurs, de conquérans et d'hommes d'affaires, n'eut jamais trouvé à lui seul la civilisation des lettres. Pendant cinq siècles, il se contenta de grandir en silence : c'est dans la brève rédaction de quelques oracles, de quelques tables triomphales, de quelques épitaphes, dans quelques formules juridiques, dans les chants incultes des vendanges, dans les grossières bouffonneries des Atellanes, dans les prières des prêtres de Mars, enfin dans quelques enseignemens à demi barbares sur l'agriculture et sur la vie, qu'il faut chercher, et qu'on cherche en vain, ce que serait devenu cette âpreté native si elle avait été abandonnée à elle-même.

La Grèce, au contraire, avait débuté par des chefs-d'œuvre, avait commencé par Homère. L'antagonisme des deux races éclate ici manifestement : l'esprit subtil, fécond, facile, merveilleusement doué des Hellènes, cette témérité d'enfant en même temps que cette prudence de vieillard, tout cela était loin du tempérament austère, positif, opiniâtre des Romains, qui avaient hérité quelque chose de la dureté Sabine et de la régularité Étrusque. Il y a entre Athènes et Rome la même différence à peu près qu'entre le mot ἀρετὴ et le mot *virtus* (1). Ici on accorde davantage à l'effort propre, à l'énergie individuelle ; on agit comme homme avant d'agir comme Grec : là, au contraire, l'homme s'efface derrière le citoyen, et le développement personnel est sacrifié à la volonté collective, à l'ambition générale. Mais la gloire est l'indispensable salaire du talent, et il faut que la personnalité soit mise en jeu pour que la civilisation littéraire commence chez un peuple. Aussi on comprend que, dans ces conditions, le Latium fut long-temps déshérité de toute culture sérieuse. Virgile (2) répétait encore aux Ro-

(1) Hegel ; *Cours d'esthétique*, trad. de M. Bénard, tom. I, pag. 162.

(2) *Tu regere imperio populos, Romane, memento :*
Hæc tibi erunt artes, pacisque imponere morem,
Parcere subjectis et debellare superbos.... (Æneid. VI, 852.)

Digitized by Google

mains, que les arts, pour eux, c'étaient le gouvernement et la victoire, et Salluste (1) les avait bien peints en disant qu'ils aimaient mieux voir leurs actes racontés par autrui, que de raconter eux-mêmes les actes des autres.

Rome fut d'abord rebelle à l'influence grecque; elle tenait à ses dieux d'argile; elle proscrivait la philosophie. Dans son dédain, elle laissait à ses esclaves ou à de misérables étrangers le soin de fonder cette littérature qui devait faire sa gloire intellectuelle et consacrer sa gloire militaire dans des monumens impérissables. Mais ces répugnances ne pouvaient durer. Tout à l'heure les lettres deviendront un délassement, une mode, une passion, un intérêt social. L'esprit grec, dit Cicéron, se répandit dans Rome comme un torrent (2): vous savez le vers d'Horace : *Græcia capta ferum victorem cepit* (3). Je ne sais, Messieurs, si le mot est tout-à-fait juste. N'est-ce pas encore là plutôt une conquête de Rome, une victoire poétique après une victoire guerrière? Que devient, en effet, cette littérature des Grecs, la plus étendue sans contredit, la plus variée, la plus puissante de toutes les littératures? Ne fut-elle pas dès-lors dépossédée à jamais de la popularité? Ne commença-t-elle pas à devenir ce qu'elle est, hélas! aujourd'hui... le plus vaste domaine de l'érudition? On se mit à ne plus considérer la culture Athénienne, qu'à travers le voile facile de la culture latine qui en dispensait. Rome bientôt imposa sa langue au monde; puis elle la laissa au moyen-âge, elle en fit don à l'Église, elle la légua à tous les siècles comme l'idiome vulgaire de la science, comme un centre commun, où toutes les intelligences peuvent se rejoindre et se comprendre. Il lui appartenait de réaliser, dans les limites du possible, la chimère d'une langue universelle. Voilà comment les Hellènes ont été dépossédés : Rome leur a

---

(1) *Sua ab aliis benefacta laudari quam ipse aliorum narrare malebat.* (Sall., *Catil. VIII.*)

(2) ....*Influxit non tenuis quidam è Græcia rivulus in hanc urbem, sed abundantissimus amnis.* (De Rep. II, 19.)

(3) II *Epist.*, I, 156.

Digitized by Google

même enlevé le nom qu'ils portaient pour leur imposer cette dénomination de Grecs, γραικοι, qu'ils ont gardée chez les modernes, et qui est comme un stigmate de la conquête.

La littérature, et en particulier la poésie latine, est — beaucoup moins qu'on ne l'a dit — une servile imitation. Bien des parties lui manquent, je l'avoue, qui font à jamais la gloire de la Grèce. Elle n'a ni philosophie ni drame : c'est un peuple de légistes et de conquérans.... ; c'est aussi un peuple de poëtes. Il y a dans la poésie latine un tour particulier, je ne sais quoi de ferme et de triste, je ne sais quel air de rudesse, tempéré par les grâces du langage, qui a des séductions inexplicables. Cet art simple et raffiné, cette sobriété de mots, cette réserve d'images, cette austérité même qui relève et agrandit les sentimens qu'elle permet, cette fidèle et patriotique admiration des premiers temps de Rome, qui devient une sorte d'idéal sublime, placé non dans l'avenir, mais dans le passé, tout cela, Messieurs, a le don de charmer. « En les lisant (dit Mme de Staël avec l'air d'autorité qu'elle sait donner à sa phrase), vous sentez la force de l'âme à travers la beauté du style ; vous voyez l'homme dans l'écrivain, la nation dans l'homme, et l'univers au pied de cette nation. » En effet, c'est un spectacle grandiose que celui du génie romain distrait par les lettres. Il y a là quelque chose, pour emprunter le mot de Dante, de la dignité du lion qui repose, *à guisa di lion quando si posa :* c'est la louve terrible de Romulus, qui se baisse pour allaiter les nations. Mais ce qu'il y a de plus frappant dans la poésie latine, ce qui la rend immortelle, c'est ce sentiment si juste des réalités de la vie, exprimé avec un accent profond et en même temps réservé qui va au cœur ;

..... tremulo scalpantur ubi intima versu,

comme dit Perse.

A Rome, le poëte n'est plus à la fois, comme en Grèce, prêtre et législateur ; il est tout simplement un artiste, *mens divinior,* qui redit sous une forme meilleure les voix que nous entendons

Digitized by Google

en nous, un homme qui a pleuré de nos larmes, qui a goûté nos amertumes. Cela peut diminuer, cela diminue assurément son rôle auprès de l'historien, mais en réalité c'est tout profit pour le lecteur.

De là vient que la poésie latine a incessamment, dans la vie, le privilége d'être citée, et que beaucoup de ses vers sont devenus des maximes, et comme des proverbes sanctionnés par les siècles. De là vient aussi que, dans les plus humbles comme dans les plus hautes sphères, bien des hommes que le monde distrait, que le devoir retient, que les affaires emportent, gardent cependant je ne sais quel culte mystérieux pour Horace, qu'il relit dans ses rares loisirs, je ne sais quelle fidélité pour Virgile, qu'il ouvre dans ses intervalles de liberté.— Ç'a été bien souvent une consolation dans les chagrins. — Ce double caractère de l'utilité pour la vie et du charme pour le goût, est précisément ce qui distingue la poésie romaine. Horace l'a dit :

Et prodesse volunt et delectare poetæ.

C'est là ce que j'entends, un peu arbitrairement je le crains, par poésie philosophique des Latins ; peut-être eût-il mieux valu dire philosophie de la poésie latine..... Mais je n'aime pas les grands mots. C'est donc cet esprit pratique et moral que j'essaierai de dégager et de mettre particulièrement en lumière. Rome ne s'est jamais complue aux théories que pour les appliquer. Ne craignez donc pas, Messieurs, que j'introduise ici d'arides expositions de systèmes et des commentaires dogmatiques. — Je n'ai pas tant de prétention. La vie romaine était une vie active : je tâcherai de rester d'abord fidèle à cette tendance du peuple dont j'ai à vous raconter l'histoire littéraire; aussi m'efforcerai-je d'aller vite et de varier les tableaux. Nous verrons la civilisation romaine plus forte que les corruptions de l'empire et que la décadence, se répandre dans le monde entier et lui donner l'unité. C'est alors que Claudien pourra s'écrier qu'il n'y a plus qu'une nation : *Gens una sumus.*

La France, Messieurs, doit beaucoup à Rome ; plusieurs de

Digitized by Google

nos grands écrivains se sont formés dans le commerce précieux des muses latines. La France sait être reconnaissante..... Elle a payé sa dette à Rome, en lui donnant deux historiens comme Bossuet et Montesquieu, en faisant célébrer ses héros sur la scène par ce Corneille qui, selon le mot d'un poëte dont la célébrité touche de près aux lettres romaines,

Semble un romain grandi sur les débris de Rome (1).

Aujourd'hui, dans la disparition de toutes choses, quand personne n'est content de notre situation littéraire, quand on ne cesse de blâmer le caractère individuel et égoïste dont la vanité des poëtes a frappé les compositions contemporaines, alors que la critique la plus indulgente demande aux écrivains de calmer leur hâte besogneuse et maladive, alors qu'il n'y a qu'une voix pour déplorer l'intempérance de notre style et la recherche de notre diction, croyez-vous qu'il n'y ait rien à gagner dans ce contact toujours fécond de l'antiquité, dans cette merveilleuse alliance du sentiment et de la forme que l'art a rendus inséparables? Vous le savez (et l'histoire littéraire est là pour le dire), nos engouemens poétiques ont fait peu à peu le tour de nos frontières..... Au temps d'Henri III, nous imitions la fausse manière italienne; au temps de Louis XIII, nous étions infatués de l'enflure espagnole; au XVIIIe siècle, la manie anglaise nous a poursuivis : voilà maintenant que l'Allemagne a son tour, avec ses rêveries et ses brouillards. Le bon sens français, qui finit toujours par se retrouver à travers ces éclipses passagères, a d'abord fait justice des *Concetti* et du gongorisme; l'étude renaissante et l'assidue fréquentation de l'antiquité ne l'aidèrent pas peu dans cette tâche. Pour l'engouement anglais, le patriotisme a suffi.... on le comprend; pour l'Allemagne, Messieurs, que faut-il faire? Peut-être le commerce des anciens ne nous serait-il pas encore inutile. Rappelez-vous ce que raconte Tacite de ces bandes germaines dont les vents apportaient de loin le bruit à Germanicus,

(1) M. de Pougerville, *Épître au roi de Bavière.*

Digitized by Google

inconditi agminis murmur. N'était-ce pas un peu comme la poésie actuelle des descendans d'Arminius ?... Mais, quand les Romains revinrent plus tard, ces armées confuses s'étaient disciplinées ; elles avaient des drapeaux et des chefs, *insueverant sequi signa, dicta imperatorum accipere*.... Ne pourrions-nous point faire ainsi ? Ce qui nous manque également, n'est-ce pas ce qui fait la force, la discipline ? Je voudrais que le souvenir de Rome pût nous guider dans cette entreprise. Des voix prophétiques se sont élevées pour dire que la poésie était morte : non, Messieurs, car elle repose au fond des âmes; elle repose et vit dans la nature entière ; elle sommeille au milieu des pages de l'antiquité ; elle trouve enfin un sûr écho dans les plus nobles passions de notre âge. C'est à la France, et la France y est habituée, à prendre l'initiative.

CH. LABITTE,
Professeur à la Faculté des lettres de Rennes,
suppléant au Collége de France.

Digitized by Google

BELLE COMME LA ROSE DES BOIS;
SIMPLE COMME LA MARGUERITE DES PRÉS.

HISTOIRE DU COEUR.

(Suite et fin.)

IV.

Née à Lille, d'une famille qui tenait un rang distingué dans la bourgeoisie de cette ville, Marguerite Després avait à peine connu son père qui était mort quelques années après la naissance de son enfant unique. Au moment où elle achevait son éducation dans l'un des meilleurs pensionnats de Paris, elle eut le malheur de perdre aussi sa mère; de sorte qu'à 19 ans, elle alla demeurer avec une tante, sœur de sa mère, le seule parente qui lui restât, dans une petite ville de Belgique, que cette tante habitait. Marguerite Van ***, femme d'un cœur excellent et d'un esprit tant soit peu gâté par les romans qu'elle avait lus dans sa jeunesse, était une veuve sans enfans, possédant une assez belle fortune : elle conçut bientôt un tel attachement pour sa nièce, dont elle avait la tutelle, que la jeune orpheline, profondément affectée d'une perte encore récente, retrouva chez elle la tendresse et la sollicitude dont sa mère l'avait entourée. Quoiqu'elle fût d'une constitution délicate et nerveuse, la santé de Marguerite paraissait florissante; mais, au bout d'une année, elle commença à éprouver un mal indéfinissable, auquel les médecins trouvèrent plusieurs noms à donner, sans pouvoir y apporter le moindre adoucisse-

Digitized by Google

ment. Quelques-uns des plus malins furent d'avis qu'un *bon mari* seul pouvait opérer une guérison radicale, conseil banal qui lui faisait hausser les épaules. — Souvent elle se retirait dans sa chambre pour pleurer, sans savoir pourquoi elle pleurait ; il lui semblait qu'un nœud coulant lui serrât la gorge et que cette effusion de larmes la soulageât momentanément. Le cœur lui battait avec violence, de longs soupirs sortaient de sa poitrine oppressée ; enfin elle était sans cesse en proie à ce paroxysme fébrile qu'éprouve une personne qui se sent menacée d'un grand malheur ; c'est la seule indication qu'elle pouvait donner de ce mal étrange. Sa bonne tante essaya de tous les moyens pour la distraire et l'égayer : elle la mena dans les lieux où se réunissait l'élite de la jeunesse des environs, dans les bals, dans les kermesses ; mais là ses souffrances semblaient s'aggraver, et le lendemain ses étouffemens redoublaient. — Cependant, à sa pâleur près, sa beauté vraiment remarquable n'était nullement altérée ; d'où l'on concluait généralement qu'elle était plus hypocondre que malade. Les jeunes gens du pays, ceux surtout dont elle avait repoussé les avances, l'avaient en outre baptisée du nom de *femme incomprise*, et peut-être y avait-il un fond de vérité dans cette ironique dénomination ; mais, était-ce sa faute à elle si ces jeunes gens ne pouvaient la comprendre? Etait-ce sa faute, à cette pauvre fleur, si elle avait été transplantée sur un sol où elle s'étiolait?

La jeune française dépérissait dans sa petite ville. Douée d'une intelligence peu commune et d'une profonde sensibilité, ces nobles facultés la rendaient malheureuse et creusaient dans son cœur un vide immense. Que de fois, elle épancha son âme dans des pages que Georges Sand elle-même n'eût pas désavouées ! Mais, hélas ! elle n'avait personne au monde à qui elle pût communiquer ces pages, pas une âme avec qui elle pût échanger des lettres expansives ; car ses anciennes compagnes de pension étaient dispersées, et aucune sans doute ne pensait plus à elle. Quant à sa tante, elle se serait bien gardée de lui dévoiler ses intimes pensées ; c'eût été lui causer une peine inutile. Sa tante était si bonne ! Aussi Marguerite s'accusait-elle de ne pas l'aimer assez, quoiqu'elle l'aimât de toute son âme ; aussi se reprochait-elle son inaptitude à goûter le bonheur que sa tante s'efforçait de lui procurer.

Une fois ou deux par an, Madame V*** la menait à Bruxelles, où elles passaient quelques jours à faire des emplettes dans les magasins

Digitized by Google

et à parcourir la ville. Les distractions de ce voyage lui rendaient quelque gaieté et retrempaient sa santé, pour plusieurs semaines. Elle aimait à se promener dans ce beau parc, dans cette belle rue Royale, sur ces magnifiques boulevards qui font de Bruxelles, l'une des plus belles capitales de l'Europe. Là, tout réveillait son imagination, tout lui rappelait les deux séjours où son heureuse enfance s'était écoulée : Paris la grande ville, Lille où elle avait vécu auprès d'une mère chérie ! — Cette jeune fille était douée du sentiment du beau, du grand ; — généreuse faculté qui aspirait à grandir et à se développer, mais qui était comprimée dans le cercle étroit où elle végétait, semblable au palmier du désert dont la tête est écrasée par le toit vitré d'une serre étouffante.

Ce fut dans un de ses voyages à Bruxelles, que sa tante, toujours inquiète sur la santé de Marguerite, voulut consulter le magnétiseur dont son journal vantait depuis long-temps les expériences et les cures merveilleuses. Vous connaissez déjà le résultat de cette mystérieuse consultation, ainsi que la singulière lettre que la crédule dame adressa à Paul sans le connaître, en réponse à un avis non moins original de la même feuille, et vous savez que Paul mit cette lettre dans sa poche, sans avoir pris la peine de la décacheter.

Il me reste à raconter ce qui advint, ce même soir, à notre ami Paul.

Ce soir-là, Paul alla au théâtre royal : on y donnait Misanthropie et Repentir, drame de Kotzebue, qu'il est de bon ton de trouver ridicule aujourd'hui, et qui n'en est pas moins très-supérieur à ceux de MM. Dumas, Hugo, Soulié et *tutti quanti*. Il se plaça à la galerie derrière quelques femmes élégamment parées, et dont l'une, d'une beauté remarquable, étalait des épaules que l'œil d'un artiste devait trouver irréprochables. Mais ce n'était pas précisément pour contempler de belles épaules qu'il avait choisi cette place ; c'était plutôt pour obéir à la monomanie dont j'ai déjà parlé : il voulait observer les impressions qu'exciteraient sur sa voisine, les scènes d'un drame plein d'intérêt et d'émotion. Jamais il n'avait obtenu de cette épreuve le résultat qu'il désirait, et ces déceptions n'avaient pas peu contribué à le confirmer dans le jugement sévère qu'il portait sur les femmes, savoir, que plus elles sont belles, plus elles sont insensibles et froides. Il avait d'ailleurs un intérêt particulier à renouveler son épreuve en cette occasion : la jolie dame ne lui était pas inconnue ;

Digitized by Google

il l'avait plusieurs fois rencontrée dans le cercle borné des personnes qu'il fréquentait, et avait eu pour elle des attentions que l'on avait remarquées, et d'où l'on inférait qu'elle ne lui était pas indifférente. Paul, à vrai dire, avait souvent songé qu'elle lui convenait sous plusieurs rapports, et s'il avait pu espérer de trouver en elle une femme selon son cœur, nul doute qu'il n'y eût pensé plus sérieusement.

Madame Dorval, qui était en congé à Bruxelles, fut, ce soir-là comme toujours, saisissante de naturel et d'expression. Mais Paul était trop préoccupé de l'impression qu'elle produirait à ses côtés pour en éprouver une bien vive lui-même. Après avoir échangé un salut de politesse avec sa voisine qui accompagna le sien d'un gracieux sourire, il la considéra de manière qu'elle ne pût s'apercevoir de l'examen qu'elle subissait. Un moment avant la reconnaissance du Misanthrope et de son ami, Paul se sentit très-ému, non de ce qui se préparait sur la scène, mais de ce qui allait se révéler sur le masque jusqu'alors impassible de sa jolie voisine ; mais ce masque resta froid et immobile comme celui d'une statue. Paul espéra que l'entrevue du Misanthrope et de sa femme fondrait cette glace; mais, à l'aspect de ce tableau qui tirerait des larmes d'une pierre brute, un sourire dilata la bouche ovale de la belle dame, qui s'écria :

— Que cette scène est bête !

Ce n'est pas la scène qui est bête, pensa Paul en se levant brusquement, et comme le drame touchait à sa fin, il alla s'enfoncer dans le coin le plus obscur d'une loge de parquet, en attendant l'opéra. Au moment où il entrait dans cette loge, deux femmes en sortaient ; mais il ne les remarqua point, et il resta tellement absorbé dans ses pensées mélancoliques, que, l'opéra fini, il n'avait rien vu ni entendu. La toile était baissée depuis assez long-temps, lorsqu'il s'aperçut qu'il était resté à peu près seul dans la salle : il se hâta de sortir de sa loge; mais au moment où il en ouvrait la porte, il sentit quelque chose sous ses pieds, et ramassa un petit volume relié : soit préoccupation, soit que le diable le tentât, il mit ce livre dans sa poche, au lieu de le remettre à l'ouvreuse, chargée de recevoir en dépôt tout objet perdu.

Quand il fut rentré chez lui et couché, il examina sa trouvaille.

— Doré sur tranche !.... Relié en maroquin vert !.... Je gage que ce livre appartient à une femme. — En même temps il l'ouvrit, et il

Digitized by Google

lut, sur la première page : « Méditations poétiques et religieuses, par Alphonse de Lamartine. » En regard du titre, sur la page blanche, ce nom était écrit à la main : *Marguerite Després*.

Je l'avais deviné, que c'était une femme, reprit-il. — Voici une *Méditation* qu'elle a marquée avec une violette encore toute fraîche : c'est l'*Isolement*.... Quels beaux vers !...

« Souvent sur la montagne, à l'ombre d'un vieux chêne,
» Au coucher du soleil, tristement je m'assieds;
» Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
» Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds... »

Il poursuivit la lecture de cette pièce empreinte d'une touchante mélancolie, et quoiqu'il la sût par cœur tout entière, il la lut encore plusieurs fois, jusqu'à ce que son imagination s'égarant dans de vagues rêveries, il se trouva dans une vaste plaine, entrecoupée de bois et de prairies comme les campagnes de Flandre. Une colline assez haute, accident rare dans ces contrées, s'apercevait de très-loin, derrière des carrés de blé vert et de colza en fleur. Il marcha vers cette colline, et quand il y fut arrivé, il vit distinctement une chapelle protégée par le dôme d'un arbre touffu, au pied duquel une jeune femme était assise sur une pierre. Un sceau divin était empreint sur le front pâle de cette jeune femme, dont le morne regard errait sur le vaste paysage qui s'étendait au delà du vallon. — Paul contempla long-temps cette angélique figure, et il se sentit au cœur une tristesse profonde mêlée à la plus tendre pitié. Il lui sembla qu'il était venu là pour consoler cette douleur muette, pour rattacher à la vie une belle âme prête à s'échapper de sa gracieuse enveloppe. Il s'approcha doucement, ploya un genou en terre, étendit les bras.... En ce moment, il crut sentir une goutte d'huile bouillante sur sa main. Il s'éveilla ; c'était une flammèche de la lampe qui pétillait : il éteignit sa lampe. Mais, le lendemain matin, un moment avant d'ouvrir les yeux, il se trouvait encore sur la même colline, auprès d'une ravissante et noble créature qu'il appelait Marguerite, et qui lui répondait : Paul.

On voit qu'il a fait du chemin depuis la veille au soir.

Cependant, cette impression ne s'effaça point; il éprouva un vif désir de connaître cette Marguerite, qu'il croyait avoir vue en songe. Dans ce dessein, il se rendit chez l'ouvreuse au théâtre : elle lui dit qu'un domestique était venu réclamer le livre perdu, de la part

Digitized by Google

d'une domoiselle logée avec sa parente à l'Hôtel de Brabant. Paul se dirigea immédiatement vers cet hôtel. Il en vit sortir une dame accompagnée d'une jeune personne qui s'appuyait sur son bras. La taille de cette dernière était svelte, et sa démarche lente; un voile baissé dérobait ses traits. Paul tressaillit et se dit : c'est elle! — Un quart d'heure après cette rencontre, il fut tout étonné de se trouver à la suite de ces deux dames sur la place Royale, lui qui, de sa vie, ne s'était avisé de suivre les pas d'aucune femme. Elles entrèrent au Musée et il entra au Musée : elles visitèrent la galerie des tableaux et il visita la galerie des tableaux qu'il connaissait par cœur. Mais une invincible timidité, qui pourtant ne lui était pas habituelle, l'empêcha de leur remettre le livre qu'il tenait à la main. Déjà elles avaient pénétré jusque dans les dernières salles, et il n'avait pas même osé s'avancer assez près pour voir les traits de celle qui remuait son imagination depuis douze heures. Enfin, elles s'arrêtèrent devant un tableau; c'était précisément celui que le catalogue indiquait comme ayant pour sujet l'*Isolement*. La plus jeune examina ce tableau avec attention, et Paul ayant cette fois pris sur lui de l'approcher par derrière, il entendit qu'elle disait à sa compagne! — Mon poëte est bien plus vrai !... Oh ! que n'ai-je ici son livre !

— Le voici, madame, dit Paul, les yeux baissés et le front coloré d'une vive rougeur.

Elle poussa un léger cri de surprise et hésita à reprendre le volume.

— Je l'ai trouvé hier au soir au théâtre, reprit-il; c'est l'ouvreuse qui m'a mis sur vos traces, mesdames, pardonnez-moi! si... Mais il ne put achever sa phrase; il venait de lever les yeux, la figure de son rêve était devant lui; — noble et gracieuse figure, figure pâle et souffrante, comme doit être celle d'un ange assis au chevet d'un mourant !

En prenant le livre, ces mains du jeune homme, elle put remarquer le profond intérêt qu'exprimait le regard qu'il attachait sur elle.

Ils restèrent un instant immobiles et muets, l'un devant l'autre : timides tous deux, leurs regards pourtant semblaient se rechercher et se confondre. — Serait-ce l'homme prédit par le magnétiseur? se demanda la vieille dame. Puis elle lui dit : — Quoi! vous vous êtes donné la peine de venir jusqu'ici? Tant d'obligeance me confond.... Marguerite, ne remerciez-vous pas Monsieur ?

Digitized by Google

— Monsieur, se hâta de dire Marguerite, je tenais beaucoup à mon Lamartine ; je vous dois mille remercîmens.

Paul s'inclina ; puis cherchant à prolonger cette situation, il ramena l'attention des deux dames sur le tableau qu'elles avaient sous les yeux, en observant que, puisqu'elles connaissaient les vers de Lamartine, elles jugeraient sans doute que la pensée du poëte était fort mal exprimée sur cette toile.

— C'est précisément l'observation que ma nièce faisait tout à l'heure, répondit la vieille dame, heureuse de saisir ce sujet de conversation.

— Si elle savait peindre, ajouta-t-elle, je suis sûre que personne ne ferait mieux qu'elle un pareil tableau.

— Je désirerais beaucoup avoir ce sujet peint comme je l'ai rêvé, dit Marguerite.

— Et moi aussi je l'ai rêvé, cette nuit même, observa Paul. — Puis voyant que cette demi-confidence excitait la surprise des deux dames, il crut pouvoir poursuivre :

— Je venais de lire le passage marqué dans votre livre. J'eus un songe. Je me trouvais sur une montagne où était une chapelle, auprès de laquelle était assise une personne dont j'ai parfaitement retenu l'image. Jugez de ma surprise, lorsque j'ai retrouvé cette même figure, non en rêve, mais en réalité, trait pour trait....

— Savez-vous qui elle est ? demanda la tante de Marguerite, visiblement émue.

— Son livre m'a appris son nom, répondit Paul.

Les deux femmes se regardèrent avec surprise, et Marguerite devint pensive.

Mais, après un moment de réflexion, la tante crut avoir trouvé le mot de l'énigme : — Le livre que vous avez tenu entre les mains avant votre sommeil, a établi un *rapport* entre vous et ma nièce. — De telles visions, ajouta-t-elle avec une intention marquée, se produisent aisément, surtout par le contact d'une boucle de cheveux : un mot d'écriture suffit même pour établir le rapport.

En faisant cette allusion à la lettre qu'elle avait adressée à M. Z. Y. X, la superstitieuse dame attacha sur son interlocuteur un regard pénétrant; mais il ne manifesta aucune surprise.

— Ce n'est pas l'homme prédit, se dit-elle : son émotion l'eût trahi.

Digitized by Google

Dès ce moment, elle se montra plus réservée à l'égard du jeune homme. — Ils firent une seconde fois le tour de la galerie. Paul parla en connaisseur des plus beaux tableaux, et Marguerite prit à la conversation une part dont on ne l'eût pas crue capable à voir l'air d'abattement répandu dans toute sa personne. Il eut beau examiner cette jeune fille d'après sa méthode physiognomonique, il ne put trouver en elle que des signes de douceur, de modestie et de sensibilité. — Me serais-je trompé? se demanda-t-il; existerait-il au monde une femme réunissant la beauté physique à la beauté morale?

J'ai regret de ne pouvoir reproduire ici les détails de leur entretien; tout ce que je puis dire, c'est que Marguerite soupira quand le moment de se quitter fut venu, et que Paul lui adressa un regard empreint d'une tristesse profonde et qu'elle parut comprendre. Mais la tante le salua avec une politesse froide, si bien qu'il n'osa demander la permission de revoir ces dames, dont la demeure lui était d'ailleurs complétement inconnue.

Le lendemain, il alla aux informations à l'hôtel de Brabant; mais il ne put rien y apprendre. La tante et la nièce étaient parties depuis le matin. On avait négligé de les inscrire au registre des voyageurs, et elles n'avaient pas dit où elles allaient.

Voilà un amoureux bien avancé!

V.

On n'est guère romanesque à trente ans. A cet âge la plupart des hommes ont déjà le cœur usé. Mais Paul qui n'avait pas encore éprouvé d'amour véritable, se prit à regretter douloureusement une femme qu'il n'avait vue qu'une fois. Il faut dire pour sa justification que cette femme lui était apparue comme la réalisation de son rêve; non du rêve de la veille, mais du rêve que tout homme commence à dix-huit ans et qu'une longue série d'illusions déçues peut à peine dissiper à quarante. Il croyait avoir trouvé l'exception qu'il cherchait, l'exception à la règle générale qu'il avait ainsi formulée dans son jugement : « Toute femme belle au dehors est mauvaise au dedans. » — D'où lui venait cette prévention si favorable à Marguerite? Elle lui venait sans doute de cet instinct du cœur que possèdent quelques natures privilégiées et que nient les hommes vulgaires.

Certains individus passent pour insensibles, parce qu'ils sont par-

Digitized by Google

venus à un âge mûr sans amour. La conséquence est quelquefois souverainement injuste : il est des hommes qui recèlent au fond du cœur un amour infini, et qui, précisément par cette raison, n'ont jamais aimé, parce qu'aucune femme ne s'est rencontrée, capable de partager et de comprendre l'immensité de cet amour. — Ainsi, le gland tombé sur le schiste aride, demeure sec et stérile, lui dont le cœur renferme un chêne et une forêt.

Quels que fussent cependant les regrets de Paul, il n'était pas homme à se mettre en campagne pour retrouver la trace d'une belle inconnue. Il tâcha même de l'oublier à l'aide de sa plume et de ses pinceaux ; mais il ne put s'empêcher de visiter le Musée plus fréquemment que de coutume, et chaque fois il se surprenait à contempler certaine toile qui pourtant ne valait pas un regard d'artiste.

Au bout d'un mois, il avait achevé un petit poème et un tableau de chevalet. Le poème encore inédit était intitulé : *La Marguerite des prés*. Je ne vous dirai pas si les vers en sont bons ou mauvais, attendu que je ne les ai pas lus. — Le sujet du tableau est tiré de la méditation poétique intitulée : l'*Isolement*. Cette toile est un chef-d'œuvre : on dirait que l'artiste y a répandu toute son âme et toute la poésie des *Méditations*. La jeune femme assise sous le feuillage d'un chêne, au sommet du mont, excite au plus haut degré l'admiration des connaisseurs ; mais ils reprochent au peintre d'avoir déroulé un panorama plus semblable aux plaines riantes de la Belgique, qu'au sombre tableau, couvert de rochers et de forêts, si bien décrit par le poëte. Paul ne répond rien à cette juste critique ; mais il se rappelle un songe où il a vu ce paysage tel qu'il l'a reproduit sur la toile, et il passe des heures entières, les yeux attachés sur la mélancolique figure de femme, portrait frappant de celle dont l'image est gravée dans son cœur.

Parmi les personnes qu'il admit à visiter son atelier, il y eut un poëte flamand qui exprima une vive surprise à la vue de ce tableau.— Je reconnais parfaitement ce site, dit-il ; si j'avais été peintre, j'eusse depuis long-temps essayé de le reproduire.

— Vous êtes plus heureux que moi, répondit Paul ; je ne l'ai vu qu'en imagination.

— Vraiment !... alors votre imagination vous a mieux servi que la mémoire de beaucoup d'autres. Ceci est la fidèle image de la montagne de Grammont.

Digitized by Google

— Et la jeune femme ? demanda Paul.

— Oh ! pour celle-là, c'est une figure d'ange, qu'aucune montagne de la terre ne peut offrir aux yeux des hommes.

— Je l'ai cru long-temps aussi ; mais un jour cette figure d'ange m'est apparue.

— Et vous vous êtes attaché à elle comme l'ombre s'attache au corps ; — et elle s'est attachée à vous comme le lierre s'attache au chêne ? demanda le poëte.

— Elle a disparu comme une ombre, et je ne la retrouve que sur cette toile.

Le poëte garda le silence pendant quelque temps; puis il s'écria d'un air inspiré :

— Poëte veut dire devin. Foi de poëte, je vais vous faire une révélation.

Il y a dans tout ceci quelque mystérieux effet de la sympathie..... Ne riez pas de ce mot, il n'y a que les ignorans et les académies de médecine qui puissent encore nier les phénomènes de la sympathie et du magnétisme. — Je dis donc qu'il existe une secrète attraction entre vous et cette femme ; et c'est cette montagne, cette chapelle et cet arbre qui doivent vous réunir.

Paul, que l'exaltation du visiteur avait d'abord entraîné, se demanda s'il n'était pas fou, aussitôt qu'il fut sorti. La raison lui répondit : oui ; mais une voix secrète lui souffla : non. — Cette voix était sans doute celle de l'espérance : une fois que l'espérance a parlé, la raison est impuissante à lui imposer silence.

Le résultat de cette lutte inégale fut qu'un beau jour, en plein midi, ce jeune homme si sage, si posé, si raisonnable, sortit de Bruxelles par la porte de Ninove, assis sur le devant d'une de ces lourdes machines, que, par antiphrase sans doute, on nomme diligences. A quelque distance de la porte, il fut rencontré dans ce triste équipage par ses deux amis Paul II et le journaliste qu'il n'avait pas revus depuis le souper de la veille de mai.

Ces messieurs allaient manger des fraises arrosées de lait pur à Anderlecht pour leur déjeûner. Le dernier dit à Paul : — Où diable allez-vous ainsi, président ? c'est sans doute au rendez-vous donné à monsieur Z. Y. X. — Bon voyage et bonne chance !

Paul se rappela la lettre qu'il avait laissée dans la poche de son gilet. Il voulut la lire sur-le-champ ; c'était le moyen de tuer le

Digitized by Google

temps pendant que la diligence marchait à pas de tortue, mais le gilet était dans sa malle et la malle était sur l'impériale : il dut se résigner à écouter l'insipide bavardage du conducteur et d'un marchand de chevaux, qui fumaient tous deux à ses côtés.

VI.

Grammont est une assez jolie ville, propre, salubre, et bien bâtie, comme toutes les villes flamandes ; les habitans ont un air de bien-être que ne dément pas l'extérieur coquet de leurs maisons ; plusieurs de ces maisons sont de véritables hôtels qui ne dépareraient pas le parc de Bruxelles. Et pourtant l'aspect de Grammont n'est rien moins que riant, surtout quand on y entre vers le soir : quelques jeunes gens, la pipe de terre à la bouche et la casquette sur les yeux, se rendent au cabaret ; quelques femmes d'une tournure disgracieuse sortent de l'église ; une diligence attardée traverse la ville à grand bruit : tels sont les seuls signes de vie que Grammont offre alors aux yeux de l'étranger.

Paul se hâta de sortir de l'auberge où s'était arrêtée la voiture ; mais quand il se trouva seul, errant dans des rues presque désertes, quoique le soleil ne fût pas encore couché, il se sentit le cœur serré : lui qui n'eût pas craint de vivre au coin d'un bois avec ses livres et ses pinceaux, la pensée de s'enterrer vivant, ne fût-ce que pour peu de jours dans une petite ville flamande, le faisait frissonner. — Pauvre femme, pensa-t-il, s'il est vrai que tu passes ici tes jours, je comprends pourquoi tes traits si doux ont emprunté sa pâleur à la fleur dont tu portes le nom ! — Et chaque fois qu'il remarquait un bâtiment à pignon espagnol, retiré à l'écart comme un cloître, il se disait : Peut-être est-elle là !... Et chaque fois qu'une fenêtre mystérieuse, s'entr'ouvrait, il regardait si une frêle et blanche figure n'allait pas lui apparaître. Mais il ne lui apparut que des figures noires, affublées d'un hideux capuchon de camelot qui laissait à peine entrevoir les yeux, sans qu'on pût juger si la femme à qui ces yeux appartenaient était jeune ou vieille, jolie ou laide.

Paul eut bientôt traversé la ville, et dans sa préoccupation, il se trouva sur la montagne, sans avoir remarqué quelle jolie promenade il venait de parcourir. Cette promenade cependant et l'air frais du soir avaient rasséréné ses esprits et refroidi son imagination. Il se de-

Digitized by Google

manda par quel entraînement subit, peu conforme à son caractère, il avait pu, sur la foi d'un versificateur exalté, se décider à entreprendre, sans but raisonnable, un pélerinage de dix lieues, qui, sans aucun doute, n'amènerait qu'un résultat ridicule. Il eut honte de son don-quichottisme, et jura dans son âme que ce serait le dernier acte de folie de sa carrière juvénile. Quand il fut parvenu à la chapelle, bien qu'il reconnût que ces lieux rappelaient exactement le paysage qu'il avait peint d'inspiration, il trouva pour expliquer cette similitude, mille raisons auxquelles il n'avait pas songé jusqu'alors. Il se rappela que dans son enfance il avait traversé Grammont, sans s'y arrêter, il est vrai ; mais n'était-il pas possible qu'il eût remarqué cette montagne, cette chapelle et cet arbre, et que cette image oubliée se fût ravivée plus tard dans son esprit, par un de ces phénomènes mnémoniques qui se produisent assez fréquemment ?

Cette réflexion tardive le désillusionna complétement, et la réaction fut telle, que lui artiste, lui poëte, lui admirateur passionné des belles scènes de la nature, il demeura froid et impassible en présence du plus magnifique tableau que puissent offrir les plaines de la Flandre, à l'heure où le soleil disparaît dans des nuages de pourpre et d'or. — O infirmité de l'esprit humain, toi seule tu peux expliquer de si brusques retours et de telles inconséquences !

Il jeta à peine un coup-d'œil dans la chapelle, ordinairement déserte à cette heure. Rien n'y ayant attiré son attention; il passa outre, et comme la nuit s'avançait, il prit un sentier qui lui parut devoir le ramener directement à la ville. Comme il descendait la colline, le profond silence de ces lieux champêtres, fut subitement interrompu par un chant doux et virginal qui semblait partir de la chapelle. Il s'arrêta pour écouter..... Puis il revint sur ses pas jusqu'à la chapelle qu'il trouva éclairée intérieurement par des cierges. Cinq ou six femmes voilées étaient agenouillées sur des chaises à long dossier, la tête penchée sur leurs mains jointes. Un enfant chantait, au milieu du groupe, tantôt seul, tantôt en chœur avec les femmes.

Appuyé sur le tronc rabougri d'un orme séculaire, dont le dôme protégeait le seuil du pieux monument, Paul contempla, à quelque distance, cette scène religieuse, à demi éclairée par les dernières lueurs du crépuscule, mêlées aux pâles rayons d'une lune naissante. Il se souvint d'avoir entendu chanter et d'avoir chanté lui-même cet hymne en l'honneur de Marie.

Digitized by Google

C'était dans un bois aussi, près d'une chapelle dédiée à la Vierge, où sa mère allait prier en le conduisant par la main, encore tout petit. Que de fois elle lui avait dit alors : — « Paul, ayez toujours confiance en la mère de Dieu. Ici même, à cette chapelle, j'ai invoqué pour vous sa protection, avant votre naissance ; c'est pour cela que je vous y amène de temps en temps, afin qu'elle se souvienne de vous ! »

Puis elle ajoutait :

« Quand vous serez grand, et que je ne serai plus avec vous pour vous conduire, revenez-y quelquefois tout seul, Paul !

»Quand vous serez homme, et que vous aurez quelque peine au cœur, et que je ne serai plus là pour vous consoler, revenez-y quelquefois tout seul, Paul !

»Quand vous serez vieux, et peut-être seul au monde, pensez à votre mère, et revenez-y quelquefois tout seul, Paul ! »

Et maintenant Paul était grand, Paul était homme ; et quoiqu'il ne fût pas encore vieux, il était déjà seul au monde ; car il n'avait que des amis et il n'avait plus sa mère !... Ce souvenir, ces tristes pensées l'émurent profondément : il tomba à genoux sur le sol humide de rosée, et mêlant sa voix à celles des femmes, il répéta du fond du cœur les trois mots latins qui signifient : *Priez pour nous !* Paul était tout à coup redevenu dévot, comme dans les jours de son enfance. En ce moment il lui eût été cruel de ne pas croire, mais le doute désespérant était loin de sa pensée, et quand les chants eurent cessé, il se releva calme et consolé ; car il lui sembla que sa prière avait été entendue et que sa mère lui souriait, du haut du ciel.

Il s'avança nu-tête, sur le seuil de la chapelle : le groupe pieux s'était retiré, à l'exception d'une femme qui achevait sa prière. Cette femme se leva, prit de l'eau bénite d'une main et de l'autre releva son voile. En cet instant elle se trouva face à face avec Paul. O surprise ! c'était la tante de Marguerite. Il la reconnut instantanément à la clarté des cierges ; mais elle ne le reconnut pas, et elle ne répondit à son salut que par une légère inclination. Paul se hâta de la suivre, tremblant et hors de lui, et quand il l'eut rejointe, il la salua de nouveau en lui demandant si elle le reconnaissait. Elle le regarda fixement et répondit : — Votre figure ne m'est pas inconnue ; mais je ne puis me rappeler où je vous ai vu.

— Au musée, à Bruxelles, il y a un peu plus d'un mois.

Digitized by Google

— C'est donc vous qui avez rapporté à ma nièce un livre qu'elle avait perdu ?

— Précisément.

— Oh ? monsieur, j'ai eu bien du chagrin, depuis lors. Ma pauvre Marguerite !.... c'est pour elle que nous chantions tout à l'heure les litanies : c'est le dernier jour de notre neuvaine.

— O mon Dieu ! s'écria Paul, dont l'accent trahit la plus vive inquiétude.

— Elle est gravement malade ! poursuivit la dame. Quand nous vous rencontrâmes à Bruxelles, il y avait déjà quelque temps qu'elle languissait. Je consultai, sur la foi des journaux, un homme, un docteur qui opère, à ce qu'ils disent, des cures étonnantes. Il me donna beaucoup à espérer.... En effet, notre petit voyage parut avoir fait du bien à la pauvre enfant. A notre retour ici, elle ne passa pas un jour sans faire une promenade sur la montagne. Mais tout à coup elle retomba : sa maladie, de chronique qu'elle était, est devenue aiguë, comme disent les médecins. Maintenant, il lui reste à peine assez de force pour se soutenir, et si une crise favorable ne se déclare d'ici à quelques jours, je n'ai plus rien à espérer !

Ici les sanglots étouffèrent la voix de la vieille dame.

Paul resta anéanti. Mais tout à coup sa figure s'illumina, il s'écria:

— Espérez, madame, espérez ! Croyez en mes pressentimens, elle est sauvée !

La dame fut un peu étonnée de cette exaltation ; mais elle répondit :

— Que Dieu et la sainte Vierge vous écoutent ! Elle accepta sans façon le bras que Paul lui offrit pour descendre la colline, et parvenue dans le vallon, elle prit un chemin qui conduisait à quelque distance de la ville, à la porte d'une jolie maison, espèce de villa, entourée d'un grillage en bois peint, tapissé de clématite.

— Voici notre demeure, dit-elle ; venez nous voir demain, si vous êtes encore en ville. Votre présence sera agréable à Marguerite ; je me rappelle qu'elle a pris plaisir à votre conversation. Ici, il y a si peu de personnes capables de la comprendre ; car elle a de l'esprit, je pense même qu'elle en a trop et que c'est la principale cause de sa maladie.

Paul remercia avec empressement et promit une prochaine visite.

Rentré à son auberge, il lui fut impossible de prendre le plus léger

Digitized by Google

repos de toute la nuit. La crainte et l'espérance se succédaient rapidement dans son âme. Il pria avec la même ferveur que la veille au soir, et le sentiment religieux, réveillé au fond de son cœur, devint presque de l'exaltation.

Il était sur pied à la pointe du jour, avant que personne ne fût levé dans l'auberge. A neuf heures, il avait déjà fait trois fois le tour de la ville ; et prié trois fois sur le seuil de la chapelle ; enfin, il s'achemina vers la maison de Marguerite dont les abords lui étaient maintenant aussi parfaitement connus que s'il eût toujours vécu à Grammont. Lorsqu'il tira le cordon de la sonnette, il se sentit pris par une sorte de vertige ; et quand, introduit dans une salle basse donnant sur un vaste jardin, il aperçut entre le feuillage d'un bosquet, le bas d'une robe blanche traînant sur le sol semé de pâquerettes, il fut obligé de s'asseoir sur un canapé. — Après cinq minutes qui lui parurent durer une heure, la servante qui l'avait annoncé vint le prier de passer dans le jardin, où la malade restait pendant les tièdes heures de la journée, assise dans un fauteuil à côté de sa tante. Il se laissa mener et parvint non sans peine jusqu'au bosquet. Mais, quand il se trouva en présence de Marguerite, pâle, souffrante et amaigrie, il demeura immobile et muet comme une statue de marbre.

— Voici un monsieur qui veut bien visiter notre ermitage : ne vous semble-t-il pas l'avoir vu quelque part, Marguerite ?

Le bonne tante n'avait pas prévenu sa nièce, pensant lui causer une surprise agréable.

La malade leva ses yeux languissans qui prirent subitement un éclat inaccoutumé ; en même temps un faible cri lui échappa, semblable à celui que Paul avait entendu quand il l'avait surprise en lui remettant son livre. Puis elle sourit, et introduisant sa main dans un sac à ouvrage qu'elle tenait sur ses genoux, elle en tira son Lamartine qu'elle montra au visiteur en disant : — Je n'ai pas oublié.

Paul la regarda avec une tendre pitié :

— Je n'ai pas oublié non plus, mademoiselle, dit-il avec un accent profond, et pour preuve....

Il appela un garçon de l'auberge dont il s'était fait suivre, prit des mains de ce garçon un objet ayant la forme d'un parallélogramme et recouvert d'une toile ; puis, ayant retiré cet étui, il présenta à Marguerite un magnifique tableau.

Digitized by Google

—Ah! fit la malade, en parcourant d'un œil avide le chef-d'œuvre de Paul : c'est *ma* montagne, *mon* isolement, c'est moi !

Elle mit la main sur son cœur et des pleurs coulèrent en abondance sur la toile.

Paul la contemplait avec un ravissement inexprimable. En ce moment il n'eût pas donné son talent pour tous les trésors du monde.

Un vieux monsieur en habit noir parut en cet instant.

Il regarda cette scène avec intérêt, et comme la tante s'étonnait de la subite émotion de sa nièce, et s'efforçait de la calmer, il lui tapa familièrement sur l'épaule, en disant à voix basse : — Laissez pleurer.—Après cette laconique prescription, qu'il accompagna d'un regard significatif, l'Esculape, car c'en était un, se retira en marchant sur la pointe des pieds et alla visiter ses autres malades. — Le vieille dame obéit ; mais elle se hâta d'expliquer cet incident par la maladie nerveuse qui rendait Marguerite excessivement impressionnable. — Mais en même temps, elle se demandait tout bas : — Ne serait-ce pas plutôt un effet du magnétisme, et ce jeune homme ne serait-il pas M. Z. Y. X ?

Pour mieux poursuivre la solution de ce mystérieux problème, la bonne tante fit semblant de cueillir un bouquet et laissa les jeunes gens causer pour ainsi dire en tête-à-tête.

Je ne puis rapporter en termes précis ce qu'ils se dirent ; mais je sais que Paul comprit parfaitement la femme incomprise, et qu'elle comprit parfaitement Paul.

Il exprima, avec cette éloquence qui vient du cœur, une partie des impressions qu'il avait éprouvées la veille au soir sur la montagne, et Marguerite qui avait cent fois éprouvé de pareilles impressions dans le même lieu, l'écouta avec ce ravissement qui naît de l'accord parfait de deux âmes qui s'entendent.

La peinture, la poésie, celle de leur poëte aimé surtout, firent aussi, en grande partie, les frais de cette conversation intime ; Marguerite en parla avec un sentiment si vrai, avec un goût si exquis, que Paul à son tour l'écouta avec admiration ; si bien qu'ils pensèrent l'un et l'autre à part soi : voilà bien l'être sympathique que j'avais rêvé !

Quand la bonne tante revint de sa tournée botanique, les mains chargées d'un énorme bouquet de réséda, de roses et de vergist-mein-nicht, grande fut sa surprise de voir le changement qui s'était

Digitized by Google

opéré sur le visage de la malade, où un rayon de bonheur semblait avoir déjà dissipé les sombres nuages de la mélancolie. Elle fut encore plus étonnée, quand au dîner, auquel Paul fut invité, elle vit sa nièce prendre avec appétit sa part du repas, une part légère, il est vrai, mais qui ne parut pas moins le signe certain d'un prompt retour à la santé.

— La Vierge a entendu ma prière ! dit-elle à Paul, en levant les yeux vers la montagne que l'on apercevait du seuil de la porte.

Il accueillit cette parole avec un bonheur inexprimable, et se retira en promettant de revenir le lendemain.

VII.

Ceux qui ont observé les phénomènes physiologiques de certaines natures éminemment impressionnables, que l'on appelle d'ordinaire tempéramens nerveux, s'expliqueront sans peine la soudaine réaction qui se manifesta dans l'état de la jeune malade, immédiatement après la scène que nous avons décrite. Chez les hommes, et plus particulièrement chez les femmes affligées d'une telle organisation, le moral est un tyran dont le physique subit tous les caprices avec la docilité d'un esclave. Le moral est-il de belle humeur, le physique s'épanouit comme un courtisan qui ne se permet de s'égayer que quand il voit rire son maître. Le moral a-t-il un accès de spleen, le physique aussitôt montre un front crispé par la souffrance; mais il suffit qu'un rayon de bonheur brille aux yeux du despote, pour que le pauvre esclave, fût-il au lit de la mort, se relève gaillard et dispos. — L'apparition inespérée d'un être sympathique à sa nature avait relevé le moral abattu de la jeune fille. Un échange de pensées étouffées, un mutuel épanchement de sentimens homogènes longtemps comprimés au fond du cœur, avaient dilaté ce cœur malade, et les organes puissans qui dépendent du cœur, avaient éprouvé cette dilatation au même degré. Or, pour les personnes impressionnables, *dilatation* et *santé*, *contraction* et *maladie* sont des synonymes parfaits. — Pardonnez ces définitions un peu techniques : elles résument en deux mots le système que je me suis créé; système qui se retrouverait sans doute dans les vieilles archives médicales, attendu que c'est surtout lorsqu'il s'agit de médecine, que l'on peut dire avec vérité : Rien de nouveau sous le soleil.

Digitized by Google

Pour la première fois depuis fort long-temps, Marguerite se mit au lit sans appréhender la longueur de ces nuits sans sommeil, pleines de malaise et d'agitation; et quand les chauds rayons du soleil de juin l'eurent éveillée à une heure avancée de la matinée, elle se leva avec la légèreté joyeuse de l'oiseau qui sort de son nid. Elle ouvrit une fenêtre de sa chambre donnant sur le jardin et d'où la vue s'étendait sur la campagne, et respira l'air embaumé par les fines émanations de la clématite et du réséda, avec une volupté qu'elle n'avait pas connue encore. La fauvette qui, chaque matin, la saluait d'un air varié sous ses fenêtres, lui parut parler un langage poétique dont elle commençait à saisir le sens. Elle contempla les horizons lointains, avec cette douce palpitation qu'éprouve le voyageur, quand, après bien des années d'absence, il jette un long regard sur les premières apparitions d'une patrie qu'il n'espérait plus revoir. Il lui sembla qu'elle n'eût point vécu jusqu'alors, et qu'aujourd'hui enfin le grand livre de la nature s'ouvrît aux regards de son âme, plein de suaves paroles et de révélations consolantes. Une voix secrète lui disait qu'elle était parvenue à une époque solennelle de sa vie, où une carrière de bonheur allait succéder pour elle à une longue série de douleurs intimes et d'illusions déçues. Désormais elle ne serait plus seule au monde. Le ciel lui avait envoyé une âme sœur de la sienne, qu'elle avait reconnue au premier abord, qui déjà l'avait ranimée et relevée des bords de la tombe, qui déjà avait agrandi et doublé ses facultés. Que serait-ce d'un contact de tous les jours, de toutes les heures, avec cette âme amie? Quelle force ne puiserait-elle pas dans cet appui d'une intelligence supérieure, dans ce cœur dont toutes les cordes semblaient vibrer à l'unisson du sien?

Ce fut avec ces douces espérances qui se reflétaient sur ses traits comme dans un miroir limpide, qu'après avoir fait une simple et fraîche toilette, elle descendit dans le salon, pressée de contempler encore le tableau que Paul y avait laissé. En la voyant paraître le teint animé et la démarche légère, sa tante ne put retenir une exclamation de joie :

— Bon Dieu? Marguerite, vous voilà belle comme la rose des bois, et guérie parfaitement, à ce qu'il paraît?

Marguerite fit un signe affirmatif en souriant et embrassa sa tante.

— Oh! oh! un chapeau de paille et un voile vert!.... Auriez-vous déjà l'envie d'aller sur la montagne aujourd'hui, mon enfant.

Digitized by Google

— Oui, ma tante. Je suis pressée de remercier la Vierge; c'est à elle et à vous que je dois mon retour subit à la santé.

— Il y a bien une autre cause encore, pensa la malicieuse tante, en prenant une prise de tabac et en jetant un regard oblique sur le tableau déposé sur la cheminée.

Un moment après, elle dit :

— Voilà un beau tableau!.... Mais, en conscience, pouvons-nous accepter ce présent d'un jeune homme dont nous ne savons pas même le nom?

— Le voici! s'écria Marguerite, qui épela lettre à lettre un nom qu'elle venait de découvrir sous un massif terreux, au premier plan du tableau.

— Madame, voici votre journal, interrompit la servante, qui entra dans le salon en tenant entre le pouce et l'index une feuille pliée et recouverte d'une bande, qu'elle déposa sur la table, où le déjeûner était servi.

La dame pour rien au monde n'eût différé d'une minute la lecture de son journal : elle rompit la bande, déploya la feuille avec de minutieuses précautions et se mit à lire en prenant son thé, pendant que Marguerite continuait à examiner avec intérêt tous les détails du tableau. Le déjeûner était desservi depuis plus d'une heure et cette scène muette durait encore, lorsque l'imperturbable lectrice rompit le silence :

— Quel nom épeliez-vous donc tout à l'heure, ma fille?

— Paul Wauters (1), ma tante.

— Eh bien! voici ce nom imprimé dans mon journal; écoutez :

« Le roi voulant donner à M. Paul Wauters une marque de son »estime particulière pour le talent éminemment distingué de cet ar»tiste, vient de le nommer chevalier de l'ordre de Léopold. »

— Dieu! s'écria Marguerite avec une vive et joyeuse émotion, — que je suis contente!

— Ce n'est pas tout, poursuivit la tante, écoutez : « On assure »que c'est son dernier tableau, intitulé l'*Isolement*, qui a valu cette »distinction à M. Paul Wauters. — Il est certain que le roi a exprimé »le désir que cette magnifique toile fût achetée pour le Musée de »Bruxelles. »

(1) Inutile de dire que ce nom est un pseudonyme.

Digitized by Google

— Tenez, ma tante, s'écria Marguerite avec des yeux passionnés, si le roi était ici, voilà comme je le traiterais ! en disant cela, la demoiselle impressionnable sauta au cou de sa tante et l'étreignit dans ses bras.

— Cela va loin, pensa la tante.

En ce moment, la porte du salon s'ouvrit et un domestique annonça M. Paul Wauters.

Marguerite devint immobile et ses traits prirent une expression indéfinissable.

L'artiste salua affectueusement; mais, avant qu'il n'eût eu le temps de parler, il vit se dresser devant ses yeux une colonne de journal avec un doigt indicateur qui disait : lisez !

Mais pendant qu'il lisait, son visage ne décela pas la moindre émotion.

— Quoi ! vous ne dites rien ? vous ne sautez pas de joie ?

— Je remercie le roi dans mon cœur, madame ; mais je n'ai point d'ambition : pour moi, le bonheur n'est pas là.

— Où est-il donc ? se hasarda de demander la vieille dame.

Le jeune homme regarda Marguerite sans répondre. Marguerite baissa les yeux, puis elle regarda sa tante. Ils étaient tous deux muets et interdits comme des enfans.

— Décidément, pensa la tante, ce doit être l'homme prédit ; mais je voudrais en avoir une preuve palpable. — Elle réfléchit quelques instans; puis elle dit :

— Que pensez-vous du magnétisme, monsieur ?

— J'y crois, madame.

— Mon journal raconte à ce sujet de très-singulières choses.... Mais à propos des singularités de mon journal, avez-vous lu un article fort original, où l'on demandait une femme ? La réponse devait être adressée à M. Z. Y. X.

— En effet, je me rappelle.... balbutia Paul, et par un mouvement irréfléchi, il chercha quelque chose dans la poche de son gilet, d'où il tira à demi la lettre qu'il y avait laissée jusqu'alors.

Mais ce geste n'échappa point au regard pénétrant de la maligne dame ! Elle reconnut parfaitement le billet qu'elle avait plié et cacheté à sa manière, et elle vit fort bien que le cachet était resté intact.

— Donnez-moi ce billet, monsieur Wauters, je vous prie, lui dit-elle.

Digitized by Google

Paul et Marguerite la regardèrent tous deux avec des yeux effarés. — Donnez-moi ce billet, répéta-t-elle vivement ; je vous donne ma parole d'honneur que je n'en lirai pas même l'adresse.

Paul, confondu, n'eut pas le courage de résister à cette étrange requête ; il remit la lettre à la vieille dame, qui la mit en pièces sur-le-champ et en jeta les morceaux par la fenêtre, avec le plus grand sang-froid du monde. Après quoi, elle prit une main à sa nièce, une main à Paul, et, à l'extrême surprise de tous les deux, elle leur dit :

— Or maintenant, mes enfans, j'ai la certitude que le ciel vous a destinés l'un à l'autre. Ainsi, embrassez-vous et que tout soit dit !

Marguerite pâlit et ses genoux fléchirent sous elle. Mais Paul la reçut dans ses bras et la couvrit de baisers....

Le quinzième jour, comme Paul rentrait à Bruxelles par la porte de Ninove, il rencontra encore ses deux amis, Paul II et le journaliste, qui avaient l'habitude de se promener dans ces parages, et comme la voiture s'était arrêtée à la porte, le premier dit : — Ah ! te voilà, président ! tu as mis bien du temps à *la* chercher !

— Aussi l'ai-je trouvée, répondit Paul ; et je compte sur vous deux, pour la signature à la Maison de ville : ce sera pour le premier du mois prochain.

FIRMIN LEBRUN.

Digitized by Google

Poésie.

—

LE POÈTE ET SA LYRE.

—

A J. REBOUL,

DE DRAGUIGNAN,

FACTEUR DE PIANOS ET STATUAIRE.

—

LE POÈTE.

— Qu'entends-je? quel est, ô ma lyre!
Ce murmure prétentieux?
Pauvre éclopée, en ton délire,
Eh quoi! rêverais-tu des Cieux?
Au clou, près d'un berceau, pendue,
Ta fibre étique et détendue
Soutient à peine en chevrotant
Ma cantilène monotone;
Tu sais bien que tu n'es plus bonne
Que pour endormir un enfant.

Digitized by Google

LA LYRE.

— Homme égoïste, impitoyable,
Ainsi donc tu peux sans remords
Railler d'un sort si misérable
La victime de tes transports...
Il est vrai, je suis éclopée;
Mais d'une merveille frappée,
Oh! de grâce, remonte-moi:
Et puis, si, malgré ma faiblesse,
Ta main ingrate me délaisse!
Eh bien! je chanterai sans toi.

LE POÈTE.

— Non; quand un autre Praxitèle
Se révèle en notre cité,
Ton maître, ô ma lyre fidèle!
Te gardera fidélité.
De ce murmure qui m'accuse
Faisant un appel à ma muse,
Vas, cède à tes nobles penchans.
En tout temps, ce fut l'harmonie
Qui glorifia le génie:
Reboul a donc droit à nos chants.

Fière de ses grandeurs romaines
Et de leur immortel renom,
Que Nisme acclame, en ses Arènes,
A son enfant du même nom.
Sûr de vivre dans la mémoire,
Ce digne fils sait qu'à la gloire
On va par des chemins divers;
Et puis, qu'importe une autre mère,
Si nos deux Rebouls ont pour père
Le Dieu des beaux-arts et des vers?

Digitized by Google

Alors que ton humble naissance
Te vouait aux labeurs obscurs,
Reboul, les jeux de ton enfance
Trahissaient tes destins futurs.
Dans ta gracieuse demeure,
L'horloge où tinte et se peint l'heure
Chaque jour est un monument
Où ta main, à peine affermie,
N'eut pour guide que ton génie
Et ton couteau pour instrument.

Près de ce meuble vénérable,
Long-temps ton premier violon
Etala son naïf érable,
Sous l'œil bienveillant d'Apollon.
Et depuis qu'atteignant la cime
D'un art qui va jusqu'au sublime,
Tu tailles l'ivoire en claviers,
Seul, sans efforts et sans jactance,
Tu suffis à la tâche immense
Qu'on mesure à cent ouvriers.

Tels on voit, au sein de nos villes,
Ces bassins aux mille canaux,
Sous des clefs à nos mains dociles,
Verser ou retenir leurs eaux;
Ou, telle, part d'un axe unique
La force invincible et magique
Qui tord le fer, tisse le lin,
Quand, dans l'usine étincelante,
L'onde sort en vapeur brûlante
Du vase enflammé de Papin.

Mais c'était peu de ces merveilles;
Plus haut tu devais aspirer:

Digitized by Google

Sous tes doigts, en d'austères veilles,
Le marbre devait respirer.
Un jour tu vis pétrir l'argile
Et crouler un buste fragile
Entre les mains de son auteur.
L'infortuné perdit sa peine...
Quand, tout à coup, clarté soudaine !
Tu t'écrias : Je suis sculpteur !

D'un vieillard, magistrat habile,
A qui survivent ses bienfaits (1),
Grâce au pinceau, dans notre ville,
On conservait aussi les traits.
D'un monument plus populaire
Quand on voulut charger la pierre,
La pierre qui ne périt pas,
Placé devant la simple toile,
Un autre eût pâli... ton étoile
Te dit : Accepte, et tu vaincras !...

---

(1) M. le baron d'Azémar, dont la mémoire est encore toute vivante dans le département du Var, était l'aïeul de notre compatriote M. le comte d'Adhémar, qui, après avoir justifié de l'origine de sa maison, a repris l'ancienne orthographe de son nom, en vertu de divers jugemens et arrêts confirmés par la Cour de cassation.

M. d'Adhémar, ancien officier de l'empire, aujourd'hui en retraite, ne laisse pas dégénérer les bonnes traditions de sa famille. Dans les temps difficiles qui suivirent la révolution de Juillet, il n'hésita pas à se mettre à la tête de notre garde civique ; plus tard, à l'époque où le choléra répandait partout la désolation, il se montra l'un des plus zélés administrateurs de nos hôpitaux ; enfin, comme président de la Société d'agriculture de l'Hérault, et comme directeur des Ecoles gratuites des Beaux-Arts appliqués à l'industrie, on le voit encore déployer pour la chose publique un zèle aussi ardent que désintéressé.

Nous demandons pardon à M. le comte d'Adhémar de citer ainsi son nom, sans avoir obtenu son assentiment ; mais, au risque de blesser sa modestie, nous avons cru pouvoir nous permettre de faire tout haut un éloge que chacun répète tout bas.

(*Note de la* Revue du Midi.)

Digitized by Google

Bientôt, en face du modèle,
Voyez l'argile s'arrondir ;
Puis après un plâtre fidèle,
Le bloc sous l'acier rebondir.
Long-temps au bras qui le mutile
Il résiste... effort inutile !
Chef-d'œuvre, il faut te dévoiler !
Ce fer, un maître le dirige :
Et que vois-je enfin ? ô prodige !
D'Azémar vit... il va parler !... (1)

Après ce glorieux prélude,
Reboul, honneur de ta cité,
Tout front objet de ton étude
Est sûr de l'immortalité.
Tandis que la foule l'ignore,
Quelques élus, rares encore,
Ont reçu leur brevet de toi :
Moi je me plais à le redire,
Et puisse te rendre ma lyre
Ce que ton ciseau fit pour moi !

JULES CAVALIER,

Auteur du *Nouveau Sceau enlevé, ou la Dracéniade.*

Draguignan, 20 décembre 1843.

---

(1) La ville de Draguignan doit à feu M. le baron d'Azémar, deuxième préfet du Var, la jolie promenade des *Allées*, qui porte son nom, et le département, un bienfait plus général et plus utile dans un pays sec, l'introduction de la culture du sain-foin.

Le buste, en pierre d'Arles, exécuté par Reboul, sur un bon portrait à l'huile de M. d'Azémar, que possède la bibliothèque de la ville, a été commandé pour orner une fontaine qu'on doit ériger en face des Allées. — Le buste *moulé sur l'argile*, en *plâtre blanc*, *et qui* a servi de modèle, est conservé par Reboul : il est fort beau. Le plan du monument a été confié à M. Lantoin, architecte du département du Var.

(*Note de l'Auteur.*)

Digitized by Google

CHRONIQUE.

—

A M. Gras, éditeur de la *Revue du Midi*.

La Haye, 16 *octobre* 1843.

(Suite.)

Après la bibliothèque je visitai les archives. J'eus dans l'un des directeurs de l'établissement, M. Jonge, un cicérone aussi aimable que savant. Je déchiffrai quelques lettres de nos rois ; j'admirai la volumineuse correspondance des frères de Witte, les trente volumes de leur rédaction des séances des Etats-Généraux ; je me fis montrer le seul exemplaire manuscrit qu'on connaisse du *Bateau Bleu*, petit poème satirique hollandais fort curieux ; enfin, je parcourus l'original, en espagnol, des interrogatoires du comte d'Egmont, etc.; mais, comme il m'eût fallu, pour faire aux archives quelque chose de valable, plus de temps encore que j'en avais employé à la bibliothèque et que ce temps me manquait, je me bornai à prendre quelques notes sans rien copier. Dans l'intervalle j'avais visité les curiosités et les cabinets d'objets d'art de la Haye. Présenté par M. le baron de Bois-le-Comte, à M. le chevalier Mazel, directeur du musée des tableaux anciens, j'avais reçu de cet excellent connaisseur tous les renseignemens possibles pour voir et bien voir cette admirable collection, située dans le *Mauristhuis*, ancienne résidence des Stathouders. En général nous sommes très-portés à croire dans notre bonne et vaniteuse France, qu'après Paris il n'y a plus rien au monde, et que, qui a vu le Louvre a tout vu. J'eusse été, pour la peinture, si j'avais eu cette opinion, singulièrement détrompé dans mon voyage. En effet, je vous ai déjà parlé de l'hôpital Saint-Jean, à Bruges, où sont les chefs-d'œuvre d'Emmeling ; du musée d'Anvers, où fourmillent les Rubens, les Metsys et tant d'autres; du musée d'Amsterdam, l'un des plus beaux que je connaisse. Or, le musée de la Haye n'est pas au-dessous des précédens. Outre une foule d'autres pages admirables, il y a là trois chefs-d'œuvre qui peuvent rivaliser avec ce que la palette a jamais produit de plus parfait, savoir : *la Leçon d'anatomie*, de Rembrandt; *le Taureau au pâturage*, de Paul Potter ; *Siméon recevant l'enfant au temple*, toile de petite dimension, mais d'un fini exquis, jusque dans les plus minimes détails.

Que serait-ce, si je voulais vous parler de *la Vénus et Adonis*, de Rubens, ainsi que du portrait de ses deux femmes ; *de la femme avec une lampe*, de Gérard Dow ; des batailles, des chasses, et du *Chariot de foin*, de Wouvermans ; de l'*Alchimiste*, de Téniers ; *d'une scène d'intérieur*, par Metzu ; *de la famille Huygens*, et de différens portraits, par Van Dick ; *du Religieux*, par Philippe de Champagne (le même grand peintre dont votre compatriote, M. de Montcalm, possède une si admirable *Adoration des mages*); *de la Chute d'eau* et de *la Côte de mer*, de Ruysdael, ce splendide fabricateur de soleils couchans, etc. ! Si je voulais être complet, Monsieur, mon récit n'aurait pas de fin, et je veux que ce voyage en ait une. Je quitte donc le musée de peinture afin de vous conduire au musée de cu-

Digitized by Google

riosités japonaises et chinoises. Pour cela, nous n'aurons pas beaucoup de chemin à faire. Il est dans le même local que le précédent, mais au rez-de-chaussée. C'est une chose fort curieuse, Monsieur, que ce musée, même pour qui a vu la collection de Leyde. Il y a là des canons chinois, des boucliers chinois, des parasols chinois, des armures en laque de Chine, avec un masque, comme la *larva* ou *persona* des anciens (j'en ai fait graver un modèle dans ma reproduction des principales pièces de la *Galerie royale des armes anciennes d'Espagne*); une statue de grandeur naturelle, à tête mobile et en grand costume, de l'empereur de la Chine; des coffres, des meubles, des jeux, des instrumens de toute espèce; un petit théâtre avec des acteurs en scène; des peintures, des armoires, des palanquins; enfin, une île tout entière de vingt pieds carrés, avec les maisons, les hommes, les chevaux, etc.; seulement, comme Asmodée, c'est-à-dire la curiosité, est le Dieu qui préside à la reproduction de cette île, son auteur n'a donné aux habitations que trois parois, afin de laisser notre vue pénétrer à l'aise dans l'intérieur. Nous surprenons donc là les habitans du céleste empire dans toutes leurs occupations domestiques.

A côté de ces chinoiseries on a placé le justaucorps, la montre et la médaille que portait Guillaume-le-Taciturne, lorsqu'il fut assassiné à Delft, par Balthasar Gérards, ainsi que la balle de plomb extraite de sa blessure, les deux pistolets de l'assassin et une copie de la sentence de condamnation. J'ai aperçu là également le sabre de Ruyter, le bâton de commandement de l'amiral Tromp, la lunette d'argent du fameux corsaire Guillaume Credo, la truelle d'argent dont se servit l'empereur Alexandre, en 1814, à Saardam, lorsqu'on voulut construire l'enveloppe de l'habitation de Pierre-le-Grand; enfin, une maison de négociant hollandais du XVIIe siècle, de plusieurs pieds de hauteur, garnie de tout ce qui la composait alors. Ce bijou commandé par Pierre-le-Grand, probablement comme souvenir, lui coûta 30,000 florins, c'est-à-dire, plus de 60,000 francs. J'ignore comment il est resté en Hollande.

Après avoir ainsi rendu ma visite aux collections publiques, je voulus voir aussi les collections particulières. Grâce à l'obligeante entremise de M. Weninck, directeur de l'Académie royale de peinture, j'obtins la faveur d'examiner avec lui, le magnifique cabinet de tableaux de M. de Reus. M. de Reus est un ancien négociant de Rotterdam, sorti fort riche des affaires et qui s'est retiré à la Haye. Là il s'est fait construire une charmante maison à la porte *du bois*, près l'hôtel de Bellevue, et, joignant tous les ans quelques tableaux à ceux qu'il avait déjà, il a formé une collection qui monte en ce moment à 70 cadres, merveilleusement disposés comme voisinage et comme lumière. Voici le sujet des principales toiles que possède M. de Reus, avec le nom de leurs auteurs. 1° *Un paysage d'Italie*, de Both, ouvrage d'un ton chaud et d'un fini très-remarquable; *une halte de cavaliers*, par Wouvermans, que je regarde comme une des plus belles productions de ce maître; *un clair de lune*, par Vander Neer; *une nature morte*, par Weenix; *un grand paysage*, par Wynants, avec des figures de Vander Velde; *un bœuf et des moutons*, par Vander Does, tableau d'un fini précieux; *une femme buvant*, par Terburg; *un tableau de genre*, de Miéris, véritable miniature pour l'exécution, etc. N'est-ce pas là, je vous le demande, Monsieur, faire un admirable usage de la fortune? Ne vaut-il pas mieux cent fois vivre comme M. de Reus, entouré de chefs-d'œuvre immortels, que d'entasser écus sur écus, à la façon de vos richards méridionaux, à chapeaux râpés et en habits qui pouvaient passer pour neufs à l'époque de l'invasion des alliés?...

Je devrais aussi, Monsieur, vous parler de la collection de tableaux en miniature réunie par un homme de beaucoup de goût, M. Weimar, marchand de gravures; — de celle de M. le baron Verstolk van Zoelen, ministre d'État, laquelle contient des Ruysdael, des Rembrandt, des Metzu, des Hobbéma, des Roth, etc.; — de celle

Digitized by Google

de M. Steengracht van Ost Capelle, où j'ai vu des Dubuffe, des Décamps, des Koekoek, des Gudin, des Horace Vernet, mais qui, malgré ces tableaux modernes, offre aussi quelques belles pages anciennes; cependant je préfère vous dire un mot d'une toute petite collection, moins brillante, moins renommée, mais plus méritoire, peut-être encore, que les précédentes. Je veux parler de celle de M. Schinckel, imprimeur, qui, suivant l'exemple de M. Crapelet, chez nous, non-seulement tient, ainsi que lui, à perfectionner son art, mais encore publie à ses propres frais, comme faisait son confrère de France, les premiers monumens de la littérature de son pays. En effet, M. Schinckel a mis au jour la chronique hollandaise de Van Héelu, éditée par un jeune et savant docteur de l'université de Leyde, M. Joncbloet. Un matin donc je priai mon ami M. Jacob, libraire, de me présenter à M. Schinckel. M. Jacob y consentit et nous nous aventurâmes, à travers une multitude de canaux et de ponts-levis, jusqu'à Pavilloens-gracht, où demeure M. Schinckel. Nous frappâmes à une petite porte et nous fûmes introduits dans une petite maison aux escaliers étroits et garnis de tapis, comme toutes les maisons hollandaises. Notre aimable hôte, après nous avoir reçus avec grande cordialité, nous fit monter au premier, où est sa collection de tableaux, puis au second où sont ses livres, ses antiquités, ses manuscrits. Je restai, je l'avoue, stupéfait. Quoi! dans un si petit espace et avec une fortune modérée, qui n'a rien du faste et du luxe des grands seigneurs, voilà ce que peuvent la persévérance et le goût! Imaginez-vous, pour les tableaux, une salle carrée, toute tapissée d'admirables toiles, presque toutes modernes, et de ciselures superbes en argent, dues à de Viane, les plus belles que j'aie vues jusqu'à cette heure. Parmi les tableaux, j'ai distingué, surtout, *des animaux*, de Brascassat, qui deviendra, vous le verrez, le Paul Potter de la France; —un belle page de Van Os; —*un cavalier* de Moerenhorf, vieux grognard, comme en savent faire Charlet et Bellangé), arrêté devant une ferme; —*une jolie scène de joueurs*, par Eeckout, l'un des meilleurs peintres de la Hollande; — une toile de Gudin; — *des fleurs*, par Van Os; — *deux pâtres*, dont l'un fume; — une *marchande de souricières*, par Krusemann; *un paysage*, par Backuison; *des animaux*, de Verboecken; — un tableau dont les accessoires sont de Schelfout et les figures de Van Beveren; —une toile de Jacquant; —*un port de mer*, de feu Nuyen; *une vue de Hollande*, par Waldor, etc., etc. Au second étage M. Schinckel m'a montré quelques incunables, de beaux manuscrits à miniatures, des sculptures antiques et modernes, des ciselures, quelques beaux gobelets du XVIe siècle, dont l'un qui était destiné à faire boire, comme on disait, *rubis sur l'ongle*, représente le duc d'Albe; enfin, j'ai retrouvé là, pour un moment, l'hôtel de Cluny, de ce bon et tant regretté Dusommerard, notre père à tous tant que nous sommes, admirateurs du bric-à-brac, et chercheurs de vieilles choses.

Je sortis de chez M. Schinckel, enchanté, ravi, et comme je parlais avec enthousiasme des belles ciselures de Gérard de Viane, que je venais de contempler (remarquons en passant et entre parenthèses, que la *Biographie Universelle* ne mentionne pas le nom de cet artiste), M. Jacob me proposa de me conduire dans son magasin, pour m'y faire voir un magnifique recueil de gravures à l'eau forte, contenant des modèles de vases dus à ce maître. J'acceptai avec grand plaisir, car bouquiner est pour moi une chose délicieuse, et j'ai passé bien souvent, à Paris, malgré le soleil et la pluie, des heures entières livré à cette douce occupation, emplissant toutes mes poches et jusqu'à mon chapeau, d'*in-octavo* et d'*in-trente-deux*. Je suivis donc mon ami M. Jacob, et une demi-heure après j'avais dans les mains quarante-huit planches, supérieurement exécutées, représentant des vases de toute forme et de toute espèce, dus au grand artiste d'Utrecht. Cet ouvrage me parut d'autant plus précieux, que Brulhot, dans son *Dictionnaire des Monogrammes*

Digitized by Google

(Munich, 1833, t. Ier, p. 95), dit ne l'avoir jamais rencontré, et que les modèles originaux de quelques-unes des planches qu'il renferme, existaient encore, m'a-t-on dit, en 1800, dans la collection de M. Vosmaer, ancien directeur du cabinet de Guillaume V. Je voulus acheter, pour l'offrir à votre bibliothèque du musée Fabre, cet exemplaire; mais M. Jacob désirait le garder pour sa collection particulière, et je fus contraint de renoncer à vous faire ce cadeau, qui aurait tant réjoui votre spirituel et habile dessinateur Laurens.

J'allais sortir de chez M. Jacob, quand le hasard voulut qu'attiré par un débris de reliure jadis très-élégante, je misse la main sur un petit volume oblong. Je l'ouvris au hasard. C'était un manuscrit en papier fort, d'une écriture du XVIe siècle, que M. Jacob avait acheté quelque temps auparavant à une vente. Au folio de garde, je lus : — « *Anno* 1571 ; » puis, cette devise : « *L'attente nourrist*, suivie de cette mention : « *Appartient à Mademoiselle Catherine de Backère* , » et au-dessous, ces mots : « *Si Dieu plaist.* » Je me permettrai de vous citer, parmi les cinquante-deux pièces que contient ce manuscrit, la plupart insignifiantes et absurdes, la chanson suivante, *sur la victoire de M. le duc d'Anjou, frère du roi, en* 1589. Cette chanson que je soupçonne avoir été composée par quelque reître ou quelque lansquenet, vous donnera, par ses formes Ronsardiennes, par la coupe bizarre de ses vers et par ses rimes hasardées, une idée de la poésie des camps au XVIe siècle.

Duc jeune, au grand cœur, frère
D'un roy, nay de roy, père
A qui le tout puissant
A gardé cette gloire
D'une brave victoire
Ton bonheur accroissant ;

Prens-moi ceste couronne,
Triomphale environne
Des crespélés cheveux :
Montons sur la montaigne (*Sic*)
De Dieu, voila son ange
Nous demandant ses vœux.

Suy ton Seigneur Noblesse
De France, vangeresse
De la Romaine foy,
Bande victorieuse,
Des soldats glorieuse,
Suy le frère du roy.

Voila ton capitaine
En ta montaigne haultaine
Qui ploye ses genoux,
Estandant les espaulmes,
A Dieu chante les pseaumes
Qui a prin soing de nous.

Dieu a eu souvenance,
Des bons Francès de France
De sa loy protecteurs,
Qui par maintes années

Digitized by Google

Du seigneur des armées
Ont esté serviteurs.

Bien noblesse courtoyse,
Bien jeunesse franchoyse,
Rendez à Dieu vos vœux,
Et d'une voix plaisante
Chacun entre vous chante
Un pseaume gracieux.

Et le psaume suit, en effet, *accommodé*, dit le texte, *à ladite victoire, sur la voix* : « DAMES QUI AU PLAISANT SON, etc. » Voilà bien l'époque des guerres de religion, avec son mélange du profane et du sacré. Aujourd'hui nos soldats sont moins dévots, mais ils sont plus gais, plus railleurs, plus satiriques. Je me souviens, à cet effet, et ceci pourra vous servir d'exemple, d'avoir aperçu un soir où je me promenais, à Paris, au Champ-de-Mars, un groupe de soldats qui riaient à gorge déployée sur un tertre, en écoutant le loustic de leur compagnie. Je m'approchai et je vis un jeune tambour, à mine éveillée, à l'air narquois, qui amusait ses camarades en leur chantant une chanson en 74 strophes, composées, disait-il, *par un zéphir*. Voici un de ces couplets que j'ai retenu au hasard. Je ne vous le donne pas comme modèle de poésie.

A mon capitaine,
Sa femme, dit-on,
Deux fois par semaine
Écrit de Toulon :
«Reviens, mes amours,
»Reviens près de moi;
»Je t'aime toujours,
»Je meurs loin de toi. »
— Faut-il croire
Cette histoire ?...
Pour les cancans
Vivent les camps (*bis*).

Le reste ne valait pas mieux; les 74 couplets étaient à l'avenant et la chanson du jeune tambour consistait d'un bout à l'autre en une réaction contre les différens grades. L'esprit Français s'y vengeait en épigrammes des rigueurs de la discipline, et depuis le général jusqu'au sergent, du caporal au capitaine, tout, jusqu'au soldat lui-même, recevait une flèche à son tour.

Cependant, Monsieur, j'avais été présenté par M. de Bois-le-Comte à M. le baron Huyssen de Kattendyke, ministre des affaires étrangères, homme de la plus grande distinction et d'une aménité pleine de noblesse. J'avais trouvé chez lui et dans son aimable famille, un accueil aussi gracieux qu'hospitalier; non-seulement M. de Kattendyke m'avait invité à ses dîners diplomatiques, mais encore, en amateur éclairé des beaux-arts, il avait exigé que je lui fisse connaître mes deux grands ouvrages à gravures (*l'Armeria real de Madrid* et les *Anciennes tapisseries historiées de France*). Un soir donc que j'étais arrivé à son hôtel pour les lui montrer, entre quatre yeux, à ce que je croyais, je demeurai tout surpris de voir que, mû par l'obligeant intérêt qu'il portait à mes travaux, M. le ministre avait convoqué exprès dans son salon, pour les examiner, MM. les ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Russie, M. le chargé d'affaires d'Espagne, M. le chevalier Mazel, directeur du musée, M. Holtrop, bibliothécaire du roi, plusieurs

Digitized by Google

députés aux États-Généraux et différentes personnes de la maison de S. A. R. le prince d'Orange, ainsi que de celle de sa Majesté. Malgré mes hésitations, fort naturelles en présence de pareils juges, il fallut pourtant me décider à prendre la parole et expliquer à ces messieurs, ainsi qu'aux dames réunies autour de moi, le comment de toutes ces recherches sur l'art ancien et le pourquoi de ces reproductions bizarres des meubles, des armes, des costumes de nos pères. Jusque-là, j'avais cru, Monsieur, en véritable français, que des travaux aussi sérieux, aussi excentriques, si vous voulez, ne pouvaient être appréciés que dans le grand centre intellectuel composé d'artistes, d'hommes de lettres et d'antiquaires, qui se nomme *Paris;* mais je fus bien vite détrompé. De toutes parts les observations les plus justes, les critiques les plus fines, quelquefois aussi les louanges les plus délicates, m'arrivèrent. Je me croyais encore en plein faubourg St.-Germain, dans cet autre hôtel de ministre dont une femme, non moins spirituelle que madame la baronne de Kattendyke (Mme la comtesse de Salvandy), faisait si bien les honneurs. Je me retirai, Monsieur, heureux, je l'avoue, moins à cause, des éloges accordés par d'aussi illustres juges, à mes faibles travaux, que parce que je sentais qu'enfin nos efforts à tous, depuis quinze ans, n'avaient point été inutiles, et que, de la France, le grand mouvement artistique avait passé à l'étranger. Le dirai-je aussi, Monsieur ?... il y avait bien un peu d'orgueil dans le triomphe que je venais d'obtenir. Toutes ces chaudes sympathies qui se pressaient autour de moi, pauvre et bien obscur rechercheur de vieilles choses, espèce de *resurrectionman* de la science, me prouvaient la puissance énergique de la plume et de la pensée, même lorsqu'elles ne se mêlent pas aux choses de tous les jours, et je compris toute la justesse de cette phrase d'une femme célèbre (Mme Ancelot), que les livres sont des accords puissans, qui vont éveiller çà et là, en notre faveur, la chaude et cordiale sympathie des amis inconnus qu'on a dans le monde.

Le soir même, Monsieur, on parla de mes deux ouvrages chez Madame la princesse d'Orange; le lendemain il en fut question à la cour, et enfin, sur quelques mots flatteurs de MM. de Kattendyke et Schimmelpenning, Sa Majesté le roi Guillaume me fit écrire qu'elle me recevrait à midi. Ici mon embarras fut encore plus grand qu'il l'avait été dans le salon de M. le ministre des affaires étrangères. J'avais souvent obtenu audience de feu M. le duc d'Orléans. Mais, malgré sa noble et belle physionomie, sa haute naissance, et son air naturel de grandeur et de commandement, le prince royal ne m'en imposait pas. J'avais été son camarade de collége, et, si le respect ne m'eût retenu, je l'aurais traité en camarade, tant M. le duc d'Orléans avait l'art, par une affabilité qui partait du cœur, d'effacer, en quelque sorte, les distances; mais je n'avais jamais parlé à un souverain, Monsieur, et cette pensée seule m'effrayait. Sa Majesté le roi Guillaume, d'ailleurs, était, me disait-on, comme tous les princes de la maison de Nassau, un homme d'un caractère sévère; ses ministres, ajoutait-on, tremblent pour ainsi dire devant lui, et osent à peine lui demander la moindre faveur. Or, quel titre avais-je à son intérêt, à son indulgence? Aucun. J'étais donc bien loin d'être rassuré et je tremblais..... comme un ministre.

ACHILLE JUBINAL.

(*La fin au prochain Numéro.*)

— La Société archéologique de Montpellier, l'une de celles qui travaillent le plus et qui font le mieux, non-seulement dans le Midi, mais en France, vient de mettre au jour le N° 13 de ses publications. Ce numéro, qui forme comme les précédens, un beau cahier in-4° de plus de 100 pages, contient une savante Notice de M. Castelnau, conseiller à la Cour royale, sur le *Liber rectorum*; manuscrit qui faisait

Digitized by Google

partie des archives de l'ancienne université de droit de Montpellier ; — un Vocabulaire fort curieux, rédigé par M. Thomas, archiviste de la préfecture, des mots romans et languedociens dérivés du grec ; — enfin, une courte, mais intéressante dissertation de M. Jules Renouvier, sur la Cuve baptismale de Vias, qu'on fait remonter au XIIIe siècle environ, et qu'après d'inutiles efforts pour la faire restituer à l'église qui l'avait vendue comme du vieux plomb à un brocanteur, la Société archéologique de Montpellier s'est vue obligée d'acheter. Nous félicitons la Société de cette acquisition, en même temps que de sa nouvelle publication. C'est par des achats bien entendus, non moins que par des travaux intelligens et répétés, que les Sociétés archéologiques, fondations toutes nouvelles et encore incomprises de la foule, sont appelées à rendre de grands services. Aujourd'hui les Académies de province, où l'on récite des vers plus ou moins érotiques, et où l'on fait de longs discours (comme si nous n'avions déjà beaucoup trop de ceux que nous force à subir la Chambre des Députés), ont à peu près fait leur temps. Selon nous, elles ne tarderont pas à aller rejoindre dans le grand fleuve de l'oubli, toutes ces ridicules académies italiennes des *Inflammati*, dont les membres s'appelaient le *Brûlé*, le *Grillé*, l'*Ardent*; des *Solleciti*, qui avait dans son sein, le *Vif*, le *Rapide*, l'*Inquiet*; des *Vignajuoli*, qui écoutait les discours de MM. le *Coing*, le *Verjus*, l'*Échalas*, la *Serpe*; des *Oziosi*, des *Sonnolenti*, des *Rozzi*, etc. Il appartient à l'histoire, à la science, à l'archéologie, choses sérieuses, de remplacer toutes ces académies burlesques, où l'on s'occupait de verbiage sous prétexte d'éloquence, et de satire sous prétexte de poésie. Nos lecteurs apprendront donc avec plaisir que la Société archéologique de Montpellier se prépare à exposer au public, dans le local qu'on vient de lui accorder et qui se compose d'une des salles de l'ancienne bibliothèque de la ville, au musée Fabre, ses collections de sceaux, de plâtres moulés, d'antiquités romaines, gauloises, etc. En agissant ainsi cette Société ne peut que se concilier davantage la faveur du public et celle de l'Administration. Ni l'une ni l'autre ne lui ont jamais fait défaut jusqu'ici. Nous espérons qu'elles continueront à la soutenir et à l'encourager.

Le comité des arts et monumens a distribué récemment à tous ses correspondans, un volume in-4° d'instructions contenant la première partie de l'*Iconographie chrétienne*. Nous avons en ce moment sous les yeux ce grand travail. Il fait le plus grand honneur à M. Didron, le savant et zélé secrétaire du comité. On en comprendra toute l'importance, quand on saura qu'il est destiné à faire connaître l'*Iconographie de Dieu*, c'est-à-dire, la manière dont l'Être-Suprême (Père, Fils, Saint-Esprit séparément, et les trois Personnes ensemble sous la figure de la Trinité) fut représenté durant tout le moyen-âge, soit dans les miniatures des manuscrits et sur les verrières des cathédrales, soit sur les tapisseries qui ornaient la nef et les statues qui décoraient le chœur des églises, soit enfin par la sculpture sur les flancs des grandes Notre-Dame de Bourges, de Paris, de Reims, etc., lesquelles ne contenaient pas moins quelquefois de cinq mille figures peintes sur verre (comme au Mans), et de dix-huit cent quatorze statues placées à l'extérieur (comme à Chartres), c'étaient là de vé-

Digitized by Google

ritables poèmes, des *miroirs de l'univers*, comme on disait alors, de grandes encyclopédies artistiques, où se reflétaient à la fois la nature brute et la science, la morale et le dogme. Pour rendre plus sensibles les explications que M. Didron donne du nimbe, de la gloire, de l'auréole, de la croix, de la couronne, enfin des divers attributs des trois Personnes divines, on les a accompagnées de 150 gravures sur bois parfaitement exécutées, d'après les monumens originaux. Ajoutons que, pour ne donner aucune prise à la critique, le texte a été examiné, au point de vue sacré, par un savant théologien qu'avait désigné Mgr. l'archevêque de Paris.

— Notre collaborateur et ami, M. Thomas Wright, de la Société royale des antiquaires de Londres, membre correspondant de l'Institut de France, vient de publier, en Angleterre, chez l'éditeur John Russell Smith (Old Compton street, Soho, N° 4), un petit volume du plus haut intérêt, intitulé : Du Purgatoire de Saint Patrice, *ou Essai sur les légendes du Purgatoire, du Paradis et de l'Enfer qui eurent cours pendant le moyen-âge.* On trouve dans ce volume l'analyse exacte des visions de Saint Paul, de Charlemagne, de William de Tundale, du moine d'Evesham, d'Arthur, de Merlin, etc. L'auteur fait connaître également les descriptions burlesques que les jongleurs et les trouvères ont données de l'autre monde, le voyage de Saint Brandaines à la recherche du Paradis, que celui qui écrit ces lignes a lui-même publié en latin du XIe siècle, en prose française du XIIe, et en vers romans du XIIIe; l'histoire de Saint Columba, la vision de Lazare, etc. Ce travail curieux et important est accompagné de plusieurs pièces inédites en anglo-saxon, en allemand et en latin. Nous le recommandons vivement à tous ceux qui s'occupent de l'histoire littéraire du moyen-âge, et qui sont bien aises de savoir où le grand poëte italien, Dante, a puisé la première idée de sa divine comédie.

A. J.

GRAS, *Propriétaire-gérant.*

Digitized by Google

PHILOSOPHIE MORALE ET PRATIQUE.

Théorie de l'orgueil moderne.

—

(Marseille, 1844.)

CHAPITRE IV. — *Vanité, Importance, Impertinence, Dédain, Indifférence, Assurance, Dignité, Conviction, Foi.*

(Suite.)

Cette coquetterie, cette impudicité finissent par atteindre la charité et l'abnégation. On est plus occupé du prochain que de soi, quand on agit ou qu'on parle. Ce n'est pas pour soi, ou pour le spectacle qu'on arrive tard ou qu'on ouvre bruyamment sa loge. Dans le restaurant lambrissé d'or, on mange un plat substantiel pour soi et trois plats luxueux pour les voisins qui vous les entendent commander. Le cigarre lui-même, qu'un très-vaniteux moraliste (1) a cité une fois comme le symbole le plus net de l'égoïsme, le cigarre est bien moins fumé pour soi que pour les passans qui vous voient. Il n'est pas plus pour votre bouche que le lorgnon pour votre œil.

---

(1) Stendhal.

Digitized by Google

Ce régime doux et enivrant de faire toujours de l'effet, finit par rendre insensé, comme l'usage de la folle avoine ou du miel d'Héraclée. Une vanité en amène une autre ; on prétend aux grandeurs après le comme il faut, et l'on révèle à la risée publique ses turpitudes de parvenu ; on est ravi de son corps après l'avoir été de son esprit, et le curieux découvre le pied-bot de lord Byron, après avoir admiré sa belle tête. Le paon qui fait la roue, ne s'aperçoit pas qu'il étale une voix miaulante et des jambes hideuses.

S'il s'en aperçoit, il s'en console ; car la vanité a sa modestie et son désintéressement. Le besoin de faire parler de soi, qui fait arriver tant de Gascons au bâton de maréchal, tant de Girondins à la tribune, a capitulé avec la nécessité de reconnaître des supérieurs, de les flatter, de s'incliner, de s'effacer publiquement devant eux. En ce cas, l'homme que nous proclamons le plus éminent de notre siècle, n'est le plus souvent que celui que nous reconnaissons pour notre supérieur immédiat. L'amour-propre ne dédaigne pas un compromis avec la modestie, quand il doit nous assurer la seconde place. D'autres fois nous prenons l'ambition de César, qui aimait mieux être le premier dans un bourg que le second à la ville. Le littérateur se fait chef d'école dans le grotesque, le laid, le galimatias, le vieux français, le narré trivial, l'éloquence familière. Le peintre se fait chef d'école dans les dessus de portes, les ébauches, la couleur sans dessin, le dessin sans couleur ; on est premier d'un genre secondaire ; on est le plus notable des inconnus ; on est prince de la médiocrité ; ce qu'il y a de plus singulier, on est de bonne foi dans l'accouplement de ces idées, de ces mots contradictoires. On obéit à cet engouement, palliatif de la faiblesse qui l'engendre, en attendant que la mode le protège et le propage. Il supplée au défaut d'élévation dans les vues, de justesse et de suite dans les idées. Il donne, pour quelque temps, le zèle, la patience et presque l'enthousiasme et la conviction.

Ce que le vaniteux poursuit en vagues succès et en super-

Digitized by Google

ficielle admiration, l'important espère le réaliser avec moins de surface, mais plus de solidité et de profondeur. La foule le connaît moins, mais le public choisi l'estime et le considère; les grands en font cas, l'état ne peut se passer de ses lumières; vous aurez tôt ou tard besoin de son crédit, de son patronage. Tous les degrés de sa carrière sont de hautes positions. Commis, il était la cheville-ouvrière de la maison Laffite, du Ministère de l'intérieur; banquier, il était l'oracle de la Bourse; préfet, on a élevé pour lui les Basses-Alpes ou l'Ariège au rang de grande préfecture; entrepreneur de journal, il dédaigne d'écrire, il préfère guider l'opinion publique, conseiller les autres, les recommander à l'attention des ministres; secrétaire d'un général, c'est lui qui rédige les bulletins; il faut sa protection pour s'être distingué dans la bataille; valet de chambre du général, il dispose des grades, peu s'en faut qu'il ne fasse les plans de campagne. L'importance peut descendre plus bas encore, au garde-champêtre, au suisse de paroisse, au portier d'académie.

L'important a besoin de votre confiance; il la capte par les moyens de douceur. L'impertinent se montre plus convaincu; il ne plaide pas sa valeur, il vous la signifie, fière et hostile. Quand l'impertinence est escortée de sérénité, de galanterie, de moquerie élégante, elle est une des manifestations de la richesse et de la grandeur.

Si le contentement de soi-même est le sentiment de sa force, sans préoccupation hostile au prochain, c'est de l'assurance.

Si le sentiment de la force est à l'état de quiétude parfaitement balancée entre soi et autrui, ce sera de l'indifférence. Mais combien cette neutralité est rare! Les chimistes disent d'un corps qu'il est neutre, lorsqu'il n'est ni acide ni alcali. L'indifférence des hommes a toujours une certaine âcreté. Dans les relations de société où la charité chrétienne est dégénérée en bienveillance, en urbanité ou en politesse, vous voyez, tous les soirs, quelque grand personnage écouter avec intérêt une historiette, une explication, une confidence, qu'interrompt l'arrivée d'un visiteur avec lequel le personnage va

Digitized by Google

entamer un autre colloque, auquel il paraît porter la même effusion, attacher le même prix. Vous n'aviez pas achevé votre histoire, vous n'aviez pas complété votre explication; vous abordiez à peine la confidence. Le personnage est maintenant inoccupé; il ne se rapproche pas même de vous pour vous demander la suite ou la fin; il n'y pense plus. Serait-ce une erreur? Voudrait-il vous laisser voir que des intérêts minimes comme les vôtres ne peuvent l'occuper plus d'une demi-minute; qu'un infime comme vous ne doit monopoliser ni son temps ni ses loisirs? En tout cas, écoutez comme on traite les absens, ou seulement ceux qui sortent, et ayez soin de sortir le dernier. Voilà l'indifférence la plus neutre; en voici une un peu au-dessous de la neutralité. A une table de pensionnaires, un enfant s'amusait à rouler son verre. Le camarade placé vis-à-vis, remarque un moment le verre lancé plus fort que de coutume; il se hâte d'enlever couvert, assiette, couteau, tout ce qui pouvait arrêter le cylindre roulant, qui atteignit le bord de la table et alla se briser sur le pavé. Qu'on juge maintenant de l'acidité ou de l'alcalinité d'une indifférence non tempérée par la politesse, par l'enfance ou par la camaraderie.

Si la préoccupation relative au prochain se manifeste par un mépris passif, on l'appelle dédain : on aurait dû lui donner un nom anglais, car c'est une importation britannique. Le Français du XIXe siècle, lassé des vieilles accusations de légèreté, a adopté le sérieux lourd et triste que le gentleman (lisez bourgeois) oppose à la morgue de la noblesse anglaise et ricoche ensuite sur les inférieurs. Dans les deux cas, il repousse la familiarité par le respect. C'est une triple hypocrisie; car, d'en haut, la familiarité lui plairait autant qu'elle le blesserait d'en bas, et le respect apparent pour les deux côtés, est monopolisé par le centre. Au surplus, tout est faux, glacial et déplorable dans ce travers qui domine notre temps. Si l'ancien caractère français, léger, volage, rieur, ne convient pas à l'âge mûr, il est au moins excusable dans l'âge des plaisirs et des illusions. Le jeune homme moderne, enveloppé d'un dédain

Digitized by Google

sombre, a fini par prendre au sérieux un extérieur qui aurait dû n'avoir que la durée d'une mode. Il est devenu amer, défiant, pessimiste. Après un examen court et superficiel, il proclame le monde rempli de cœurs faux, d'esprits médiocres, de fripons et de scélérats. Que fera-t-il, bon Dieu ? Que pensera-t-il, quand il aura du monde une véritable et longue expérience?

S'il arrive à une infatuation de soi, un peu moins amère pour le prochain, un peu moins sentie et surtout plus habilement contenue, il possédera la dignité telle que l'entend l'âge mûr. On arrive à douter de soi, après avoir eu de bonnes raisons pour douter des autres.

A tout âge, l'aptitude pour la conviction est un privilége de la complexion de l'âme. Ce privilége est rare, mais il donne le bonheur, il commande le respect, il rend la volonté ferme, l'esprit net. Étonnez-vous que tout le monde y prétende, que tout le monde en parle, que tout le monde l'affiche. L'anarchiste qui veut arracher les masses à la discipline ; le socialiste qui prêche la communauté des femmes et des biens ; l'athée qui nie l'harmonie des mondes, la grandeur et l'existence de leur architecte; le moraliste qui nie la responsabilité de l'homme, et, par conséquent, son intelligence et sa liberté ; tous abritent leurs doctrines sous le grand nom de conviction. Pauvres aveugles ! Ils n'ont pas remarqué que conviction était un rayonnement de la foi. Dans la science, comme dans la morale, comme dans la religion, la foi est indispensable pour le maintien, pour le progrès de l'édifice. Que si, à des époques désastreuses pour l'humanité, la foi chancelle ou succombe, les négations sont incapables de rien mettre à la place, ne peuvent donner des convictions, mais des doutes.

Si les convictions mensongères s'affichent, les vraies convictions sont plus difficiles à apercevoir. La foi a un laisser-aller tranquille, une sorte de pudeur à qui il faudrait presque la perspective du martyre pour la confesser bruyamment. Notons bien qu'un homme n'est pas, dans tous les jours de la vie, sérieux au même degré ; il n'attache pas la même importance à

Digitized by Google

tous ses actes. J'ai été souvent frappé du disparate qu'il y avait entre un livre et la conversation de son auteur, entre les opinions professées à la tribune et les actes de la vie publique ou privée. La conversation, le discours étant improvisés, nécessiteraient-ils plus croyance ? Et le reproche de mauvaise foi devrait-il atteindre le livre et l'action? Ne nous hâtons pas de conclure ainsi. La vanité peut improviser et mentir ; la conscience sait calculer. Dans un monde en proie au doute et au persifflage, tous les sentimens religieux, tendres, mélancoliques, tout ce qu'il y a dans notre âme de naïf, de délicat, de noble et de poétique, ne saurait se faire jour sans réserve, et précisément, parce que la malveillance est toujours disposée à transposer les apparences, elle mérite bien qu'on la prenne parfois dans ses piéges, qu'on la force à l'estime sans avoir brigué son admiration.

EUSÈBE DE SALLES.

(*La fin à un prochain Numéro.*)

Digitized by Google

SILHOUETTE LE GABIER.

ÉPISODE MARITIME.

I.

Parmi les Physiologies sans nombre dont on a encombré la librairie dans ces derniers temps, on a oublié la plus originale, celle qui présentait le plus de titres à être observée, méditée et révélée aux deux tiers des hommes qui l'ignorent complétement. C'est la *Physiologie du marin*. Les vicissitudes auxquelles le marin est exposé, sont inouïes. Il faut, pour s'en rendre compte, avoir, comme lui, exploré l'océan dans son immensité, défendu pas à pas sa vie contre ces vagues affamées de cadavres, qui blanchissent les cheveux et rident le front avant trente ans. Il faut avoir comme lui naufragé à l'entrée du port, esquivé la pointe des éclairs, bravé la famine, soutenu l'épouvantable choc des lames, canonné les vaisseaux ennemis et les trombes monstrueuses, opposé un front d'airain à la rafale qui hâle la chair et change une mer unie et calme en montagnes mouvantes, échevelées et fumantes comme les cavales sauvages qu'on traque dans leurs vierges déserts.

Digitized by Google

Le marin n'a dans son cœur qu'un désir, qu'une pensée : la terre. La terre est pour lui le paradis qu'il rêve dans ces immensités de l'océan, où son œil n'aperçoit que le ciel et la mer, et où pourtant il meurt d'ennui, après qu'il y a dépensé, en trois jours, l'or qu'il s'est épargné par des privations de tout genre dans une campagne de trois ans.

Il y a un mot qui n'existe pas et que je voudrais inventer pour définir la joie qu'éprouve le marin, lorsque, des profondeurs de l'horizon, il salue les montagnes natales après une longue absence. J'ai souvent assisté, sur le quai de Toulon, au débarquement des marins. Il y a dans leurs cœurs, dans leurs yeux, dans leurs gestes, dans tout leur être, des sentimens de bonheur, de folle joie, de furieux transports, qu'eux seuls, je crois, peuvent comprendre et ressentir, et qu'il est impossible d'analyser, même avec la pensée. Au point où le débarquement a lieu, s'élève un nuage de tabac que je défie au mistral le plus obstiné de dissiper. Là, les matelots se balancent comme les vagues, se heurtent comme elles, chantent et crient comme elles : c'est la mer personnifiée, c'est un océan d'hommes qu'agite, bouleverse et électrise la tempête de la joie. Les liqueurs et le délire bruyant qu'elles enfantent, bouillonnent dans leur tête et dans leur poitrine. Ils marchent comme s'ils allaient renverser tout ce qu'ils rencontrent ; ils ont tout oublié : leurs navires, leurs chefs, leurs souffrances ; ils ne voient plus rien que la terre et les plaisirs, sur lesquels ils s'abattent comme des vautours affamés.

C'est dans une de mes promenades du soir, sur le quai de Toulon, que j'entendis réciter, par un matelot, l'histoire que je vais raconter. Il y manquera malheureusement l'originalité du récit que je n'ai pu conserver. Un canot, monté par un officier et six matelots, venait d'accoster le quai. L'officier, qui se rendait au théâtre, intima l'ordre aux canotiers de ne pas s'éloigner de la barque jusqu'à son retour. A dix heures, la *chaîne* qui ferme le port, s'ouvre pour laisser passer les officiers qui reviennent du spectacle et retournent à bord. La ville et la rade,

Digitized by Google

comme deux jeunes beautés qui se parent de diamans pour le bal de la nuit, s'illuminaient de tous côtés, et les canotiers, pour se sauver de l'ennui qui les assiège toujours, lorsqu'ils ne trouvent rien pour dépenser l'activité ardente que l'air de la mer infuse dans leur sang, demandèrent au plus vieux d'entre eux l'histoire de leur vieux ami, Silhouette, qu'il leur raconta à peu près ainsi :

II.

« Le 26 septembre 1842, le magnifique vaisseau, la *Ville-de-Marseille,* dérapa son ancre qui dormait dans la rade de Toulon, et appareilla pour se rendre à Rio, où il transportait l'ambassadeur français, M. le baron de Langsdorff. Une bonne brise carabinée enflait toutes ses voiles. Le lendemain matin, à la pointe du jour, il passait par le travers de Mahon, dessinant sur la Méditerranée un immense coude pour atteindre Gibraltar, et filant cinq nœuds à l'heure.

»Silhouette, excellent gabier, attaché à la timonerie, était occupé, sur la dunette, à dégager une drisse de flamme qu'un coup de vent avait égaré au milieu de la forêt de cordages du vaisseau. Il tomba à la mer. Personne ne l'aperçut. Les vaisseaux sont des villes mouvantes, dont la moitié des habitans ne connaît pas l'autre. La disparition d'un homme n'y est souvent aperçue et signalée qu'à l'appel. C'est ce qui eut lieu, en effet. On regarda de tous côtés : les cimes blanches des flots se montrèrent seules aux regards avides et consternés des confrères de Silhouette. L'acte de disparition et de mort fut dressé, et le vaisseau continua majestueusement sa route avec un homme de moins. Selon un antique usage maritime, l'équipage de la *Ville-de-Marseille* délivra au marin mort un congé pour l'autre monde. C'est à ce congé de l'éternité qu'ont droit seulement ceux qui disparaissent dans la mer.

»Lorsqu'on plonge de toute la hauteur d'un vaisseau, on fait une visite forcée aux profondeurs de la mer. L'ascension pour

Digitized by Google

remonter à la surface, est plus longue de moitié à opérer que la chute. Lorsque Silhouette respira l'air frais et rapide de la Méditerranée, le vaisseau était déjà à plus de cent mètres loin de lui. Il cria, les vagues crièrent dix plus fort que sa voix et la couvrirent. Elles se dressèrent entre le vaisseau et lui comme des collines. Le vaisseau disparut et les cris du matelot se perdirent dans le fracas des flots. Lorsqu'il se trouvait dans l'abîme que la vague creuse en se soulevant, il ne voyait plus que cet abîme et le ciel. Lorsque la vague l'enlevait sur sa croupe et promenait sa tête sur sa cime, comme le sauvage promène au bout de sa lance la tête de l'ennemi terrassé, il distinguait loin, bien loin, un groupe de montagnes noires. C'était l'archipel des Baléares.

»Le courage des marins est pareil à la poudre; un éclair l'embrase. L'éclair qui embrase le courage, c'est le danger. Le courage du matelot s'alluma à l'instant même. Silhouette était un robuste nageur. Il fit un signe de croix et nagea avec résolution vers les Baléares où l'attendait la vie, comme Léandre s'élança vers le phare où l'attendait sa bien-aimée Héro; il nagea trois heures sans rien perdre de ses forces. Pour connaître l'heure, le marin n'a qu'à interroger la hauteur du soleil. Cette horloge vaut toutes les autres, et donnerait des démentis formels aux montres les plus exactes.

»La terre semblait fuir devant le naufragé. Il s'aperçut avec désespoir qu'il lui serait impossible de l'atteindre. A cette douleur, à ce découragement terrible vint se joindre la crainte d'être dévoré par les requins qui pullulent dans ces parages, où l'on dirait qu'ils se sont donné rendez-vous, et où ils sont aussi nombreux que les brins d'algue.

»Je conçois que Décius se soit dévoué aux Dieux infernaux; je conçois que les trois cents Spartiates des Thermopiles se soient dévoués à une mort certaine, à la gloire d'une défaite; je conçois tant d'autres dévouemens sublimes dont l'histoire rayonne: ceux qui ont accompli de si grandes choses avaient leurs raisons pour agir comme ils l'ont fait. Mais, se dévouer aux

Digitized by Google

requins est, je crois, un sacrifice au-dessus des forces humaines, parce qu'il ne rapporte aucune gloire et n'est utile à personne. Silhouette aperçut une manne qui flottait à la surface de l'eau. Cette manne eût pu lui être d'un immense secours pour le soutenir. Eh bien ! il eut peur que quelque requin ne s'en fût coiffé et ne guettât, caché sous cet observatoire suspect, l'instant où, le corps épuisé de fatigue, il viendrait s'y reposer. A l'idée d'être avalé par ces hideuses gueules, il s'éloigna de la manne aussi rapidement que ses forces le lui permirent. Les requins ne sont pas des baleines, pensa-t-il, et les marins français ne sont pas des Jonas.

»Il était onze heures du matin. Depuis cinq heures le matelot luttait contre la mort avec une constance inouïe. Le vent ne soufflait plus et le soleil d'automne dardait ses longs rayons de feu sur ces climats où règne un éternel été, où la brise du levant apporte mille parfums orientaux aux orangers, aux palmiers et aux citronniers toujours verts, dont Majorque et Minorque sont couronnées. Silhouette avait fait sa dernière prière à Notre-Dame-de-la-Garde, et dit adieu pour toujours à sa mère et à sa fiancée. Il devait se marier au retour de ce voyage. Le vertige de la mort grondait déjà dans sa tête. En regardant pour la dernière fois le ciel, il aperçut un brick marchand qui cinglait droit sur lui. Depuis que les naufragés de la *Méduse* découvrirent l'*Argus* qui venait les sauver, aucun cœur d'homme n'avaient plus ressenti ce qu'ils éprouvèrent. Silhouette éprouva cette crainte violente, cette espérance haletante, cette joie souvent mortelle qui font battre le cœur jusqu'à le briser. Il cria, il cria, il fut entendu, et dans moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, la chaloupe du brick s'élança vers lui pour le recueillir. Il cramponna, par un effort désespéré, sa main crispée sur le flanc de la chaloupe, où les marins qui la montaient l'étendirent évanoui. La Providence que l'homme heureux nie ou qu'il appelle le hasard, venait d'accomplir un miracle : Silhouette était sauvé.

»Le capitaine du brick voyageait en compagnie de sa femme,

Digitized by Google

que le mal de mer et la tempête n'avaient jamais pu épouvanter. Cette héroïne joignait à la sensibilité féminine le courage et la force de tout ce qui vit sur les flots. Une grande dame de nos salons se fût évanouie à l'aspect d'un cadavre qui semblait n'avoir plus que deux stations à faire, l'une à la morgue et l'autre à la tombe; mais la femme du capitaine fit chauffer d'épaisses couvertures et en enveloppa Silhouette avec une sollicitude toute fraternelle. Sans cette femme, le matelot, bien que sauvé des flots, serait mort infailliblement; mais Dieu n'accomplit jamais un miracle sans l'entremise d'un ange.

»Trop de zèle faillit pourtant changer l'ange en inquisiteur, ce qui est l'antipode d'un ange. Voyant que la vie ne revenait pas au matelot, la femme du capitaine qui n'avait jamais entendu parler de l'homœopathie (la plus grande découverte du siècle, sans contredit), crut, par un excès de chaleur, pouvoir chasser le froid mortel qui glaçait, dans ses veines, le sang de Silhouette. A cet effet, elle fit chauffer ses FERS à repasser et les promena sur toute la surface du corps inanimé du marin, absolument comme elle aurait fait sur une chemise. L'opération fut longue et douloureuse, mais ce remède, pire que le mal, triompha. A huit heures du soir, Silhouette revint à la vie.

»Trop épuisé pour ressentir ses souffrances physiques, trop brisé pour recueillir des souvenirs, il se laissa aller à cet affaissement d'âme et de corps que suit toujours un sommeil fiévreux d'abord, comme un cauchemar, puis lourd et silencieux comme la mort. Lorsqu'il s'éveilla, le soleil éclairait magnifiquement ces îles panachées de palmiers et d'aloës, ces radieuses filles de la mer, dont le plus célèbre prince de la maison de Barcelone fit, il y a six cents ans, en écrasant la domination maure dans les Baléares et dans le royaume de Valence, le plus beau jardin de l'Espagne, l'Éden de l'Aragon, splendide et radieuse création, où le plus grand de nos poëtes et de nos philosophes s'exila pendant tout un hiver entre le ciel et la mer.

Digitized by Google

»Silhouette ouvrit lentement les yeux, croyant sans doute être en l'autre monde, et tremblant à la pensée de ce qui allait lui arriver : son âme chrétienne n'était pas sans reproche.

» Le capitaine du brick se tenait debout au chevet de son hamac, épiant avec anxiété l'instant d'adresser la parole au ressuscité.

» — Mon ami, lui dit-il, vous sentez-vous la force de vous lever ?

» — Je n'en sais, ma foi rien, murmura Silhouette.

» — Savez-vous où vous êtes ?

» — A bord d'un brick marchand qui m'a pêché sur l'eau, dit le marin, qui reprenait ses sens et ses souvenirs.

» — Hé bien, mon cher, vous empêchez mon brick de marcher.

» — Moi, j'empêche votre brick de marcher ?

» — La preuve c'est que nous sommes presque à la même place où nous vous sauvâmes hier à midi, et que sans vous à bord, la brise de cette nuit nous eût fait filer huit nœuds à l'heure vers notre destination.

» — Capitaine, je comprends un peu l'espagnol; mais le vôtre m'est tout-à-fait inintelligible. A moins que je n'aie avalé une quantité d'eau qui pèse plus que votre navire, je ne vois pas en quoi je puis retarder sa marche.

» — Je m'explique, dit le capitaine. Écoutez. Nos lois sanitaires sont très-sévères et très-rigoureuses. Elles défendent de porter secours à qui que ce soit en mer, à moins d'être passible d'une amende très-forte et d'une longue *quarantaine*. L'une et l'autre peuvent m'être imposées si je vous garde à bord. Ce serait mal payer le service que je vous ai rendu, que de m'exposer à une amende dont mes affaires souffriraient, et à une quarantaine dont ma cargaison de marchandises ne peut subir le retard. J'ai rempli le devoir imposé par l'humanité à tout homme de cœur ; remplissez le vôtre, mon ami, en m'obéissant.

» — J'entends, répliqua Silhouette avec colère, tandis que l'idée d'être dévoré par les requins venait lui frapper la tête

Digitized by Google

comme une balle. J'entends. Vous voulez que je reparte à la nage, et pour cela, vous m'avez fait rôtir, afin que vos requins trouvent le morceau meilleur. Les requins et les matelots espagnols sont frères; ils se font des politesses et se servent des déjeûners. Je ne quitterai pas le bord, capitaine, ou vos matelots me lanceront à la mer.

» — Vous avez une mauvaise opinion de l'hospitalité espagnole. Nous sommes éloignés d'un quart d'heure de la côte. La chaloupe va vous y déposer. Vous en serez quitte pour une visite de douaniers qui vous prendront, sans doute, pour un ballot de tabac vivant....

» — Ou pour un monstre marin, ajouta Silhouette, en examinant son corps couvert d'écailles de peau brûlée.

» — Vous pourrez de là regagner Mahon, qui n'en est éloigné que d'une lieue, et voir votre consul qui vous rapatrira,

» — Merci, capitaine, dit le marin, en sautant sur le pont; Dieu vous rendra ce que vous m'avez donné de soins et de vie. Ma reconnaissance vous est acquise pour l'éternité. En quelque lieu du monde que vous vous trouviez, mes bénédictions vous y suivront, vous et les vôtres. Adieu.

»Il embrassa l'équipage, et la chaloupe le déposa sur la grève espagnole, un quart d'heure après. L'ange qui l'avait sauvé se déroba à sa vue; mais son zèle trop ardent n'en avait pas moins transformé en charbon l'épiderme d'un des plus robustes matelots qu'eût jamais vu le port de Toulon.

»Lorsque le brick marchand vira de bord pour gagner le large, Silhouette lut en grosses lettres sur l'arrière : *San Antonio. Malaga.*

»Le premier insulaire auprès duquel il s'informa de la route de Mahon le regarda fixement, rit d'abord, puis jeta dans la campagne un cri sauvage, auquel cent autres cris répondirent, comme dans nos campagnes tous les chiens des environs répondent au premier aboiement de l'un d'eux. *Boullangere! Boullangere!* criaient à tue-tête les paysans, et les pierres accompagnant bientôt ces paroles, Silhouette en sentit siffler à ses

Digitized by Google

oreilles quelques-unes auxquelles il soupçonna le diamètre et la rapidité d'un boulet. — Allons, dit-il, en prenant le galop, je suis destiné à être martyrisé. J'ai failli être noyé comme une sultane infidèle ; peu s'en est fallu qu'on ne me rôtit vif comme saint Laurent, et maintenant on va me lapider comme saint Étienne. Il est désolant d'être martyr malgré soi.

»Et il courut, il courut à travers une pluie de cailloux, effrayé par les anathèmes d'une foule exaspérée, dont il n'avait nullement provoqué la colère. Guidé par cet instinct de bonheur qui, dans les grandes crises de la vie, nous inspire toujours quand la réflexion ne détruit pas l'impulsion qu'il nous donne subitement, il s'était dirigé droit sur Mahon. Il y arriva en plein jour, en costume de nageur et les pieds ensanglantés. Sans rencontrer d'autres obstacles que les rires moqueurs et les huées de la populace, il atteignit enfin la maison consulaire, où il trouva asile et protection pendant un mois. Le consul, après s'être plus diverti de l'Odyssée du marin français, que de celle d'Homère qu'il possède traduite en une vingtaine de langues, le rapatria sur un navire d'Agde qui arriva à Marseille, le 27 octobre. Silhouette se dirigea immédiatement sur Toulon et il arriva au bureau des *Revues*, le 30.

»Là, il trouva des officiers de marine avec lesquels il avait navigué, et qui s'intéressèrent vivement à lui. On lui conseilla d'écrire à l'amiral Baudin, préfet maritime à Toulon ; il écrivit et porta lui-même sa lettre à l'amiral. Malheureusement, il fut forcé de faire antichambre pendant quelques heures, et d'exposer à l'aide-de-camp de l'amiral le motif de sa visite. Maintenant qu'on ne croit plus aux miracles, parce que leur grand nombre aveugle, il est complétement inutile, lorsqu'on en a vu ou qu'on en a été le sujet, de vouloir le faire accroire, surtout aux grands. L'officier repoussa le matelot avec des paroles ironiques et dures, ne lui permit pas même de laisser sa lettre, et lui dit, en le quittant à l'escalier : Estimez-vous heureux que je ne vous considère pas comme déserteur et ne vous fasse punir comme tel.

Digitized by Google

»Le matelot sortit la rage au cœur, étant sur le point de recommencer, chez l'amiral, la fameuse scène de Jean Bart à la cour de Louis XIV. Quelques amis qu'il rencontra en sortant de la Préfecture, lui demandèrent avec un étonnement incroyable : Comment! tu n'as pas été mangé par les requins? Et comme si tous ceux auxquels il s'adressait s'étaient entendus pour lui faire la même question, à la fin de son histoire qu'il ne pouvait se lasser de répéter, on lui répondait : Et tu n'as pas été mangé par les requins?

»M. Cheillant, sous-commissaire aux revues, qui connaissait ce matelot depuis long-temps, et qui l'aimait, comprit que si ce genre de vie continuait pour son protégé, il en deviendrait fou. Il écrivit au commissaire-général de la marine, M. Samson, lui exposa l'état exceptionnel de Silhouette, le priant de demander au Préfet maritime ce qu'on devait en faire. L'ordre de l'amiral portait que Silhouette serait mis en subsistance sur la gabare la *Dore*, jusqu'à ce que la *Ville-de-Marseille* eût confirmé la véracité de son récit.

»Deux mois après, le procès-verbal de disparition de ce matelot arriva aux Revues, et de là, au Ministère de la marine. Alors, ne sachant plus que faire d'un marin légalement noyé ou digéré vif dans les entrailles inhospitalières de quelque requin espagnol, on proposa de le congédier, et, quelques jours après, Silhouette lut, avec les yeux pleins de pleurs de reconnaissance pour ses bienfaiteurs, l'ordre de congé qui le rendait à la liberté, à son village, à sa mère et à sa fiancée. »

— Et s'est-il marié? demanda un des auditeurs.

Au moment où le narrateur allait répondre à cette question, deux épaulettes reluisirent sous les réverbères qui éclairent le sommet du port que couronne la statue de saint Roch, debout sur la corniche de l'Intendance sanitaire. Le sifflet du maître fit entendre sa rossignolade dans le canot, où les matelots sautèrent avec une agilité de gazelle.

— Pousse, dit l'officier, d'une voix rauque et brève.

Le canot s'éloigna du quai avec la rapidité d'une flèche, et

Digitized by Google

bientôt je n'entendis plus que le bruit monotone et cadencé des avirons qui emportaient la fin de l'histoire de Silhouette le gabier sur la rade noire et calme.

III.

Quelques mois plus tard, je me trouvais dans la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde, bâtie sur le cap Sicier, d'où l'on aperçoit, comme un immense panorama, la Méditerranée, Toulon, l'archipel de vaisseaux hérissé dans sa rade, et toutes les villes qui jalonnent la côte jusqu'à Marseille. J'y accompagnais un ami, un marin, qui allait accomplir un vœu. Tandis qu'il prosternait son front aux pieds de la Patronne des marins, *Maris stella*, moi, profane curieux, j'allais regarder les innombrables *ex voto* dont la foi et la reconnaissance des matelots échappés aux naufrages, ont enveloppé la Mère du Christ. Un petit tableau, dont la peinture, toute fraîche, annonçait une date récente, fixa plus particulièrement mon attention. Il représentait un jeune marin et une jeune fille à genoux sur les marches d'un autel, où un prêtre les bénissait. La Vierge apparaissait dans le ciel du tableau, rayonnante et sublime, et, sous cette fête touchante de bonheur nuptial que présidait la Reine des flots, une courte inscription retraçait le miracle opéré par elle en faveur d'un marin français, nommé Silhouette.

CH. PONCY, *ouvrier maçon.*

Toulon, 1844.

Digitized by Google

ARCHÉOLOGIE.

Examen du Cours d'antiquités monumentales professé à Caen,
par M. DE CAUMONT.

—

Bordeaux, 1844.

Lorsqu'une réaction doit s'opérer dans l'art, il est naturel que le monument qui l'annonce, se fasse sentir en premier lieu sur les œuvres qui absorbent, à cet instant, le plus d'efforts humains. De nos jours, cette activité s'exerce dans les productions littéraires ; le style devait donc recevoir et refléter, le premier, les modifications que la dégénérescence de la littérature du siècle de Louis XIV présageait depuis long-temps. Tout le monde a encore présentes à l'esprit les querelles que les OEuvres de M. Hugo, enfans développés de Chénier et de Châteaubriand, firent éclater ; aujourd'hui le temps de la dispute est passé, et, comme toujours, la lutte a enfanté le progrès. Or, le progrès reste.

Mais ce n'était pas en littérature seulement que ces symptômes

---

Nota. — Le cours de M. de Caumont, l'un des enseignemens archéologiques les plus remarquables qui aient eu lieu en France, a été professé en 1830 ; il forme plusieurs volumes. Il n'est question ici que du 6e et dernier qui a paru assez récemment.

Digitized by Google

annonçaient une révolution ; c'était dans tout le domaine de l'art. Après le style est venue l'architecture ; l'architecture, jadis symbole presque universel de l'humanité, devait bien occuper la seconde place. Lorsque son tour est venu, les esprits étaient tous prêts à recevoir une révolution que faisait pressentir la révolution déjà opérée en littérature.

D'ailleurs, l'opposition la plus difficile à vaincre est, en pareille circonstance, celle des érudits, des savans. Or, un grand nombre d'archéologues, d'antiquaires, retirés dans le silence de leurs cabinets, admiraient ces saisissans monumens gothiques, qui, en dépit de toutes les opinions reçues et professées publiquement, leur semblaient révéler le génie de générations fortes et puissantes. Bien des mémoires, bien des brochures pourraient être cités comme démonstration de ce fait. Dès 1824, M. de Caumont, comprenant la beauté des monumens du moyen-âge, s'attacha à leur étude, travailla à leur classification archéologique, et publia une simple brochure ayant pour titre : *Essai sur l'Architecture religieuse du moyen-âge*. En 1830, le même sujet fut, pour ce savant, l'objet de leçons, dans lesquelles la même matière reçut beaucoup de développement, et, peu de temps après, la publication de son cours fut entreprise. La Société archéologique française fut alors fondée, et servit aussi puissamment à propager le goût de l'étude de l'architecture du moyen-âge. Jusqu'à présent cependant, nous voyons ce goût à peu près renfermé dans une ville, dans une province tout au plus. Caen, la Normandie, voilà les lieux seuls où ces idées acquièrent quelque développement. Il restait encore à les vulgariser, à les faire pénétrer en tous lieux, dans les esprits de toutes les classes. C'est ce qu'il était réservé d'accomplir à un grand poëte, je dirais volontiers à un grand génie. Le même homme qui avait ouvert la lice pour la littérature, et qui avait soutenu si vaillamment le combat, cet homme se présenta encore, lorsqu'il fallut opérer en architecture une révolution semblable à celle qu'il avait tentée, et qu'il a bien gagnée, puisque ceux-là même qui la nient sont les premiers à jouir des franchises obtenues

Digitized by Google

contre eux. Dans ce second combat, la victoire, mais bien plus franche, sans contestation aucune, couronna les chaleureux plaidoyers qu'un roman avait mis dans toutes les mains. Il serait très-long pour nous, il serait impossible d'énumérer la création de toutes les Sociétés, toutes les productions qui témoignent, d'une manière irrécusable, de l'essor qu'a pris, depuis ce moment, l'étude de l'architecture nationale. Les procès-verbaux du comité des arts et monumens, grand centre qui dirige aujourd'hui ce mouvement, attestent une activité remarquable. Chaque jour apporte des Monographies de monumens importans restés dans l'oubli. Des Traités élémentaires, dans lesquels la science est traitée sous toutes les faces, viennent faciliter ces études. C'est ainsi que dernièrement, presque en même temps, deux ouvrages nouveaux ont été offerts au public : l'un, *Élémens d'archéologie nationale*, par M. Batissier, manuel simple et précis, qui, sous un format à bon marché, résume une grande masse de faits ; l'autre, *Manuel historique de l'architecture*, par M. Daniel Ramée, ouvrage qui laisse bien loin derrière lui les diverses histoires de l'architecture publiées jusqu'à ce jour, et dans lequel la partie relative au moyen-âge, et en particulier à la France, est traitée avec beaucoup d'étendue.

Le mérite de ces auteurs nous paraît incontestable ; ils ont présenté dans leurs livres les derniers progrès de la science ; et cependant, malgré cet avantage d'être venus les derniers, ils n'ont point fait oublier le *Cours d'Antiquités monumentales*, de M. de Caumont. Cet ouvrage est resté et restera long-temps, comme l'un de ceux où l'on peut étudier avec le plus de facilité l'archéologie. Les atlas qui mettent sous les yeux, rapprochées les unes des autres, les transformations successives d'une même forme, rendent en quelque sorte palpables les transitions qui, présentées sous un autre aspect, frapperaient bien moins vivement l'esprit. Enfin les leçons, écrites toujours d'un style simple et clair, présentent des systêmes de classification adoptés presque généralement, sauf quelques modifications peu importantes ; la terminologie proposée par l'auteur, est partout usitée;

Digitized by Google

les monumens dont il offre les descriptions, dont il donne des dessins, sont des types aujourd'hui consacrés.

Le sixième et dernier volume de ce Cours est recommandable par les mêmes qualités. Ce volume était depuis longtemps attendu. Il peut être considéré comme le complément du tome V, qui traite de l'architecture religieuse, car il envisage les objets accessoires qui concourent à l'ornement des monumens religieux; tels que les fonts baptismaux, les autels, les tombeaux, la peinture sur verre, les fresques, les émaux, les boiseries. Il renferme des notions neuves, non-seulement sous le rapport archéologique; mais aussi sur les usages religieux. Il prouve, chez l'auteur, une connaissance approfondie des divers ouvrages qui traitent des cérémonies de l'Eglise; et plus encore qu'aucune autre de ses productions, celle-ci contribue à faire connaître le moyen-âge religieux. C'est principalement aux parties consacrées aux fonts baptismaux et aux tombeaux, que s'appliquent ces réflexions. Nous avouons cependant que nous n'avons pas compris de quelle utilité pouvait être la description des cérémonies actuelles du baptême, cérémonies à peu près connues de tout le monde.

Suivons maintenant M. de Caumont dans chacune des parties de ce dernier volume.

Fonts baptismaux.

La nature fournit sans préparation les premiers baptistères. Du temps des Apôtres on baptisait dans les étangs, dans les fleuves. C'était dans le Jourdain que baptisait St. Jean-Baptiste. Alors la cérémonie avait lieu par *immersion;* le corps entier était plongé dans l'eau. Le baptême *par infusion*, dont on trouve des traces au IIIe siècle, ne fut autorisé que dans les cas urgens. Des bâtimens spéciaux, des baptistères, servaient à ces usages dans les premiers siècles. Ils étaient placés quelquefois antérieurement à l'*atrium*, quelquefois dans son intérieur, parfois contre une face de l'église. Bientôt la fontaine du bap-

Digitized by Google

tême s'introduisit sous le porche qui prit le nom de *Catéchumène;* enfin, dans l'église même, où elle se plaça dans une chapelle particulière. Le bassin où descendait le catéchumène, avait alors la forme de l'édifice dont il occupait tout l'intérieur : carré, circulaire, hexagone, octogone, ou en forme de croix grecque; la construction, la décoration du bâtiment était celle de l'époque latine, qu'on est supposé avoir étudiée.

Mais le mode par infusion tendait à se généraliser. Les vitraux du XVIIe siècle prouvent qu'à cette époque, on plongeait l'enfant dans une cuve, où il était dans le liquide jusqu'à mi-corps, et que l'on y puisait de l'eau pour la répandre sur la tête. Mais, il est à présumer que ce mode remonte à une époque antérieure. L'examen de la cuve baptismale des XIe et XIIe siècles autorise à croire que dès-lors ce mode était en vigueur. A partir de cette époque, il reste encore debout un nombre de monumens assez grand pour que, après beaucoup d'observations, M. de Caumont ait pu établir dans les trois périodes romane, ogivale et moderne, plusieurs subdivisions correspondant aux principales formes adoptées.

Dans la période romane, les six divisions suivantes sont tracées : Fonts en forme de cuve cylindrique, en forme de cuve quadrangulaire, en forme de baignoire, pédiculés, tabulaires, à caryatides. Ces termes n'ont pas besoin d'explication. Mais les fonts de la première et de la quatrième classe ont été subdivisés. Les cuves cylindriques sont *simples*, c'est-à-dire, sans décoration extérieure, ou *décorées*, c'est-à-dire, ornées extérieurement de moulures ou de personnages, ou *à colonnes cantonnées*, ayant quatre petites colonnes cantonnées autour du réservoir cylindrique. Quelques-unes sont *diminuées*, lorsque le diamètre de la cuve est moins considérable sur le bas qu'à l'ouverture.

Les fonts pédiculés sont *simples*, lorsque la fontaine, carrée ou arrondie, est portée sur un pivot; ils sont *composés* ou à supports auxiliaires, lorsque le pivot central est accompagné de quatre colonnes supportant les angles de la frise.

Digitized by Google

La période ogivale comprend les deux divisions principales : fonts en forme de cuve et fonts pédiculés. Les cuves sont cylindriques ou octogones ; les pieds sont simples ou composés. Les ornemens sculptés, presque toujours à l'extérieur, aident aisément à rapporter ces monumens au style ogival à lancette, au style rayonnant ou au style flamboyant. Ainsi, on a pu remarquer que les fonts à cuves cylindriques, rares au XIVe siècle, sont à peine usités au XVe ; que les fonts pédiculés au XIVe siècle, revêtent deux nouvelles formes, savoir : la forme *caliciforme*, d'après laquelle la fontaine octogone a en dessous la forme d'un calice à pans, et la forme *polylobée*, d'après laquelle la fontaine, en forme de coupe, a des lobes plus ou moins prononcées ; enfin que, au XVe siècle, les fonts pédiculés simples disparaissent, et qu'on ne retrouve plus que les pédiculés *caliciformes* et les pédiculés *composés*.

La période moderne présente, dans les XVIe et XVIIe siècles, des fonts pédiculés octogones en forme de calice, et des fonts pédiculés à fontaine arrondie ou ovale en forme de coupe, divisée le plus souvent en deux parties et portée sur un pédicule cylindrique ou quadrangulaire. Les fonts du XVIIIe siècle ont presque toujours un pédicule à renflemens, tantôt cylindrique, tantôt quadrangulaire, portant un réservoir en forme de coupe, le plus souvent ovale et peu profond.

A partir du XIIIe siècle, des couvercles pyramidaux en bois s'élevèrent sur les cuves. Quelquefois ils avaient de deux à trois mètres d'élévation ; deux tiges de fer les fixaient à une barre collée au mur. Cette barre, tournant sur un pivot, faisait mouvoir ces tours.

Il est à regretter que les bénitiers qui se lient si bien aux fontaines baptismales, ne soient l'objet, dans le livre de M. de Caumont, d'aucun développement. Il se borne en quelque sorte à faire remarquer cette omission dans les *corrections et additions*.

« L'usage de faire sur soi-même, dit l'abbé Bergier, une aspersion d'eau bénite en entrant dans l'église, a été observé dès les premiers siècles. Eusèbe (*Hist. ecclés.*, liv. X, chap. 4),

Digitized by Google

dit que Paulin fit placer, à l'entrée de l'église de Tyr, une fontaine, symbole d'expiation sacrée. Saint Jean-Chrysostôme reprend ceux qui, en entrant dans l'église, lavent leurs mains et non leurs cœurs (*Hom.* 71, *in Joan.*). Synesius (*epist.* 121) parle d'une eau lustrale placée à l'entrée des temples, et dit que c'est pour les expiations de la ville. » (*Dictionnaire de théologie*, tom. II, pag. 467.)

Puisque l'usage de l'eau bénite remonte à l'origine du christianisme, des bénitiers ont dû être construits à peu près à toutes les époques de cette ère, et il doit être possible de suivre, sur ces monumens, l'histoire de l'art, aussi bien que sur les fonts baptismaux, les autels, etc.

Mais, une grande difficulté consiste peut-être à distinguer les récipiens creusés pour servir de bénitier, de ceux qui ont servi autrefois de cuves baptismales. Nous ne connaissons que trois bénitiers anciens. Deux se trouvent dans l'église Sainte-Croix, de Bordeaux. Le premier, situé à l'entrée, à droite de la porte, est une cuve cylindrique diminuée. Quatre piliers y dessinent quatre angles; ils se rejoignent en dessous et s'unissent en arc surbaissé renversé. Ce réservoir est placé sur un pied à section carrée. Il est peut-être assez difficile d'assigner un âge à ce monument. Nous croyons pouvoir cependant le rapporter au XIe siècle.

Le second bénitier, placé à l'extrémité de l'est du bas côté sud, est incrusté dans la muraille sous un petit arc. Cette cuve, circulaire à l'intérieur, a 0^m36 de profondeur. Extérieurement, son plan est un carré dont les angles sont coupés; les deux faces apparentes sont décorées d'une arcature formée de colonnes engagées supportant des arcs en fer à cheval. Ce bénitier fut très-certainement autrefois une cuve baptismale. Il appartient au XIIe siècle.

Le troisième bénitier, que nous ne connaissons que par l'élégant dessin fait par M. Drouyn, pour l'album de la Commission des monumens historiques, se trouve dans l'église de la Sauve, arrondissement de Bordeaux. Ce fut aussi probablement

Digitized by Google

une cuve baptismale. Au premier abord, sa décoration semble révéler un chapiteau à crochets renversés; mais c'est aussi un font à caryatides. Un personnage y est appliqué contre les faces; et, en redressant le chapiteau, on renverse le personnage, dont la pose n'a rien de tourmenté, rien qui rappelle ces tours de force souvent représentés à cette époque.

Autels.

Il n'existe guère d'autels de l'époque latine. Ceux que renferme l'église de saints Clèse et Nazaire, à Ravenne; le baptistère de cette ville, l'église de Saint-Apollinaire de la même ville; l'église de Ham : voilà à peu près les seuls autels que l'on puisse assigner avec quelque certitude à cette période de l'art. M. de Caumont les décrit; il en donne des dessins. Les anciens auteurs viennent ensuite au secours de l'antiquaire, et suppléent aux désastres du temps. Ainsi, Grégoire de Tours, Anastase le bibliothécaire, saint Paulin, les collections des actes des conciles, plusieurs chartes donnent des détails précieux. De Martonne (*De antiquis ecclesiæ ritibus*) fournit aussi diverses indications. A l'aide de ces traités épars, un érudit peut reconstituer des monumens détruits; et c'est ce qu'a très-bien fait l'auteur du Cours d'antiquités.

« Dans les premiers temps de l'Église, dit-il, les autels étaient souvent en bois.... Les uns ressemblaient à une espèce de coffre, qui pouvait s'ouvrir et se fermer. D'autres devaient offrir simplement l'image d'une table carrée. Mais, le 26e canon du concile d'Épone, tenu l'an 517, ordonne de ne consacrer à l'avenir, que des autels en pierre....

» Les plus anciens autels en pierre furent carrés, le plus souvent composés d'une table portée sur un pédicule central et sur des colonnes habituellement au nombre de quatre, quelquefois au nombre de six. D'autres autels étaient formés de planches en marbre et offraient l'image d'un coffre. Il y eut aussi des sarcophages en marbre transformés en autel.

Digitized by Google

» Les plus anciens étaient revêtus de lames d'or et d'argent, et incrustés de pierres précieuses : tous étaient couverts d'étoffes plus ou moins riches, souvent relevées par des broderies, dont quelques-unes reproduisaient de pieuses images. »

M. Achille Jubinal possède deux fragmens de ce genre : l'un du XIIe siècle environ, avec des inscriptions arabes, l'autre du XIVe, provenant tous deux de l'abbaye de Saint-Martin du Canigou.

Le *ciborium* était une sorte de dais porté par des colonnes qui s'élevaient aux quatre angles de l'autel. Des rideaux permettaient de voiler l'autel à certains instans. Sous le dais pendaient des couronnes enrichies d'or, d'argent. Devant l'autel étaient aussi suspendus des lustres de diverses formes, et auxquels les auteurs anciens donnent les noms de *Phara*, *Pharacanthara*, *Coronæ*.

Les conciles, les chartes apprennent qu'il exista aussi des autels portatifs. Un morceau de marbre oblong, entouré d'un cercle de cuivre, surmonté d'une poignée, observé par M. de Caumont dans une église de Faye-l'Abbesse, lui a paru être les restes d'un de ces autels.

Pendant toute l'époque latine, la table de l'autel ne reçut aucun accessoire : le livre de l'Évangile y était seul admis. Au Xe siècle, on commença par y mettre une croix ; au XIIIe, cet usage se généralisa. Ce ne fut probablement qu'au XVe, que l'on établit au fond et au milieu de la table de l'autel, une tour qui a été remplacée par nos tabernacles, qui datent de la fin du XVIe siècle. Jusqu'alors l'Eucharistie se conservait dans des vases faits, les uns, en forme de colombes, les autres, en forme de tours, et ces vases étaient tantôt suspendus, tantôt renfermés dans des armoires placées à côté de l'autel, dans la muraille.

Ce qui s'opposa long-temps à l'établissement des *turres*, c'était la position du siége ou trône de l'évêque (*cathedra*) au fond de l'abside. Vers le XIIIe ou le XIVe siècle, le clergé cessa d'être rangé en cercle autour de l'autel, et se plaça des deux côtés du

Digitized by Google

chœur dans des stalles. Cette ancienne disposition du siége épiscopal ne permit pas non plus l'établissement des contre-retables. Ils commencèrent par être fort bas ; mais ils ne tardèrent pas à s'élever, principalement dans les chapelles latérales.

Quant à la forme des autels, ce sont presque toujours des parallélipipèdes rectangles, quelquefois des cubes, comme à Spire (XIe siècle) ; quelquefois ils furent incrustés de marbre et participèrent à la fois de la sculpture et de la peinture. Des tableaux en métal représentant des scènes de l'Écriture-Sainte ou de simples personnages, recouvraient quelquefois la partie antérieure de l'autel. M. le colonel Taulet possède un superbe devant d'autel de la cathédrale de Bâle.

Des inscriptions relatives à la dédicace des autels, étaient souvent incrustées dans les murs voisins, ou gravées sur la tranche de la table de l'autel, comme à Saint-Savin (Vienne).

Enfin, plusieurs autels de l'époque romane, principalement du XIIe siècle, sont portés sur des colonnes reliées par des arcs cintrés, ou leurs faces sont décorées d'arcatures simulées. Plus tard ces arcs devinrent à lancette, ou renfermèrent, soit des trèfles, soit des roses, ou rappelèrent les formes flamboyantes, et il est facile de reconnaître au caractère de cette ornementation la date du monument. Les contre-retables imitèrent aussi les formes adoptées par l'architecture.

Plusieurs dessins de *crédence* sont donnés par M. de Caumont. Presque toujours une tablette horizontale, au-dessus de la cuvette qui doit recevoir l'eau, est disposée pour soutenir des vases sacrés; quelques crédences sont géminées : les unes s'ouvrent sous des arcades, d'autres carrément; les unes sont établies en pénétration dans les murs, les autres en encorbellement.

La plupart des autels décrits à titre d'exemple, par M. de Caumont, offrent un vif intérêt. Cependant nous regrettons de n'avoir pas trouvé cités les beaux contre-retables que possède l'église de Saint-Michel, de Bordeaux ; nous croyons que quelques mots sur ces monumens ne seront pas ici déplacés.

Le plus ancien est dans la chapelle du Saint-Sépulcre, qui

Digitized by Google

tire son nom de la scène qui fait le sujet du contre-retable. Le Christ vient d'être descendu de la Croix; il est étendu. Du côté de la tête est Joseph d'Arimathie; de l'autre, Nicodème; derrière le Christ, la Vierge, agenouillée, les bras croisés sur la poitrine. Derrière la Vierge, à droite et à gauche, sont des femmes au nombre de cinq; trois d'entre elles portent des vases renfermant les saintes huiles; une autre une couronne. Les personnages sont presque de grandeur naturelle.

Dans les broderies des vêtemens de plusieurs personnages, on lit : *Ave, Maria.*

Derrière cette scène, au milieu, est la croix vide; de chaque côté, un larron sur sa croix.

Une arcade enveloppe cette élégante sculpture, et présente six bustes d'anges, trois de chaque côté; ils portent les instrumens de la passion; au sommet de l'arc, on voit le buste du Père Éternel, une main sur la boule du monde.

De chaque côté de l'arcade s'élèvent deux élégantes pyramides garnies de crochets. Le sommet de l'arc est décoré de feuillages qui forment une croix.

La scène du sépulcre nous paraît, par son style, par la forme des lettres qui sont dans les bordures des vêtemens, appartenir à la fin du XIIe siècle; mais l'encadrement et les statues dont il est orné, rappellent une époque bien postérieure; c'est au moins le XVe siècle.

Le second contre-retable, appartenant à la même église, que nous allons décrire, fut découvert, il y a quelques années, derrière une boiserie de l'autel Saint-Jean.

Ce bas-relief est long de 3 mètr. 30 cent. et haut de 1 mètr. 10 cent.; il est divisé en neuf tableaux ou compartimens représentant la vie du Christ et celle de sa Mère; on assure qu'il est en albâtre, mais on ne peut le vérifier, attendu que, dans un but de conservation, il a été recouvert d'un verre et d'un châssis.

Un petit pilier sépare chaque compartiment de son voisin. Deux petites statuettes, l'une au-dessus de l'autre, décoraient

Digitized by Google

autrefois ces parties, dont les arêtes s'aplatissent à deux intervalles, au-dessus de socles saillans. Ces compartimens reposent sur une base formée d'arcs ogivaux, qui s'entrelacent. Un dais à jour les couronne. Le troisième, cependant, a perdu cet ornement; celui du centre est aussi beaucoup plus élevé et moins développé. Sur un soubassement orné aussi de quelques sculptures, étaient les inscriptions indiquant le sujet des scènes représentées au-dessus ; mais plusieurs ont disparu.

Le premier compartiment représente saint Jean le précurseur, tenant sur le bras gauche une tablette sur laquelle est représenté un agneau couché.

Le deuxième compartiment a pour sujet la conception de la Vierge. La Vierge, debout, couronnée, écoute l'ange du Seigneur, qui lui adresse sans doute les paroles de la salutation angélique. L'Enfant Jésus, la tête en bas, les pieds dans la bouche du Père Éternel, apparaît sur le haut du tableau ; il tient une croix de la main gauche.

De chaque côté de la Vierge sont des chérubins, un encensoir à la main. Leurs vêtemens sont collans et semblent recouverts de petites plaques elliptiques.

Sur le troisième compartiment est figurée la naissance du Christ. Il est debout, nu, dans une sorte de conque ; il tient une croix de la main gauche, un livre de la droite. Devant lui, en adoration, à genoux, les mains jointes, est la Vierge, ayant derrière elle saint Joseph ; enfin, deux autres personnages sont encore plus loin.

Au-dessus de l'Enfant, on voit le bœuf et l'âne de l'étable, et au-dessus de ces animaux, deux anges à mi-corps seulement, et tenant, l'un une sorte de cithare, l'autre une guitare.

Le quatrième compartiment représente l'adoration des Mages. La Vierge tient l'Enfant Jésus sur ses genoux. Saint Joseph, un peu plus bas, est assis. Les Mages, dont quelques-uns sont à genoux, apportent leurs présens.

Au-dessus de l'Enfant Jésus apparaît un ange ; à gauche, on voit la tête du Père Éternel.

Digitized by Google

Le cinquième compartiment, celui du milieu, n'a qu'un dais fort exigu et beaucoup plus élevé que les autres. La résurrection y est figurée. Le Christ s'élève vers les cieux ; le pied gauche est encore dans le sépulcre; le pied droit semble frapper un garde endormi ; un autre garde, du côté opposé, est dans la même position, assis et paraissant se livrer au sommeil. Deux autres gardes, placés derrière ceux-ci, sont dans l'étonnement; un d'eux a les mains croisées sur la poitrine.

Le Christ tient de la main gauche une croix ; de la droite, un livre ou une tablette. De chaque côté, deux anges l'adorent; ils ont élevé leurs encensoirs qui vont se toucher, et dont les chaînes semblent former un encadrement autour du Christ.

Sur le sixième compartiment, Jésus-Christ est au milieu de ses douze disciples; ils n'étaient qu'au nombre de onze, lors de la première apparition du Christ. Mais, huit jours après, Thomas, d'abord absent, se trouvait réuni à ses compagnons, et alors Jésus les visita une seconde fois. C'est ce passage de la vie de Jésus, d'après saint Jean, que l'artiste a sans doute voulu représenter.

Les disciples sont sur trois rangs, à diverses hauteurs. De chaque côté, un ange élève l'encensoir ; mais la sculpture a été cassée.

Le septième compartiment a pour sujet l'adoration de la Vierge. La Vierge est assise, les mains relevées de chaque côté ; le Père et le Fils placent sur sa tête une couronne.

Au-dessus du Père et du Fils, deux anges tiennent des encensoirs levés et formant un arc.

Dans le bas, de chaque côté de la Vierge, sont deux anges, des instrumens à la main semblables à ceux que nous avons vus dans le tableau de la naissance de l'Enfant Jésus.

Le neuvième et dernier compartiment est vide ; la sculpture a été enlevée.

L'autel de Saint-Joseph est certainement un des plus riches morceaux de sculpture que nous ait laissés le XVIe siècle. Trois statues, de grandeur naturelle le décorent, savoir, au centre,

Digitized by Google

la Vierge, ayant à sa droite, sainte Catherine, avec les instrumens de son supplice, et à sa gauche, sainte Barbe. Elles reposent sur des consoles élevées. Ces statues sont placées sous des dais arrondis, ayant pour plafond une coquille. La pierre qui forme ce dais a perdu sa compacité; elle s'est transformée en polypier. Entre les statues s'élèvent des colonnes qu'enroulent des cordons en spirale, parmi lesquels on remarque principalement des crânes humains.

Au-dessous de ces statues, un renfoncement parallélogrammatique, qui portait autrefois de mauvais bas-reliefs en plâtre, s'appuie sur le tombeau de l'autel. Un cadre enveloppe cet espace, et, au milieu du cadre supérieur, un médaillon sculpté représente Louis XI. La présence de ce médaillon en ce lieu, s'explique par le séjour de ce roi à Bordeaux, par sa dévotion particulière pour la Vierge; enfin par les faveurs particulières dont il honora l'église de Saint-Michel.

La même église renferme aussi un fort gracieux contre-retable en pierre, du XVIIIe siècle, dans la chapelle de Notre-Dame-de-Bonnes-Nouvelles, et un fort joli encadrement en bois, de la même époque, et dans lequel on a placé le Christ sur la croix.

Dans un travail sur cette église, à peu près achevé depuis long-temps et que nous publierons sous peu, nous décrirons toute cette ornementation, dont le souvenir nous a fait oublier, pour quelques instans, l'ouvrage de M. de Caumont.

L. DE LAMOTHE,
Inspecteur des monumens historiques du département de la Gironde.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

UN ROMAN MUSICAL.

SÉBASTIEN BACH ET SES FILS.

Suite.

Montpellier, novembre 1843.

III.

Dans une chambre décorée avec luxe et éclairée par la lumière magique d'une lampe astrale, reposait sur une molle ottomane Faustina Hasse, qui était la plus belle femme, la plus grande cantatrice dramatique, non-seulement de son époque, mais peut-être de tous les temps. Elle portait une simple robe de chambre blanche du tissu le plus fin, et un collier de perles précieuses qui, se balançant sur sa poitrine admirablement formée, paraissait presque jaune à côté d'elle. Sa figure de reine était ce jour-là plus pâle qu'à l'ordinaire, et un trait de tristesse autour de la bouche adoucissait la fierté, qui sans cela prédominait dans l'expression de sa tête, purement mais un peu durement dessinée.

« Qu'il soit le bien venu, dit-elle nonchalamment à la femme de chambre qui attendait, après avoir annoncé à l'instant une visite ! » Celle-ci s'éloigna, et tout de suite après entra le tout-puissant mi-

Digitized by Google

nistre, comte de Brühl, en faisant des révérences polies et presque humbles.

Faustina le salua avec un léger mouvement de tête, et lui fit signe sans se déranger de sa position commode, de prendre un siége. Le Ministre s'assit et dit en riant : — N'est-ce pas, signora, ma visite tardive vous surprend ?

— Je n'en connais pas encore le sujet.

— Oh ! il est très-simple ! Je suis, comme l'on sait, un bon mari. Dans quinze jours tombe la fête de ma femme; je veux lui donner une fête, aussi belle que ma pauvreté me le permettra. Mais l'éclat de toutes les fêtes du monde serait effacé par celui de la mienne, si Faustina Hasse voulait l'honorer de sa présence. — Signora, vous laisserez-vous prier en vain ?

— Je ne chante pas, seigneur Ministre.

— Comment suis-je assez malheureux pour voir rejeter ainsi une supplication bienveillante ?

— Le Prince lui-même honorera-t-il la fête de sa présence ?

— Il a accueilli la prière de son fidèle serviteur, et il daignera venir.

— Très-bien ! alors j'irai.

— Divine Faustina, que ma reconnaissance soit sans bornes ! Il lui baisa la main, et il allait s'éloigner, lorsque Faustina se leva subitement et lui dit avec un regard animé : — Arrêtez, encore un mot ! — Le Ministre resta debout. — Où est Friedmann Bach ? demanda-t-elle.

A cette question, le comte de Brühl fut visiblement troublé ; il y répondit avec douceur : — Cette demande, très-chère amie, de votre part.....

— Où est Friedmann Bach ? répéta violemment Faustina ? Je veux le savoir !

— Eh bien ! vraisemblablement sur la route de Kœnigstein.

Faustina sourit dédaigneusement et demanda pourquoi.

— Pour le dérober à une plus sévère punition. Tout ce qui tient à l'église est révolté contre la vie scandaleuse de son organiste, qui, dimanche matin, lorsqu'il édifiait les fidèles par sa manière de toucher de l'orgue, venait de passer la nuit dans des orgies épouvantables dans la taverne de Seconda, avec un tas de libertins.

— Et comment a-t-on puni les autres ?

Digitized by Google

— Le comte de Brühl leva les épaules et répondit à demi-voix : — Ce sont par malheur des jeunes gens de nos premières familles. — Et pour cela, ils ne sont pas punis? Bien, monsieur le Ministre ! Mais vous vous trompez : Bach n'est point sur la route de Kœnigstein ; il est ici dans ma maison et il verra le prince.

— Comment signora ? ajouta le comte vraiment effrayé; qu'avez-vous fait ?

— Taisez-vous, je l'ordonne (*) ! dit Faustina avec fierté. » Le Ministre se tut, et elle continua :

— Le prince sait tout; il sait pourquoi vous persécutez le malheureux jeune homme, et pourquoi vous voulez attirer une calamité inouïe sur toute sa famille et sur quelle famille. Courtisan sans cœur, l'art divin n'a donc pas assez de puissance sur vous, pour que vous puissiez mesurer la valeur d'un tel jeune homme? — Friedmann doit s'éloigner d'ici, c'est inévitable; mais il partira en liberté, et rien ne le gênera dans ses actions. Donnez-lui une autre place, qui soit digne de son grand génie ; telle est la volonté du prince. —

Elle quitta l'appartement. Le ministre s'avança vers une fenêtre, tout embarrassé et en cachant sa colère : il regardait les étoiles à travers les carreaux de vitres, sur lesquels il tambourinait des doigts. — Puis, en se retournant, il aperçut Friedmann et le page qui venaient d'entrer. Il enrageait dans son for intérieur. Cependant il sut se dompter ; il s'approcha du jeune homme, et lui dit sévèrement mais avec douceur : — Monsieur Bach, il me fait de la peine que vous soyez obligé de nous quitter si subitement, mais rien ne peut l'empêcher ; sachons donc nous soumettre à ce qui est inévitable. — Vous partirez, aussitôt que possible, pour Mersebourg; la place d'organiste de cette ville est vacante et je vous l'ai destinée. Adieu ! — et il quitta l'appartement.

— Bravissimo, *mon comte !* dit le page en riant et le regardant sortir ; où trouverait-on sur la terre un meilleur comédien? Roscius n'est qu'un pauvre imbécille à côté de lui. Mais maintenant, *mon ami !* dit-il, se tournant vers Friedmann, maintenant venez avec moi chez votre vieux père, *courage !* il sait tout.

— Tout ! s'écria le jeune homme avec un accent de désespoir, et il suivit son ami.

(*) Historique.

Digitized by Google

Au moment où ils marchaient librement, la nuit tomba. C'était une magnifique nuit d'hiver, douce et claire ; les étoiles brillaient sur la voûte bleue-noire du firmament, et semblaient écrire en caractères de feux éternels un hymne à l'amour infini de Dieu. — Mais dans le sein du jeune homme un autre amour restait. Ce qui venait de se passer ne l'avait pas éteint; il n'était que caché et une peine sans espoir le nourrissait.

La belle mélodie que Sébastien jouait retentissait encore lorsque Friedmann et son compagnon arrivèrent devant la maison. Ils entrèrent. Philippe qui les attendait, courut dans la salle pour annoncer leur arrivée.

Sébastien s'avança, pâle, mais calme. Quand il fut devant son fils, il lui dit avec effusion de cœur : — Tu reviens à moi, sois le bien venu !

— Peux-tu me pardonner, mon père? demanda Friedmann à demi-voix et en laissant tomber à terre son regard plein de tristesse.

— Tu as manqué à ton plus ancien, à ton plus fidèle ami, mais j'ai confiance en toi ; tu auras la force de rentrer dans la bonne voie, et je t'ai déjà pardonné.

— Et je n'aurai pas un seul mot de reproche de ta part? — Je suis sûr que je ne pourrais te dire ceux que tu t'es dit toi-même ; je n'ai rien autre à faire que de te consoler. Viens avec moi à notre Leipsick, et si je ne puis moi seul te consoler, allons, il y en aura d'autres qui m'aideront.

— Non, grand Dieu ! s'écria Friedmann en levant des yeux pleins de courage ; je ne passerai pas le seuil sacré de la maison, tant que je n'en serai pas digne, — ou que je ne serai pas tombé dans le dernier degré de la misère.

— Est-ce là ta ferme résolution? demanda Sébastien avec une vive joie.

— Oui, mon père ! dorénavant je veux être sincère envers toi; dussé-je savoir que ma sincérité briserait ton cœur. Si je puis guérir de ma douleur, — je n'en sais rien; je vais la combattre ; j'ai encore de la force. Si je suis vainqueur, mon salut sera fait. J'ai plus gagné que perdu, et si je succombe à ma peine.....

— Ah ! viens sur mon cœur, Friedmann!

— J'y viens.

— Es-tu un homme? dit Sébastien en lui serrant la main.

Digitized by Google

— Encore un mot ! répondit Friedmann, en se jetant sur le sein de son père qui lui tendait les bras.

Ils se séparèrent le lendemain. Sébastien retourna à Leipsick, et Friedmann se prépara à partir pour Mersebourg.

—

MORT DE SÉBASTIEN.

—Ah ! si seulement l'heure de la leçon avait fini ! disait avec impatience Lina, la plus jeune fille de Sébastien Bach.

— Elle passera bien, ajouta la mère pour la consoler. Midi est déjà sonné.

— Hem ! avec son clavier et ses soufflets, le père oublie souvent que l'heure a sonné ! Il est vraiment trop passionné pour la musique.

Madame Anna Bach riait de bon cœur de l'impatience de la petite; cependant elle la pria de bien prendre garde que son père ne l'entendît parler de la sorte; il le trouverait mauvais. Il se plaint déjà assez souvent, de ce que ses filles n'ont aucun goût, ni aucune disposition pour la musique, tandis que les garçons se mettent au clavecin et à l'orgue dès leur plus tendre enfance.

Lina regarda sa mère avec l'expression toute particulière de ses beaux yeux noirs, et lui répondit avec dépit : —Il faut cependant que le père avoue, s'il veut être juste, que ses trois filles lui ont donné plus de satisfaction que tous ses garçons, quelque excellens musiciens qu'ils soient.

— Tais-toi, lui dit la mère sévèrement; il ne te convient pas de porter un jugement sur ton père, ni de te plaindre de tes frères. Va travailler avec tes sœurs. »

Lina obéit et s'en alla ; cependant elle se retourna vivement étant déjà sur la porte, revint subitement vers sa mère, lui prit la main, l'embrassa respectueusement, et, en la priant cordialement, elle lui dit : Ne me veuillez pas de mal, je n'avais pas de mauvaise pensée.

— Je le sais bien, répliqua la mère, et je sais aussi que tu es une bonne petite fille. Mais il te manque la tenue calme de tes autres sœurs. Tu es vive et irritable, comme le frère, à qui tu ressembles par l'extérieur et contre lequel tu parles toujours, parce qu'il a occasioné du chagrin et de la douleur à ton père, et que cependant tu aimes mieux que tous tes autres frères et sœurs ensemble.

Digitized by Google

Friedmann ! s'écria Lina, *en se jetant tout en larmes* dans les bras de sa mère. Elle resta quelques secondes dans cette position ; enfin, se relevant, elle quitta sa mère avec ces mots : — Ma mère, je veux devenir meilleure.

Madame Bach, après avoir échangé quelques mots avec son plus jeune garçon, Chrétien, voulait sortir de la chambre, lorsque la porte s'ouvrit et que son cher mari, Jean-Sébastien, entra.

C'était toujours un bel homme, de bonne mine, avec des yeux vifs et d'une tenue ferme, mais très-vieilli depuis treize ans ; des plis profonds sillonnaient son front jadis si plein d'audace; ses joues étaient tombantes, et les couleurs de sa figure trahissaient la maladie.

— Ta leçon est terminée ? demanda madame Anna. Sébastien offrit la main à sa chère moitié et lui répondit : Oui, pour aujourd'hui ! — Il se laissa ensuite tomber dans un fauteuil à bras, et sa femme lui demanda encore : Es-tu content d'avoir fini ton travail ? Tu parais aujourd'hui un peu indisposé.

— Hélas ! la vieillesse s'annonce maintenant, et le repos de temps en temps me ferait du bien ; — mais content, je ne le suis pas. Je ne suis pas content non plus que des heures passent, sans que je puisse accomplir un devoir. Je puis encore apprendre beaucoup de choses à beaucoup d'hommes, j'ai encore de la force pour former de bons élèves, et aussi long-temps que cela sera humainement possible, je ne resterai pas paresseux.

— Tu feras encore beaucoup de bien.

— Cela dépend de la volonté de Dieu, chère Anna ! ce serait ma volonté ! Mais d'où vient que tu me regardes si amicalement ?

— Il y a une lettre de Philippe pour toi.

— Ho, ho ! s'écria Sébastien en se levant ; ho, ho ! Enfin le monsieur a trouvé le temps d'écrire à son vieux père ! Mon cher enfant ! je croyais que depuis qu'il est devenu maître des concerts du roi de Prusse, il ne savait plus écrire des lettres. Allons, voyons, que dit-il ? — Il ouvrit la lettre et il lut :

« Mon très-cher père !

» Vous pardonnerez à votre fils très-dévoué, de n'avoir pas écrit »depuis si long-temps à son vénéré père très-chéri, et vous ne regar- »derez pas une telle négligence de mon devoir, comme un manque »d'amour filial ou d'une estime convenable; car les seules occupations »multipliées de mon emploi, m'empêchent réellement d'écrire à mon

Digitized by Google

»cher père aussi souvent que je le voudrais. Dans cette belle et ma»gnifique résidence on mène une rude vie, en ce qui concerne la »musique : il y a toutes les semaines deux ou trois grands concerts à »la Cour, sans compter les séances privées que S. M. se donne tous »les soirs dans son cabinet, comme amusement. J'accompagne avec »le beau forté-piano, sur lequel mon cher et honoré père se fit »entendre devant le Roi.

» S. M. joue encore de la flûte d'une manière étonnante, et je trouve »les sons qu'elle en tire, encore plus beaux et plus pleins que ceux »que Quanz peut tirer. Pour la mesure, je dois toujours être attentif »à la volonté de S. M., parce qu'elle s'est mis en tête de ne pas se »soucier des préceptes; elle veut avancer, retarder ou s'arrêter tout»à-fait, d'après son plaisir ou son sentiment, ce qui est nécessaire»ment très-beau lorsqu'elle joue solo; mais, dans les concerts, il en »arrive souvent une grande confusion.

» S. M. est toujours de plus en plus contente de ma manière de »l'accompagner, et presque après chaque morceau que nous exécu»tons ensemble, elle a la bonté de me dire : « Voyez-vous! c'est très»bien! » Elle me demande souvent et très-amicalement des nouvelles »de mon très-cher père, et elle m'a bien souvent dit : « Est-ce que »votre père ne reviendra pas encore une fois à Berlin?»

» Je voudrais demander cela à mon père humblement; et je puis »promettre que si ce cher et honoré père voulait nous faire cette »visite, il serait certainement reçu de tout le monde avec une grande »joie et de grands honneurs. Je vous prie de pardonner mon griffon»nage; je vous prie aussi de saluer ma très-chère mère, mes chers »frères, ainsi que mesdemoiselles mes chères sœurs, et de me rendre »bientôt heureux par une réponse.

» *Votre très-dévoué fils,*

» PHILIPPE-EMMANUEL BACH.

» *Berlin, le 18 juillet 1750.* »

Sébastien replia la lettre, et dit avec un sourire bienveillant : Il faut bien que je lui pardonne sa manière d'écrire un peu trop négligée, car il ne m'a jamais écrit autrement.

— Que penses-tu de sa proposition de voir encore une fois Berlin? demanda madame Anna Bach. — Je crois que ce voyage te ferait du bien.

— Vraiment oui! répondit gaiement Sébastien; j'ai déjà vu bien

Digitized by Google

volontiers Berlin et le grand roi une fois. Hem ! deux fois dans ma vie, j'ai presque cru qu'il y avait chez moi quelque chose de bon ! La première ce fut en 17**, lorsque M. Marchand ne parut pas au rendez-vous, le soir fixé pour notre combat sur l'orgue, à Dresde, et que le champ de bataille me resta. Ah ! ah ! la seconde fois, c'était il y a juste trois ans, lorsque le grand roi de Prusse vint au-devant de moi dans son antichambre et m'appela le bien-venu, et qu'il dit avec sévérité à de fiers chambellans qui commençaient à rire sur ma manière de me présenter : « *Messieurs, voyez-vous, c'est le vieux Bach !* » J'avoue que cela me fit beaucoup de plaisir et à Friedmann aussi.

— Ainsi, tu pars ?

— Oui, si mes affaires me le permettent, et si j'ai un peu de superflu dans ma bourse. — Oui, je le veux. — Hem ! il est cependant bien singulier que, dans mes vieux jours, je me livre au plaisir des voyages, plaisir que je sus peu ou pas du tout goûter dans ma jeunesse ! — Assez là-dessus pour le moment ; mettons-nous à table.

—

Le jour déclinait et Sébastien Bach était assis devant la porte de son habitation, à côté de sa femme et au milieu de ses enfans. Il ne manquait que les deux fils aînés, Friedmann et Philippe.

La mère et les filles étaient occupées assiduement à coudre et à tricoter, et causaient à voix basse en échangeant l'une avec l'autre quelque petit mot, pendant que les garçons écoutaient ce que le père racontait de sa jeunesse, de ses études, surtout de celles qu'il fit à Hambourg sous l'organiste centenaire Reinecke.

Le soleil qui allait disparaître, éclairait ce groupe tranquille sous les magnifiques tilleuls en fleurs qui ombrageaient l'entrée de l'ancienne école de Saint-Thomas, et formait une scène dont l'étude eût été peut-être un des plus beaux sujets pour les plus grands peintres de l'époque.

Tout à coup, au milieu de la narration du père, Caroline qui depuis long-temps avait les yeux fixés vers le coin qui donnait dans la rue du cloître de l'église Saint-Thomas, sauta en poussant un grand cri.

— Qu'as-tu ? dit la mère effrayée, pendant que tous les autres se levaient et que le père Bach restait seul sur son siége.

Digitized by Google

Mais, avant que la jeune fille eût eu le temps de répondre, un bel homme venait par la rue du cloître vers la maison de l'église; et alors Sébastien se levait aussi, car il reconnut dans celui qui s'approchait son fils Friedmann.

— *Salve!* dit Sébastien. Viens-tu pour toujours?

— Je te tiens parole, répondit Friedmann; et je resterai, si tu le veux.

Sébastien tendit la main à son fils sans dire un mot; mais, après un signe de tête affirmatif, il l'embrassa avec effusion de cœur. La mère et les enfans se jetèrent aussi dans les bras du nouvel arrivé. Caroline seule resta à sa place debout, examinant son frère qui, pendant qu'il répondait aux embrassemens des autres, s'approcha d'elle et lui adressa la parole. Alors une joie intime rougit les traits délicats de la jeune fille, une espèce d'inspiration brillait dans ses yeux, et elle dit avec une émotion profonde : — Moi aussi je te salue, le bien-venu.

Sébastien conduisit son fils dans sa chambre, et lui dit sérieusement et cependant d'un ton doux : — De quelque manière que tu viennes, sois le bien-venu! Cependant dis-moi ce qui t'amène ici d'une manière si prompte et si inattendue.

Friedmann répondit que ce n'était pas seulement sa vieille aventure. — Ce n'est point cela, mon père; tu m'en croiras bien sur parole. Hélas! dans l'espace de treize ans, on doit avoir surmonté un malheur, et peut-être d'une manière d'autant plus sûre qu'il était plus grand. Mais cent nouveaux chagrins me sont venus depuis ce temps, et il n'y en a pas un dans le nombre qui soit moindre que le premier.

— Et que serait-ce donc, Friedmann?

— Je suis dans le désespoir de ne pouvoir rien produire de réellement grand dans mon art. Je supporte par obstination et sans force morale, les tourmens qui m'arrivent chaque jour. J'ai eu de bonnes intentions, oui réellement, de bonnes intentions.—J'ai voulu m'ouvrir une nouvelle route, sans méconnaître ce qu'il y avait d'excellent dans les œuvres du passé; je me suis posé un nouveau but; j'ai pu me tromper; — très-bien. Si j'ai été dans l'erreur, la suite me le prouvera; mais il n'en sera pas moins certain que la source de mes efforts était pure; ce que j'ambitionnais était beau et grand. — Mais j'ai été calomnié et tourné en dérision. On s'est moqué du but vers

Digitized by Google

lequel je tendais. — Mes efforts mêmes ont été malignement critiqués, tournés en dérision.

— Et par qui, Friedmann?

Friedmann fut embarrasé à cette question; cependant, voici ce qu'il répondit: — Je ne comprends pas moi-même que le jugement, ou plutôt le stupide verbiage d'un méchant fou, puisse détruire la joie de mes efforts, et cependant cela est ainsi. Il se trouve à Halle un certain magister, nommé Kniff, qui, bien que tout ce qu'il compose ne soit que l'eau claire, se regarde comme un astre sur l'horizon musical. C'est tout simplement un gredin: je crois qu'on appelle ce qu'il fait, de la *critique*.

— Hé! dit Sébastien, c'est pour rire seulement, et je suis certain que M. le magister de Halle n'a pas besoin de prendre beaucoup de peine pour faire rire.

— Tu te trompes, mon père, ajouta Friedmann; on ne se moque point de lui, mais on le craint à cause de sa méchanceté; et celui qui ne le craindrait pas, se réjouirait bien malignement de la trivialité avec laquelle il cherche à rabaisser les choses reconnues comme les plus nobles.

— Et cela peut te déconcerter, demanda sérieusement Sébastien, par dépit de ce que tu vois le mauvais et le trivial conjurés contre le bon? Je crois t'avoir toujours dit qu'il n'existait pas de plus grande preuve de notre vrai mérite, que de voir la bassesse entreprendre d'exhaler sa rage impuissante.

Je ne t'ai jamais appris à regarder avec fierté et avec orgueil tes égaux ou tes inférieurs, mais à te tenir calme à ta place et avec la conscience de ta valeur; — même vis-à-vis des puissans et des plus distingués. — A plus forte raison envers la bassesse. C'est là le premier devoir de l'homme; — pratique-le, Friedmann, et ni le magister Kniff, ni aucun autre, ne pourra te décourager dans tes justes efforts.

En ce moment Caroline interrompit le dialogue, en annonçant un étranger qui désirait beaucoup être entendu.

— Qui est-ce, demanda Sébastien?

— Il ne veut pas dire son nom; mais il dit être un bon ami de notre père.

— Qu'il vienne, dit Sébastien, et Caroline sortit de la chambre. — *Bon soir*, dit l'étranger en entrant avec un ton extrêmement

Digitized by Google

décidé, en s'avançant vers Sébastien et lui tendant la main ; *bon soir, mon cher papa*, me reconnaissez-vous ?

Sébastien ne savait à l'instant se souvenir de l'étranger ; mais Friedmann l'ayant reconnu, s'écria : — Hé ! M. de Scherbitz, bon soir !

— *Diable!* dit celui-ci en riant — n'est-ce pas là notre ex-organiste de la Cour ? Juste ! C'est bien là ce malin pli, entre les deux yeux bruns, de 1737 ! Vous avez peu changé, *mon ami ;* si ce n'est que vous êtes plus vieux de treize ans. Je suis, *par la grâce de Dieu,* aussi toujours le même, excepté qu'enfin, avec mes cinquante-trois ans, je suis arrivé à être premier lieutenant.

— Vous vous êtes montré ami de mon fils, à une époque fatale, dit Sébastien en prenant la parole, et vous êtes aujourd'hui reçu comme tel par moi et par les miens. A quel heureux hasard dois-je le bonheur de vous saluer dans ma paisible demeure ?

— A un très-malheureux, mon vieux maître! A la dernière réception du premier Ministre, j'eus l'imprévoyance de marcher sur la patte du petit carlin de sa femme. La bête cria au meurtre et au martyre. La comtesse exigea une réparation, et, en punition de mon attentat, je marchai vers la Pologne en qualité de premier lieutenant, dans le régiment des gardes-du-corps de son excellence.

Friedmann rit aux éclats ; mais Sébastien qui se sentait blessé par les bons mots pleins d'amertume et de mépris des hommes, que lui disait le vieux premier lieutenant, chercha à donner une autre tournure à la conversation. Ce fut en vain. Scherbitz continua à badiner, à sa manière folle, sur sa tragique histoire. — Enfin, quand il eut assez parlé, il finit en disant qu'il était uniquement venu à Leipsick pour voir, encore une fois dans sa vie, le papa Bach, qu'il aimait et honorait infiniment, parole de lieutenant, depuis qu'il l'avait vu pour la première fois, il y avait treize ans.

Pendant que, dans la matinée suivante, Scherbitz se promenait dans le petit jardin qui tenait au derrière de l'église de Saint-Thomas et entre les hautes murailles qui l'entouraient des deux côtés, de manière à former une allée serrée, il aperçut Caroline à l'extrémité opposée ; elle était occupée à lier des vignes contre le mur, en espalier.

Il s'approcha de la jeune fille et la salua amicalement. Caroline se retourna et remercia.

— Vous êtes vraiment de bonne heure au travail, mademoiselle

Digitized by Google

Bach, dit Scherbitz, après avoir examiné pendant un moment ce qu'elle faisait....

— Mon père prend du plaisir à ses vignes, répondit Caroline.

— Réussissent-elles ici? — Oh!.... parfois.

— Ce matin, de bonne heure, j'ai entendu chanter d'une manière ravissante; c'était une voix de femme. *Parbleu!* Faustina ne chantait pas plus purement. Je crois, mademoiselle Bach, que c'est bien vous qui chantiez.

Caroline rougit et répondit : — Ce n'est pas moi, c'était ma mère. — La maman? — *C'est vrai!* Friedmann m'a dit une fois qu'elle chantait admirablement. Et vous, Mademoiselle, ne chantez-vous pas aussi?

— Je frédonne quelquefois un peu, comme toutes les jeunes filles, lorsqu'elles sont contentes; mais de toutes les sœurs que nous sommes, aucune n'est musicienne, et notre père dit que nous n'aurions ni plaisir ni goût à bien apprendre.

— Peut-être vous êtes musicienne sans le savoir.

Caroline regarda fixement le lieutenant, et lui dit en riant : — Vous êtes un bon sorcier, M. de Scherbitz.

— Il ne faut pas un grand art pour cela! Il ne manque pas de jeunes filles, qui ne peuvent faire de la musique selon les régles et les principes, et qui n'en sont pas moins passionnées pour elle. — Oh, oui, j'aime la musique, je l'aime passionnément. Mon frère Friedmann le sait bien, et c'est pour cela que nous nous aimons beaucoup; mais celle que j'aime est une musique toute particulière.

— Est-ce la musique d'église?

— Non.

— La musique de concert?

— Non, non.

— *Eh bien!* vous êtes donc passionnée pour la musique d'opéra?

— Dieu m'en préserve!

— *Parbleu!* Quelle musique aimez-vous donc?

— Caroline se mit à rire et elle dit ensuite avec un léger sourire : — Il n'y a pas moyen d'entendre à Leipsick la musique de mon goût.

— Diable! Que serait-ce donc? Il n'y a pas en ce moment, dans l'Europe entière, une ville au-dessus de Leipsick pour la musique.

— Oui, cela est très-particulier; mais n'en est pas moins vrai.

Digitized by Google

Je n'éprouve rien ou presque rien à toute la musique que j'entends ; quelque excellente que soit la manière dont mon père, mes frères et ses élèves l'exécutent, il me paraît toujours que quelque chose manque. — Oui, il manque réellement ce que je ne saurais définir, et cela suffit pour que mon âme ne soit pas satisfaite.

— Mademoiselle Bach, il faut que vous ayez suivi les leçons du pédant et rigoriste Gottsched, pour n'être pas contente de ce que peuvent faire votre père et vos frères.

— Hélas ! Il faut que vous me compreniez, répliqua Caroline, presque irritée. Cependant elle continua familièrement : — Voyez, pour que je puisse jouir de la musique selon mon goût, j'aurais besoin de disposer autour de moi, de tout ce qu'il est impossible de trouver ici. Par exemple, j'aimerais à me trouver dans une forêt, au pied des hautes montagnes dont les sommets rougissent aux rayons de l'aurore et au coucher du soleil. Lorsque le jour se répand ou lorsqu'il s'étend de plus en plus et que quelques rayons se fixent au tronc des arbres, lorsque le ciel est parsemé et traversé de nuages blancs, rosés ou dorés, en opposition avec le vert foncé du terrain, et lorsque la cime des arbres murmure doucement et que les buissons ont l'air de leur répondre par un petit sifflement, lorsque le ruisseau chante une mélodie bien ancienne et cependant toujours jeune, et que, sur ses bords, les fleurs s'agitent comme des clochettes enchantées, tandis que les oiseaux de la forêt chantent, voilà un accord puissant, grand, sublime, tendre !

Puis le soleil se couche et la lune s'élève par-dessus les rochers, en répandant sa douce lumière bleuâtre ; alors des figures de sylphes semblent voltiger sur les feuilles, se bercer sur la tige de quelque plante légère, et rêver le plaisir des bienheureux ; d'autres fois les nuages de la tempête couvrent le ciel, lancent des éclairs brillans ; l'écho répète l'éclat du tonnerre, et le torrent de la forêt bruit en traversant les blocs de rochers et les arbres renversés. Tout cela — voilà ma musique !

Scherbitz avait écouté la jeune fille avec surprise. Il se tut pendant quelques secondes qu'il mit à la contempler ; ensuite il lui dit à demi-voix : — Mademoiselle Bach, il est possible que vous ne soyez pas cantatrice, mais vous êtes poëte.

Il s'éloigna, ému d'une manière visible, et il fut faire part à son ami de ce qu'il venait d'entendre.

Digitized by Google

Friedmann sourit avec amertume, et répondit que cela était ainsi qu'il venait de le dire, et que ce serait une nouvelle raison de le faire enrager, s'il n'en avait pas déjà tant d'autres plus anciennes. —J'aime cette enfant comme mon âme. Je l'ai vue grandir et devenir belle: Je la verrai mourir; car les plus beaux dons du Ciel ne sont accordés aux pauvres êtres terrestres que pour les rendre plus malheureux.

— Cela est vrai et faux en même temps, *mon ami*. C'est selon comme on le prend. Savez-vous bien, du reste, comment nous avons péché tous les deux ? Nous avons trop philosophé. Ne riez pas. *Parole d'honneur !* je parle sérieusement. A la vérité, nous avons péché chacun à notre manière ; mais ce que je dis ne reste pas moins vrai. Nous aurions mieux fait d'agir, fût-ce mélancoliquement ou légèrement, que de méditer avec esprit et de redire tout le mal possible de ce misérable monde, en cherchant à le détruire par la plaisanterie. Puissions-nous avoir agi ! Ce n'est point la volonté, ce n'est point la croyance, ce sont les actions qui déplacent les montagnes.

—Il y a une ironie là-dedans, en ce que les plus grands penseurs, quand il s'agit d'agir, ne savent rien faire. —En effet, il y a une cruelle ironie, mais c'est en cela que se manifeste la sagesse du Créateur; car, malheur à l'ordre de ce monde, si les plus grandes pensées et les plus grandes résolutions étaient suivies d'effet ! Satan, l'ange déchu, ne sera point dangereux pour le Ciel; mais, l'homme le serait, l'homme que Dieu créa à son image, s'il portait en lui assez de force pour effectuer tout ce qu'il veut imaginer dans ses heures d'exaltation. Un seul chercha à accomplir sa pensée ; il l'aurait accomplie peut-être, si les autres ne l'eussent pas crucifié avant le temps.

— Finissez, M. de Scherbitz, s'écria Friedmann, je vois l'abîme devant moi.

— *Va! mon ami*, on ne nous fera pas mourir en croix. Car, comme on dit, nous sommes philosophes ; et si le Ministre n'avait pas découvert vos relations intimes avec sa jolie nièce, de même que si je n'avais pas *malheureusement* marché sur la patte du carlin de Mme la Comtesse, nous nous trouverions encore peut-être tranquillement tous les deux à Dresde, vous, l'ami de la maison de Nathalie, la maudissant, vous maudissant vous-même et le monde entier ; moi, comme un page, ami de la joie malgré mes cinquante-trois ans,

Digitized by Google

prenant avec patience les maux de l'humanité et m'en moquant ; quoique, *morbleu !* j'en souffre aussi.

—Savez-vous bien, demanda Friedmann, pendant que le lieutenant le regardait avec étonnement, savez-vous bien que j'ai souvent imploré le Ciel avec ferveur, pour qu'il voulût bien me rendre fou pendant quelque temps ; — non pas pour toujours, ajouta-t-il vivement et presque avec angoisse. — Non, non, pour tout au monde, je ne voudrais pas être dans la démence pour toujours ; mais puisse-je y être pendant quelque temps, pour pouvoir oublier. Et cependant, je le sens de nouveau, même dans la démence, le souvenir du passé ne me quitterait pas. — A ces mots, il cacha ses yeux dans la main avec une vive émotion.

Le lieutenant fut effrayé en voyant ce qui se passait dans l'intérieur de Friedmann, et il lui dit en se retournant : — *Mon ami*, ne faites pas trop d'attention à mon verbiage. — Je suis vieux. Que Dieu me plaigne ! — Mélancolique !.... — J'ai si peu d'espoir d'un meilleur avenir; mais vous !... — vous êtes encore jeune ; — vous pouvez tout faire encore.

— Que puis-je faire, dit Friedmann, avec un éclat de rire, en interrompant Scherbitz ? Rien, rien, rien. A l'âge de trente-cinq ans, je suis mort pour tout le monde ; oui pour tout, — plus que toi avec cinquante. — Hé ! ne remarques-tu pas que la folie attend là derrière la porte et qu'elle veut me prendre par la nuque, au moment où je sortirai ? C'est seulement lorsque mon père est près de moi, qu'elle n'ose me saisir ; alors elle se retire sur elle-même, jusqu'à ce qu'elle devienne petite, petite, qu'elle se glisse en haut dans une toile d'araignée solitaire. — Elle ne m'attrapera pourtant pas sitôt. — Ah, ah ! je suis un rusé ! Je n'entre pas dans la chambre quand mon père n'est pas avec moi, vois-tu ? vieux page. Je m'entends aussi aux signes.

—*Mon ami, mon ami !* Par tous les diables, qu'avez-vous donc, s'écria le lieutenant, en saisissant son ami par les épaules et le secouant violemment ? — Friedmann Bach, n'entendez-vous pas? —

Friedmann resta transi pendant quelques momens, en regardant Scherbitz d'un œil inanimé ; mais, enfin, sa figure quitta cette horrible expression, ses yeux reprirent la vie, et il demanda doucement : — Que veut M. de Scherbitz ?

Digitized by Google

— Ce que je veux ? ô homme ! — Quelles niaiseries faites-vous ? — Gardez donc votre contenance.

Friedmann dit alors en souriant : — Hé ! M. de Scherbitz, qui prendrait au sérieux un badinage ? N'est-ce pas vrai, vous pensiez réellement que je devenais fou par moment ? — Hélas ! pas encore. Je suis raisonnable, — plus raisonnable même que vous.

— Laissons cela, *mon ami.* Naturellement, vous badiniez ; mais il ne faut pas s'amuser à peindre le diable sur la muraille. Je vous en prie, revenez à vous et jouez-moi quelque chose, afin que je me remette un peu : vous avez joué votre rôle avec trop de naturel.

Friedmann s'assit sans rien dire devant son instrument, et il commença à improviser.

— J'ai bien pensé qu'il était fou, disait en murmurant le lieutenant, lorsque Friedmann, après avoir joué pendant environ une demi-heure, laissa tomber les mains sur les touches, se renversa en s'appuyant sur le dos de sa chaise, et s'endormit.

J.-B. LAURENS.

(La fin à un prochain numéro.)

Digitized by Google

LETTRE

DE GIRODET-TRIOSON,

A M. BOHER, *Peintre et Statuaire, Directeur de l'Académie des Beaux-Arts de la ville de Perpignan.*

A Paris, le 20 décembre 1819.

MONSIEUR ET HONORABLE CONFRÈRE,

Il faut bien que j'aie recours à votre indulgence pour me pardonner un silence dont la paresse seule, à laquelle je suis fort enclin, n'est assurément pas la seule cause : il est encore moins l'effet d'un sentiment d'indifférence que vous ne pouvez pas inspirer lorsqu'on a l'honneur de vous connaître, et qui bien certainement n'a rien de commun avec la haute estime que vous m'avez fait concevoir de vos talens et de votre personne. Mais vous ne savez pas dans quelle étrange position ma destinée m'a placé, destinée dont malheureusement personne ne m'aide à partager les chances, puisque je n'ai pas le bonneur d'être marié. Pour tout ce que cette position m'impose de devoirs, de travail, d'obligations qu'on ne soupçonnerait pas devoir se trouver dans la carrière d'un artiste, il me faudrait des jours de quatre-vingt-seize heures. Joignez à cela une santé misérable, dont les soins, bien que souvent trop négligés et depuis long-temps, me consument des momens qui pourraient sans doute être moins mal employés, si ces mêmes soins n'étaient pas souvent indispensables. Vous paraissez, Monsieur, sous ce rapport, être beaucoup plus heureux que moi. Jouissez de ce bonheur dont on ne connaît tout le prix qu'après l'avoir perdu, et que la conscience que vous en avez vous fasse supporter les injustices et les clameurs de vos envieux. Il n'est point ici-bas de bonheur parfait; mais, quand on exerce honorable-

---

La *Revue du Midi* se propose de donner prochainement à ses lecteurs, un assez grand nombre de lettres inédites de personnages célèbres, rois, princes, littérateurs, etc. En attendant qu'elle ait terminé le travail qu'elle prépare à propos de cette correspondance, elle offre, comme prémices à ses abonnés, la lettre ci-jointe d'un des peintres les plus remarquables de nos dernières écoles. On y trouvera une touchante sensibilité, jointe à un jugement excellent.

Digitized by Google

ment des arts honorables, qu'on a une compagne qu'on aime et qu'on estime, une fortune indépendante, quelques vrais amis et une santé solide, on est bien fort et bien heureux, et l'on aurait tort de se plaindre du destin.

Je me rappelle très-bien, Monsieur, l'époque déjà éloignée où j'eus l'avantage de faire votre connaissance et de voir vos ouvrages. Je n'ai point oublié la chaleur et l'énergie de vos compositions, ni le grand style de dessin que vous avez adopté, et qui convient d'autant mieux à votre talent en peinture, que vous êtes également habile dans la sculpture et dans l'art de Vitruve. Vous joignez à tant d'avantages celui de bien écrire en prose comme en vers. Vous suivez heureusement les traces de Michel-Ange, que vous paraissez avoir pris pour patron, et qui ne vous reniera pas.

J'ai lu, Monsieur, avec un très-grand plaisir vos leçons d'architecture. Je suis trop peu initié dans les secrets, et trop peu instruit des règles de ce bel art, pour pouvoir apprécier tout le mérite de votre théorie. Cependant j'ai vu avec plaisir que, dans tout ce qui en est à ma portée, votre jugement était conforme à l'idée que je m'étais faite de ses principes. J'ai été frappé surtout de cette inconvenance que vous remarquez dans les édifices, où, lorsqu'on emploie plusieurs ordres les uns sur les autres, on fait dominer le composite sur le corinthien. Toutes les raisons que vous donnez de cette critique, m'ont paru extrêmement judicieuses, et vous faites voir dans tout cet écrit que, chez vous, l'imagination ne nuit pas au jugement. J'ai lu aussi vos satires. Elles prouvent que, quel que soit l'art auquel vous vouliez vous adonner, vous pouvez y réussir. Il y a beaucoup de vers très-heureux et d'une véritable inspiration. J'ai, comme vous, vu bien des sots qui ont parcouru du pays, et je puis dire aussi, en me servant de vos expressions : «Un sot fut toujours sot, n'importe son voyage, etc.» Je recevrai toujours avec grand plaisir et votre prose et vos vers, lorsque vous voudrez bien m'en envoyer, et j'y trouverai également de l'instruction et du plaisir.

Je suis fort aise, Monsieur, d'apprendre que vous ayez lu avec quelque intérêt, le discours que je prononçai à l'Institut, il y a deux ans, et je suis très-flatté que mon sentiment, sur le point de théorie que j'ai tâché d'éclaircir et d'approfondir, se soit trouvé conforme à votre doctrine. Je m'occupe encore quelquefois de questions analogues, qui compléteraient, ou du moins étendraient la théorie morale de l'art, si elles étaient traitées par des plumes plus habiles que la mienne; mais j'y trouve un délassement qui entre dans mes goûts, et c'est pourquoi je m'y laisse entraîner. S'il m'arrive de pouvoir penser que ces réflexions puissent n'être pas inutiles, et que je me hasarde

Digitized by Google

de les publier, je vous prierai de me permettre alors de vous les envoyer, avec invitation de m'en dire librement votre pensée. Vous ne doutez point du prix que j'attacherai toujours à votre opinion, quelle qu'elle soit, et combien dans toute circonstance je serai flatté de votre suffrage.

J'ai exposé au dernier salon de peinture un tableau dont les journaux vous ont rendu compte. L'espèce de succès qu'il a obtenu et qui a surpassé mon attente, a été l'occasion d'éloges et de critiques diverses. Les journaux se sont fait une guerre de parti à son sujet, comme si la politique y eût dû entrer pour la moindre chose. Je ne vous en parlerai pas, puisque d'autres en ont tant et trop parlé. Seulement je regrette que, ne l'ayant point vu, vous ne puissiez m'en dire votre avis.

Je ne sais si, lorsque vous vîntes à Paris, j'eus le plaisir de vous offrir une petite brochure en vers, relative à de sottes critiques dont j'avais été l'objet lors de l'exposition de 1806, où parut mon tableau d'une scène du Déluge. Je ne me pique pas non plus d'être homme de lettres, mais quelquefois *facit indignatio versum*. La colère a été mon Apollon. Aujourd'hui je suis plus calme et je ne chercherai pas à venger Pygmalion, des impertinences que l'on m'a adressées à son sujet. Je joins à cet envoi cette brochure, aussi oubliée que les critiques qui y ont donné lieu, et un autre exemplaire du discours que vous avez déjà reçu. J'y ajoute aussi quelques vignettes gravées d'après plusieurs petites compositions sans importance. Tout cela, Monsieur, est de nulle valeur, et ne peut en avoir que par l'indulgence avec laquelle je vous prie de les recevoir et le plaisir que j'éprouve à vous les offrir.

Continuez, Monsieur, à répandre la lumière des bons principes et la saine instruction dans la ville et le département où votre position vous met à portée de les propager. Puisque vous avez des envieux, vous devez avoir aussi des prosélytes, et votre caractère ainsi que vos talens, doivent vous en avoir acquis beaucoup et de très-zélés. Tout dans ce monde est soumis au système des compensations ; demandez plutôt à M. Azaïs. Quant à moi, c'en est une très-grande à la violence que je me fais lorsque je prends la plume, que d'avoir à m'entretenir avec des personnes de mérite. Je me crois donc dans ce moment-ci bien indemnisé.

Recevez, Monsieur et honorable confrère, l'expression de la considération la plus distinguée et de la très-haute estime que vous avez inspirées à votre bien affectionné et dévoué serviteur.

GIRODET-TRIOSON,

Membre de l'Institut, etc.

Digitized by Google

Poésie.

—

SONNETS.

—

LES BORDS DU RHIN.

Liége, octobre 1843.

L'aurore va venir. — L'étoile suit l'étoile ;
Un vieux moulin blanchit à l'horizon brumeux.
Ailé, rapide, avec de la vapeur pour voile,
Le bateau fuit, creusant un sillon écumeux.

Mais l'aurore est venue, et voilà qu'une toile
Semble se soulever, et découvre à nos yeux,
Tout là-bas, dans un fond que cache un léger voile,
Cologne se baignant dans le Rhin radieux.

Mais l'agile vapeur aussitôt nous l'enlève ;
La cathédrale fuit, immense comme un rêve,
Et nous laisse, mêlant, dans notre esprit toujours,

Ces deux étonnemens que l'homme a fait éclore,
La vapeur et l'église inachevée encore,
L'œuvre du moyen-âge et l'œuvre de nos jours.

—

Digitized by Google

DEVANT LE TOMBEAU DE HOCHE.

—

Ils ont passé partout. Partout, sur bien des plages,
Ils ont, vingt ans, à coup d'épée et de canon,
Par d'illustres combats illustrant des villages,
Écrit en traits de feu les lettres de leur nom.

Partout, faisant pâlir les héros des vieux âges,
Ils ont, du Sud au Nord, tracé plus d'un sillon;
Et de l'histoire enfin bouleversant les pages,
Emporté bien des rois dans leur grand tourbillon.

Il n'est pas de pays qui dans ses champs n'évoque
Un brillant souvenir de cette vaste époque;
Là-bas c'est un rocher, ici c'est un tombeau.

Et, malgré soi, l'esprit qu'un tel passé travaille,
Voit, les mains sur le dos, aspirant la bataille,
Surgir comme un géant, l'homme au petit chapeau.

—

Digitized by Google

MAYENCE.

—

Le vent du soir se lève. Il m'apporte en passant,
Les bruits de la vallée et l'odeur du feuillage;
Je fume sur le pont et je rêve, faisant
Dans un coin de mon cœur s'éveiller mainte image.

C'est un beau soir d'été. Le ciel est sans nuage.
En ce moment je pense à mon pays absent,
Quand voilà que soudain, dans l'ombre apparaissant,
Il m'a semblé le voir, au loin, comme un mirage.

Illusion! mon cœur vingt fois se trompe ainsi!
C'était une autre ville, avec un pont aussi,
C'était Mayence enfin, jadis l'humble patrie,

D'un nommé Guttemberg, inconnu tout-à-fait,
Qui, l'an quatorze cent et quarante inventait
Cet art que l'on nomma depuis l'imprimerie.

ETIENNE HÉNAUX.

Digitized by Google

DEUX CHOSES QUI PASSENT.

Ancienne chanson flamande.

—

Bruxelles, 1844.

Au printemps sur son buisson,
Telle sort de sa prison,
La rose;
Tel, au frais jardin du cœur,
Naît l'amour, cette autre fleur
Éclose.

Mais, hélas! la fleur souvent
De sa tige tombe avant
Son heure,
Comme il faut que maint amour
Se flétrisse avant son jour
Et meure.

Fleurs, amours, oh! sous le ciel
Vous n'avez qu'un sort cruel
Et sombre;
Vous brillez, amours et fleurs,
Pour laisser chagrins et pleurs
Sans nombre.

ANDRÉ VAN HASSELT.

Digitized by Google

A M. EUGÈNE D...

En remerciement d'un encrier.

—

J'aime ton atelier, il est calme, il est beau.
Là, je me plais à voir avec quel art extrême
Tu sais, d'un bloc de bois qui tourne sur lui-même,
Faire jaillir un vase, une coupe, un flambeau.

Que ne puis-je aussi bien sculpter, dans mon cerveau,
En ode, en élégie, en sonnet, en poème,
Tout ce que de rêveur la chaste Muse y sème!
Mais je ne produis rien de grand ni de nouveau.

Aussi, j'ai beau rimer volume sur volume,
Je le sens, l'encrier par qui ma faible plume
Noircit de tant de vers mes pâles feuillets bleus,

Ne me vaudra jamais, Eugène, autant de gloire
Qu'à toi, noble tourneur et d'ébène et d'ivoire,
Artiste dont il est l'ouvrage merveilleux!

PIERRE BATLLE.

Perpignan, 1844.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

—

(Suite et fin.)

A M. Gras, éditeur de la *Revue du Midi*.

La Haye, 16 *octobre* 1843.

Cependant, l'ordre du roi m'était arrivé à neuf heures ; Sa Majesté devait me recevoir à midi : je n'avais pas de temps à perdre pour faire mes préparatifs. Je commençai par envoyer chez M. l'ambassadeur de France, pour m'informer des usages de la cour de Hollande, et savoir en quelle tenue je devais me présenter. En répondant à ma demande, M. de Bois-le-Comte eut l'obligeance de me dire que sa voiture serait à ma disposition pour l'heure indiquée par le roi, et que ses gens me conduiraient au château. En effet, à onze heures et demie, la voiture de M. l'ambassadeur de France vint me prendre à l'hôtel de l'Europe. Nous longeâmes le Vijverberg (la promenade du Vivier) ; nous traversâmes le *Plaats*, où fut massacrée par les Hoeks, en 1392, Adélaïde de Poelgeest, maîtresse d'Albert, comte de Hollande ; nous passâmes sur le lieu même, où, le 20 août 1672, les deux infortunés frères de Wit (*Hic armis maximus*, *ille togâ*, comme dit une de leurs médailles) furent massacrés par une populace aveugle et furieuse, et nous arrivâmes au château.

Le palais du roi actuel (le roi défunt s'en était fait construire un assez remarquable) n'a rien d'imposant au dehors. Loin de ressembler, par la coquetterie, à *Buckingham-Palace* qu'habite la reine Victoria dans le parc de Saint-James, ou, par la grandeur, à ce chef-d'œuvre de Philibert de Lormes, qui compose les Tuileries, il produit sur celui qui l'envisage pour la première fois, l'effet d'une honnête maison bourgeoise, dont le propriétaire aime peu le bruit et l'éclat. Situé à l'encognure d'un boulevard, il ne se distingue, en effet, des hôtels qui l'avoisinent, que par les deux factionnaires qui montent incessamment la garde à sa porte principale. Voilà pour le jour. La nuit venue, le palais semble encore, pour complaire sans doute davantage au vieil esprit républicain de la Hollande, vouloir se faire plus humble et plus petit ; car, tandis que les maisons qui l'environnent sont brillamment éclairées au gaz, une lanterne à l'huile, fumeuse et isolée, le désigne seule obscurément, en jetant sur sa façade une ombre pâle et douteuse.

En revanche, l'intérieur est très-brillant. Le roi Guillaume, qui se distingue entre tous les souverains, par un goût très-vif et très-bien dirigé pour la peinture, l'a orné d'une manière splendide. Tableaux, statues, et le marbre et l'airain, rien ne manque à l'illustration, à l'embellissement de ce palais, et les trésors des

Digitized by Google

arts, amassés là à grands frais, font de cette tranquille résidence une création véritablement remarquable, une demeure enchantée.

Le perron principal de ce palais qui forme l'entrée d'honneur, étant réservé aux rois et aux princes, les simples visiteurs, comme celui qui a l'honneur de vous écrire ces lignes, entrent par une porte cochère située dans une rue étroite. Là, on s'arrête au pied même de l'escalier qui mène à la galerie de peinture de Sa Majesté, et l'on est immédiatement conduit dans un salon d'attente, où se tiennent les aides-de-camp de service. En y arrivant, je remis à l'un de ces messieurs la lettre qui m'appelait au château, et, quelques minutes après, je fus introduit dans le salon de réception, où se trouvait le roi.

Ce prince était debout, en costume militaire. Sa mâle et grave figure noblement accentuée, son front large et dépouillé de cheveux par le travail et par les soucis de la royauté, cette couronne d'épines qui fait des princes de la terre, en nos jours de bouleversemens, autant de Christs humains, me troublèrent vivement. Je m'inclinai à plusieurs reprises, par respect d'abord, et ensuite, pour me donner une contenance. Le roi s'aperçut de mon embarras, et s'avançant vers moi avec un gracieux sourire, il me dit : « Eh bien! Monsieur, comment trouvez-vous ce pays? — Sire, repris-je, pour l'industrie qui tient des hommes, c'est un chef-d'œuvre; pour la nature, qui tient de Dieu, c'est un prodige; pour les arts, qui tiennent à la fois de Dieu et des hommes, ils me causent ici un étonnement profond. — Trouvez-vous qu'on vive heureux et tranquille en Hollande? — Sire, après la France, ce pays est celui où j'aimerais peut-être le plus à vivre; car on y est libre. Quant au repos et au bonheur, la Hollande n'est-elle pas gouvernée par la sagesse et la haute raison de Votre Majesté? — Vous me flattez, Monsieur, répondit le roi. Ce que je fais pour la Néerlande est peu de chose, et, en lui consacrant ma vie et mes soins, je ne fais que remplir mon devoir; mais je suis bien aise d'apprendre que les étrangers qui visitent ce pays, remportent de nos arts, qui sont nos véritables monumens, une idée favorable et juste. Avez-vous vu notre Musée national? — Oui, Sire, et à chaque pas j'ai admiré de magnifiques pages qui peuvent lutter avec ce que l'Italie a produit de plus remarquable et de plus magnifique. — Vous avez raison, Monsieur. Nous n'avons ici ni le soleil doré de Naples, ni le ciel bleu de Florence, ni les gigantesques débris de Rome qui inspirent le génie et font naître le talent, mais nous avons la patience et le travail, ces deux grandes qualités qui mènent à la perfection de tous les détails, et qui ont si bien fait rendre à nos peintres nos eaux vertes éclairées par un soleil qu'on prendrait pour une lampe d'albâtre, nos cieux gris qui semblent toucher à la terre, et nos intérieurs qui sont autant de poèmes. Vous avez, sans doute, parcouru aussi notre collection d'antiquités? — Oui, Sire; c'est une merveille par le choix et par le nombre. — Cependant, reprit le roi, il y manque quelque chose d'important, à quoi je m'efforce, depuis long-temps, de pourvoir. C'est une série de monumens panopliques, comme ceux que vous avez publiés, d'après la galerie d'armes de Madrid. — Quoi? Sire, Votre Majesté connaît!.... — Oui; on m'a parlé de votre travail, Monsieur, et il m'intéresse d'autant plus, que j'ai vu et examiné les originaux eux-mêmes qu'il représente. A Oxford où j'ai été élevé, nous étions fort curieux d'antiquités, et, en Espagne, où j'ai fait la guerre, j'ai visité l'*Armeria* de Madrid. Envoyez-moi votre ouvrage; je le lirai avec grand plaisir. — Sire, je désirais l'offrir à Votre Majesté. — Non pas, Monsieur; j'y souscris pour ma bibliothèque particulière. N'est-ce pas à nous d'encourager les lettres et le travail?» Le roi daigna ensuite me parler de l'Angleterre où il savait que j'avais le projet de me rendre; — de la France, dont il aime l'esprit et le noble élan; — de notre littérature, qu'il apprécie infiniment mieux qu'un grand nombre de nos compa-

Digitized by Google

triotes, et, en me congédiant, Sa Majesté voulut bien me rappeler qu'elle attendait mon livre.

Rentré à mon hôtel, j'envoyai au roi, dans la journée, non-seulement un exemplaire de l'*Armeria real*, que j'avais fait d'avance relier à ses armes, dans l'intention où j'étais de lui en faire hommage ; mais aussi un exemplaire soigneusement colorié des *Anciennes tapisseries de France*, que j'étais bien aise de soumettre à l'appréciation d'un juge aussi éclairé. Le lendemain matin je reçus une lettre par laquelle on m'annonçait que Sa Majesté daignait m'inviter à dîner pour le jour même. Il n'y avait pas moyen de refuser, et, au risque de me trouver plus embarrassé encore que dans mon audience de la veille, je dus accepter. A six heures, je me rendis au château. J'y trouvai réunis, dans un salon du premier étage, un assez grand nombre de personnages, presque tous appartenant au corps diplomatique, à l'exception toutefois de notre grand peintre Gudin qui revenait d'Angleterre, et auquel le roi avait accordé le même honneur qu'à moi. Après une demi-heure d'attente environ, le roi parut ; tout le monde salua. Sa Majesté, s'avançant alors vers quelques-uns des assistans, et spécialement vers MM. les ambassadeurs de France et d'Angleterre, leur adressa quelques paroles flatteuses. Presque tout le monde obtint ensuite du roi un mot ou un regard. En passant près de moi, Sa Majesté daigna s'arrêter un instant pour me dire : « Ah ! j'ai reçu, Monsieur, vos deux beaux ouvrages : je vous remercie de me les avoir fait connaître. Ce qu'ils contiennent est fort curieux ; mais je vous dois une revanche et ce soir je vous montrerai quelque chose qui n'est pas moins intéressant. »

Peu de minutes après, une porte s'ouvrit et toute la compagnie, le roi en tête, se dirigea vers la salle à manger.

En y entrant je fus un instant ébloui. Imaginez une spacieuse galerie, richement décorée, qu'éclairent de nombreux candelabres. Au milieu, une table, magnifiquement servie, étale une splendide vaisselle en or. Autour de cette table brillent aux parois des murailles, des tableaux modernes du plus grand prix. Parmi ces belles pages, quatre toiles de Gudin représentent l'art français. Deux d'entre elles m'ont spécialement frappé. La première n'est autre chose qu'une tempête ; mais une vraie tempête, horrible, noire, houleuse ; une tempête comme le pinceau de Gudin sait les faire. C'est une vague immense qui va, vient, roule, éclairée par un soleil morne et rouge ;.... et dans le lointain, sur le rivage, vous apercevez un pauvre vieillard à genoux qui pleure et se désespère ; car son fils, sans doute, est sur cet océan en courroux. La seconde page de Gudin est une vue d'Afrique. Il y a, sur la droite, une colline jaunâtre surmontée d'une construction qui ressemble à un minaret. A gauche ; sont des montagnes bleues (ce sera, si vous voulez, l'Atlas qui touche au ciel), dans les cavités desquelles se jouent tous les accidens possibles d'ombre et de lumière. Au fond brille, comme un miroir d'argent, un petit lac transparent et tranquille. Par-dessus tout cela s'étend et se développe un firmament sec et aride, quelque chose d'airain et de bronze. C'est bien là l'Afrique brûlante, *ignea Africa*, comme disaient les Latins.

Auprès de ces tableaux de Gudin, j'ai remarqué une fort belle copie faite par Gallait, de sa grande toile de l'abdication de Charles-Quint et une scène de cabaret, par Madou, qui est charmante. Il y a ; dans cette dernière une vieille ivrognesse et des joueurs de clarinette délicieux. C'est Téniers au XIXe siècle, c'est-à-dire, tout le naturel et toute la naïveté de Téniers, moins la charge qui les gâte et qui était le défaut de son temps. — Voilà pour l'art belge. Je me trompe.— Il y a de plus, pour ce dernier, un Wapers magnifique (Louis XI, dictant ses dernières volontés), qui vaut toute la tragédie de Delavigne ; un grand bœuf dans un paysage, de Verboekoven, le Brascassat de la Belgique ; des moutons et un bélier enfermés, par le même.

Digitized by Google

Dans cette galerie, Calame seul représente l'école de Genève. J'y ai distingué de lui deux paysages superbes. Avec l'un nous sommes en Suisse, la patrie des grands spectacles. Devant nous est une montagne couverte de pins. Au-dessus, nous apercevons de grandes flaques de neige et au-dessous coule un torrent. Rien de plus sauvage et de plus vrai que cette nature agreste. Elle épouvante et fait frissonner. Le second paysage, qui n'est pas moins magnifique, nous offre une campagne d'un ton jaune et ocreux. Sur le devant, une eau stagnante, qu'aucun vent ne ride et que tapissent quelques joncs immobiles, miroite au soleil en dormant son sommeil de mort. Rien d'inerte, de calme, de privé de vie comme cette scène On dirait une parcelle des royaumes vides dont parle l'Écriture, *inania regna*.

L'Angleterre, cette habile commerçante si peu propre aux beaux-arts, n'a fourni qu'une seule page à cette galerie. C'est une distillerie assez incompréhensiblement meublée, de Wilkie. Quant à la Hollande, elle brille par des chefs-d'œuvre. Koekkoek y a, d'un côté, une forêt dans laquelle paissent sur la plus belle des verdures et au milieu d'un effet de lumière magnifique, des troupeaux pleins de naturel et de vérité; de l'autre, est un étroit chemin, assez pareil à ces petits sentiers d'Italie dont parle Dante, que bouche un fagot d'épines. Dans ce sentier marche un troupeau, et près de là, un beau fleuve argenté serpente sous le soleil, en étalant sur sa rive un éventail de peupliers et de grands arbres. Ailleurs, nous voyons du même artiste, un autre fleuve sur lequel glisse rapidement un bateau à vapeur, qui a l'air de narguer une ville immobile. Schelfout a fourni aussi à ce salon trois tableaux, l'un représentant une vaste campagne, au fond de laquelle on distingue une cité dans le lointain; l'autre consiste en un moulin au pied duquel passe une barque de poste; le troisième nous montre un hiver. En contemplant sur le devant de cette dernière toile, une vieille tour carrée couverte de neige, le froid vous gagne; on se prend à trembler. Que vous dirais-je encore? Mes yeux se portèrent successivement d'une extrémité à l'autre de ce salon, sur le *Coup de canon*, tableau remarquable de Nuyen, artiste distingué, mort malheureusement à la fleur de l'âge; — sur une vue d'hiver, par le même; — sur un très-beau troupeau d'Ommeganck, etc. Je distinguai encore une Pauvre famille, de Ten Kate; un Marchand de volailles, de Brias; une vache se léchant, de Kobell; un Saint Jérôme et un marché, de Van Schendel, offrant chacun un magnifique effet de lumière; enfin, les deux frères de Wit dans leur prison, par Opzoomer. Ce dernier tableau a quelque analogie avec celui des enfans d'Édouard, de notre grand artiste Paul Delaroche; mais ce qu'il me serait impossible de vous rendre, c'est l'effet, aux mille clartés des bougies et des candélabres, de ces toiles splendides et inappréciables.

Cependant le dîner commença. Je ne vous décrirai ni la magnificence du service, ni l'ordre et la somptuosité des mets. Il faudrait, pour cela, la plume aristocratique de Saint-Simon, ou l'esprit fin et délié de Tallemant des Réaux. Je me bornerai donc à vous dire que le repas fut splendide. Malgré cela, il me parut long et assez triste. En effet, de temps à autre, le roi adressait bien la parole à ceux des convives qui l'entouraient immédiatement; mais ceux-ci se bornaient à lui répondre, et aucun des autres, même des plus éloignés, n'osant élever la voix pour parler avec son voisin, un silence absolu régnait presque toujours à table. Enfin, le dîner se termina. Le roi s'étant levé, tout le monde l'imita. Je crus qu'on allait changer de salon et se rendre dans une autre pièce destinée à la conversation; mais une porte s'ouvrit, et le roi se tournant vers nous, dit, en descendant la première marche d'un petit escalier tournant : « Messieurs, suivez-moi. »

Tout le monde obéit. Au bout de quelques minutes, nous traversâmes un étroit corridor au rez-de-chaussée du palais. Une porte latérale s'ouvrit, et de la demi-obscurité où nous étions, nous passâmes subitement dans une vaste salle magnifiquement éclairée.

Digitized by Google

Figurez-vous une longue galerie illuminée dans toute son étendue, au moyen de splendides girandoles. Des deux côtés, et à perte de vue, se déroulent les plus admirables produits de la palette, entrecoupés d'une suite de dessins dus à ces grands maîtres qui se nomment Raphaël, Léonardo da Vinci, etc. Çà et là brillent, comme à Versailles et à Saint-Cloud, des meubles de Boule, incrustés d'or et d'ivoire, quelques statues de marbre (en petit nombre), peuple éternellement immobile, mais si agité à la lueur des torches, qu'il a presque l'air animé. Au fond de la galerie deux magnifiques candélabres en cristal, donnés au roi des Pays-Bas par le roi des Français, et assez pareils par la magnificence de leur travail et par leur hauteur, à ceux de Charles Ier, vendus par Cromwell, qu'on voit dans la cathédrale de Gand, projettent d'étincelantes gerbes de lumière. Tel est le coup-d'œil qui s'offrit à nous.

J'avoue que j'en fus vivement frappé. Toutes ces richesses des arts assemblées là avec tant de soins et de zèle par un prince intelligent ; — ces mille effets d'ombres et de lumières qui, tantôt illuminent les plus sombres toiles comme d'ardens levers de soleil, et tantôt assombrissent les pages de Ruysdael elles-mêmes ; — ces statues, ces meubles, cette splendide galerie, si royalement ornée, tout cela était féerique, tout cela me faisait songer aux splendeurs de Golconde et d'Aaroun-al-Raschid, aux plus merveilleuses histoires des Mille et une Nuits.

Cependant c'était bien une réalité. Il n'y avait là rien d'oriental, rien de fabuleux; je n'étais point, comme Sindebad le marin, engagé dans une Odyssée sans limite et sans terme. J'avais beau vouloir en douter, je me trouvais tout simplement dans une des plus magnifiques galeries de l'Europe, en compagnie de grands personnages dont je savais à peine les noms, et devant lesquels je n'étais rien ; — ayant, si l'on peut ainsi parler, pour cicérone, le prince même, qui avait consacré vingt-cinq ans de sa vie et douze ou quinze millions de florins à former cette collection !... Qui m'eût dit, huit jours auparavant, que cet honneur m'arriverait, à moi, indigne, qui ne le recherchais pas, m'eût fait sourire d'incrédulité.

Après un moment d'arrêt pendant lequel un murmure d'admiration, que le respect ne put contenir, se fit entendre parmi les assistans, le roi marcha en avant, s'arrêtant devant chaque tableau, faisant à haute voix des observations pleines de justesse, racontant en peu de mots où il avait eu cette toile, combien lui avait coûté cette autre, à qui elle avait été offerte avant lui, d'où elle venait, les soins qu'il avait fallu prendre pour la restaurer, etc. Un bourgeois, possédant vingt ou trente tableaux, n'eût pas été plus au fait de ce qui les concerne. Or le roi, sans compter sa collection de dessins, a, dans sa galerie, environ 150 toiles, et il sait en détail l'histoire de chacune d'elles !... Il y avait plaisir à la lui entendre raconter. A sa verve et à son animation, on voyait que l'auguste artiste parlait de cœur.

Nous promenâmes ainsi à la suite de Sa Majesté pendant deux heures, voyant disparaître successivement devant nous, comme un rêve, toutes les fantaisies de la couleur, toutes les créations de l'art, tous les fantômes du génie. C'était comme cette revue suprême dont parle la ballade allemande, *que le César détrôné passe à minuit au pied de sa colonne, à la lueur des éclairs....* Ici, d'éternelles batailles ont lieu et des héros ne cessent de mourir ; là, des saints prient, adorent ou guérissent éternellement ; ailleurs, l'histoire ancienne coudoie les hauts faits modernes ; toutes les nations, tous les sujets, tous les peintres avec leurs mille caractères, avec leurs effets si différens, se donnent la main.

Vous le devinez, Monsieur, dans cette course nocturne, il me fut impossible de rien examiner en détail. Il eût même été hors de raison de l'essayer ; car, l'éclat des lumières donnait aux tableaux les plus étranges, les plus bizarres reflets ; mais les dessins des grands maîtres, qui n'éprouvaient pas le même inconvénient, me

Digitized by Google

frappèrent vivement, et je pus en étudier quelques-uns. Je me rapelle surtout la vive impression que me causèrent les Madones de Raphaël. Il y en a une série assez nombreuse, au crayon rouge, placées par le divin peintre, dans toutes les poses ; elles sont ravissantes. Ce sont bien de véritables filles du ciel. Je remarquai là aussi, tout d'abord, un Christ portant sa croix, grand dessin de Léonardo da Vinci, magnifique de hardiesse ; trois beaux dessins de Rubens, représentant la décapitation de saint Jean, Charles-Quint à cheval, et Hérodias recevant la tête de saint Jean. De pareils coups de crayon valent bien des coups de pinceau ; de si splendides esquisses sont au-dessus de bien des tableaux.

La visite terminée, tout le monde s'inclina pour prendre congé de Sa Majesté. Le Roi, qui, pendant la plus grande partie du temps, avait marché en avant de sa suite, causant avec MM. les ambassadeurs de France et d'Angleterre, m'aperçut alors, et, se dirigeant vers moi, me demanda si j'étais satisfait de ce que je venais de voir. —« Sire, répondis-je, nous avons, en France, le Louvre et Versailles ; mais si Versailles l'emporte par le nombre sur la galerie de Votre Majesté, pour le choix, la galerie de Votre Majesté rivalise avec le Louvre. — Je suis bien aise de ce que vous me dites, Monsieur, et j'en suis fier ; car le Louvre est une belle chose ; mais si j'aime les arts, j'estime aussi ceux qui, à votre exemple, les cultivent et les étudient aux sources. C'est pourquoi je vous prie d'accepter comme témoignage de ma satisfaction, ce souvenir ; et si jamais vous revenez en Hollande, je vous invite à me demander audience. Je vous recevrai toujours avec plaisir. »

En disant cela, Sa Majesté prit des mains de son secrétaire des commandemens, une petite boîte en maroquin rouge, qu'elle me tendit. J'acceptai sans savoir ce qu'elle contenait. Une fois dehors et monté dans la voiture de M. le baron de Boisle-Comte qui voulut me reconduire à mon hôtel, je fis jouer, poussé par un vif mouvement de curiosité, le ressort qui ouvrait le fermoir de la mystérieuse boîte, et je trouvai, sous un brevet signé du Roi le jour même et à mon nom, la croix de l'ordre royal de la Couronne de chêne, fondé par Sa Majesté, à son avènement au trône, pour récompenser les savans, les artistes, les écrivains. — Le lendemain, je demandai et obtins une permission pour visiter, en plein jour, la galerie que je n'avais fait qu'entrevoir la veille, et j'admirai à loisir des Albane, des Claude Lorain, des Hemling, des Van Dyck, des Van Eyck, des Jordaens, des Rubens, des Rembrandt, des Mabuse, des Metsys, des Pérugin, des Ruisdael, des Titien, des Tintoret, des Velasquez, etc. ; la collection enfin, la plus belle, la plus riche et la plus choisie que j'eusse vue depuis long-temps, mais dont il serait trop long de vous donner ici la description.

Quelques jours après, je dis adieu à La Haye, me promettant bien de revenir plus tard en Hollande m'extasier de nouveau devant ces chefs-d'œuvre, et j'allais m'embarquer à Rotterdam, sur un magnifique *steam-boat*, où je vous griffonne à la hâte, bercé par le roulis de la mer du Nord, cette lettre que je vous enverrai de Londres.

ACHILLE JUBINAL.

—

Il y a long-temps que la *Revue du Midi* n'a rien dit à ses lecteurs des œuvres nombreuses (romans, feuilletons, drames), que la littérature *légère* (nous serions tentés de dire, avec M. Nisard, *inutile et nuisible*) jette quotidiennement en pâture à ses abonnés. Nous aurions voulu cependant les diriger, en leur donnant un avis consciencieux, au milieu de ce dédale ; malheureusement la place nous manquait. Nous allons essayer aujourd'hui de réparer nos torts en peu de mots. —

Digitized by Google

Disons d'abord que, depuis le succès *scandaleux* des *Mystères de Paris*, succès qui ne tend à rien moins, en nous inondant d'imitations du livre de M. Eugène Sue, qu'à faire descendre la littérature au niveau des cochers de fiacre et des marchandes d'herbes, il ne s'est encore rien produit, dans le monde de la presse, qui mérite un blâme aussi énergique. *Au jour le jour*, roman de M. Frédéric Soulié, qui a paru dans les *Débats*, il y a peu de temps, est cent fois plus bénin et plus à l'eau de rose que les *Mystères*. C'est presque un vaudeville en comparaison. Les personnages y boivent bien encore par intervalle de *ce vin bleu* dont parle le poëte des *Iambes;* mais, du moins, on ne les voit pas se désaltérer avec de l'*eau d'af* (de l'eau-de-vie, en style des bagnes), et croquer avec délices d'affreux *Arlequins*, dont la vue seule aurait fait évanouir Carême. Le fond du roman de M. Soulié est une histoire de clerc d'avoué qui adore la pupille de son patron. Ajoutez-y un nez cassé par un coup de pistolet; — cent mille francs de diamans qui se promènent d'un bout à l'autre de la fable, cherchant maître et propriétaire; — jetez par là-dessus, pour dénouement, un mariage en bonne et due forme qui se célèbre à Saint-Gervais : voilà le roman. Il est moral et consolant, c'est vrai; mais il n'est pas neuf, et nous préférons encore à toutes ces banalités, Atala, Cinq-Mars, ou tout simplement la première nouvelle venue de Mme Cottin. La *Revue de Paris* nous fournit, elle, un roman nouveau de M. Alexandre Dumas, intitulé : *Fernande*. — Fernande n'est autre chose que l'introduction momentanée de la courtisane, dans ce qu'on est convenu d'appeler une famille honnête. L'action est hardie, dramatique, bien posée, et, à part la profonde immoralité que présentent la position et le caractère des principaux personnages mis en scène par l'auteur, le récit intéresse vivement. Il y a à cela une raison qui ne se trouve point au même degré dans *Au jour le jour*, et surtout dans les *Mystères de Paris*. C'est que, pour plaire, le vice a besoin d'être élégant, musqué, paré; il faut qu'il soit en robe de velours et en bas de soie. Si, au contraire, l'écrivain, pensant dans la rue et écrivant sur la borne, nous étale le vice hideux, brutal, populacier, il nous fait lever le cœur de dégoût et soulève en nous une répulsion instinctive. C'est ainsi que Bras-Rouge, la Chouette, Tortillard, le Maître d'école, et tous ces crimes grouillans et vivans des *Mystères de Paris*, nous semblent une fantasmagorie honteuse, évoquée pour le plus grand plaisir des habitués de Brest, de Toulon et des habitantes de *lupanar*. Tel n'est point l'effet que produit la lecture de *Fernande*. L'auteur a même, on le devine, une intention morale; il veut châtier son lecteur par la vue des douleurs qu'enfante le vice. Y réussira-t-il, et n'inspirera-t-il pas, au contraire, le désir de se livrer, coûte que coûte, à ses joies? Nous le craignons. — Aux deux romans dont nous venons de parler, nous préférons de beaucoup *La Floride* de notre collaborateur Méry, qui a paru dans la *Presse*. *La Floride* est un livre plein d'intérêt, de drame, de passion, de terreur, et dont cependant, pour employer une expression consacrée, nous pouvons dire : *La mère en permettra la lecture à sa fille*. C'est le tableau animé d'une nature vierge, luxuriante de végétation et de force, quelque chose qui ressemble aux meilleurs romans de Fenimore Cooper. Nous y voyons s'agiter contre les éléphans, les tigres, les panthères, au milieu des sables incandescens de l'Afrique, des personnages émouvans comme Uncas, touchans comme Schingagoock et terribles comme Œil-de-Faucon à la Longue-Carabine. En outre, le style de Méry est toujours littéraire; sa pensée plane dans une sphère élevée, et l'on sent à chaque pas, qu'il n'y a aucune des phrases harmonieuses et pleines de mélopée qui tombent de sa plume, à laquelle l'auteur n'ait réfléchi. Nous sommes donc bien loin ici, comme on le voit, du genre honteux de Pigault-Lebrun et de Paul de Kock, que quelques-uns de nos écrivains semblent vouloir galvaniser aujourd'hui.

Digitized by Google

Depuis que la *Floride* a paru, la *Presse* a également entrepris la publication d'un roman de notre ami Henri Berthoud, où l'on retrouve toute la sensibilité, tout le faire habile et touchant de ce fécond raconteur. Mme de Girardin, sous le nom du vicomte Launay, a publié aussi, dans le même Journal, depuis un mois, *Trois Courriers de Paris*, délicieux de verve, de malice et de causticité. — Nous terminerons ces réflexions par quelques mots sur la tragédie de M. Ponroy, intitulée : *Le Vieux Consul*, et que nous avons lue dans le *Globe*. Nous ne croyons pas que, comme étude fidèle de l'antiquité, comme *pastiche* exact de mœurs et d'histoire, elle vaille la *Lucrèce* de M. Ponsard, chez laquelle nous avons rencontré ces qualités à un degré assez éminent ; mais *le Vieux Consul* nous a paru avoir plus de verve, plus d'entrain, plus d'effet que sa rivale. Toutefois nous ne croyons pas que ce soit là encore le Phénix qui doit faire renaître notre vieux théâtre de ses cendres. Il faudrait, pour cela, tout simplement.... du génie, et qui peut se permettre d'avoir du génie, en un temps comme le nôtre, où tout le monde a.... du talent?.... A. J.

Nous avons en ce moment sous les yeux, les livraisons 13 à 18 inclusivement, du grand et bel ouvrage *in-folio* de M. Ferdinand de Lasteyrie, intitulé : *Histoire de la peinture sur verre, d'après les monumens en France*. Quelques livraisons encore et cette belle publication archéologique sera achevée. M. de Lasteyrie aura ainsi doté la science d'un travail qui lui manquait, travail plein de faits, de recherches, d'études. Que ce mouvement spontané qui nous porte à mettre au jour, dans les diverses branches de littérature et des arts, tout ce qui nous reste du génie de nos pères, continue, et il sera loisible avant peu aux penseurs, d'écrire une histoire complète du moyen-âge. Ces *Monographies* des armes, des meubles, des tentures, des verrières, publiées depuis quelques années, ont donc un intérêt véritable. Elles font pour l'Europe moderne, ce que Séroux, d'Agincourt et Montfaucon ont fait pour l'antiquité ; elles l'expliquent. Pour nous, non-seulement nous louerons M. de Lasteyrie de l'érudition qu'il a su déployer dans son texte, mais encore de la perfection qu'il a su donner aux planches de son livre et du choix heureux des sujets qu'il reproduit. Ainsi, nous avons remarqué dans les livraisons que nous avons citées, le personnage de la musique, provenant d'une chapelle de la cathédrale de Chartres ; deux belles verrières provenant de la cathédrale d'Évreux, et offertes à cette église, au xve siècle, pour le joyeux avènement de Guillaume Cantiers ; le portrait de Gillat Bataille, écuyer messin, tiré de l'église de Sainte-Sigolène, à Metz, et celui de Yolande d'Aragon, mère du roi René, d'après la cathédrale du Mans ; le vaisseau de Jacques Cœur, d'après un vitrail du musée de Bourges ; les douze pairs du royaume, assistant au sacre de Louis XI, d'après une verrière de la cathédrale d'Évreux ; diverses peintures de Jean Cousin et de Robert Pinaigrier, etc. Tous ces sujets, magnifiques comme exécution,

Digitized by Google

sont admirablement rendus comme reproduction, dans l'ouvrage de M. de Lasteyrie. Nous engageons donc vivement le jeune et savant député du département de la Seine, à terminer promptement son important travail : tous les amis des beaux-arts lui sauront gré de ses soins, de son zèle, ainsi que du courage qu'il a eu de risquer, à ses propres frais (et nous savons, par expérience, ce qu'il en coûte), une aussi vaste et aussi honorable entreprise.

A. J.

—

Depuis quelques années, il s'est manifesté dans notre ville un mouvement très-vif et très-louable, selon nous, en faveur de l'extension des idées par la presse périodique. Loin de diminuer, ce mouvement continue. Ainsi, Montpellier, qui, possédait jusqu'à présent, à lui tout seul, seize ou dix-sept journaux, les uns à peu près quotidiens, les autres hebdomadaires ou mensuels, vient de leur voir naître, dans une spécialité assez restreinte, il est vrai, mais importante, un nouveau confrère qui nous semble habilement rédigé. C'est le *Journal des Pharmaciens*. Nous lui souhaitons bonne et longue vie, et nous ne doutons pas de son succès, attendu son utilité. Voici maintenant le nom des principaux journaux qui se publient à Montpellier : Le *Courrier du Midi*, l'*Écho du Midi*, journaux politiques; la *Revue du Midi*, recueil littéraire mensuel ; la *Vérité*, le *Babillard*, feuilles littéraires du dimanche; la *Gazette médicale de Montpellier*, le *Journal de la Société de médecine-pratique*, l'*Écho de la Réforme*, les *Annales de la Société d'agriculture de l'Hérault*, etc., etc.

— Notre compatriote, M. Léon Guillard, dont la *Revue du Midi* analysait dernièrement la jolie pièce en 5 actes et en vers, jouée au théâtre de l'Odéon (*Les Moyens dangereux*), vient de faire recevoir, au théâtre Français, une comédie en 3 actes, qui sera jouée, dit-on, prochainement.

— La *Revue du Midi* a reçu tout récemment les ouvrages suivans : *Des intérêts généraux du Protestantisme français*, par M. le comte Agenor de Gasparin, député ; — *Du Mariage, au point de vue chrétien*, par Mme de Gasparin ; — *Cours de littérature dramatique*, par M. Saint-Marc de Girardin ; — et deux volumes d'Œuvres diverses, par M. Mignet. La *Revue du Midi* rendra compte de ces ouvrages dans ses prochains numéros.

—M. Challamel, éditeur du bel ouvrage de M. Vitet (l'Œuvre complète d'Eustache Le Sueur), fait paraître, en ce moment, le *Salon de* 1844. Un goût sévère et délicat préside à cette publication. Le *Salon de* 1844 méritera certainement le succès obtenu par ceux de 1840, 1841, 1842 et 1843 publiés par le même artiste. Tous les premiers peintres de France collaborent à cette belle collection, qui prend rang dans les bibliothèques des amateurs des beaux livres sur les arts. L'ouvrage de M. Challamel se trouve chez tous les libraires et marchands d'estampes de la France et de l'étranger. C'est une complète reproduction de ce que l'exposition de peinture offre de plus remarquable.

GRAS, *Propriétaire-gérant.*

Digitized by Google

DE L'INSÉNESCENCE

DU

PRINCIPE DE L'INTELLIGENCE CHEZ L'HOMME;

Fragment d'une leçon de Physiologie Médicale,

OÙ L'AUTEUR CHERCHAIT A PROUVER CONTRE STAHL, QUE LE DYNAMISME HUMAIN

EST COMPOSÉ DE DEUX PUISSANCES DIFFÉRENTES.

(Suite et fin.)

Je me suis élevé contre l'opinion vulgaire, qui prétend que le principe de l'intelligence de l'homme est soumis aux lois de la vieillesse tout comme sa force vitale. J'entreprends de la réfuter. Mon argument principal reposera sur des faits. Je vous en ai présenté un qui est d'un grand poids. Je consens à ne pas me contenter d'une seule observation, que les adversaires appelleraient *exceptionnelle*. Je pourrais néanmoins à la rigueur m'arrêter sur ce seul fait, contre une théorie de l'ordre physique, attendu que nos antagonistes n'admettent pas des causes d'un autre ordre. Lorsqu'un adversaire soutient que l'intelligence humaine est le résultat de la même cause qui a produit la vieillesse, il faut que la dégradation sénile générale soit infaillible, et sans dispense. Un seul fait d'immunité bien constaté, un cas évident, où le principe de l'intelligence demeure intact,

Digitized by Google

malgré la vieillesse de tout le système, suffit dans la science pour détruire la théorie fondée sur l'hypothèse mécanique. — Mais comme le public, peu versé dans les règles de la logique, aime mieux compter les exemples que d'en apprécier la valeur, je suis en mesure de satisfaire son goût et de multiplier les faits au-delà de son désir.

Puisque le préjugé de la vieillesse du principe de l'intelligence est proclamé sur tous les tons, en vers et en prose, en raillant et en philosophant, sur la scène et dans la chaire didactique, il est bon de l'examiner de près pour l'apprécier à sa valeur réelle.

Dans une réfutation que l'obstination d'une secte peut rendre longue, je crains qu'il ne vous vienne, ou qu'on ne vous suggère cette idée : A quoi bon tant de peine pour prouver que le sens intime de l'Homme ne vieillit pas comme sa force vitale? N'est-ce pas une question spéculative sans application? Que fait la solution de ce problème à la pratique?... Je vous ai déjà fait entrevoir la portée de la proposition que je défends. Mais je crains que cet aperçu rapide ne suffise pas pour donner à votre attention la constance dont j'ai besoin. J'ai proportionné l'appareil des preuves de cette vérité, à l'importance des applications dont elle me paraît susceptible. Comme dans la communication de la pensée, la communauté d'intérêt en assure mieux la transmission, je ne crois pas perdre mon temps si je vous place dans un point de vue d'où vous voyez sans peine que l'*insénescence* du principe de l'intelligence humaine devient un dogme capable d'éclairer plusieurs parties importantes de cette science de l'Homme, sur laquelle la médecine est assise. Permettez donc que je vous indique quelques-uns des emplois didactiques de ma proposition, afin que vous ne soyez pas dans le doute sur son utilité.

Je tiens à vous prouver que le principe de l'intelligence de l'Homme ne subit pas la *culmination* à laquelle la puissance de la vie est irrévocablement soumise. — Je ne cherche pas à vous démontrer que ce principe est de sa nature *insénescible*, incapa-

Digitized by Google

ble de vieillir par son essence. Je ne veux vous enseigner rien dont je ne sois pas sûr d'après l'expérience. Un auditeur difficile pourrait me dire : « Si vous avez vu un grand nombre »d'individus dont l'entendement a bravé la vieillesse, cela ne »prouve autre chose sinon que la *culmination* dont il peut être »susceptible, est beaucoup plus tardive, et que le terme de la »vie est venu avant que l'ascension du sens intime fût arrivée »à son méridien. » Messieurs, je n'aurais pas un mot à répondre. Aussi je n'ai pas l'intention de soutenir l'*insénescibilité* du sens intime humain.

Mais ce que je puis prouver, c'est que la *culmination* naturelle du principe de l'intelligence n'a pas été observée, qu'il continue souvent son ascension à travers la caducité, la décrépitude, et jusques à l'instant de la mort sénile. Si je ne démontre pas l'impossibilité de vieillir de la part de cette cause, j'établis empiriquement sa non vieillesse, malgré la vieillesse du reste du système. Je me contente d'avancer la réalité de ce fait qui s'exprime en grec par le mot *agerasia* ; expression qui appartient à Galien, et qui a été traduite dans la basse latinité, par *insenescentia, exemption* ACTUELLE *de vieillesse*.

Il ne doit pas vous être difficile de comprendre la différence qui existe entre l'idée de l'*insénescibilité*, et celle de l'*insénescence*. La première est un dogme théorique, dont je n'ai pas besoin dans mon enseignement; l'autre est un fait général purement historique et expérimental, dont je prétends me prévaloir dans divers points importans de la Physiologie humaine.

Sans entrer dans les profondeurs de la science, et en demeurant dans le lieu où il nous est aisé d'en apercevoir les grandes divisions extérieures, on ne peut méconnaître six objets dans lesquels l'idée de l'*insénescence* du principe de l'entendement humain jette sensiblement de l'éclat; — ce sont : 1° la Médecine légale et la Médecine consciencieuse; — 2° l'analyse du dynamisme humain ; — 3° la synthèse de l'Homme ; — 4° la différence qui existe entre la nature de l'Homme et la nature des bêtes ; — 5° l'appréciation des expériences faites sur les animaux vivans;

Digitized by Google

— 6° la science de la Psychologie rationnelle, reprise aujourd'hui avec une nouvelle ferveur.

Quelques mots suffiront pour que tout le monde aperçoive ces rapports.

1° *Médecine légale.* — Si jamais les Législateurs oubliaient la réalité de l'*insénescence* du sens intime humain, la Médecine légale serait là pour la leur rappeler. — La législation, me direz-vous, n'a point méconnu cette vérité, et le droit relatif aux vieillards est conforme à la proposition soutenue ici. La présidence légale, dans une assemblée délibérante, est toujours dévolue au plus vieux (1), et personne n'a proposé de donner une curatelle à tous les septuagénaires.— Cela est vrai, et il faut convenir que le bon sens a triomphé des théories des savans et des philosophes. Mais qui répond qu'il l'emporterait toujours sur le matérialisme, si les sectateurs se trouvaient en force et qu'ils voulussent être conséquens? C'est à la Médecine légale à établir en *Droit naturel,* ce qui existe en *fait,* de peur que la Loi ne se mette en harmonie avec la Philosophie du dix-huitième siècle.

Supposons qu'une raison vulgaire continue toujours d'agir tacitement contre les assertions d'une science sophistique, et que le public se persuade constamment que, toutes les choses étant égales, les esprits qui pensent depuis plus de temps, méritent la préférence dans une délibération : ce n'est pas une raison pour laisser dans le silence le vrai motif de cette conduite. Il importe de le formuler de la manière le plus explicite, afin que les sectaires ne puissent pas le dissimuler, et convertir un usage aussi prudent en une vieille habitude contraire à une raison progressive.

Outre la Médecine légale, il existe une Médecine *conscien-*

---

(1) « A Athènes, l'Assemblée Nationale poursuit ses travaux sous la présidence »de son Doyen d'âge, qu'elle a maintenu au fauteuil à la presque unanimité. M. No»taras, auprès duquel tous les doyens de nos assemblées françaises ne sont que de »jeunes étourdis, est âgé de cent sept ans. » L'*Illustration*, tom. II, 6 janvier 1844, pag. 290.

Digitized by Google

cieuse, ou une Éthique médicale. Nous possédons un for interne, dont la *justice distributive* n'a pas moins besoin d'être éclairée par la science, que la justice distributive du for externe. Un examen rigoureux de notre sens intime est plus compétent que les lois et que l'opinion, pour accorder ou refuser des dispenses. Quelles que soient les exemptions légalement réclamées par les infirmités et par l'âge, l'honnête homme, quand il sent que sa puissance intellectuelle peut échapper aux années et à la caducité, se consulte pour apprécier consciencieusement ses facultés et son devoir. Ainsi, la connaissance du fait dont je vous entretiens, contribue à nous rendre non-seulement irréprochables, mais encore exempts de toute syndérèse.

2° *Analyse du dynamisme humain.* — Si la réalité de l'*insénescence* du sens intime est une fois établie, nous pouvons nous servir de cette vérité pour examiner la question des natures comparées de la force vitale et du principe de l'intelligence chez l'Homme. Vous savez que la force vitale agit, opère, subit, sans en avoir conscience, tandis que le sens intime n'agit, n'opère, ne subit qu'avec conscience (1).—Il est déjà difficile de regarder comme de la même nature deux puissances dont l'une est dépourvue de conscience, et dont l'autre est douée de ce sentiment.

Mais si, en outre, la première est infailliblement soumise à la vieillesse, et que l'autre, ne subissant pas la CULMINATION, continue indéfiniment son ascension et jouisse de l'*insénescence*, vous obstinerez-vous à dire que ces deux puissances sont de la même nature?..... Que seraient les régles de la Métaphysique générale, ou de la Philosophie première, si des phénomènes aussi différens nous permettaient d'en chercher les origines dans une seule et même cause cachée?

Voilà donc un argument de plus à opposer aux Médecins de

(1) Les Grecs ont très-bien distingué ces deux conditions par des mots propres. L'être qui ne se sent point, est *asyneidète*; celui qui se sent et qui sent tout ce qu'il fait et tout ce qu'il éprouve, est *syneidète*.

Digitized by Google

Paris, qui conviennent d'un dynamisme incompatible avec les lois de l'ordre Physique, mais qui ne veulent pas le reconnaître composé de deux principes distincts. L'*insénescence* de l'un mise en opposition avec la vieillesse de l'autre, suffira pour comprendre pourquoi nous ne pouvons pas vivre avec Stahl, quoique nous soyons reconnaissans de la guerre légitime qu'il avait faite au Cartésianisme, et des travaux auxquels il s'est livré pour mettre au plus grand jour le principe de la *force médicatrice*, fondé par Hippocrate. Ils sauront pourquoi nous ne pouvons pas considérer chez l'Homme les fonctions *animales* et les fonctions *naturelles* comme les effets d'une seule et même cause génératrice. Si nous parvenons à les ébranler, et nous pouvons l'espérer, parce que les bons esprits, tels que MM. Pidoux, Trousseau, Cayol, Auber, Pariset, Reveillé-Parise, Goureaud, non-seulement nous entendent, mais encore consentent volontiers à nous écouter, le véritable vitalisme Hippocratique se réveillera dans ce pays, et le nombre de nos collaborateurs s'accroîtra.

Alors tout le monde concevra que la science de l'Homme doit se composer d'une science physique appelée *Anatomie*, et d'une science métaphysique divisée en deux parties, dont l'une est la *Psychologie*, et l'autre la *Biologie humaine;* et l'on sera convaincu que ces trois branches très-distinctes de la Physiologie humaine sont toutes également nécessaires, et doivent être toutes aussi consciencieusement étudiées.

3° *Synthèse de l'Homme.* — Ceux qui se seront pénétrés de la différence qui existe entre ces trois causes, conviendront que, puisque l'Homme est composé de trois élémens, dont aucun ne peut être considéré comme procédant de l'autre; mais qui, COMME ADVENTICES, se trouvent réunis dans un système en vertu d'une cause supérieure,..... nous devons épier avec soin les *lois* de cette association. Ces lois incomparables avec toutes les autres lois générales du monde, sont le sujet d'une étude spéciale, qui fait partie de la Physiologie humaine. On ne peut les connaître et les bien formuler, que lorsqu'on a des idées exactes sur l'Anatomie, sur la Psychologie et sur la Biologie de l'Homme,

Digitized by Google

par conséquent lorsque l'on a soigneusement distingué les deux élémens de notre dynamisme. — C'est cette partie de la Physiologie humaine que nous appelons l'*Anthropopée*, science qui n'a point d'équivalente ou d'homologue dans la Physiologie comparée.

La connaissance distincte des trois élémens de l'Homme n'est pas la seule condition nécessaire, pour être en état de formuler régulièrement les lois de leur association ; il est encore indispensable que l'on soit d'accord sur les idées philosophiques fondamentales, sur les notions *axiomatiques* de la *Science Première*, et sur les termes techniques qui les expriment. Pour s'entendre mutuellement, il faut bien qu'on sache la signification légitime du mot *Ontologie*. Il n'était pas plus permis à Broussais de prendre l'Ontologie, qui est la Métaphysique générale, pour la création poétique d'une *substance imaginaire*, qu'il ne l'était à Pradon de prendre la Métaphore et la Métonymie pour des termes de Chimie. Il faut qu'on soit familier avec les règles du *Novum Organum*, qui est le manuel de l'Art de Philosopher dans l'interprétation de la Nature. Les *causes expérimentales* ne doivent pas être envisagées comme des hypothèses, puisque l'invention de ces expressions abstraites a eu pour but l'exclusion de toute supposition concrète. Dans la distinction des causes naturelles, il est important de ne pas ignorer les deux ordres où elles sont distribuées, l'Ordre Physique et l'Ordre Métaphysique, et il serait honteux de confondre l'Ordre Métaphysique avec l'Ordre surnaturel ou Divin. Enfin, quand il s'agit de la détermination spécifique des causes expérimentales, l'entendement doit être aussi impartial que le cœur doit l'être dans le jugement des jurys.

Sans l'observance de ces préceptes, je ne vois pas la possibilité d'une analyse exacte de l'Homme, et sans une analyse exacte, comment espérer une synthèse mentale supportable? Aussi l'Anthropopée n'est pas même conçue dans les Écoles de Physiologie où l'analyse Hippocratique est repoussée ou ignorée. Cabanis, qui semble avoir voulu l'entreprendre, ne paraît pas

Digitized by Google

avoir été en état de l'exécuter. Entre diverses conditions qui lui manquaient, il faut remarquer la dernière dont j'ai fait mention. Fanatique du Matérialisme, il n'a jamais eu cet esprit d'indépendance qui est nécessaire pour appliquer la méthode Baconienne à la distinction des causes expérimentales. Le simple titre de son livre : *Rapports du Physique et du Moral*, est un solécisme Physiologique, parce que le *Moral* n'a point de rapport direct avec le *Physique* proprement dit, mais seulement avec le *Vital*, qui seul agit sur le physique. — Bichat et Broussais n'ont pas été plus attentifs que Cabanis dans l'analyse; aussi leur composition humaine est puérile ou plutôt nulle. — La Médecine a besoin d'une autre synthèse, sous peine d'être privée de tout lien scientifique.

4° *Parallèle du Dynamisme humain et du Dynamisme bestial.* — J'ai déjà fait quelques comparaisons, dont le résultat a été que ces deux dynamismes n'étaient pas de la même nature (1). — Si l'*insénescence* du sens intime humain est incontestable, vous n'espérerez pas trouver plus de ressemblance entre l'Homme et les animaux.

Si la bête n'est pas douée d'une puissance capable de résister à la vieillesse de sa force vitale, je dois penser que le dynamisme est simple et nullement semblable à celui de l'Homme.... ou s'il est composé de deux élémens, la puissance équivalente à notre sens intime, est d'une autre nature. Déjà la dissemblance entre la susceptibilité délicate de notre cerveau, dont les altérations les plus légères menacent l'*existence*, et la tolérance de ce même organe dans les animaux, tolérance qui permet de le mutiler, de le détruire presque, sans beaucoup altérer leurs fonctions : la différence qui existe entre tant d'animaux qui, dès leur naissance peuvent *se suffire*, et pourvoir à leurs besoins sans attendre une instruction raisonnée, et l'Homme qui ne peut pas exister

---

(1) Dans mes leçons sur *les Lois de l'Hérédité Physiologique.....*; et sur *la Question de l'Intelligence des bêtes, par rapport au langage.*

Digitized by Google

sans le secours de ses semblables, ou sans un apprentissage toujours tardif : — ces contrastes, dis-je, ont dû faire sentir aux esprits non prévenus, que les expérimentateurs comparaient des choses incomparables, et que la Physiologie encéphalique des animaux n'avait presque aucun rapport avec celle de l'Homme. Mais l'*insénescence* du sens intime intellectuel chez l'Homme en opposition avec la vieillesse de sa force congénère, et la *vieillesse totale* de l'animal, doivent achever de dessiller tous les yeux, et faire comprendre aux Médecins, que l'amalgame de cette Physiologie humaine avec la bestiale, formerait un mixte monstrueux qui ne serait d'aucun usage, ni en Médecine, ni en Psychologie, ni en Morale.

5° *Appréciation des vivisections faites pour déterminer les fonctions du cerveau.* — Une des conséquences les plus graves de l'*insénescence* du sens intime humain, c'est d'anéantir la valeur des expériences qui ont été faites sur les nerfs et sur le cerveau des animaux vivans, dans l'intention d'éclaircir la théorie des facultés intellectuelles. Je suis persuadé que la perspective de cette réduction est ce qui nuira le plus à ma thèse. Que deviennent tant de vivisections si ingénieusement imaginées, exécutées avec tant de labeur? Et cependant, quelle confiance puis-je avoir pour des faits observés sur des êtres si différens de moi? — Vous le sentez : pour que les résultats des vivisections soient transportés à la Physiologie humaine, il faut que l'on me prouve que les animaux ont un sens intime analogue au nôtre; un sens intime *insénescent*, un sens intime qui résiste à la vieillesse, qui se conserve et se fortifie pendant que le corps se dégrade et que toutes les forces vitales s'affaiblissent; il faut qu'on me montre dans la bête une compensation intellectuelle, en dédommagement des pertes organiques et vitales survenues par l'âge. Sans cette condition, je nie qu'elle soit d'une nature semblable à la mienne.

Malgré la différence qui existe entre nous et les bêtes, on s'obstine à laisser croire que les vivisections sont faites dans l'intérêt de la Médecine.

Digitized by Google

Je me suis plaint dans une autre circonstance de ce que les Médecins se prêtaient à la promiscuïté de la science de l'Homme avec la Physiologie comparée. J'ai vu avec scandale que le nom et les priviléges de l'Homme fussent devenus communs à tant d'espèces, dont le mérite principal était de porter comme lui des vertèbres ou des mamelles..... Mon indignation serait au comble, si nos confrères permettaient que les lois de la Psychologie humaine fussent réglées d'après les expériences faites sur les lobes, les corps striés, les tubercules quadrijumeaux des lapins, des poules, des dindons. La hiérarchie des sciences n'est jamais intervertie ou brouillée impunément. Elle a été fixée par le bon sens, et les infractions contre les lois de ce *souverain* sont toujours tôt ou tard vengées. Les Physiologies doivent garder leur rang. Celle de l'Homme fera bien de tenir son quant-à-soi. Donner son blason à celle des bêtes, c'est faire litière de sa dignité, et se compromettre avec des inférieurs, ce qui est un grand mal, parce que le mépris en est une suite inévitable. — Mais inscrire entre *ses lois* les conjectures imaginées d'après des expériences faites sur les animaux; en s'occupant de la théorie de l'intelligence, consentir à recevoir des facultés bestiales, qui nous sont inconnues, pour des facultés pareilles à celles de notre sens intime : c'est, de la part de la Physiologie humaine, renoncer à son libre arbitre, c'est laisser faire son propre code par des étrangers, c'est s'*embêter* nonchalamment, ce qui est bien pire que de se ravilir, parce que l'abrutissement rend incapable de servir d'une manière utile.

6° *Psychologie rationnelle.* — La Psychologie médicale n'admet de la Psychologie que la partie appelée *Psychologie empirique,* c'est-à-dire la science des fonctions du sens intime, abstraction faite de la nature de cette puissance. — La recherche de l'essence du principe de l'intelligence, recherche qui est sans intérêt dans notre sphère, est un objet d'une grande importance dans la Morale, dans la Politique et en général dans la Philosophie.

Des professeurs de Paris très-distingués, des Académiciens

Digitized by Google

profondément instruits de la science Psychologique, qui entreprennent de publier une *Encyclopédie des Sciences Philosophiques* pour l'époque actuelle, et qui promettent d'*établir* les vérités par le seul secours de la raison, sans invoquer la foi, enseignent sans détour que l'Ame humaine est « une force li»bre et responsable, une existence entièrement distincte de »toute autre, qui se possède, se sait, se gouverne et porte »en elle-même, avec l'empreinte de son origine, le gage de son »immortalité (1). »

Je ne puis croire que ces juges rédigent leurs arrêts, sans avoir entendu les Médecins, qui forment une sorte de Ministère public dans la science de l'Homme. Ils voudront connaître notre avis, sous le rapport expérimental. Or, croyez-vous que l'*insénescence* du principe de l'intelligence humaine, soit un faible argument pour leur assertion? L'*insénescence* n'est-elle pas un préjugé pour l'*insénescibilité*, et l'*insénescibilité* ne mène-t-elle pas à l'indéfectibilité, et par conséquent à l'immortalité? Soyons donc prêts à répondre à leurs interpellations.

La secte Organicienne qui est le représentant de la Philosophie du dix-huitième siècle, nous dit crûment ce qu'Auguste prononça impitoyablement, après la prise de Pérouse, aux vainqueurs qui lui demandaient grâce : *Moriendum est.* « Il »faut mourir. » Mais la nature, c'est-à-dire, l'analyse distincte des faits parle-t-elle aussi brutalement que ces Philosophes? Sa sentence littérale n'est-elle pas susceptible d'une interprétation moins sévère? En pourrais-je espérer une commutation de peine? A l'aide de la différence des deux forces de mon dynamisme, ne me serait-il pas permis de penser que tout n'est pas perdu; qu'il n'est pas impossible de dire dans un sens propre, naturel et expérimental, ce que le poëte disait dans un sens métaphorique et chimérique : *Non omnis moriar*, « *je mourrai, mais non* »*pas tout entier?* »

---

(1) Préface du *Dictionnaire des Sciences Philosophiques.*

Digitized by Google

D'après cela, vous devez penser, Messieurs, que ma proposition de l'insénescence du sens intime humain, n'est pas un paradoxe frivole sans application. Quoi qu'on en puisse dire, ne croyez pas que ce soit un simple jeu de l'imagination, que le vent peut emporter sans conséquence. Ne croyez pas non plus que ce soit de ma part l'apologie d'un ordre dont je suis depuis long-temps profès, et que je vante par esprit de corps.

Croyez, Messieurs, à des motifs plus élevés. Une fois pour toutes, soyez persuadés que je ne veux vous enseigner que des *vérités capitales*. Je suis aussi économe de votre temps que je veux l'être du mien. Je ne crains pas de vous rappeler la déclaration de Bossuet, parce que j'y lis l'expression de mes devoirs et l'approbation de mes sentimens. Quoique mon corps soit invalide, des âmes qui m'entourent ont encore besoin de la mienne. Le *bien* qu'elles attendent de moi n'est point comparable à celui que répandait l'illustre Prélat. Mais, quoique temporel et d'un ordre moins relevé, il a sa dignité, puisqu'il intéresse l'Humanité tout entière. La sublimité de l'un ne doit pas nous empêcher d'apercevoir la valeur de l'autre. Si le premier a été métaphoriquement appelé *parole de vie*, il ne doit pas nous être défendu de donner le même nom au second, dans une acception grossière plus rapprochée du propre (1).

C'est par la dispensation de ce dernier *bien*, tel quel, que je me trouve tous les ans *plus animé*, à mesure que le temps glace de plus en plus mes sens et mes nerfs. Chaque jour je désire *de plus en plus* vous soustraire à l'ignorance et aux erreurs qui vous menacent, sans songer que des surveillans présens et futurs plus habiles sauront bien vous en préserver. Vous pouvez le dire à vos pères, qui ont été mes auditeurs et mes amis. Je me vois dans la condition d'un vieillard qui voit sa fin prochaine, et qui s'exagère le malheur de ses jeunes enfans. Son chagrin ne provient pas d'une persuasion orgueilleuse de

(1) Les paroles de Médecine ne sont-elles pas des *paroles de vie?*

Digitized by Google

sa capacité comparée avec celle des tuteurs présumés ; mais il est pénétré de l'idée que personne ne s'occupera comme lui du bonheur de sa famille.

Ne cherchons pas, Messieurs et chers élèves, à dissiper une illusion qui est vraisemblablement providentielle, puisque je lui dois un courage tout-à-fait paternel, et que j'en attends de votre part un sentiment de reconnaissance capable d'imiter l'amour filial.

LORDAT,
Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier.

Digitized by Google

DE PARIS AU CANIGOU.

IMPRESSIONS PYRÉNÉENNES.

(Suite.)

LETTRE IX.

Pau, 18 juillet.

La première chose que je fis en arrivant, même avant qu'on m'eût délivré mon bagage, ce fut de courir au bout de la Place royale, dont on m'avait vanté le site.

Je fus ravi. La Place royale, comme presque toute la ville, est sur le versant d'une montagne postée en face des Pyrénées. De là, à deux cents toises plus bas, vous apercevez un superbe et immense vallon, qu'arrose, divisé en mille branches, le Gave Béarnais.

A quelques milliers de mètres plus loin, la surface plane se brise ; le terrain remonte ; une multitude de collines semées de bouquets d'arbres et de demeures enchantées, presque toutes, à notre honte, habitées par des étrangers, grimpent en étage les unes sur les autres, se menacent, s'épaulent, s'escaladent, et, malgré leur élévation, laissent apercevoir au-dessus de leurs têtes, la tête énorme des vieux monts.

C'est quelque chose à émouvoir le cœur, que cette large et

Digitized by Google

forte végétation, couronnée subitement et dans un lointain qui semble proche, par la neige et les roches arides des montagnes. Ici, à votre droite, au-delà des ruines d'un antique bâtiment où les souverains du Béarn battaient monnaie, et de celles d'un pont non moins ancien qui a soutenu toute la cour de Jeanne d'Albret et qui s'est écroulé comme elle, s'étend avec ses vignes célèbres, le coteau de Jurançon; à gauche, vous voyez celui de Gelos et l'établissement du haras; puis, à une distance de sept lieues, vous distinguez le pic du Midi d'Ossau, élevant au milieu des airs, comme deux cornes de chèvre, son front parfaitement bifurqué. La plupart du temps il est environné de nuages qui semblent sortir de ses flancs; vous diriez le mauvais ange amoncelant les tempêtes!

On m'avait chargé d'une lettre pour une de ces dignes familles Irlandaises, qui, fuyant les agitations politiques de leur pays, sont venues chercher la paix aux lieux les plus pittoresques de France.

Je ne trouvai que la maîtresse de la maison, charmante et spirituelle jeune femme, ne songeant qu'à bien élever ses enfans, le modèle en un mot de ces mères de familles de la Grande-Bretagne, en chapeau de paille et en robe d'indienne, qui ne rougissent, à l'encontre de nos dames, ni de leur âge, ni de leurs devoirs, ni de leur maternité.

— On me fit entrer dans le salon sans être annoncé. — Miss Anna était assise à une petite table, entourée de ses deux fils et de sa fille auxquels elle faisait la lecture. Elle pensa probablement que j'étais de la maison, car elle ne se dérangea point. De mon côté, je me gardai bien de l'interrompre; j'écoutai :

« Enfans, bénissez Marie, c'est notre consolation, c'est la »seule poésie qui nous reste; Marie c'est la femme touchante et »bonne, qui a souffert toutes les douleurs; c'est la femme »timide et simple qui est allée en exil, qui a vu mourir son »fils, qui a passé à travers toutes les angoisses de la vie; Marie »est entourée de peine et d'amour, comme toutes les femmes »fortes; bénissez-la!

Digitized by Google

» Marie est partout, elle a toujours été partout : le soldat »qui va à la guerre l'appelle ; le matelot place son image au »sommet du mât. C'est elle qui préside aux moissons ; le pre»mier bleuet est pour elle, couronne éparse dans les ger»bes ! Marie est encore debout sur la terre et dans le ciel. »

— Ce qu'il est impossible de vous rendre, parce qu'on ne rend pas la grâce, c'est le charme de cette voix qui s'exprimait en français avec un accent étranger ; c'est l'onction de cette parole qui s'animait au poétique tableau de tout ce qu'il y a de plus poétique dans le monde et hors le monde; c'est enfin l'âme de Miss Anna passant sur ses lèvres pour aller au cœur de ses enfans !

— Heureux enfans ! heureuse mère ! — La jeune femme se retourna ; puis, apercevant un étranger, elle sembla vouloir se lever pour me présenter une excuse. Je la devançai : — « Oh ! pas un mot, Madame, pas un mot. Continuez, je vous en prie? »

Elle continua : « C'est une grande fête au village que la fête »de Marie ; c'est la seule que les hommes aient conservée. — La »république avait ses fêtes, l'empire avait ses fêtes, la restaura»tion avait ses fêtes ; eh bien ! toutes ces fêtes ont passé, »elles ont toutes fait silence. La fête seule de Marie surnage au »milieu de toutes les joies. Faites donc comme la terre qui se »pare, comme les cieux qui chantent, comme le temple qui se »remplit de parfums et de prières. Faites-en une fête de famille, »une fête innocente et chaste ! »

Miss Anna se leva alors ; je lui présentai le mot qu'on m'avait remis pour elle. Elle l'ouvrit, et souriant : « Soyez le bienvenu, Monsieur. Je vous remercie de votre visite. Comment trouvez-vous ce pays?

— Admirable, madame.

— N'est-ce pas ? Et ils me disent quelquefois que l'Italie vaut mieux ! L'Italie, cela énerve, tandis que ceci élève.

— Mais l'Angleterre?...

— Oh ! ne me pas parlez pas de l'Angleterre. J'aime mon

Digitized by Google

pays sans doute, parce que chacun aime son pays; mais la Tamise avec sa brume, est-ce ce soleil? sont-ce ces lignes?... Et vos peintres vont en Suisse on en Écosse! Et il y a quelques années, quand nous sommes arrivés ici, nous autres Irlandais, pas une seule de ces maisons que vous voyez là, si bien en regard de la montagne, n'existait! Et les habitans du pays allaient disant qu'ils préféraient demeurer dans la ville, au fond de quelque rue informe, que de venir se loger *si loin!* Les malheureux, ils ne sentent donc pas!... »

Or, Miss Anna, durant une heure, me dit des choses pareilles. Miss Anna déploya, sans le vouloir, tous les charmes de son pays. et toutes les séductions du nôtre. Miss Anna me fit oublier son sexe, tant elle me parut au-dessus de lui!

Oh! Anna R.....; demain je quitterai Pau. Votre souvenir me suivra.

LETTRE X.

Voici le château de Pau. Entrons-y. Cet édifice, de forme anguleuse, entouré d'un large fossé qu'on traverse sur un pont-levis, près duquel reste encore debout la façade de l'ancienne entrée, a servi long-temps de séjour aux souverains Béarnais. Il est aujourd'hui commandé par le brave colonel Pocques, blessé d'un coup de feu à Rambouillet, en chassant de leur capitale les descendans de ces mêmes souverains. Singulière antithèse, née d'un renversement de dynastie!

L'intérieur se compose de plusieurs cours. C'est à peine si l'on distingue sur le mur central de la première, les débris du portrait des anciens rois, dont les images respectées par les ans ont été ainsi mutilées durant la révolution; mais l'excuse de ces excès n'est pas loin. Regardez ces tourelles : la plus grosse, par conséquent celle qui devait renfermer le plus de captifs, a conservé le nom de *Tour des oubliettes!....*

Un mot qui renferme une idée pareille à celle que fait naître celui-là, légitime bien des choses.

Digitized by Google

Remarquons au pied de l'escalier d'honneur, cette statue nouvellement regrattée. C'est celle d'Henri IV ; elle est du temps. On ne lui a fait subir l'outrage d'un rajeunissement, que pour faire paraître, lors d'une visite de la duchesse d'Angoulême, le Béarnais plus *vert-galant*. Quand cesseront donc ces profanations ? Où s'arrêtera la rage des moderniseurs ?

N'oublions pas en montant, d'examiner les rosaces et les belles sculptures de la voûte et des deux côtés ; elles témoignent en faveur de l'art au temps d'Henri IV. Il est vrai que déjà nous avions eu Jean Goujon ; mais l'arquebuse de Charles IX l'avait tué à la St.-Barthélemi. — Enfin, nous sommes dans la salle des gardes ; il n'en reste absolument que les quatre murs qui ont chacun six pieds d'épaisseur : les cheminées à large bahut et à colonnettes pourraient chauffer dix appartemens comme les nôtres. J'ai cru reconnaître au-dessus de l'une d'elles le chiffre suivant enlacé : MH. (Marguerite, Henri.)

Nous avons traversé encore plusieurs pièces dans le même état de dégradation, état qui accuse l'ingratitude de la restauration, et l'on nous a introduit dans la chambre de Jeanne d'Albret. C'est à cet endroit qu'était le lit sur lequel elle accoucha. Ici se trouvait son grand-père tenant en main la chaîne d'or qu'il lui passa au cou, lorsqu'elle eut chanté, au milieu des douleurs de l'enfantement, la chanson dont le refrain nous est resté :

Notre-Dame du bout du pont, aidez-moi à cette heure.

Cette écaille de tortue, est, à ce qu'on prétend, la même dans laquelle on recueillit le nouveau-né, et cette massive fourchette de fer, Henri IV enfant s'en servait.

— J'ai encore ce tableau-là sous les yeux.

En nous en allant, j'ai remarqué dans la cour, au-dessus d'une porte, les armes anciennes du Béarn : *une vache*. Cet écusson prouve qu'ici l'on était naïf, chose rare, surtout dans la demeure des rois. Or, cela me rappelle un fait relatif à ce pays, et du même genre de simplicité. — Connaissez-vous l'étymologie du nom de Pau ? — Non, — La voici, dit-on. Un souverain Béarnais, fatigué des incursions des Sarrasins, ima-

Digitized by Google

gina de bâtir un château à l'extrémité de la plaine de *Pont-Long*; il choisit lui-même l'emplacement le plus favorable, et le marqua de trois *pieux*, en langage du pays, *péou*, d'où l'on a fait *Pau*.—Mais voici le plus curieux : — Le terrain appartenait alors aux habitans d'un village voisin. Savez-vous à quelle condition ils consentirent à le céder? A condition que, lors du repas annuel, qui aurait lieu dans la cour du château en commémoration de cet événement, leurs députés primeraient tous les convives, et tiendraient le haut de la table. Vous devincez qu'on leur octroya ceci bien vite; les rois de Béarn ne tenaient pas à l'étiquette, et ils pensaient comme Henri IV, que Paris vaut bien une messe.

Jadis le château avait des dépendances considérables; aujourd'hui la plupart ont été vendues; la caserne et la *Haute-Plante* occupent une partie de ce qui en reste, et l'admirable parc, si pittoresque, où Marguerite, cette reine *tant badine et folastre ès choses de cœur*, comme dit le sire de Brantôme, venait rêver poésie, a reçu le nom de Promenade des Anglais.

— Ainsi passe la gloire de ce monde !

La gloire du parc, bien entendu !

LETTRE XI.

Près de la place Grammont, espèce de carrefour fashionable, auquel aboutissent trois routes royales, je lis cette inscription, tracée dans un marbre de peu d'apparence :

Charles-Jean Bernadotte,
appelé au trône
par le vœu unanime des Suédois,
est né dans cette maison,
le 3 septembre 1763.

Un roi sorti du peuple, — du peuple qui en fournit si peu des rois, — fait par le peuple qui en fait si peu, et qui ne cache, ni ne renie son origine, quel phénomène !

— Celui-là en offre un second plus surprenant encore ! —

On dit qu'il rend ses sujets heureux.

Cela est, car on le dit.

Digitized by Google

LETTRE XII.

Comme je mettais le pied sur le pont de Jurançon, pour me diriger vers les *Eaux-Bonnes*, j'ai entendu une voix poignante et sépulcrale qui répétait. « *Ayez pitié d'un pauvre malheureux !* » J'ai regardé alors devant moi, et j'ai aperçu, vers le milieu du pont, un être d'une figure et d'une saleté repoussantes, — je n'ose pas dire un homme, — un goîtreux, — quelque chose d'à moitié crétin !

Cela était accroupi au bord du parapet, et toujours la voix bourdonnait : « Ayez pitié d'un pauvre malheureux ! »

Cette vue et cette prière m'ont fait mal. — J'ai donné ; le mendiant s'est tû.

Il paraît que ce malheureux spécule sur son infirmité, et il a raison. La pitié n'est souvent que de l'effroi, de l'ennui, ou du dégoût.... chez le riche.

— Dernièrement, un Anglais qui passait là tous les jours à cheval, obsédé d'être poursuivi chaque fois durant un quart d'heure, par ces paroles prononcées d'un ton lugubre : « *Bonne promenade, Monsieur l'Anglais ; bonne promenade !* » s'avança vers le pauvre lazarone, et lui proposa vingt sous par mois, s'il voulait le laisser tranquille.

La proposition fut acceptée.

Quelque temps après, au moment où le fils de la Grande-Bretagne paraissait à l'extrémité du pont, la voix se fit entendre de nouveau, plus retentissante que jamais. « Ah ! drôle, s'écria » l'Anglais, en mettant son cheval au galop, ne te souvient-il » plus de notre convention ? — Pardon, Monsieur, reprit le men- » diant, mais c'est que le mois est fini d'hier. »

— On rapporte encore une aventure qui aurait eu lieu entre ces deux parties belligérantes.

Il y a quelques jours, le même Anglais qui avait proposé le traité, s'aperçut, en traversant le pont, que son ennemi avait déserté son poste. Déjà il se réjouissait, le croyant malade ou

Digitized by Google

mort, et en tout cas se pensant débarrassé, quand tout-à-coup, après quelques pas dans la campagne, il l'aperçut qui venait de faire sa quête hors la ville, monté sur un bon cheval, et suivi d'un domestique portant son gain. Notre homme alors s'écria ; « Bonne promenade, Monsieur le mendiant; bonne promenade !.... »

Celui-ci sourit, fit un signe de remerciement; puis, s'avançant vers l'Anglais avec un air majestueux, il lui offrit cent sous par mois, s'il voulait le laisser tranquille.

On dit que ce dernier comprit cet apologue malicieux, et qu'il paie la dîme depuis ce temps.

Or ces faits, pour mesquins qu'ils soient, n'en tranchent pas moins une question long-temps débattue entre gens de l'art et qui n'est pas encore vidée : à savoir que tous les goîtreux ne sont pas crétins ! — Il est vrai qu'en retour nous avons beaucoup de crétins qui ne sont pas même goîtreux.

LETTRE XIII.

A partir de Jurançon, on entre dans le vallon des Nées, sur la première ligne des montagnes.

C'est un autre monde.

Là, tout est verdure et repos, tout rappelle la vie champêtre. Vous n'entendez que le bêlement des troupeaux, la chanson du pâtre, ou le mugissement des grands bœufs qui ruminent accroupis dans les hautes herbes, pareils aux dieux de ces prairies. Vous voyez en action autour de vous, la poésie pastorale des anciens. — Mais, à mesure que vous allez, le paysage devient plus sombre; les monts jettent de loin leurs fortes hachures sur les prés; le vallon se rétrécit, et, au-delà de Gau et de Rabenac, vous n'avez pour tout chemin qu'un étroit boyau, assez semblable à une tombe démesurée.

Cependant, après avoir gravi durant plusieurs heures, on commence à apercevoir Sévignac. Bientôt vous parvenez au faîte de son plateau ; et vous restez tout interdit de la grandeur

Digitized by Google

du spectacle qui s'offre à vous. Comment décrire, en effet, ce sentiment de l'étendue qui vous frappe subitement; ces lointains qui unissent tous les objets; ces vapeurs bleuâtres qui entourent les neiges; cette vaste plaine d'Oléron, qui, se déroulant en brouillard sous vos pieds, produit l'aspect du mirage et semble une mer agitée?

A gauche, les sommités d'Ossau, couvertes de pins nuancés de mille couleurs, vont rejoindre sans intervalle le désolé Pic-du-Midi, qui se montre en face de vous comme un squelette décharné, et que, malgré les quatre lieues qui vous en séparent, vous croiriez toucher de la main. — Après une heure de contemplation, nous descendîmes à Arrudy, dont je visitai la *spelungue*, ou caverne (*spelunca.*) Cette cavité naturelle, taillée dans le roc, n'a de remarquable que ses vastes proportions et quelques belles stalactites. Je ne m'arrêterai pas à vous en tracer le tableau, parce que nous trouverons bien assez d'autres grottes par la suite. je vous prierai seulement de ne pas oublier après Bielle, le vieux fort de Castel-Jaloux, bâti par Gaston Phœbus.

Enfin nous atteignîmes Larruns, situé à huit lieues de Pau, et nous prîmes la gorge de l'est.

Ici la teinte du pays devient encore plus âpre et plus pittoresque. Ainsi, vous n'avez point de chemin, mais un sentier. — Les rochers ne s'étendent plus en pente, ils vous dominent. — Au-dessus de vos têtes roulent des cascades; à l'endroit où vous croyez que n'atteint point l'homme, vous apercevez un village. Cela est d'un effet charmant. C'est ainsi que d'abord j'ai aperçu les *Eaux-Bonnes;* la première maison était couverte d'herbes sèches. De loin j'aurais juré un nid d'aigle.

Le village des *Eaux-Bonnes* se compose d'environ quinze maisons adossées au roc, qu'on a été obligé de faire sauter avec la mine afin de s'établir là. Il est probable que, quelque jour, la chute d'un mont broyera toutes ces cabanes; en attendant on y existe,... ou à peu près. N'est-ce pas tout ce qu'il faut à l'homme, être rapide et périssable?

J'ai parcouru l'hôpital militaire; il peut contenir cinquante

Digitized by Google

malades. Je me suis rappelé en contemplant ces douleurs acquises au service de la patrie, cette noble parole d'Young : « Que »désormais l'on ne voie plus les soldats, mendier avec le seul »bras qui leur reste, le long des royaumes que leur valeur a »sauvés ! »

LETTRE XIV.

Entre le col d'Ibagnetta et les sommets de Burguette, au-delà des dernières limites de la France, s'étend sur le versant espagnol, non loin de quelques cabanes à demi ruinées, un bassin stérile et inculte.

Ce bassin, auquel on ne parvient qu'à travers la rude et sombre vallée de Baygorry, travaillée en tous sens si activement par l'industrie minéralogique, est assis verticalement au-dessus de la plaine des Aldudes, à une effrayante hauteur. Quand j'atteignis enfin son enceinte après des fatigues inouïes, et que mes regards en se portant sur ce paysage de pierres, qui justifie tristement le *speciosa deserti* de l'Écriture, n'eurent plus où se reposer que l'ophite verdâtre et le calcaire des montagnes, alors une profonde méditation me saisit le cœur.

Ce lieu sinistre emprisonné par une muraille naturelle, comme pour en interdire l'accès, c'est *la vallée de Roland*. On dirait que, depuis le jour de Roncevaux, cette plaine néfaste est en proie à l'anathème et à la malédiction, tant le désert s'y est établi, tant le silence et la solitude y règnent. Là, en effet, au milieu de toutes ces roches semblables à des sépulcres blanchis, la nature est morne et sans mouvement. Pas un bruit d'herbe qui croît, pas un chant d'oiseau qui s'égare, par un cri d'insecte qui meurt. — Rien ! — rien que le soleil qui bée, et les lichens qui rongent les rochers comme les vers font d'un cadavre. Puis, au milieu de cette grande ruine, l'œil attristé du voyageur distingue, ainsi que partout où il y a des douleurs qui séjournent, une simple croix élevée par des pasteurs.

Cet indicateur des tombeaux chrétiens, vous dit assez que *c'est là !*

Digitized by Google

Je me hasardai vers le centre de cette région. —En marchant dans ces espaces qui retentirent jadis d'un grand choc d'armes, et dont s'emparèrent successivement l'histoire, la poésie, la religion, à cette fin d'y célébrer les funérailles d'un vaillant, je heurtai du pied un monticule :—c'est la tombe des douze pairs !

Plus loin, voici le château d'Atlant, voici la massue de Roland, et, autour, les débris de l'arrière-garde qu'elle ne devait plus protéger !...

—Aujourd'hui le pâtre, dès l'ouverture du printemps, chasse ses troupeaux sur tout cela, et à cet endroit où retentit jadis le cor des preux, la chèvre brame en appelant ses petits !....

Je sortis vite du sein de ces *royaumes vides* et de cette affreuse nudité. J'avais l'âme pleine d'ennui.

LETTRE XV.

Revenu à Larruns, afin de gagner le Pic-du-Midi, je me dirigeai vers les *Eaux-Chaudes*.

J'ai vu depuis sur les hauts plateaux des Alpes, la nature dans toute sa rudesse et son désordre; mais alors j'étais fait à tous ces bouleversemens géodésiques, et aucun ne m'a causé d'aussi profondes impressions, que celles que j'ai éprouvées dans ce premier trajet au centre de la montagne.

Qu'on se représense un vallon de cent toises de largeur et d'une lieue de long, entièrement comblé par les éboulemens supérieurs. Tout ce que vous foulez sous vos pieds a appartenu aux cimes primitives de la chaîne, et peut-être lors de la chute de ces masses, un voyageur tremblant passait-il, qui en aura été écrasé. Telle est du moins l'idée peu rassurante que vous jette avec terreur au fond de l'âme, la vue de ces menaçans obélisques, dressés comme de grands fantômes des deux côtés du chemin. D'autres fois, c'est une roche arrêtée sur la pente, dans sa course, par un obstacle invisible, qui reste suspendue au-dessus de vous, ainsi que l'épée du festin antique. Vous diriez qu'un petit oiseau, en s'y posant, va la précipiter d'un battement

Digitized by Google

d'aile; mais les siècles appuieront en vain leur pied lourd sur sa face : la base fragile résistera à ces niveleurs éternels.

Enfin, j'aperçus les *Eaux-Chaudes*. C'est un petit village dans le genre des *Eaux-Bonnes*, arrosé par le gave d'Oléron, lequel prend sa source à l'extrémité sud de la vallée. L'air de la montagne m'ayant ouvert l'appétit, mon premier soin fut d'y demander à déjeûner; mon second de m'y procurer un guide. — J'ai votre affaire, Monsieur, me dit l'aubergiste; mangez donc tranquillement. Il ne m'eût pas adressé cette recommandation, le digne homme, que je n'en aurais pas perdu un coup de dent; mais, à plus forte raison, sur sa parole d'hôtelier, continuai-je à me garnir l'estomac.

— Au bout d'un quart d'heure; je vis entrer un gros garçon à figure réjouie, à jambes bien taillées, qui s'avança vers la table que j'occupais, d'un air assez gauche et en tournant son bonnet de laine dans ses mains.

« Monsieur, je suis... — le guide de la maison, repris-je? (Il me répondit par un signe de tête.) En ce cas, revenez dans une demi-heure. » Et je continuai mon travail de mastication.

— Dix minutes après je retrouvai, de nouveau, en face de moi mon futur conducteur, chargé de deux énormes bâtons, de quatre morceaux de fer en croix et de deux paires de sandales en corde. Je lui demandai si c'était pour se lester qu'il avait apporté cela. — Oh! ce n'est pas tout, Monsieur, reprit-il; il nous faudra peut-être encore une hache. — Bah! et pourquoi? Est-ce qu'au retour vous voulez rapporter un fagot? — Du tout, mais je ne suis par curieux de dégringoler dans un glacier. Or, à moins qu'il n'y ait de la neige nouvelle, il faudra pratiquer des trous pour donner prise à nos crampons. —

Je commençais à avoir envie de remettre l'expédition au lendemain; mais la crainte de passer pour un poltron m'en empêcha, et, sur une observation de notre hôte, qu'il fallait nous dépêcher si nous voulions revenir coucher chez lui, je me levai de table promptement; nous bûmes ensuite à notre bon voyage, nous chaussâmes les espadrilles, et en route.

Digitized by Google

Ce fut d'abord un plaisir, parce que le chemin n'était pas trop escarpé. Pierre (c'était le nom de mon guide) me nommait les pics et les villages, et m'engageait à prendre cœur; mais, quand nous approchâmes du *Col-des-Moines*, que je vis notre route serpenter à cinq cents toises au-dessus de ma tête, à peu près dans l'inclinaison qu'on donne ordinairement à une échelle, je comparai intérieurement le point de départ à celui de l'arrivée, la force motrice à la force de résistance, et j'obtins pour résultat : — « Nous n'arriverons jamais ! — Laissez donc, »dit Pierre; vous verrez, avant une heure, que l'on arrive »toujours ! »

Une heure après, en effet, nous dominions la superbe forêt de Gabas, exploitée sous Louis XIV, l'hospice placé là pour servir de refuge, en temps d'orage, à ceux qui se rendent en Espagne, et devant nous s'étendait l'immense et affreuse plaine de Bius, terminée à son lointain par les roches monumentales de Canfranc. Sans m'arrêter à vous décrire toute cette vaste solitude qui remplit d'une noire tristesse, je vous conduirai directement dans la gorge de *Labroussette*.

C'est un imposant contraste avec la plaine qui précède. — Cette gorge, qui peut avoir une lieue de longueur, est garnie de pins et de mélèzes centenaires. Chacun de ces arbres est un géant; on a essayé de s'en servir pour la mâture des vaisseaux; mais la difficulté du transport a fait abandonner ce projet; aussi, ces tribus sauvages croissent-elles en toute liberté, tantôt sur le flanc de roches qui n'ont point de terre végétale; tantôt sur les débris mêmes de leurs aïeux, ainsi que l'homme sur les tombeaux de ses pères. Je ne sais point de spectacles qui portent à la mélancolie comme celui des vieilles forêts avec leurs bruits indistincts; jugez donc quelle sensation elles procurent au milieu de l'encadrement des montagnes.

Mon guide, qui ne faisait pas de la poésie, lui, me tira tout à coup de mes rêveries, en me disant : « Nous avons encore, Monsieur, une *bonne langue* de chemin d'ici au Pic. — Eh bien ! marchons, Pierre; » et gravissant commes des chamois, nous

Digitized by Google

aidant des mains, des pieds et de notre bâton; nous parvînmes au plateau d'Ancou, où le courage m'abandonna complétement. De vrai, je me croyais au moins à la moitié de la route, mais quand, après quatre heures de fatigue, je compris, au dernier terme du sentier que nous suivions, que je n'étais qu'à la base du Mont, et que je vis son sommet de neiges et de roc, étinceler comme une mer de perles à trois mille pieds encore plus près du ciel, je m'assis à terre presque résolu à ne pas tenter l'ascension. Néanmoins, lorsque j'eus pris un peu de repos, je laissai Pierre, qui avait employé toute son éloquence à me décider, m'attacher aux pieds les espardilles, et, puisant chacun dans une gourde qu'il portait, un peu de force, nous repartîmes, en songeant à la vérité de cette parole de l'Écriture : *Bonum vinum lætificat cor hominis...* — A mesure que je montais, je sentais mon découragement disparaître, car nous étions arrivés au point où ce vaste panorama des montagnes commence à se dérouler. Jusque-là comme notre optique avait été trop resserré; les masses de plus en plus gigantesques avaient perdu de leurs dimensions; mais, à présent, nous planions à notre tour : à chaque pas, un pic nouveau se découvrait, présentant une forme nouvelle; l'air devenait plus vif et réjouissait les poumons; une sorte de volupté orgueilleuse m'envahissait. — Cependant, les obstacles étaient loin d'être aplanis. Des éboulemens granitiques encombraient tellement les pentes et les escarpemens devenaient si rapides, qu'à chaque instant nous courrions risque de nous écraser mutuellement; il fallut marcher de front.

Bientôt une légère zône blanchâtre nous annonça la région où la neige ne fond plus.

Pierre me demanda si je voulais mettre mes crampons; je lui répondis que je marcherais bien sans cela; et nous nous engageâmes sur les glaces.

Nous avions environ un espace de six cents pas à traverser. Le guide sondait avec son bâton; moi, je le suivais, non sans battement de cœur, car si le pied m'avait glissé, j'allais me

Digitized by Google

briser la tête à cinquante toises au-dessous, contre les roches.

Nous employâmes à ce trajet vingt-cinq minutes. Après quoi nous atteignîmes la masse compacte de schiste argileux qui forme la crête même du pic, c'est-à-dire, que nous respirâmes à 1531 toises au-dessus du niveau de la mer. Là, ce fut une de ces visions que le pinceau ni la parole ne peuvent traduire, et que la nature s'est réservée d'offrir à l'homme, comme l'aurore d'un nouveau jour, comme l'immensité de l'océan.

Vers le sud, en effet, l'air chaud d'Espagne se jouait avec ses mille ondulations et sa lumière pure autour des *Aragnes;* au nord paraissaient les Landes, comme un désert; à l'orient, les tours enchantées du Marbore que je devais visiter bientôt, se dressaient entre le Som-de-Soube et le Badescure qui s'élèvent à 9642 pieds, et, à l'occident, on aurait pu distinguer, à l'aide d'une longue vue, Bayonne et le golfe de Gascogne! — Je n'oublierai jamais ce moment.

Cependant l'heure avançait. Mon guide qui avait contemplé cent fois cette grande scène, ouvrait forcément la bouche par ennui, de façon à me donner à craindre qu'il n'eût besoin le lendemain de recourir à l'opérateur. Je fus forcé de descendre; mais, en contemplant cette ligne verticale qui s'abaissait devant nous comme un précipice, je réfléchis malgré moi, qu'un premier faux pas m'éviterait à jamais d'en faire un second; et, comme ces réflexions-là ne sont pas toujours récréatives, j'hésitai un moment avant de risquer le premier pas.

— Pierre s'en aperçut. — « Est-ce que cela vous effraie, Monsieur, me dit-il?

— Non, mais j'avoue que j'aimerais tout autant rencontrer une route royale.

— Et pourquoi? ce chemin-là est aussi sûr que celui de Paris à Rome. D'abord, il y a moins de voleurs.

— Oui; mais il y a beaucoup plus de cailloux.

— Bah! dans trois heures nous viderons une bouteille au coin du feu.

— J'en promets deux si nous arrivons en bon état.

Digitized by Google

— Je réponds de vous sur ma tête, Monsieur.

— Bien obligé! je crains davantage pour mes jambes.

— En ce cas, Monsieur, faites comme moi et vous êtes sauvé.

Pierre se penchant alors en arrière, enfonça vigoureusement ses deux talons dans le schiste qui se brisa sous la pression, et imprimant, à l'aide de son bâton, une forte secousse à tout son corps, franchit comme un trait ou une avalanche vivante, l'espace de plus de cent pieds. Il ne s'arrêta qu'à une petite esplanade, sur laquelle on aurait eu de la peine à tenir quatre.

« Après tout, me dis-je en l'imitant et en me disposant à »le rejoindre par le même mode de roulage accéléré, ce moyen »a l'air bien chanceux ; mais c'est peut-être encore là de tous les »chemins celui qui est le moins dangereux. »

Trois heures plus tard, Pierre aussi gris qu'un Parisien après une distribution gratuite, ou qu'un Anglais aux hustings, cherchait un point d'appui sous la table, et moi dévorant avec un appétit..... et un courage de Spartiate, ce qu'il y avait dessus, je faisais compliment à l'aubergiste des *Eaux-chaudes*, sur la bonté du vin qu'il m'avait fourni pour le voyage, sur la beauté de son pays et sur un excellent bifsteack d'isard qu'il venait de me servir.

ACHILLE JUBINAL.

(*La suite à une autre livraison.*)

Digitized by Google

ARCHÉOLOGIE.

—

MONUMENS CELTIQUES

DE LA BRETAGNE.

Narbonne, décembre 1843.

Dans les derniers mois de l'année 1841, je me trouvais dans une petite ville du Finistère, avec quatre compagnons d'infortune, assis en face d'un dîner que le trapiste le plus austère aurait trouvé fort exigu, lorsqu'un Bas-Breton, en grande tenue, vint nous adresser la parole, dans un jargon guttural qui tenait à la fois du chinois, du samscrit et du celtibérien. Cet indigène, dont la mise pittoresque rappelait le costume albanais, portait un pantalon de drap plissé, serré au-dessous des genoux et à grandes poches latérales ; il avait la tête couverte d'un chapeau à larges bords, ou plutôt d'un véritable *pileus*. De longs cheveux noirs, gras, luisans et plats, cachaient presque entiè-

Digitized by Google

rement sa figure et retombaient sur ses épaules. Les autres détails du costume consistaient en sabots, bas bleus, ceinture rouge, capote courte de laine. Ce dernier vêtement était orné d'une inscription resplendissante en grandes lettres dorées, constatant que le drap avait été fabriqué dans les usines de Castres. Il paraît que les Bas-Bretons sont très-friands des bouts de pièces de drap sur lesquels se trouve la marque du fabricant. Les marchands ne les donnent qu'aux amis, et l'on vient de voir dans quel but ils désirent l'obtenir.

Le jargon de ce descendant des anciens Venètes était la langue celtique ou gaelic de la Haute-Écosse et de l'Irlande, langue qui s'est également perpétuée jusqu'à nos jours dans les départemens du Finistère, du Morbihan et des Côtes-du-Nord. Grâce à l'intervention du maître-d'hôtel, nous apprîmes que ce Gaulois pur sang et chevelu, offrait de nous servir de guide pour visiter les soldats de César, transformés en rochers par le bienheureux saint Corneille. Malgré notre désir de voir une armée de grognards romains pétrifiés, cette proposition fut refusée, bien persuadés que nous serions victimes d'une mystification; mais notre officieux cicérone sortit alors de la vaste poche de son pantalon, quelques médailles gauloises, des casse-têtes, des bouts de flèche en silex et une hache en bronze; il offrait de nous vendre ces objets comme ayant été trouvés à Karnac, au centre même de la légion fossile de César.

La vue de tous ces débris me rappela que nous étions dans la contrée la plus riche du monde en monumens druidiques, et je fus alors persuadé que les prétendus soldats pétrifiés par saint Corneille, n'étaient autre chose que les blocs de roches élevés par les Celtes. Le fait était exact. Toutefois, comme je désirais obtenir des documens précis sur la situation des monumens druidiques de la Basse-Bretagne, je résolus de faire cette visite à mon retour, et de consulter un des archéologues de Brest les plus éminens, M. de F..., dont les travaux sont connus de tous les antiquaires. Il me fut très-facile d'obtenir son adresse : M. de F... venait tout justement de publier une Notice biographique

Digitized by Google

sur la vie de Du Guesclin, et ce travail se trouvait dans tous les cabinets de lecture. Je me présentai donc dans un magasin de librairie, et manifestai au propriétaire le désir que j'avais d'obtenir de M. de F..., et, à titre d'étranger, quelques renseignemens sur les monumens celtiques du département. « Rien de »plus facile, me répondit-il, présentez-vous chez lui, vous serez »bien accueilli. Toutefois, ajouta-t-il en souriant, ne soyez »point surpris de ce que vous allez voir, soyez indulgent ; la »manière de vivre de M. de F... est ici diversement interprétée ; »certaines personnes le blâment, d'autres l'excusent, mais »chacun rend hommage à ses lumières, à son zèle, à son dé»vouement. M. de F... sera chez lui en ce moment ; depuis 48 »ans, il s'est imposé l'obligation de demeurer dans son cabinet »depuis deux heures jusqu'à cinq heures du soir. Aucun habi»tant de Brest ne se présente chez lui pendant cet intervalle de »temps ; mais vous êtes étranger, il vous excusera donc facile»ment. D'ailleurs, vous ignorez tout ce qui se passe. Tenez, »vous voyez bien dans la même rue, à gauche, cette petite porte »ouverte, eh bien ! l'archéologue brestois demeure dans cette »maison, au second, sur le devant. »

Que signifiait cet imbroglio mystérieux ? Pourquoi cette réserve, cette recommandation d'être discret, cet appel à mon indulgence ? J'hésitai un moment ; mais la curiosité l'emporta.

Les renseignemens que l'on venait de me donner étaient exacts. Après avoir gravi un modeste escalier en bois, je parvins sur le palier du second étage, et là, une porte entre-bâillée me permit de voir une grande salle, ou plutôt un vaste magasin de bric-à-brac, renfermant des meubles de Boule ; des dressoirs et des bahuts de la renaissance ; d'anciennes armures ; des vases de Saxe et de la Chine ; des porcelaines du Japon, craquelées et gaufrées ; des canettes flamandes ; des bronzes florentins ; des figurines en ivoire ; des tentures en cuir de Cordoue ; des boîtes de Blaremberg ; de brillans émaux italiens ; des vidrecomes, ou grands vases à boire ; des plats de Palissy ; des mendians sculptés à Nuremberg, par Krakensberger ; des verres de Murano ;

Digitized by Google

des animaux empaillés ; des biscuits de Sèvres ; des échantillons de géologie ; en un mot, un véritable fouillis d'objets qui auraient dilaté le cœur de tous les amateurs de curiosités.

Ce ne fut pas sans un vif sentiment d'émotion que je me hasardai à tirer doucement le cordon de la sonnette, terminé par une patte de biche. Personne ne répondit. Après avoir cloché trois ou quatre fois sur tous les tons du diapason, j'ouvris bravement la porte, pris mon courage à deux mains, et traversai la grande salle, bien déterminé à tout braver pour avoir le mot de l'énigme.

A l'extrémité de ce véritable musée, se trouvait une porte soigneusement fermée. Un pressentiment me fit deviner que le mystérieux personnage que je désirais voir, habitait cet appartement. Je heurtai donc avec précaution, la porte s'ouvrit aussitôt, et une vénérable dame de l'aspect le plus monumental, mise avec somptuosité, mais d'une façon tout-à-fait grotesque, s'offrit à mes yeux. Cette apparition fantastique portait le costume du temps de Louis XV. Robe de soie à grands ramages, engageantes, dentelles de Flandre, paniers, falbalas, mouches, fard d'un rouge éclatant, chignon poudré à la maréchale, etc. L'on aurait été surpris à moins. Cette vénérable contemporaine du maréchal de Saxe exécuta une révérence des plus solennelles, ôta ses lunettes, et demanda quel était le but de ma visite. « Je désire, lui répondis-je en m'inclinant profondément, parler »à M. le chevalier de F... »

« C'est moi, Monsieur, ajouta-t-elle, en saluant de nouveau. »

« Pardon, ma belle dame, je me suis sans doute mal expli- »qué, ou bien vous m'avez mal compris ; c'est à l'ancien officier »supérieur de marine, à l'auteur des travaux archéologiques sur »la Bretagne, que je désire parler. »

« Je vous le répète, Monsieur, c'est moi. »

Je demeurai pétrifié. Je ne savais plus s'il fallait parler sérieusement, si j'étais dupe de quelque mystification, et si je devais insister encore pour connaître le véritable sexe de mon interlocutrice. Cependant, en examinant avec soin sa physionomie,

Digitized by Google

il me fut facile de voir que cet auguste personnage avait fort bien pu assister à la bataille de Trafalgar. Je m'aperçus que la grande dame était un véritable monsieur, qu'elle avait les mains osseuses, le menton barbu, la peau rugueuse et chagrinée, l'os hyoïde fortement accusé. De véritables favoris blancs, cachés par des fleurs et des rubans roses, achevèrent de dissiper tous mes doutes. Il était évident que j'avais à faire à un cavalier habillé en dame, et cependant, nous étions encore loin du mardi gras ou de la mi-carême. Un seul mot aurait pu me tirer d'embarras; mais M. de F... ne crut pas devoir donner d'explication à cet égard. Il ne paraissait même en aucune manière surpris ou troublé, et il était facile de voir que je n'assistais pas à son début dans les rôles de duègne, car il portait les vêtemens de femme avec la plus grande aisance. Je crus cependant remarquer que, dans le but de distraire mon attention de ce diable de costume qui me préoccupait toujours, M. de F... s'empressa de me demander en quoi il pouvait m'être agréable. Aussitôt que je lui eus fait connaître le but de ma visite, il prit plusieurs album et plusieurs volumes de sa bibliothèque, vint s'asseoir à côté de moi, et là, pendant une grande demi-heure, il eut l'extrême obligeance de me montrer tous les monumens celtiques de la Basse-Bretagne qu'il avait lui-même dessinés avec le plus grand soin; il voulut bien ajouter à ces renseignemens, des détails sur leur situation et sur les moyens les plus convenables à prendre pour les visiter avec fruit. Je me confondis en excuses, et M. de F.. me conduisit galamment jusqu'au bas de l'escalier.

Comme on le pense bien, il me tardait d'avoir le dernier mot de cette étrange aventure; je m'empressai donc de demander à quelques habitans de Brest ce qu'il fallait en penser. Cette question donna lieu à plusieurs explications. Voici celle qui m'a paru offrir le plus de vraisemblance.

Pendant nos troubles révolutionnaires, M. le chevalier de F... ayant été condamné à mort, parvint à s'échapper, grâce à un costume de femme, et à sauver sa tête. Il fit le vœu, à cette époque, de s'habiller en femme tous les jours et à la même

Digitized by Google

heure. Ce vœu a été fidèlement rempli depuis un demi-siècle. Les personnes qui ignorent cette circonstance, raillent M. de F... de ce qu'ils appellent un acte de folie, et cependant il y a quelque chose de respectable, ou du moins de bien excusable dans cette conduite.

Cet épisode d'une course dans la Bretagne m'a singulièrement éloigné des monumens druidiques. Je me hâte de revenir aux légionnaires de Jules César.

Afin de réunir dans un même cadre tout ce qui est relatif à l'ancienne civilisation celtique, il convient, je crois, d'exposer brièvement l'origine de cette nation, son histoire, ses croyances. Je dirai également quelques mots des monnaies, des armes, des bijoux et des ustensiles de cette époque.

Les Celtes paraissent avoir eu pour berceau primitif les plateaux de la Haute-Asie. En admettant cette opinion, ils devraient être considérés, relativement à nos contrées, comme une nation envahissante, et non point comme un peuple aborigène. Les Celtes furent en relation avec les Phéniciens, avec les Doriens de Rhodes et les Ioniens de Phocée, qui avaient établi des colonies sur nos côtes. Selon les lieux de sa résidence, chaque grande tribu celtique reçut une dénomination particulière. C'est ainsi que les *Helvètes* habitaient la Suisse; les *Bituriges*, le Berry; les *Sequanes*, la Franche-Comté; les *Allobroges*, le Dauphiné; les *Venètes*, le Morbihan; les *Celtes* ou *Galls* proprement dits, le midi de la France; les *Armorikes*, la Normandie; les *Ibères*, l'Espagne, etc.

Les Gaulois répandirent leurs hordes sur le monde civilisé, envahirent Rome, et, dans leur reflux, s'arrêtèrent vers les bords du Pô. De la Gaule cisalpine et transalpine, ils se dirigèrent également vers la Macédoine, la Grèce, l'Asie-Mineure, se fixèrent en Galatie, et s'engagèrent comme mercenaires au service des cours grecques de l'Orient et de Carthage.

L'invasion des Cimbres ou Kimris, refoula les Galls dans l'Ibérie. La Galice porte encore leur nom.

L'ancien idiome celtique est représenté de nos jours :

Digitized by Google

1° Par le basque, dérivé de l'ancienne langue aquitanique ou ibérienne ;

2° Par le gaelic de l'Irlande et de l'Écosse ;

3° Par le bas-breton et le gallois de l'Angleterre.

Ces différens idiomes renferment tous des mots samscrits. Ce fait vient encore à l'appui de l'origine asiatique des Celtes.

La religion des anciens Celtes est peu connue. Les druides ont emporté avec eux le secret de leurs dogmes. César garde sur cette matière un silence presque absolu. Il ne nous reste que des fragmens de poésie très-altérés et des traditions presque effacées. Le peu de détails que nous possédons sur les croyances religieuses de cette époque, permettent cependant de supposer qu'elles offraient une grande analogie avec le boudhisme des Indiens, des Thibetins, des Chinois, des Mongols et des Kalmouks, en un mot, avec les dogmes de l'Asie orientale, adoptés plus tard par les Scandinaves.

Les druides adoraient un dieu supérieur, Ésus; mais ils tolérèrent les croyances aux dieux étrangers, surtout lorsque l'ancien sentiment religieux se fut affaibli, par suite de leurs relations avec des peuples plus civilisés. C'est à cette époque qu'ils associèrent au culte d'Ésus, celui de Teutates, de Taranis, d'Ogimon, de Camulus, de Belisana, etc. Il paraît que plusieurs divinités de l'Olympe phénicien furent adoptées par les Grecs, et que ces derniers les transmirent ensuite aux Gaulois, par l'intermédiaire des Phocéens ou colons grecs de Marseille.

Les recherches de M. Dumège ont constaté que, dans le midi de la France et sous la domination romaine, les Celtes associèrent le culte des divinités topiques à celui de Jupiter, de Mercure, de Mars, de Vénus, etc.

Le culte des druides se célébrait principalement sur les montagnes et dans les bois : « Ils élevèrent, dit la Bible, des autels » et se firent des idoles sur toutes les collines et sous les arbres » touffus. » (*Liv. des Rois*, chap. XIV, vers. 23.)

Monsieur E. Cartier pense que les médailles gauloises doivent être classées à la fois par ordre chronologique et géogra-

Digitized by Google

phique. Voici les principales divisions admises par cet auteur.

1° Médailles gauloises proprement dites, autonomes ou primitives;

2° Médailles gallo-grecques;

3° Médailles gallo-romaines.

Les monnaies les plus anciennes des Gaulois paraissent avoir consisté en anneaux de métal, ou bien en rouelles évidées, à plusieurs rayons. César dit expressément, en parlant des Gaulois : *Utuntur annulis ferreis ad certum pundus examinatis pro nummis.* Il est également question de rouelles ou anneaux de métal dans le livre de Job. D'après la Bible, les Phéniciens eux-mêmes formaient des espèces de colliers et de bracelets à l'aide d'anneaux de métal réunis par un lien, et dont ils se servaient comme moyen d'échange. Cet usage existe encore en Chine et dans quelques contrées de l'Afrique.

Presque tous les musées possèdent des rouelles monétaires; nous en possédons un exemplaire bien conservé dans les collections publiques de Narbonne. Quelques archéologues pensent que ces prétendues monnaies ne sont autre chose que des *ex voto* imités du meuble placé sur le trépied fatidique de Delphes et qui constituait le principal symbole du culte d'Apollon pythien.

Les médailles ou monnaies gauloises sont presque toujours d'un petit module, et analogues aux deniers consulaires de la République romaine. Les pièces de grand module portent le nom de médaillons. Elles furent sans doute fabriquées dans des occasions solennelles, et ne servirent jamais de monnaie proprement dite.

Avant la conquête des Romains et l'établissement des colonies grecques, les Gaulois avaient un monnayage national; ce fait est hors de toute contestation. Ces monnaies étaient grossières et sans inscription. La face principale offre une tête très-barbare, et le revers le cheval ailé, le sanglier ou verrat, l'aurochs (*bos urus*), le van mystique, des épées, une croix cantonnée de quatre globules, et divers autres symboles.

Les monnaies de la Gaule centrale sont presque toujours en-

Digitized by Google

cuivre et coulées. Il existe dans le Languedoc, dans la Provence, comme aussi dans quelques parties de la Guienne, une grande quantité de monnaies gauloises en argent très-pur. Leur relief est fortement prononcé et leur tranche anguleuse; on les désigne sous le nom de médailles à la croix ou à la roue, parce que le revers est divisé en quatre parties par les branches d'une croix, circonstance qui rappelle les rouelles à plusieurs rayons. Ces médailles offrent diverses figures barbares, des haches, des cercles ou annelets, des ellipses que certains archéogues considèrent comme des fruits d'olivier, des espèces de fleurs de lotus ou de lis, et des croissans, symbole du culte lunaire des Gaulois. Ces divers emblêmes constatent qu'elles ont appartenu à différens peuples, villes, ou tribus des Volces-Tectosages. Les Celtibériens d'Espagne imitèrent les types à la roue; comme aussi, les Tectosages, par suite de leurs relations fréquentes avec les Celtibériens, purent bien plus tard leur emprunter quelques symboles. Du reste, dans ces temps obscurs, il est fort difficile de juger quel est le peuple qui a imité la monnaie des autres. Sur plusieurs médailles des Volces-Arécomiques, on lit parfaitement le mot *arec*.

Les médailles de la seconde classe ou gallo-grecques, sont en général barbares, mais mieux caractérisées cependant que les précédentes. Les personnages que l'on y observe, ont les cheveux bouclés. Les principaux types sont : le sanglier, emblême de la vie forestière; le cheval, symbole d'indépendance; l'hippogriffe; le bison, alors commun dans les Gaules; diverses espèces d'oiseaux, des nœuds mystiques, etc. Presque toujours elles ont été fabriquées avec un flan soumis à l'action du marteau pendant que le métal était encore brûlant. L'on en rencontre souvent de fourrées, c'est-à-dire, formées d'un métal commun recouvert d'une feuille d'argent. Les monnaies de ce genre ont pu être fabriquées par d'obscurs faussaires, mais probablement aussi par les chefs politiques eux-mêmes.

Après la conquête de la Macédoine, les Gaulois rapportèrent de cette contrée une grande quantité de statères en or de Phi-

Digitized by Google

lippe, fils d'Amynthas, qu'ils mirent en circulation et imitèrent ensuite. Les Gaulois contrefirent également les monnaies des Phocéens de Marseille et des autres colonies grecques établies sur les côtes de France et d'Espagne.

Médailles de la troisième classe. — La Gaule, devenue romaine, reçut la monnaie des nouveaux conquérans, tandis que l'ancienne fut prohibée. Elle continua cependant à être mise en circulation dans quelques localités, soit par suite d'insurrections locales, soit à cause de certains priviléges accordés pour des services rendus aux Romains. Les noms des chefs de tribus que l'on observe sur les médailles de cette classe, figurent presque tous dans les mémoires de César ; tels sont : *Ambactus, Ambiorix, Ateula, Carmanos, Cantorix, Oristrix, Sotioga, Targetius, Litavicus*, etc. Tout récemment, M. Bouillet, de Clermont, vient de publier une médaille de sa collection, qui offre le nom du célèbre chef arverne, généralissime de la conjuration des cités gauloises, qui détermina la sixième campagne de Jules César; on lit sur cette médaille : *Incejetorix* (Versinjetorix). Les noms des villes le plus fréquemment reproduites sur les monnaies de ce genre sont : *Aballo*, Avalon ; *Andelavi*, Angers; *Auleci lurovices*, Évreux ; *Avaricum*, Bourges ; *Caballodunum*, Châlons-sur-Saône; *Tornacum*, Tournay ; *Remi*, Reims ; *Rotomagus*, Rouen; *Turones*, Tours ; *Viordunum*, Verdun ; etc.

Dans la plupart des cas, il est difficile de déterminer si les médailles gauloises appartiennent à des chefs politiques, à des villes, ou bien à des peuples, parce que les légendes sont d'une désespérante brièveté, et que l'orthographe des noms d'hommes et des localités n'a pas été consacrée par l'histoire et la géographie ancienne. Les caractères sont grecs ou latins, souvent aussi moitié grecs, moitié latins. Dans certains cas, l'on y observe des caractères celtibériens.

Il faudrait bien se garder de donner une trop grande valeur aux caractères des trois classes de médailles gauloises dont je viens de parler ; car, par suite de l'absence de toute espèce d'unité politique dans les Gaules, ces trois classes de mé-

Digitized by Google

dailles ont pu être frappées simultanément dans diverses contrées.

L'histoire des monumens celtiques, comparée aux autres branches de l'archéologie, est tout ce qu'il y a au monde de plus vague, de plus romanesque, de plus obscur et de plus mystérieux. L'on ignore quand, pourquoi, par qui et comment les trois quarts de ces monumens ont été élevés. Il a été impossible, jusqu'à ce jour, de découvrir des caractères à l'aide desquels on puisse les classer chronologiquement. En général, tout ce qui, dans nos contrées, est antérieur à la domination romaine, est déclaré druidique. On englobe ainsi, dans la même catégorie, une foule de monumens qui offrent entre eux assez d'analogie pour faire supposer qu'une même pensée présidait à leur érection, mais qui peuvent fort bien, avoir été élevés par des peuples différens et à époques diverses. C'est ainsi qu'il existe, en Angleterre, des monumens ayant la même physionomie, et qui appartiennent cependant, les uns aux Celtes, les autres aux Danois (Culte d'Odin).

En général, les monumens de tous les peuples primitifs se ressemblent. Ils offrent toujours une extrême simplicité. Aussi voyons-nous que, dans toutes les parties du monde, le culte des pierres caractérise l'enfance des sociétés. Lorsque Jacob et Laban se réconcilièrent, dit la Genèse, Jacob éleva une pierre, afin de perpétuer le souvenir de cette réconciliation. Xénophon, dans l'Histoire de la retraite des Dix-mille, rapporte que les soldats ayant vu le Pont-Euxin, après avoir subi de longues fatigues, élevèrent un grand nombre de pierres pour témoigner leur joie et laisser un souvenir de leur passage. Josué fit élever douze pierres dans le lit du Jourdain, pour indiquer le lieu où les douze prêtres qui portaient l'Arche d'alliance s'étaient arrêtés. Le barde écossais Ossian, dit expressément : « Les pierres élevées sur les tombes des enfans d'Odin, attesteront leur valeur. » Les Grecs désignaient par le même nom, une colonne et une statue. Les passages de plusieurs anciens auteurs constatent que de simples blocs de pierre représentaient des divinités. Chez les Lacédémoniens, deux troncs d'arbres, à peine dégrossis, et

Digitized by Google

réunis par des tiges transversales de bois, représentaient les Dioscures Castor et Pollux. Cette ancienne figure s'est même perpétuée jusqu'à nous, dans le signe emblématique des frères gémeaux du zodiaque.

Ces exemples, ainsi que plusieurs autres dont j'aurai occasion de parler plus tard, constatent que les monumens et les symboles primitifs de tous les peuples, offrent des caractères analogues et qu'ils présentent partout la plus grande simplicité. Ces formes, bien que barbares, ayant été consacrées par l'autorité religieuse, se sont conservées très-long-temps sans altération. L'étude des monumens gaulois constate cette dernière assertion. Il paraît, en effet, que plusieurs ont été élevés à une époque assez récente, puisqu'ils sont encore l'objet de superstitions populaires. Les premiers évêques chrétiens, ne pouvant abolir le culte dont les monumens celtiques étaient l'objet, les taillèrent en forme de croix, ou bien y firent graver des figures religieuses. Il en existe plusieurs exemples sur la route d'Auray à Karnac. Un concile tenu à Tours, dans le VIe siècle, recommande aux pasteurs de ne point recevoir dans les églises tous ceux qui pratiquent des cérémonies devant *certaines pierres grossières*. Plusieurs ordonnances de Childebert, de Chilperic, et les Capitulaires de Charlemagne, traitent de sacriléges, ceux qui ne détruisent pas les simulacres de pierre dressés dans leurs champs. Dans une église des environs d'Angers, à Belluard, on conserve encore une pierre conique, dont l'origine remonte au culte syrien de Baal. On sait que cette divinité, transportée dans la Gaule, y devint le dieu Soleil, sous le nom de Belenus, Belion ou Abelion. Saint-Amand, qui vivait au VIe siècle, fit jeter dans l'Aveyron une divinité gauloise topique, nommée Ruth, et qui était, à cette époque, un objet d'adoration pour les habitans. Dans le VIe siècle de notre ère, on élevait encore, dans le pays de Galles et dans la Cornouaille, de grossiers obélisques de pierre pour indiquer les lieux de sépulture.

Les monumens celtiques désignés aussi par quelques archéologues sous les noms de gaulois ou de druidiques, se rencontrent

Digitized by Google

par milliers dans les départemens du Finistère, du Morbihan, des Côtes-du-Nord, en Auvergne et sur presque tous les points de la France. Les voyageurs en ont également observé dans plusieurs régions de l'Europe, sur les bords du Bosphore, en Tauride, dans les steppes de la Haute-Tartarie et dans nos possessions d'Afrique. Ce dernier fait constate que les Celtes eurent de fréquentes relations avec les Phéniciens, sans doute par le détroit de Gibraltar et les côtes septentrionales de l'Afrique.

Cette classe d'antiquités se compose presque toujours de grands blocs de pierre plus ou moins irréguliers, isolés ou disposés en groupes, d'après des lois constantes, et qui frappent vivement l'imagination par leur caractère de rudesse, d'austérité et de puissance. Tout en eux respire une grandeur mystérieuse et primitive. Il est facile de voir qu'il existe un air de famille entre ces monumens et les constructions cyclopéennes et pélasgiques, comme aussi avec les antiquités phéniciennes de l'île de Malte. Le nom que portent encore certaines de ces pierres dans la Bretagne, peut servir à éclairer leur origine : *Men-cam.*, pierre du tort; *bren an tec'h*, la déroute du prince; *kerlaouenan*, le lieu joyeux ; *men-brao-sao.*, pierre adressée au brave.

Voici la description sommaire des principaux monumens celtiques de la Basse-Bretagne ; afin de compléter cette monographie, je crois devoir également parler de quelques autres antiquités du même genre observées dans d'autres localités.

Les *peulvans* ou menhirs (dans l'idiome bas-breton, *peul* signifie pilier; *ven* ou *men*, pierre : *men*, pierre, *hir*, longue) sont de grandes pierres isolées, placées verticalement dans le sol. Ces monolithes ont parfois jusqu'à vingt mètres de hauteur. Leur poids s'élève souvent à 80 mille livres. Il existe un peulvan près du bourg de Locmariaker, en Bretagne, dont les proportions sont colossales. Presque toujours leurs quatre faces sont régulièrement orientées. Dans quelques localités, on les désigne sous le nom de *hautes-bornes*, *pierres-fiches*, *pierres-levées*, *flèches du démon*, *peyro plantado*, *peyro de las Fadas*, *pierre-fitte*, *chaire*

Digitized by Google

au diable, etc. Dans la basse latinité, on les trouve décrites sous le nom de *Petra stativa*. M. Mérimée rapporte que, dans la Corse, on nomme les peulvans, *stantare;* aussi, lorsqu'un enfant se place la tête en bas et les pieds en haut, on dit qu'il fait le stantare.

Il existe un petit peulvan à Malves, près de Carcassonne.

Les archéologues sont divisés sur l'origine de ces monumens. Les uns pensent que ce sont les limites de propriété ou de territoire; d'autres y voient des pierres commémoratives, des idoles grossières, des trophées de victoire, des marques de sépulture. Toutes ces opinions peuvent être fondées; il est possible, en effet, que les peulvans aient eu une destination civile, politique et religieuse. Dans la Haute-Marne, un peulvan appelé *Haute-Borne*, offre une inscription latine constatant qu'il a servi à limiter le territoire de deux tribus. L'on en rencontre en Suède, recouverts d'inscriptions en caractères runiques. Dans le golfe du Morbihan, plusieurs peulvans sont recouverts de bas-reliefs barbares dont il est impossible de deviner le sens. Ces dessins représentent des cercles concentriques, des chevrons, des zigzags, des serpens, des coins, des boules, etc. Selon toute probabilité, les bornes que les Égyptiens nommaient *thoth*, l'*hermès* des Grecs, les *termes* des Latins et les *steles* funéraires dérivent des menhirs ou peulvans.

Les *dolmens* (*dol*, table; *men*, pierre) sont, comme leur nom l'indique, de grandes tables de pierre supportées par deux ou un plus grand nombre de montans verticaux. Quelquefois, la table supérieure n'est soutenue que par l'une de ses extrémités, de telle sorte que l'autre repose directement sur le sol. Cette disposition (demi-dolmen) peut fort bien être le résultat d'un accident survenu à un dolmen complet. Il existe des dolmens sur lesquels on observe des rigoles dirigées vers des cavités perforées de part en part. Cette disposition paraît avoir été pratiquée dans le but de diriger le sang des victimes sur les personnes placées au-dessous, usage qui rappelle les cérémonies tauroboliques des Romains. Dans quelques parties de la France, les

Digitized by Google

dolmens ont reçu le nom de *Tables de César*, *Palais de Roland* ou de *Gargantua*, *Pierres couvertes*, etc., etc. MM. Renouvier et Laurens en ont décrit plusieurs situées près de Minerve, dans le département de l'Hérault. Il en existe un grand nombre dans le Morbihan. Dans la presqu'île de Locmariaker, près d'un dolmen connu sous le nom de *Table des marchands*, on peut voir encore une amas très-volumineux de cendres, exploité tous les jours comme dépôt d'alkali pour faire des lessives, et dont l'origine remonte vraisemblablement aux bûchers que l'on allumait jadis sur ce point.

Les *lichaven* ou *trilithes* (trois pierres) ont une grande analogie avec les dolmens. Ils consistent en deux montans supportant un linteau ou architrave, et figurent ainsi des espèces de portes. Quelques antiquaires les considèrent comme des autels pour les oblations.

Lorsque plusieurs dolmens ou plusieurs trilithes sont juxtaposés et disposés à la suite les uns des autres, ils forment des *allées couvertes* qui ont reçu le nom de *Palais des Géans*, *Roche des Fées*, *Coffre de pierre*, *Tumul des Gentils*. Ces allées, toujours fermées à l'une de leurs extrémités, sont dirigées de l'orient à l'occident.

Les monumens druidiques sont presque partout l'objet de superstitions bizarres. A Colombiers, les jeunes filles qui désirent se marier, montent sur les dolmens, y déposent une pièce de monnaie et puis sautent en bas à reculons. A Guermande, elles déposent dans la même intention, sur les pierres celtiques, des flocons de laine rose liés avec du clinquant. Dans beaucoup de localités, on exécute encore des danses autour de ces pierres. J'ai vu des femmes du peuple appuyer long-temps la tête contre des peulvans, dans le but de faire disparaître la migraine, et exposer leurs enfans aux pieds des dolmens, pour les préserver ou les guérir du rachitisme et des autres maladies scrofuleuses. Il est hors de doute que des pratiques religieuses de ce genre, tolérées encore de nos jours par l'Église catholique, dérivent de cette source.

Digitized by Google

Pour avoir une idée exacte des monumens, que les archéologues nomment *pierres tournantes*, *vacillantes* ou *branlantes*, il faut se représenter un bloc de rocher arrondi, en contact par un seul point avec la base qui le supporte, et mis en équilibre, de telle sorte qu'il reçoit, par la moindre impulsion, un mouvement oscillatoire. Quelquefois, le vent lui-même suffit pour agiter ces lourdes masses, et cependant elles sont si bien équilibrées l'une sur l'autre, qu'elles ont traversé, dans cette position, une immense période de temps. Il existe une pierre tournante à Fermanville, près de Cherbourg, dont le volume est de mille pieds cubes; l'on en observe également aux environs de Castres, à Thiers, etc. Les voyageurs en ont décrit plusieurs situées en Phénicie, en Grèce, en Espagne, en Écosse et dans la Corse. On nomme quelquefois les pierres branlantes, *pierres folles*, *pierres transportées*, *pierres qui dansent*, *pierres roulées*. On les considère comme un emblême des globes suspendus dans l'espace, ou mieux encore comme des pierres probatoires, c'est-à-dire, destinées à connaître la culpabilité des accusés.

Il est hors de doute que presque toutes les pierres tournantes ont été élevées par la main des hommes; les monumens de ce genre sont trop multipliés, pour que l'on puisse les attribuer au hasard, ou bien à des phénomènes géologiques. L'on observe d'ailleurs que ces pierres sont presque toujours en relation avec d'autres monumens druidiques, et qu'elles sont, en outre, l'objet de superstitions ou de pratiques religieuses.

Cromlechs (*cromm*, courbe; *lec'h*, pierre sacrée). Ces monumens qui semblent se lier à des idées astronomiques, consistent, comme leur nom l'indique, en de vastes courbes elliptiques formées par des peulvans ou grands obélisques de pierre. L'on en connaît qui sont composés de plusieurs courbes concentriques ou en spirale. Quelques-uns n'offrent que 12 pierres seulement; ce chiffre paraît avoir été choisi dans une intention symbolique. Le cromlech le plus plus célèbre est situé en Angleterre, près de Salisbury. Il en existe un à l'Ile-aux-Moines, près de

Digitized by Google

Vannes, composé de 27 peulvans. En Norwège, la représentation nationale porte encore le nom de *storthing*, nom qui rappelle les anciens *thing* ou assemblées qui avaient lieu dans les enceintes circulaires de pierre de la période scandinave.

Les *alignemens* diffèrent des *cromlechs*, en ce qu'ils sont formés par des pierres debout, alignées comme des arbres et raccordées quelquefois à leur extrémité par des courbes. Il en existe plusieurs dans le pays de Galles. Celui de la presqu'île de Camaret, à la pointe de Toull-Inguet, dans le Finistère, mérite sous tous les rapports d'être visité. Il consite en 60 peulvans granitiques, posés à 40 pieds de distance l'un de l'autre. Le plus célèbre est situé près de Karnac, dans la presqu'île de Quiberon, entre Vannes et Lorient. Ce monument peut être considéré comme une des ruines les plus étranges, les plus mystérieuses et les plus imposantes de la France.

Que l'on se représente des landes désertes, sauvages, presque toujours enveloppées par d'épais brouillards, animées seulement par le mugissement des vagues de l'Océan qui s'engouffrent dans les falaises de la côte. C'est là, sur une étendue immense, que se dresse une véritable forêt d'obélisques granitiques, disposés sur 11 lignes légèrement sinueuses et qui se raccordent à l'une des extrémités par des courbes concentriques. Une grande quantité de ces pierres ont été détruites; elles ont servi à élever des constructions modernes. Mais, il est facile de voir, par les peulvans intermédiaires échappés à la destruction, que les pierres de Karnac sont liées à celles d'Erdeven, et que, dans l'origine, elles devaient faire partie d'un seul et même groupe, composé d'environ 25,000 pierres. Ce n'est qu'en gravissant les collines voisines, ou bien en montant sur un des piliers les plus élevés, que l'on peut avoir une idée de l'ensemble de ce gigantesque monument. Il faut renoncer à donner une idée du spectacle imposant qui s'offre alors aux regards des curieux. Les descriptions les plus fidèles seraient toujours au-dessous de la réalité. Comme il est facile de le prévoir, les archéologues ne se sont pas fait faute d'entasser systèmes sur systèmes pour ex-

Digitized by Google

pliquer l'origine et la destination des alignemens de Karnac. Caylus les attribuait au séjour de quelque peuple étranger sur les côtes de l'Océan. Lasauvagère prétendait que ces blocs de pierre avaient servi à caler les tentes des armées romaines contre l'impétuosité des vents. D'autres ont pensé qu'il ne fallait voir, dans ces obélisques, que les ruines d'un monument druidique plus parfait. Enfin, quelques géologues, enfans perdus de la science, ont bravement déclaré que les alignemens de Karnac étaient le résultat d'un phénomène naturel. Pierre pour pierre, explication pour explication, j'aime autant croire à la version des soldats de César et à l'intervention de saint Corneille.

Une opinion fort en vogue aujourd'hui, et qui a été émise en Angleterre par le révérend docteur Deane, considère le monument de Karnac et plusieurs autres monumens druidiques, comme les ruines de temples immenses consacrés à une religion qui aurait régné sur toute la terre (Ophiolâtrie, ou culte du serpent). L'on sait, en effet que le serpent joue un très-grand rôle dans tous les anciens mythes religieux et jusque dans notre Bible. En admettant cette manière de voir, les alignemens sinueux de Karnac figureraient les mouvemens du serpent et constitueraient un *Dracontium*.

On rencontre très-souvent dans les départemens du Finistère, du Morbihan et des Côtes-du-Nord, comme aussi sur plusieurs autres points de la France et de l'Europe, des éminences artificielles connues sous le nom de Montjoie, Puy-Joli, etc., et consistant en amas de terre, de cailloux et même de blocs de rochers. Ces monticules, plus particulièrement connus sous les noms de *tumulus* ou *tombelles*, ont été élevés par divers peuples. Ils existent par milliers aux environs d'Upsal; l'on en observe également chez les Cafres, en Virginie, sur les rives du Volga, dans le pays des Cosaques, en Grèce, en Sicile, en Portugal, en Espagne, en Suède, en Allemagne, en Danemarck, etc. Les proportions de ces collines naturelles, varient selon le nombre de personnes qui y furent inhumées. Celles qui consistent en amas de terre, portent plus particulièrement les noms de *tombelles*

Digitized by Google

ou *tumulus*. Plusieurs ont jusqu'à 60 mètres d'élévation. Les plus curieuses sont situées dans le Morbihan, à Locmariaker, à Tumiac, à Bubrex et dans la presqu'île de Rhuis.

Les buttes formées par des amas de cailloux ou des blocs de rochers portent, en Angleterre, le nom de *barrows* ou *gals-gals;* en Irlande, *tirpen;* en Écosse, *moat-motte*. L'on en connaît de plusieurs formes : pyramidales, coniques, oblongues, accouplées, etc.

Ces espèces de buttes, de même que les tombelles, sont traversées parfois par des galeries muraillées qui aboutissent à de véritables chambres sépulcrales, renfermant des squelettes, des cendres, des poteries, des coins en pierre, des bracelets, des colliers ou torques, des bouts de flèche en silex, etc. On les nomme, dans la Basse-Bretagne, *Carneillou* ou *Tregung*, mots qui, dans l'idiome celto-breton, signifient le lieu des os et la vallée des gémissemens.

Montfaucon a décrit des gals-gals formés par l'accumulation de blocs de roches.

Très-souvent les tombelles et les gals-gals sont entourés de fossés et de talus en terre. Ils constituent, dans ce cas, un système de fortification ou camp retranché (*Oppida*).

Quelques tombelles et quelques gals-gals ont été élevés pour indiquer la tenue des marchés. D'autres ont servi de limites, et, dans ce cas, chaque passant était tenu d'y jeter une pierre. Cette coutume s'est perpétuée chez les Arabes; elle est du reste très-ancienne, puisque Salomon fait allusion à cet usage. On a élevé des collines en terre jusque dans le moyen-âge, soit pour servir de guide aux voyageurs, soit pour supporter des tours en bois qui servaient à la défense momentanée d'un point menacé.

Le tombeau de Patrocle, décrit par Homère, était un véritable tumulus. Les ossemens des légions de Varrus furent également inhumés, par les soins de Germanicus, sous un amas de terre ou de cailloux.

Les tombelles et les gals-gals peuvent être considérés comme la forme architecturale primitive et élémentaire des Chinois et

Digitized by Google

des Japonais. Si l'on revêt, en effet, par la pensée, ces collines de terre d'une enveloppe de maçonnerie, l'on obtient immédiatement la forme pyramidale qui caractérise toute une grande classe de monumens : la tour babylonienne de Baal, les pyramides de la vallée du Nil, les pagodes bouddhistes de l'Inde et les théocalis mexicains. Cette forme pyramidale paraît avoir eu pour point de départ la tente des peuples nomades, comme les temples grecs ont eu pour origine les cabanes de bois des peuples agriculteurs.

M. A. Thierry a prétendu que les principaux monumens attribués aux druides avaient été élevés à une époque antérieure. Un grand nombre de faits réfutent cette manière de voir. Voici les principaux. Les contrées habitées par les Carnutes étaient le centre du culte druidique. Or, c'est justement dans cette contrée qu'abondent les monumens celtiques. Il est encore incontestable que les druides, persécutés par les Romains, se refugièrent dans la Bretagne, et que, chassés de cette province par l'empereur Claude, ils furent habiter l'Angleterre. Le nombre, véritablement prodigieux, de monumens celtiques que l'on observe dans ces contrées, prouve, jusqu'à l'évidence, qu'ils ont été élevés par l'influence des druides.

Les habitations des Gaulois consistaient en de misérables cabanes rondes, bâties avec de la boue et des claies d'osier, couvertes de chaume ou de roseaux, et n'ayant qu'une seule ouverture à leur extrémité supérieure, destinée à faciliter l'introduction de l'air et à livrer passage à la fumée. Le bas-breton, dernier vestige de la langue gauloise, n'a pas d'expression pour rendre les mots : cheminée, fenêtre, étage.

Il est incontestable qu'il a existé, dans le midi de la France, des tribus gauloises troglodytes. L'on connaît des cavernes (vallée de la Cesse, près de Bize), dans lesquelles on trouve des poteries gauloises, des ossemens travaillés et des bouts de flèche, qui constatent que ces souterrains ont été très-anciennement habités. Ces débris d'industrie humaine sont confondus avec des ossemens d'animaux maintenant disparus de la surface

Digitized by Google

du globe. La vallée dans laquelle sont situées ces cavernes, porte le nom de *Balmo de las Fadas*.

J'ai déjà eu occasion de mentionner plusieurs objets antiques, découverts dans les sépultures gauloises. Les musées de la Suède, du Danemarck et de la Norwège renferment un grand nombre d'antiquités de ce genre. Afin de donner une idée de tout ce qui est relatif à l'archéologie celtique, je crois devoir dire quelques mots des haches, coins ou casse-tête que l'on rencontre en si grande abondance dans toutes les collections, et que le peuple désigne, dans le midi de la France, sous le nom de *peyros de tron*. Probablement symbole du Dieu de la foudre (*Thor*). Ces pierres sont faites avec diverses espèces de roches, telles que le jade, le feldspath verdâtre, la serpentine, le quartz, plusieurs variétés de roches amphiboliques, le grès quartzeux, etc. Elles sont quelquefois taillées avec un soin et une précision remarquables ; mais on en rencontre aussi qui ont été seulement dégrossies ou ébauchées. Plusieurs ont seulement quelques lignes de longueur, d'autres ont jusqu'à 25 centimètres. La grande quantité de ces pierres que l'on observe partout où les Celtes ont séjourné, fait supposer qu'elles ont servi à la fois d'amulettes, d'instrument pour les sacrifices, d'armes de guerre et d'ustensile pour les usages domestiques.

L'on a très-longuement discuté sur les moyens qui devaient être mis en usage pour fixer ou emmancher les haches celtiques. Voici comment on procède à cette opération dans la Basse-Bretagne. Ce procédé, aussi simple qu'économique, est probablement le même qui était mis en usage par les anciens Celtes. L'on fend horizontalement une jeune branche d'arbre et l'on introduit la hache par le petit bout dans cette fente. Cette branche, en se développant, serre étroitement la pierre, de telle sorte que, lorsque l'on coupe la branche, la hache se trouve étroitement fixée. Les peuples de la mer du Sud et plus particuculièrement ceux de la Nouvelle-Zélande, se servent encore de haches en pierre, tout-à-fait analogues à celles d'origine celtique. Dans nos contrées, le peuple pense que chaque éclat de

Digitized by Google

foudre est accompagné de la chute d'une hache celtique (*peyro de tron*). Il assure qu'en tombant, elles pénètrent très-avant dans le sol, et qu'elles s'élèvent ensuite insensiblement par un mouvement spontané, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à la surface du sol. Dans le département de l'Ariège, les bergers suspendent les haches celtiques au cou de leurs brebis, afin de les préserver de certaines maladies.

TOURNAL.

Digitized by Google

PHILOLOGIE.

TRADUCTIONS DE VIRGILE

EN LANGUE D'OC.

Bordeaux, janvier 1844.

Les patois sont condamnés à périr. Les idiomes du midi de la France, ces débris de l'ancienne langue romane ou provençale, disparaissent rapidement devant la diffusion de l'instruction primaire, devant la facilité et la promptitude toujours croissantes des communications. Nous n'essaierons point de retracer ici tout ce que, dans leur abaissement, ces dialectes, victimes au nord de la Loire, d'un injuste dédain, renferment encore de grâce, d'expressions vives et pittoresques, d'onomatopées satisfaisantes.

Des plumes, plus habiles que la nôtre, ont vengé les patois du mépris que leur prodiguaient des gens qui ne les comprenaient point; et un poëte, réellement digne de ce nom, un simple coiffeur d'Agen, Jasmin, démontre avec éclat quelles ressources offre la langue de l'ouvrier et du cultivateur, dans les belles vallées qu'arrose la Garonne.

Digitized by Google

Le plus ingénieux, le plus savant, sans contredit, des académiciens en matière de linguistique, M. Charles Nodier, n'a cessé de signaler toute l'importance de l'étude des patois ; il est, à maintes reprises, revenu sur l'utilité de recueillir les débris d'une littérature modeste et naïve, dont la réhabilitation est œuvre de justice. L'histoire littéraire et la bibliographie commencent à s'occuper de ces poëtes, ou, si l'on aime mieux, de ces rimeurs, dont la renommée était restée circonscrite dans le lieu qui les avait vus naître et mourir, dont le style est rarement soigné, mais dont la pensée est presque toujours originale.

L'impulsion a été donnée ; les écrits en patois, complétement oubliés durant deux siècles, sont à présent devenus l'objet de la convoitise de tout bibliophile ; on se les dispute avec acharnement dans les ventes publiques ; on les paie des prix excessifs ; on les habille de maroquin et de tabis. Il n'y a pas longtemps qu'un très-mince volume, contenant trois opuscules imprimés à Toulouse en 1555 (*Las Ordenansas et Coustumas del Libre blanc*, *etc.*), a été poussé jusqu'à 178 fr., au milieu du feu des enchères parisiennes.

L'extrême rareté des anciens ouvrages en patois, suffit pour expliquer la haute valeur qu'on y attache ; il est tel de ces petits volumes dont on ne connaît qu'un ou deux exemplaires ; il en est qui paraissent perdus et que les investigations les plus minutieuses dans les dépôts publics et dans les plus riches collections particulières ne font rencontrer nulle part. Les réimpressions que l'on a données de quelques-uns de ces poëtes du Midi, sont un véritable service rendu aux amis des bonnes études ; parmi diverses publications de ce genre nous mentionnerons, sous le rapport des soins donnés à l'exécution typographique et à la correction des textes, et sous celui du mérite des recherches biographiques et philologiques, la réimpression, donnée à Marseille, des comédies de Brueys, et l'édition des poésies d'Auger-Gaillard, mise au jour à Alby, par M. Gustave de Clausade.

Quelques autres écrivains méridionaux mériteraient bien de trouver à leur tour des éditeurs zélés ; tels sont : Pey de

Digitized by Google

Garros (1), Bertrand Larrade de Mourejau d'Arribère (2), Gabriel Bedout d'Auch, auteur de l'introuvable *Parterre gascoun coumpousat de quaoute carreus* (Bordeaux, 1642), et les rimeurs, si pleins de verve et de franche gaîté, auxquels on doit le curieux recueil de l'*Antiquité du triomphe de Béziers*, recueil qui renferme une douzaine de compositions dramatiques représentées lors des réjouissances auxquelles se livrait cette ville, chaque fois que revenait la fête de l'Assomption (3).

Nous mentionnerons aujourd'hui d'autres écrivains dignes d'être tirés de l'oubli où ils sommeillent, mais que nous ne nous flattons guère de voir réimprimés.

Au XVIIe siècle, trois rimeurs Languedociens s'avisèrent, chacun de son côté, de faire passer l'Énéide dans la langue de Goudouli et dans celle de Lesage.

Ils comprirent toutefois qu'il ne pouvait être question de traduire en totalité les douze livres que nous a laissés Virgile. Il ne s'agissait pas non plus de faire sérieusement et consciencieusement passer dans l'idiome d'oc, les beaux vers de l'ami de Mécène; les burlesques était alors au comble de la faveur : c'était du burlesque que l'acheteur demandait aux libraires; c'était sur le burlesque que les beaux esprits du temps fondaient l'espoir de leur dîner. Scarron était lu, relu, appris par cœur; d'Assoucy

---

(1) Les *Poésias gasconas* ont été imprimées à Toulouse, en 1567, in-4°. Ce précieux volume, dont un exemplaire s'est payé 50 fr., vente Delaroche, en 1837, existe à la Bibliothèque du Roi. Il contient sept églogues, des vers *heroics* (où paraissent Hercules, Lysandre *lo gran*, Pyrrhus, Hannibal, Sylla, Iuli Cæsar); quatre épîtres; un *cant nobiau*; une *canson* et une *elegia*. L'auteur est mort, presque centenaire, en 1541; il a obtenu un court article dans le tome LXV de la *Biographie universelle*.

(2) Sa *Margalide gascove* a été imprimée à Toulouse, en 1604; sa *Muse piranese*, Toulouse, 1609, est un petit volume presque inconnu et dont un exemplaire s'est payé 49 fr. 50 c., en 1841, à la vente Hérisson.

(3) Cette fête de *Caritachs*, célébrée durant plusieurs siècles avec une pompe originale, avec une joie qui tenait du délire, ne subsiste plus, pour ainsi dire, que dans le souvenir des habitans de Béziers : tout passe sur la terre; les solennités si chères à nos pères, ne peuvent trouver grâce devant le *progrès*. On peut consulter, au sujet de ces *triomphes*, un Mémoire des plus intéressans dans le *Bulletin de la Société archéologique de Béziers*, 2e livraison (1837), pag. 323—343.

Digitized by Google

se proclamait l'empereur du burlesque, premier du nom. Ovide, Juvénal, Horace étaient traduits en vers comiques ; il fallut se soumettre à l'empire de la mode.

Le sieur de Vales de Mountech fit imprimer à Toulouse, en 1648, son *Virgilo desguisat o l'Éneido burlesco*. C'est un volume in-4° qui ne contient que les quatre premiers livres. Chaque livre a une pagination particulière, 58, 74, 68 et 75 pages. L'auteur promet, dans un avis au lecteur, de donner *la traducciu de touto la grando Enéido*, si le bon Dieu lui donne *siès meses de bido*. On trouve une courte Notice sur son compte dans la *Biographie toulousaine*, tom. II, pag 461.

En 1652, il parut à Narbonne, l'*Eneido de Virgilo, libri quatriesme, revestit de naou et habillat à la brullesco*, par le sieur de Bergoing ; volume de 6 feuilles, 162 pages. Il est dédié à Mousur de Cazalets, grand archidiacre de Narbonne, que l'auteur appelle *mon amic et mon compaïre*. Mon exemplaire contient à la suite du poème, le retour de Didon, pièce en vers patois qui occupe 7 pages et qui est due également à la plume de Bergoing.

Enfin, un avocat de Béziers, qui ne s'est fait connaître que sous les initiales L. E., publia, dans cette ville, en 1682, une *Traductieou del premié, second, quatrieme et sixieme livre de l'Eneido*, volume in-12 de 279 pages.

J'ai la satisfaction d'être parvenu à réunir ces trois volumes dans ma modeste bibliothèque : l'un m'est venu de Marseille; un autre de Londres ; tous trois sont rares ; il en est deux que le *Manuel du libraire* mentionne sans en citer aucune adjudication. Le *Virgilo desguisat* de Valez ne s'est, je crois, plus montré dans les ventes parisiennes depuis celle de Mac-Carthy, en 1816. Ces trois ouvrages manquent d'ailleurs sur les catalogues les plus riches en productions patoises. Le volume de Bergoing se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.

Les trois arrangeurs de l'Énéide montrent à peu près les mêmes qualités et les mêmes défauts ; ils ont de l'enjouement, de la facilité; mais ils sont trop prolixes, ils ne savent s'arrêter

Digitized by Google

à temps, et il y aurait peu de plaisir à les lire d'un bout jusqu'à l'autre. Quelques citations que nous allons donner mettront le lecteur à même d'apprécier leur système de paraphrases.

Prenons le début de Valez de Mountech :

Iou soun le qu'un cop en repuns
Sur ma flaüto de nau trucs
Qu'autromen on appélo piffré,
En pastengan moun bestial liffré,
Apailhassat sul berd gasou
Fasio tindu manto cansou;
Entr'autros la cansou gailhardo
De Dupoun, é de la Guimbardo,
La del camarado Lampoun,
Et cent qu'yeu nou bous disé poun.
Péy quitégui l'estat de pastre,
Per aprene al Boé jouts quin astre
Ly calhò trabailha sous bes,
Tant fous affamat é coubes;
Litsou qu'agradao as Pageses, etc.

Transcrivons aussi l'épisode de Laocoon, dans le second livre:

Bécy qu'uno plus càudo alarmo
De malo poou nous torro l'armo
E nous destermeno le sens
Quan nous y sounjaon le mens.
Laucon, capelu de Neptuno,
Fait à la rodo de fourtuno
En ouffrando anâo mata
Un gran brau al pé de l'auta :
Quan tout d'un cop per l'aigo calmo
(En au countan moun cor se palmo),
Dus grans serpens de Tenedòs
Plegats en esso de pel cos,
En coumpainhò, d'unenc couratge,
Ban mettre pé terro al ribatge,
De qui le papach blu é blanc,
É le col rouge coumo sang,

Digitized by Google

Sorten foro l'aigo, é las couëtos
Lison sus flots coumo nabetos,
É à bés cops, à nostres éls,
Se recourquilhon en anéls ;
Per tout ou l'un é l'autre passo
Touto brumo pareis la trasso,
E coumo d'un batedou fan
Peta les flots in coüatejan.
Élis d'uno loungo trainado
Deja la ribo avion guinhado,
E d'uno tarriblo faissou
Fasien dardéja lour fissou
Que coutro las dens agusâon,
E tous embuffis essiulâon
Les éls de coulèro mauguts
De foc é de sang embeguts,
Nous-aus, de poou d'aquélos flambos,
Noun fugèn tan qu'abén de cambos :
Elis, amb'un regard ferious,
S'en ban de tiro toutis dous
Dret à Laucon ; é sul passatge,
Rencontran soun petit mainatge,
S'y rounson, é per tout le cos
Entrabouïlhon lours loungos coüos ;
E de lour gourjasso affamado,
Rouségon la pauro mainado.
Pey coum'al secours el benho,
Amb'un ast qu'à la ma tenho,
Elis en s'asalbran l'attaquon
E de nousels sarrats l'estacon :
De dus tours les orres serpens
L'abion cintat pel miey des rens,
D'autres dus son col tournejaon
Qu'incaro sul cap ly passaon.
El de touto la forso qu'a
Tacho an las mas de distaca
Le carcan é la belo cinto

Digitized by Google

Goffo de sang coulou de tinto :
E per ticols, founzos é cams
Gito d'espabentables brams.
Le Taur bramo d'aquelo sorto
Sul tens que l'Mazelhé ly porto
Le cop de pigasso sul froun
E de plec nou le toco poun :
D'abord ma bestio enferounido
De rascoulado un pauc ferido
Roumput qu'a lestac que la ten
S'enfuch redde coumo le ben.
Apey d'uno tréto coulento
L'uno amay, l'autro serp arpento
Dret al temple naut é s'in cour,
De Pallas escala la tour,
E de poou qu'on nous les tuésso
Se fourron jous pés de la Désso.

Quant à l'avocat L. E., il mêle très-souvent aux vers du cygne de Mantoue des idées toutes modernes. En voici deux exemples pris au hasard.

Taleü qu'aquel Jean de Nivelo
Faguet barailia la prunelo.....
Tu tabé piouselo d'al cel,
Auras à moun reyno nouvel,
Uno capelo pus famouso,
Que lou bazacle de Toulouso....

Il rend ainsi le commencement du second livre : *Conticûere omnes.....*

L'uché, per touto l'audiensso,
Cridet : la pax et lou silensso ;
Degus n'oun gausavo parla,
Ausias uno mousco voula.
Alaro Eneo, lou boun pero,
Pressat de counta sa misero,
Del liech an lou cap sul coüissi,

Digitized by Google

Ple de chagrin et de souci,
D'un souveni que l'impourtuno,
Coumensso *ainsi* soun infourtuno.
Princesso, toun coumandamen,
Me renouvelo moun tourmen,
Coussi lous Grecs ferou lour proyo,
Del paure rouyaume de Troyo,
Taleü que fouguerou dedins :
N'autres, coumo lous Granadins,
Aven souffert, incaro pire,
De mals qu'oun se podou pas dire ;
Degus noun sap miliou que yeou,
Per ave vist touto l'actieou;
Et peï qu'as despens de ma vido,
Naï fach la miliouno partido.
Qu'un Dolopo, qu'un Myrmidoun,
Qu'unio gens de Laomedoun,
Qu'un souldat del cruel Ulysso,
Al recit de tant de malisso,
Tant de malhurs, tant de doulous,
Noun serio tout couvert de plous!

Le petit discours de Junon à Eole prend, sous la plume du jurisconsulte biterrois, la forme suivante :

Tu que, per l'ordre des destins,
Sios mestre d'aquestes mutins,
Uno gen que m'haïs, travaillo
Per metre sous Dieous en l'Italio,
Cour d'Ilioun, despeïs un an,
Dessus lou rivatge touscan ;
Destaco lou ven de ta groto,
Dissipo tout'aquesto floto,
Escarto lo dessà, de là,
Qu'yeou n'oun n'ausisco pus parla.
Aï quatorze jouïnos pieouselos
Pla fachos del cors et fort belos,
Toutos d'uno grando valou,

Digitized by Google

Te causiraï sus lou moulou,
La pus jantio Deïopéo,
Qu'a lou mourre d'uno poupéo,
En pago de ta courtesié;
Passaras à ta fantasié
Sans soin lou miliou de toun atge,
Quan auren fach lou mariatge,
Et te veïras, dins cauques ans,
Païre de fort poulits effans,
Amb'aquello joüino filieto,
Maïs que te nousou l'agulieto.

Le poëte narbonnais, Bergoing, se pique tout aussi peu de s'en tenir aux idées de Virgile; il nous rappelle à chaque instant que ce n'est pas un ancien Romain que nous avons sous les yeux.

Aquest homme es quicon, son parla ba temognio,
Et n'es pas un moussur d'aqueles de Gascounio.
Cependan al castel se preparo la Festo,
La ont le pastissié n'aiec cinq frans per testo....
Æneo plu ajustat (car toutis son d'acordi),
Qu'el ero aquel mati brave coum'un San Iordi....
A la fi sort Didon al mitan de cent gardos
Armax de pistolets, d'estox é d'halabardos....

Je transcrirai les imprécations de la reine de Carthage, lorsqu'Énée lui déclare qu'il doit obéir à la volonté des Dieux et se rendre en Italie:

Ha! traïte, desloyal, pariure abominable!
Abé iuscos aisi pouscut dissimula,
Per t'en ana tout siau é senso me parla;
Ont es anat le temps que ne poudiôs pas viure,
Que veniôs magre, sec et eschut commo un siure,
Que t'ausion souspira très legos à lentour,
Si nou me vesios pas dous ou tres copx le iour;
Doncos ni nostro amour ni nostro fe iurado,
Didon, à qui la mort es trop assegurado,
Ello, que iamai pus beleu nou te veyra,
N'a pas aquel poudé de te fa demoura.

Digitized by Google

Ha, couqui! que fariôs? é an be cunoioïo
Te mettriôs tu sur mar, si la villo de Troïo
Éro encaro sur pé : perque bey tu t'en vas,
En de païs estrans que nou couneises pas?
Tu me fuges, cruel, é as aquel couratge,
Un mousur commo tu de me fa aquel outratge!
E qu'as voulgut passa (commo le monde sap)
Per un homme d'hounou, si n'iagut iamai cap...
Per tu, cruel, ingrat, barbare, inexorable,
Tout le poble libic m'ahis commo le diable;
Les plus grans del païs senso cap de consel,
Me metrion (si poudion) las tripes al soulel;
E tout acô nou ven, si vôs que ba te digo,
Que de sô qu'on sauput qu'yeu son fort ton amigo,
E qu'ay mai estimat per marit un fouren,
E aro cepandan, arri que fait n'aven.....
Tu que nou doubtos pas qu'un iour Pigmaleon
(Dius, qu'un esfray me pren, quand parle d'aquel nom!)
Nou vengo furious et un cor plein de ratjo,
Mettre à bas mous rempars, e sacaja Cartatjo;
Ou qu'aquel puissant Rey, qu'es estat ton rival,
Nou m'emmene un matis captivo à son hostal.
La! que devendrai yeu! per le mens, si per gatge,
Davan de t'en ana m'avioz fait un mainatge,
Quand nou te semblario qu'un pauc dal cap dal nas,
S'yeu vesio dins l'hostal un petit Æneas,
Qu'yeu le veiesso ana le bastou entre les cambos,
Rouda las galariés é courre per los crambos,
Yeu nou me crerio pas delaissado de tout.
Æneo, cependan, nou respon pas un mout,
Regardo fixomen an las mas dins las pochos,
E demoro estounat commo un fondeur de clochos, etc.

Les curieux pourront rapprocher ce passage de celui de Virgile : *Virai en borguignon*, tel qu'il se trouve dans les *Mélanges d'une petite bibliothèque* de M. Nodier (1829, pag. 149), et dans les *Amusemens philologiques* de M. Peignot.

Il nous semble juste de convenir que le rimeur dijonnais a

Digitized by Google

plus de mouvement, d'entrain, d'originalité, que l'écrivain narbonnais. Qu'il nous soit permis d'appuyer notre dire au moyen d'une citation ; le dialecte bourguignon n'a pas besoin d'un glossaire pour être bien compris.

Didon en padi contenance
Et pendan qu'Aiyniai debridòo,
Lai daime vo le regadòo
Depu li pié jusqu'ai lai tête.
« Quei Juda, fit-elle, quei trête ?
Et ton grand peire, càa Durdan ?
Et Jupitar aa ton pairan ?
Vénu veut que de lei tu sote ?
Càu le gran diale qui t'empote.
Ton peire étòo queique coucou,
Ven bé pranture ein loup-garou ;
Et tai bone bête de meire
Te faisi dessu li pureire ;
Jaimoi fanne ne te sevri ;
Càu le borea que t'ai nôri.
Ma rigade ce Jan dis Veigne ;
Dirôo-t-on ei sei froide meigne
Quei sçaivisse ran de ce lai ? etc.

On voit que le languedocien n'est pas le seul dialecte populaire dans lequel aient passé, avec d'assez notables modifications, les vers du chantre d'Énée. En Italie, il est peu d'idiome provincial sous lequel ils n'aient été déguisés. Nous mentionnerons entre autres l'Énéide *transportata in ottava rima napolitana*, du Giancola Sitillo (Naples, 1699, 2 vol. in-12), et l'Énéide *tradutta in rima siciliana*, du Tumasi d'Aversa (Palerme, 1654, in-8°). Il existe aussi une traduction de l'Énéide en vers et en dialecte du Frioul, par J. Busiz, composée vers la fin du XVIIe siècle. Elle ne vit le jour qu'en 1775, à Gorizza ; elle a reparu en 1831, mais le style en a été rajeuni. (Voir la *Revue encyclopédique*, tom. LIII, pag. 394—397.)

L'Énéide n'est point le seul ouvrage de Virgile que les rimeurs

Digitized by Google

patois aient choisi pour s'exercer. Nous connaissons une traduction de trois des Églogues imprimée à Cahors, et formant une brochure de 20 pages ; nous possédons une version en périgourdin de la première des Bucoliques, et elles ont été toutes dix *tournadas en vers Agenez*, par Guillaume Delprat. (Agen, 1694, in-12.)

Les origines de l'histoire des langues sont, en ce moment, l'objet des investigations les plus sérieuses; aucun monument n'est à dédaigner ; on comprend de reste qu'il faut, pour l'étude approfondie des patois, s'attacher aux écrits les plus anciens que l'on peut découvrir, à ceux qui conservent le plus de ces mots d'origine locale, si curieux parfois, et dont la signification n'apparaît plus que confusément. C'est chez ces vieux auteurs que se montrent ces expressions pittoresques et hardies qui peignent par le son même; dans les ouvrages modernes, les trois quarts et demi des mots ne sont malheureusement que du français *patoisé*. Les traductions de Virgile dont nous venons de parler, ne sont pas toujours exemptes de cette faute grave. Nous pourrions cependant relever chez elles bien des expressions caractéristiques et marquées au bon coin, bien des mots heureux et tout patois que nous ne trouvons dans aucun des vocabulaires languedociens ou romans que nous avons consultés ; mais ce serait nous exposer à entamer de longues dissertations de philologie grammaticale, dont la place n'est point ici.

Jusqu'à présent, il n'existe sur les patois de la France, aucun travail d'ensemble qui soit digne d'éloges et qui réponde à ce que l'on a le droit d'attendre de la critiqne du XIXe siècle. Quelques essais ont été tentés ; mais ils ont donné lieu à des critiques sérieuses et fondées. C'est de l'Allemagne que nous sont venus les meilleurs écrits que nous possédions encore sur nos dialectes provinciaux. Deux savans d'outre-Rhin les ont pris pour sujet de leurs études ; et, quoiqu'il y ait beaucoup à rectifier ou à compléter, il y a aussi beaucoup à apprendre dans le *Tableau synoptique des patois ou idiomes vulgaires de la France*, par le docteur Schnakenberg, et dans l'ouvrage d'A. Fuchs

Digitized by Google

(en allemand), sur les dialectes romans, où les pages 231 à 337 sont consacrées aux patois languedociens. Ces deux volumes in-8° ont vu le jour à Berlin, en 1840.

La studieuse Germanie donne ainsi aux enfans du Midi, amis du vieux langage de leur patrie, un exemple bien fait pour les piquer d'honneur. Qu'ils se mettent à l'œuvre, en se rappelant ces paroles de M. Nodier, que nous citons volontiers : « Si les patois étaient perdus, il faudrait créer une Académie spéciale pour en retrouver la trace, pour rendre au jour ces inappréciables monumens de l'art d'exprimer la pensée. En archéologie grammaticale, il n'y a peut-être pas une notion positive dont on puisse approcher, autrement que par les patois. »

G. BRUNET.

Digitized by Google

LE MYOSOTIS.

(Suite et fin.)

Toulouse, 1843.

V.

Je me dirigeai donc vers l'Italie ; je la parcourus en tous sens, et je n'y trouvai rien à admirer, parce que je revêtais les plus beaux objets de couleurs sombres et que je n'étais sensible qu'au sentiment de mes misères. Ce voyage désolé dura plusieurs mois, et je retournai à Montpellier. En arrivant, je m'informai de Caroline. L'on m'apprit qu'elle était devenue la femme de Girard ; mais que, le jour du mariage, elle s'était rendue à l'autel, pâle et pouvant à peine se soutenir ; que, lorsque le prêtre étendit ses mains pour lui donner la bénédiction nuptiale, elle s'évanouit sur les dalles, et que, depuis ce jour, elle s'était retirée du monde pour vivre dans une solitude que rien ne pouvait rompre. Je fis savoir à cette infortunée que j'étais de retour, et je lui fis demander une entrevue secrète qu'elle m'accorda. Je la revis dans le même lieu où, quelque mois auparavant, nous nous étions dits un si long et si pénible adieu ; je pressais encore dans mes bras celle que j'avais crue perdue pour toujours. Mais, combien elle était changée !... Ce n'était plus la Caroline d'autrefois, si vive et si légère, dont le caressant sourire aurait séduit un ange, dont les baisers brûlans auraient animé une statue de marbre. Elle était pâle et maigre, et faisait mal à voir, lorsqu'elle voulait essayer de sourire, réalisant ainsi ces deux vers de Baour-Lormian :

Peines de cœur, pires que les orages,
Fanent la vie et dévorent sa fleur.

Digitized by Google

Nous nous assîmes à côté l'un de l'autre, et nous commençâmes à sonder toutes les profondeurs de notre infortune ; nous développâmes les divers incidens qui avaient signalé notre séparation, et Caroline, la première, me fit d'une voix émue la triste confidence qui va suivre :

« Tu sais déjà, dit-elle, qu'avant ton départ pour l'Italie, mon mariage avec un homme odieux fut résolu. Vainement j'avais montré, à plusieurs reprises et sans déguisement, l'insurmontable répulsion que m'inspirait Girard ; je fus sacrifiée, et je vis arriver avec effroi le jour fatal où je devais être unie à lui. Pendant toute la nuit qui le précéda, je me roulai sur ma couche, cherchant le sommeil qui me fuyait toujours. Dieu seul sait tout ce que je souffris dans cette nuit horrible ; et néanmoins je la trouvai courte, car j'aurais voulu être morte avant l'aurore, funeste avant-courrière de mes malheurs. Elle parut cependant, et aussitôt les chants de fête se répandirent autour de moi, tandis que mon âme était en proie à une douleur mortelle. On me couvrit de fleurs et de pierreries, et Girard m'entraîna à la chapelle. Quelques instans après, j'étais agenouillée sur la pierre et la cérémonie commença ; les longues voûtes de l'église répétaient les sons joyeux de l'orgue, et moi, j'étais là, sombre, rêveuse, comme stupide. Je fus tirée de mon sommeil léthargique par ces paroles terribles qui retentirent à mon oreille comme la trompette de l'Archange: *Voulez-vous prendre Girard pour votre époux?* A ces mots, mon cœur, plongé dans un abîme de tristesse indéfinissable, fut près de se briser ; il me sembla que tout mon sang refluait vers mon cœur ; une pâleur livide couvrit mes traits contractés ; un oui semblable au râle d'un mourant sortit de ma poitrine, et je tombai évanouie sur les marches de l'autel.

»On attribua cela à l'émotion. Je repris mes sens ; l'on me plaça dans une voiture, et bientôt je me retrouvai dans mon hôtel, mais toujours à côté de Girard, désormais mon époux, mon gardien. Alors une foule joyeuse s'empressa autour de moi, et je compris clairement qu'on s'attendait à ce que j'animasse la noce de mon sourire et de ma joie. L'on me demandait des chants de fête ; mais, hélas! je ne pouvais que pleurer ! Enfin, cette journée maudite s'écoula au milieu des plaisirs de la danse et des sensualités du festin. Je la trouvai longue comme l'éternité; car la gaîté tumultueuse d'une nombreuse assemblée semblait insulter à mon désespoir. Je me retirai dans ma

Digitized by Google

chambre, mon mari m'y suivit ; le feu de la volupté brillait dans ses regards. A sa vue, mes yeux ternes et éteints par le chagrin se ranimèrent pour lui jeter un coup-d'œil méprisant ; un sourire amer vint errer sur mes lèvres.

« Éloignez-vous, lui dis-je, et respectez la douleur qui me ronge ; oui, je souffre, je souffre parce que l'on m'a sacrifiée à vous, à vous que je n'aimai jamais et que je déteste maintenant, à vous que ma haine n'a pas arrêté. Vous avez persisté à vouloir m'épouser, malgré l'antipathie que vous m'inspirez ; vous avez voulu, à tout prix, grossir vos trésors d'une riche dot ! Eh bien ! soit, jouissez en paix de cette dot qui vous a coûté un crime (car j'ai été immolée et vous avez reçu l'holocauste); mais, au moins, respectez-moi toujours comme une sœur, et puisque vous n'avez point d'âme, laissez-moi déplorer seule la fatalité qui me jette dans vos chaînes. »

»Ces mots prononcés d'une voix sévère refroidirent tout à coup son ardeur ; il se résigna sans doute en pensant que le temps éteindrait la passion que je nourris pour toi ; mais cela ne sera pas, ô mon Arthur ! je te le jure par la tombe de ma mère !!.... »

Après avoir prononcé ces paroles, Caroline se tut ; je lui racontai, à mon tour, les épisodes principaux de mon voyage en Italie, la douleur cruelle qui m'avait en tous lieux poursuivi ; et, lorsque j'eus fini mon récit, je me retirai, non sans avoir fixé l'heure d'une nouvelle entrevue.

VI.

Ce soir-là le ciel était sombre, et une chaleur étouffante, à peine tempérée par les légères bouffées du vent de la nuit, semblait présager un orage. J'abandonnai le Peyrou, où j'avais, plusieurs heures, traîné mes rêveries, et je me dirigeai vers le jardin où je devais voir Caroline. Je parcourus les allées obscures de ce lieu, en l'attendant. Ne voyant rien venir, je craignis qu'il ne se fût élevé entre nous un fâcheux obstacle. Mais bientôt j'entendis deux voix se succédant tour à tour ; je m'approchai, et ces voix, faibles d'abord, devinrent plus fortes et exprimèrent des sentimens de colère et de dédain ; puis, quelques paroles entrecoupées parvinrent jusqu'à moi, et il me sembla qu'une lutte violente s'engageait ; puis encore j'entendis, comme un râle étouffé, auquel succéda un bruit mat et sourd, comme le bruit d'un corps qui tombe à terre. Pendant ce temps, mon âme était en

Digitized by Google

proie à la plus horrible anxiété, et j'étais incertain du parti que je devais prendre, lorsque la blanche forme de Caroline se dessina au milieu des ténèbres et se dirigea vers moi.

Je la pressai sur ma poitrine; mais, en l'embrassant, mes lèvres sentirent sur son visage quelque chose d'humide; je regardai, c'était une large tache de sang. A cette vue, je poussai un grand cri; je demandai à Caroline l'explication de ce sang et de la mystérieuse scène qui venait de se passer. Voici ce qu'elle me répondit d'une voix haletante : « Écoute, Arthur; je t'avais juré de rester pure au sein d'un mariage abhorré, et je serais morte plutôt que de parjurer un serment aussi solennel. Jusqu'ici les attaques de mon mari n'avaient pas été pressantes; il espérait que le temps viendrait adoucir l'amertume que me causait notre séparation. Mais, tout-à-l'heure, honteux sans doute de n'avoir pas encore usé de ses droits depuis le jour de notre mariage, exaspéré de ma longue résistance, il est entré dans mon appartement, déterminé à y mettre une fin. Il a pris d'abord une voix doucereuse, suppliante; mais je l'ai repoussé avec indignation. Alors, il s'est précipité sur moi, afin d'obtenir par la violence ce qu'il ne pouvait obtenir par la persuasion. Une longue lutte s'est engagée entre nous deux; mais, qu'aurait pu une pauvre femme comme moi, contre un homme encore vigoureux? J'ai senti que j'allais succomber; un nuage a passé devant mes yeux; mon cœur bondissait à rompre ma poitrine, et, saisissant un poignard caché sous ma ceinture, je l'ai plongé, d'une main désespérée, dans le sein de Girard. Il est mort, et son cadavre gît à terre.

Oh! que nous sommes heureux maintenant que plus rien ne nous sépare! » Ayant dit ces mots, Caroline se prit à ricaner; elle était folle !.....

Je fus anéanti par les détails sanglans de cet épouvantable récit; et, à la vue de ce rire convulsif, on eût dit que des tenailles rougies m'arrachaient les entrailles. Tout était donc fini entre Caroline et moi !.... Je l'embrassai une dernière fois; je lui dis un déchirant adieu, et, me dégageant de ses étreintes, je m'enfuis comme un insensé, sans savoir où j'allais. J'avais bien souffert depuis le jour où Caroline avait uni sa destinée à celle de Girard; mais, au moins, avais-je pu la voir quelquefois, lui parler d'amour et recevoir ses consolations, au moins m'était-il resté l'espérance, dernier bien de l'homme. Mais ce nouveau coup venait de tout rompre; j'avais

Digitized by Google

perdu le fil de mes idées, et, plongé dans un abîme de désolations, je marchai long-temps sans suivre de chemin, traversant les haies sans m'en apercevoir, et ne sentant pas même la pointe des épines qui m'entraient dans les chairs. L'obscurité était profonde; et comme Werther, je gravis des rochers presque inaccessibles; je bordai des précipices affreux où je me serais mille fois brisé, si j'avais eu la témérité de les affronter dans un moment de calme. Arrivé sur les bords du Lez, je m'arrêtai à la vue de ses eaux rapides encaissées dans des rochers: je me dis que leur profondeur pourrait finir toutes mes misères. Alors, pour la première fois, l'idée du crime me vint; alors je voulus mourir, et j'allais me précipiter dans la rivière lorsqu'une idée m'arrêta. N'était-ce pas une lâcheté de me suicider et d'abandonner sur la terre cette pauvre Caroline qui m'avait tant aimé, qui m'aimait tant encore en dépit de sa folie? Et puis aussi, s'il faut le dire, une terreur religieuse s'empara de moi, en songeant que j'allais comparaître devant le tribunal du juge éternel. Au moins me pris-je à regretter de n'être pas mort depuis long-temps, et à souhaiter qu'un rocher, se détachant de la montagne, vînt m'écraser et terminer ainsi une vie désormais à charge.

Toutes ces réflexions, cependant, calmèrent un peu la force de mon délire, et je me dirigeai vers ma demeure. Je tombai sur un siége, et commençai à mesurer toute l'étendue de mon malheur. Je restai plusieurs heures plongé dans une muette méditation. Pendant tout ce temps j'avais tenu ma main sur mon sein; en la retirant machinalement je vis mes doigts pleins de sang, et j'en sentis couler sur ma poitrine déchirée comme le cœur qu'elle renfermait.

Quatre jours après je m'embarquai à Marseille, disposé à parcourir les mers, sans autre but que de chercher dans l'éloignement un remède à mes maux. Mais j'avais été trop cruellement frappé, pour que ma blessure se cicatrisât ainsi. La douleur qui me consumait, ne me laissait pas un moment de repos; en vain je m'agitais sur ma couche pour chercher un sommeil réparateur, et je me trouvais trop heureux, lorsque je pouvais verser un torrent de larmes amères long-temps comprimées. Jamais une sourire n'effleurait mes lèvres; mes compagnons de voyage me regardaient avec un vif sentiment de pitié, et ils secouaient la tête à la vue de la mortelle tristesse qui m'accablait. Il n'était pas rare de me voir passer une journée entière accroupi au pied d'un mât, et regardant d'un œil fixe les flots bleus

Digitized by Google

qui passaient ou qui venaient se briser contre les flancs du navire. Quelquefois aussi mes idées devenaient plus noires, la vie pesait sur mon cœur comme une montagne, et, possédé par le démon du suicide, je m'enfermais dans ma cabine pour y mettre fin. Oui, vingt fois, dans un de ces momens terribles où la vie n'apparaît que comme un rêve lugubre, j'ai posé sur mon front la froide bouche d'un pistolet ou un poignard sur ma poitrine, et vingt fois j'ai reculé devant la mort, ou plutôt devant cette pensée de doute : « Être ou ne pas être. » *To be or not to be ; that is the question.*

Si la mer devenait houleuse et le ciel menaçant, si la tempête s'élevait, tous mes compagnons, effrayés, s'agenouillaient, implorant le Ciel et la Vierge de Bon-Secours, les conjurant de les préserver du naufrage ; et alors, moi, je riais de leur terreur ; moi, dont l'âme ulcérée ne comprenait plus la prière ; moi, qui me surprenais souvent désireux d'être englouti sous les vagues amoncelées.

Un instant, j'eus l'idée d'aller m'ensevelir dans les profondes solitudes du Nouveau-Monde, et de me mêler aux castes sauvages de ces hommes de la nature qui ne connurent jamais le malheur, fruit amer de la civilisation ; mais, je réfléchis que ce serait un crime à moi de troubler leur simplicité et de dessiller leurs yeux éblouis, en étalant devant eux toutes les horreurs d'une existence désespérée !!!

VII.

Je parcourus bien des pays, bien des plages lointaines, poursuivant l'oubli que je ne pouvais atteindre ; mes innombrables douleurs se dressaient toujours devant moi comme des fantômes. Je crus alors que la vue des lieux qui m'avaient vu naître, rendraient à mon cœur le calme que je n'avais pu trouver dans de périlleux voyages, et je résolus de regagner Montpellier. Cette idée faisait luire encore à mes yeux un rayon d'espérance. J'aimais à croire que Caroline, que j'avais laissée folle, avait été en proie à un délire passager ; j'aimais à croire que la raison lui était revenue et que l'obstacle qui nous avait momentanément séparés, étant renversé, nous pourrions encore goûter ensemble le bonheur. Oui, mais si elle n'est pas folle, disais-je ensuite, la société l'aura poursuivie comme coupable de meurtre ; et qui sait si son impitoyable vengeance ne l'aura pas jetée aux gémonies ?....

N'importe, je résolus de faire taire cette cruelle incertitude, qui ajoutait une nouvelle force à mes misères.....

Digitized by Google

Plusieurs mois après, j'étais à Montpellier. Là, j'appris que la funeste mort de Girard avait frappé cette ville de stupeur ; Caroline s'en était reconnue seule coupable. Une instruction avait eu lieu ; mais, la folie du meurtrier ayant été constatée, toutes les poursuites avaient dû cesser ; et Caroline avait vu se fermer sur elle les grilles d'une maison d'aliénés.

Ces renseignemens, si terribles qu'ils fussent, ne laissèrent pas que de me causer un vif sentiment de joie ; ma vue, pensai-je aussitôt, fera peut-être revenir à elle-même Caroline, ma seule espérance. Le lendemain je me rendis de bonne heure dans l'établissement où elle se trouvait, et je demandai à la voir. On m'introduisit dans un vaste parc, clos de toutes parts. En entrant, j'aperçus à l'extrémité d'une allée une jeune femme assise sur le gazon. Il me sembla que c'était Caroline ; mais elle était si frêle, ses yeux autrefois si flamboyans étaient si ternes et si éraillés, son visage si frais et si riant me paraissait si pâle et si décomposé, que je n'osai m'approcher. Elle regardait la terre et paraissait plongée dans une profonde rêverie, tout en mêlant des fleurs aux noires boucles de sa chevelure éparse sur ses épaules. Tout à coup elle resta immobile, et jeta à la brise matinale ces paroles qui s'accordaient si bien avec sa triste situation :

Au pied d'un saule, assise tous les jours,
Main sur son cœur que navrait sa blessure,
Tête baissée, en dolente posture,
On l'entendait qui pleurait ses amours.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Et cependant, les limpides ruisseaux
A ses sanglots mêlaient leur doux murmure,
Pleurs de ses yeux s'échappaient sans mesure,
Et les rochers s'affligeaient sur ses maux.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Plus de doute maintenant, c'était bien Caroline qui répétait d'une voix langoureuse et avec une expression indéfinissable de mélancolie, cette délicieuse chanson du saule, que murmurait Desdemona, gémissant sous la soupçonneuse jalousie d'Othello ; chanson qui avait si souvent mouillé nos yeux de douces larmes en des temps plus heureux.

Je m'avançai vers la pauvre folle à petits pas, espérant qu'elle me reconnaîtrait. Vain espoir ! elle leva plusieurs fois ses regards égarés sur moi et les baissa aussitôt. Un moment même elle voulut s'enfuir ;

Digitized by Google

mais, comme si elle se fût reprochée cette injuste défiance à mon égard, elle ne tarda pas à se rasseoir. Arrivé près d'elle, je ne pus retenir mes larmes, et d'une voix tremblante d'émotion :

— Caroline, lui dis-je, ne me reconnais-tu pas?

— Je ne connais personne ici : je vous remercie néanmoins de m'avoir appelée simplement Caroline ; car, quoique tous ceux qui me parlent s'obstinent à m'appeler Madame Girard, je ne suis pas mariée ; je l'ai été pourtant, mais mon mari est mort! Je l'ai tué, car je ne l'aimais pas.

En entendant ces paroles dites avec un sang-froid inaltérable, je ne pus m'empêcher de frémir.

— Cependant, repris-je, jeune et belle comme tu l'es, tu ne peux vivre sans amour.

— Oh! j'aime avec passion et j'aimerai toujours mon Arthur ; vous ne le connaissez pas, vous, Arthur ; il est beau comme le jour ; il me quitta, il y a déjà long-temps, mais pour revenir bientôt. En arrivant il m'épousera, et nous serons heureux tous les deux.

— Eh bien! écoute, je suis un ami intime d'Arthur ; je l'ai vu dans des pays lointains et je t'apporte de ses nouvelles.

— Oh! parlez, parlez-moi de lui. Vos paroles me font du bien, et, depuis quelques instans, je trouve que vous lui ressemblez ; il me semble entendre sa voix, voir son sourire ; c'estcomme un rêve...

— N'est-ce pas Caroline, je ressemble à Arthur, à Arthur qui t'aime mille fois plus que sa vie. Recueille tes souvenirs : dis, te souviens-tu de cette heureuse nuit où tu le reçus dans ton jardin? Elle se passa à déviser d'amour ; tu le comblas de tendres caresses ; puis tu lui annonças ton mariage avec Girard, et, comme une séparation entre vous deux devint indispensable, tu lui donnas un petit bouquet de myosotis, lui faisant jurer de le conserver toujours en souvenir de toi.

— Oh! oui, je me souviens du myosotis ; c'est là le symbole de notre éternel amour.

— Eh bien! Caroline, Arthur a été fidèle ; le myosotis est toujours resté sur son cœur ; lui seul avait le pouvoir de jeter un peu de baume sur ses saignantes blessures ; je savais bien qu'à ton tour tu ne serais pas inconstante, et que, lorsque Arthur te montrerait cette précieuse relique, tu te jetterais dans ses bras, en lui disant : Je t'aime !!...

Digitized by Google

— Et il ne tardera pas à venir m'arracher de ce lieu maudit, où je soupire et où je pleure son absence ; je le verrai bientôt, n'est-ce pas?....

— Il est devant toi, m'écriai-je.

Disant ces mots, je tirai de mon sein le myosotis que Caroline m'avait donné autrefois. Cette vue opéra en elle une crise favorable ; elle poussa un grand cri, recouvra sa raison, et tomba dans mes bras évanouie et demi morte de bonheur.....

VIII.

Je ne vous dirai point combien furent touchantes nos protestations d'amour, ni la céleste félicité que nous éprouvâmes en épanchant nos joies dans le cœur l'un de l'autre ; votre âme doit le comprendre. Qu'il vous suffise de savoir que, peu après, un prêtre avait béni notre union, et que nous gagnâmes ces lieux solitaires où nous jouissons d'un bonheur pur que rien ne vient troubler, si ce n'est peut-être un regret !!.....

Le narrateur s'arrêta ; je le remerciai sincèrement de son récit et de son affectueuse hospitalité. En descendant le mont Pausilippe, je m'agenouillai sur le tombeau de Virgile ; je pris une feuille du laurier qui l'ombrage, laurier planté par Casimir Delavigne, et dont je conserve le précieux débris comme une relique ; et, rentré à Naples, afin de ne point oublier les malheurs de Caroline, j'écrivis avec autant d'exactitude que ma mémoire me le permit, cette touchante histoire du Myosotis.

François DABADIE.

Digitized by Google

Poésie.

—

RÊVERIE.

—

Du jour qui touchait à sa fin
Le soir éteignait la lumière :
Des feuilles du saule voisin
La brise s'envola légère.....

Le rosier, au bord du ruisseau,
Penchait sa rose la plus belle
Qui mirait sa beauté dans l'eau ;
La brise y vint. — « Rose, dit-elle,

» Ces doux parfums, que le soleil,
A ta corolle épanouie,
Prendra demain à son réveil,
Donne-les moi, ma belle amie. »

— « Prends tous mes parfums, si tu veux,
Brise, pour embaumer ton aile ;
Mais, va jouer dans les cheveux,
Les longs cheveux bouclés de celle

» Qui disait, en me regardant,
Avec des pleurs à sa paupière :
Je voudrais aussi, pour amant,
N'avoir qu'un rayon de lumière. »

***

Digitized by Google

A REBOUL.

—

Nismes, vieille cité que le monde révère,
Où l'art a déposé des signes précieux,
Où Rome a déchaîné sa terrible colère,
Et brûlé de l'encens en l'honneur de ses Dieux.

Ville que laboura la charrue étrangère,
Où la foi reste ferme en son culte pieux,
Aime ton troubadour, comme une tendre mère,
Et souris au présent que te firent les Cieux.

Répands, à pleines mains, des parfums sur sa route;
Répète-lui ses chants que tout un peuple écoute,
Pour les transmettre intacts à la postérité;

Et dis à cet enfant que ton orgueil admire,
Que les vers gracieux échappés de sa lyre,
Comme tes monumens ont l'immortalité.

Digitized by Google

A GEORGE SAND.

—

Patience, voici venir la prêtresse, la véritable proie de Dieu.

LERMINIER.

Fouille de tes deux mains l'océan de ton âme,
Prêtresse à qui le Ciel a jeté dans les flancs
Toute sa poésie et ses rayons de flamme,
Et déverse à grands flots tes pensers ruisselans.

Sur tes hymnes d'amour mon cœur souffrant se pâme
Et ma paupière en feu verse des pleurs brûlans;
C'est que j'aime, vois-tu, mystérieuse femme,
Ta parole superbe et tes cris désolans.

Poursuis, ô Lélia! ton œuvre commencée,
Lance comme un volcan ton ardente pensée: —
Les yeux fixés sur toi, le monde est là — béant:

Pour entendre le bruit de ta grande harmonie,
Il sait qu'il faut encore, ô céleste génie!
Quelques degrés de plus à ton trône géant.

DÉSIRÉ CADILHAC.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

—

M. Bégé, ancien préfet de l'Hérault, vient d'adresser à MM. les pairs et députés, une lettre sur le projet de loi des prisons. Dans cette lettre, M. Bégé discute successivement trois questions importantes pour la réforme pénitentiaire : — La question de finances, la question du personnel, la question des moyens de moralisation. Sur la première, M. Bégé nous donne de curieux renseignemens. Ainsi, la prison de la Roquette, à Paris, destinée à 500 jeunes détenus, coûtera 3,500,000 fr., c'est-à-dire, 7,000 fr. par cellule; à Versailles chaque cellule reviendra à 4,000 fr.; à Saint-Flour, à 3,000 fr.; à Bordeaux, à 2,860 fr. En présence de pareils résultats, on se demande si la fin vaut les moyens, et s'il ne vaudrait pas mieux secourir plusieurs milliers de familles honnêtes plongées dans la détresse, que de faire subir au pays un accroissement d'impôt énorme de plus de 220 millions de francs, dans le but problématique, quant au résultat, d'améliorer quelques centaines de voleurs. Est-ce à dire que M. Bégé pense qu'il n'y ait rien à faire? Loin de là. M. Bégé indique, au contraire, plusieurs moyens qu'il puise dans ses souvenirs administratifs, pour arriver à un résultat excellent avec moins de charges pour le trésor public. Nous en recommandons l'étude à tous les hommes qui s'occupent d'économie politique.

— M. Nothomb, ministre de sa majesté le roi des Belges, vient d'envoyer récemment à M. le professeur Jubinal, qui en a fait don à la bibliothèque publique de Montpellier, comme des collections qui lui avaient été remises antérieurement, soit en Belgique, soit en Hollande, un beau volume in-folio, imprimé aux frais du gouvernement Belge, et contenant la statistique de la Belgique, en 1841. Déjà la ville avait reçu de M. Nothomb, par la même entremise, le relevé de la population du royaume de Belgique, pendant la période décennale de 1831 à 1840. Aujourd'hui que l'économie politique est devenue une science importante, ces tableaux, qui présentent en un seul coup-d'œil des résultats faciles à apprécier, offrent un grand intérêt. Ainsi, nous trouvons dans le nouveau volume dont vient de s'enrichir notre bibliothèque, que la population du royaume Belge, qui était au 31 décembre 1840 de 4,073,162 individus, s'élevait au 31 décembre 1841 à 4,138,382 habitans, y compris les garnisons. Le rapport de tous ces élémens avec la population, a été, pour les naissances, de 1 sur 29-96 habitans; pour les décès, de 1 sur 42-62 habitans. Le nombre total des enfans nés vivans a été de 183,135, dont 65,873 garçons et 62,908 filles légitimes; plus, 4,803 garçons et 4,551 filles illégitimes. Il y a eu 5,532 morts-nés, savoir : 2,198 garçons et 2,075 filles légitimes; 278 garçons et 265 filles illégitimes. Le nombre des jumeaux s'est élevé à 2,461, parmi lesquels neuf naissances triples, 8 garçons et 19 filles. Les décès ont été pour le royaume de 97,108, parmi lesquels *dix* centenaires, cinq de chaque sexe. Les mariages se sont

Digitized by Google

élevés à 29,876, parmi lesquels il y a eu 112 hommes et 28 femmes de 65 à 70 ans, 36 hommes et 13 femmes de 70 à 75 ans, 8 hommes et 2 femmes de 75 à 80 ans, 2 *hommes au-dessus de* 80 *ans*. Les divorces ne se sont élevés, dans le même espace de temps, qu'au chiffre de 21. — M. Nothomb espère publier très-prochainement la statistique de 1842, et, à partir de 1843, toutes ces mesures sont prises pour que chaque année le relevé de l'année précédente soit mis au jour.

— La commission scientifique d'Afrique, à la tête de laquelle étaient placés MM. Bory-de-Saint-Vincent et Enfantin, va publier très-prochainement le résultat de ses recherches. La part qui revient dans ces travaux à l'ex-chef du Saint-Simonisme, est, dit-on, très-considérable, et destinée à jeter de vives lumières sur le pays conquis par nos armes. En attendant, dans le but de bien faire connaître à la France qui l'ignore encore en partie, ce que c'est que l'Afrique, M. Enfantin vient de créer à Paris, sous le titre de l'Algérie, un journal politique destiné à l'exposition de ses idées. Nous avons sous les yeux quelques numéros de ce journal, et nous y retrouvons toute la verve d'organisation, qui distingua le Saint-Simonisme dans ses meilleurs jours.

— La Faculté de médecine vient de commencer ses leçons du second semestre. Parmi les discours les plus remarquables qui ont été prononcés à cette occasion, nous avons spécialement remarqué ceux de MM. Bouisson et d'Amador. Comme nous ne voulons pas nous attirer le reproche d'établir une concurrence vis-à-vis des journaux de médecine, nous renonçons bien malgré nous à donner dans notre recueil le savant travail de M. Bouisson, dont le succès eût été aussi grand à la lecture qu'il l'a été à l'audition. On n'a pu s'empêcher, en effet, d'admirer la finesse et la juste portée de la critique du Professeur, la forme piquante de ses aperçus et l'élégance de cette parole vive et facile et qui jamais ne se lasse. Ce qui a surtout excité une sympathie profonde dans l'auditoire, c'est la moralité pure, ce sont les nobles enseignemens qui ressortaient de toutes ces critiques; et ce qui vaut peut-être mieux encore, c'est l'émotion généreuse et difficilement contenue avec laquelle le Professeur les a exprimés en finissant.

Quant au discours de M. d'Amador (*De la vie du sang, d'après les croyances populaires*), nous le donnerons dans notre prochain numéro. Ce discours, tout littéraire par la forme, par les recherches et par les idées, a vivement captivé, pendant plus d'une heure, l'attention d'un auditoire nombreux et choisi. M. d'Amador, qui a dans son geste, dans son regard et dans son langage, quelque chose de cette élévation castillane qui se traduit, à la façon de Lope et de Calderon, par l'antithèse et le rapprochement, est certainement, entre nos professeurs, un de ceux qui intéressent le plus. Il possède le don de présenter son idée sous la forme d'images. Il anime, fait vivre, dramatise la science, et, sur les sujets en apparence les plus spéciaux, on l'écoute sans fatigue et avec plaisir. Comme M. Bouisson, M. d'Amador a été vivement applaudi, non-seulement par le public d'amateurs et de curieux qu'attirent toujours nos solennités universitaires; mais encore par les élèves eux-mêmes, qui, avec le discernement et toute la justesse d'esprit de la jeunesse, ont reconnu en lui, depuis long-temps, un homme de cœur et de talent, non moins qu'un novateur ingénieux et hardi.

— M. Didron, secrétaire du comité des monumens historiques, dont nous parlions dans un de nos derniers numéros, à propos de sa belle publication chrétienne : *La Monographie de Dieu*, va publier, à 25 fr. par an, avec de nombreux dessins, un journal intitulé : *Annales archéologiques*. Voici comment le prospectus s'exprime touchant le but de ce recueil : — « Nous voulons étudier l'archéologie païenne et chrétienne, l'archéologie de l'Égypte, de la Grèce, de Rome, celle des nations de l'Eu-

Digitized by Google

rope occidentale sous les civilisations antiques et modernes du paganisme et du moyen-âge. Le moyen-âge, qui n'est pas le plus connu, malgré son puissant intérêt, sera étudié avec une prédilection particulière; mais un travail sur l'iconographie égyptienne, sur les cérémonies religieuses et la statuaire de la Grèce, sur les usages domestiques et les peintures des romains, sur les médailles et les inscriptions antiques, sur les vases grecs, les monumens pélasgiques ou cyclopéens, et sur bien d'autres objets encore, sera toujours accueilli avec empressement, lorsque, nourri de savoir et surtout de bon sens, il sera convenablement écrit. Nous demandons à la science qu'elle se pare, à l'érudition qu'elle se fasse littéraire; nous voulons qu'un article d'archéologie soit clair, rédigé avec talent et facile à lire..... Il ne peut y avoir d'incompatibitité entre l'érudition et la littérature; les pédans seuls ont proclamé le contraire... etc. » Nous sommes assuré que ce programme sera exactement rempli par M. Didron; car il joint dans ses écrits l'esprit à la profondeur, l'élégance à l'érudition. Surtout, nous l'engageons, dans l'intérêt de ses *Annales archéologiques*, à se défier le plus possible de la *barbarie savante*, qu'elle soit en *us* ou en *os*, attendu qu'il n'y a rien, selon nous, qui ait fait autant de mal à la vraie science, que cette fausse science-là.

Notre collaborateur, Charles Poncy, dont le dernier N° de la *Revue du Midi* contenait une intéressante Nouvelle maritime, va publier, sous peu de jours, son second Recueil de vers. Le premier, qui obtint, il y a deux ans, un si légitime succès, était patroné dans le monde par un savant professeur de l'École de droit de Paris, compatriote de l'auteur, M. Ortolan; le second sera précédé d'une préface de George Sand, ce mâle génie, femme par la grâce, homme par l'énergie. En attendant que nous parlions de ce livre, qu'on pourra se procurer chez M. Gras, au bureau de la *Revue du Midi*, on nous permettra de citer ici une lettre de Béranger, adressée à l'auteur, à propos d'une de ses pièces de vers qu'il lui dédiait :

Mon jeune confrère, combien je suis touché de l'honneur que me fait la belle ode que vous m'adressez ! Votre premier recueil, que j'ai lu avec une scrupuleuse attention, contient d'excellens morceaux et il n'y en a pas qui n'ait causé ma surprise. Eh bien ! je ne sais si votre nouvelle ode n'est pas supérieure à toutes ses aînées. C'est l'avis de plusieurs bons juges à qui je l'ai fait voir avec un sentiment d'orgueil, entre autres de notre vénérable La Mennais, qui, par Arago, a eu, un des premiers, la révélation de votre mérite poétique. Tous ont admiré le travail facile et élégant de votre versification chaude et colorée; mais, vous le dirai-je ? déjà habitué à ce qu'il y a de remarquable, de surprenant même dans votre talent éclos si loin de tous les centres littéraires, ce qui m'a ravi dans vos strophes, c'est l'expression des choses les plus familières de votre vie laborieuse, mêlée aux plus nobles et aux plus généreux sentimens, et tout cela sans recherche aucune, sans ambition de pensée ni de style.

Ne croyez pas, mon jeune ami, que je veuille ici vous payer en éloges les éloges que vous me prodiguez, quoiqu'ils soient de ceux qui me touchent davantage. Non; je vous parle sincèrement, comme mon caractère doit vous en répondre; seulement je me laisse peut-être entraîner par l'espérance du bel avenir que j'entrevois pour vous, et auquel vous atteindrez, sans doute, si rien ne vient altérer votre heureux instinct, et si vous pouvez vous entourer d'amis sévères et éclairés.

Digitized by Google

Je ne rime plus pour le public ; mais je rime encore pour moi des chants qu'on n'aura qu'à ma mort. Or, je viens d'adresser ma chanson aux ouvriers-poëtes, et vous jugez si j'ai dû penser à vous. Dans un de ces couplets, je les engage à rester fidèles à leurs outils. Se faire de la littérature un poste pour déserter son métier, c'est faire croire qu'on méprise la classe dans laquelle on est né ; c'est ne plus vouloir être peuple ; et ce peuple, comment le relèvera-t-on, si, dès qu'on s'en distingue par quelque rare talent, on se hâte de s'en séparer ? Si cela vous est possible, mon enfant, restez maçon, sans rien négliger pour devenir grand poëte. Sachez que, toute ma vie, j'ai regretté d'avoir été forcé par mes parens de quitter la profession d'imprimeur ; cet état eût assuré mon indépendance, et il faut être indépendant pour être poëte. En vous parlant ainsi, je me mets au nombre de ces amis que je vous recommande de rechercher. Je ne pense pas que cela vous fasse peine ; moi, je m'en fais honneur.

A vous de tout cœur. BÉRANGER.

GRAS, *Propriétaire-gérant.*

Digitized by Google

DE LA VIE DU SANG,

AU POINT DE VUE DES CROYANCES POPULAIRES.

Discours *d'ouverture du Cours de pathologie et de thérapeutique générales de la Faculté de médecine de Montpellier*,

Prononcé le 19 avril 1844.

MESSIEURS,

Je me propose de parler du sang et de la vie qui l'anime. J'omets, pour le moment, les faits organiques qui la démontrent, et ne vais m'occuper aujourd'hui que d'une preuve toujours méconnue, quoique évidente, jamais étudiée, quoique péremptoire.

Cette preuve je la déduis des *croyances populaires*.

On néglige trop en médecine ce genre de témoignages, quoique sur notre science, plus que sur tout autre, il puisse projeter de vives lumières.

Sur le sang en particulier on a écrit des volumes; on a disputé sur sa vie; des médecins ont osé la nier; Bordeu, le premier, a protesté contre cet abus du doute.

Digitized by Google

Seul, il a vu la question dans son vrai jour et sous toutes ses faces. Seul, je n'en excepte pas même Barthez et Hunter, il y a laissé cette empreinte inimitable, cet ongle de lion auquel on reconnaît les penseurs d'élite. Seul, on peut le dire, il a étudié le sang en grand médecin et non plus en naturaliste. Nul écrivain n'a traité du sang ni avec plus de génie, ni avec moins de prétention. Bordeu ne fait pas le penseur ; et pourtant il y a de quoi défrayer tout un siècle avec les pensées neuves ou profondes, ingénieuses ou originales, qu'il sème à profusion et comme en se jouant, sur ce grand problème.

L'*Analyse médicinale du sang* (tel est le titre de l'ouvrage de Bordeu) est un livre où tout brille, où tout excelle : richesses d'idées; économie de paroles ; profondeur de sens ; vivacité de style; originalité de vues ; netteté de méthode; tout, tout, jusqu'à cette hardiesse mélangée de réserve qui sait trop, pour ne pas savoir aussi le doute, et qui entremêle sagement les problèmes d'avenir avec les vérités acquises.

Mais, parmi les preuves que Bordeu fournit en faveur de la vie du sang, celle que nous voulons aujourd'hui mettre en lumière, Bordeu l'a laissée dans l'ombre.

Dans l'objet dont elle s'occupe, la médecine doit prendre ses preuves partout et en toute chose. N'est-elle pas l'histoire de la vie humaine? Elle doit donc s'agrandir de toute l'étendue de l'existence. La science médicale est, en vérité, la moins restreinte des sciences : elle embrasse tout l'homme ; son organisation comme ses forces; ses développemens comme ses besoins ; ses facultés comme ses aptitudes ; les merveilles de son esprit comme les altérations que lui impriment les agens de la nature; les travaux qu'il supporte comme les habitudes qu'il se fait ; les passions qu'il se crée comme les mœurs, les institutions et les croyances qu'il se donne.

Or, les *croyances populaires* ont toujours témoigné que le sang était le réceptacle de la vie et son véhicule.

Il s'agit d'étudier *ces croyances*, de leur demander un compte exact de leur existence ; car si elles sont, elles ont une raison

Digitized by Google

d'être, et élever un fait instinctif à la hauteur d'un fait réfléchi, me paraît devoir être la suprême mission du médecin philosophe.

Et ne pensez pas qu'en empruntant mes preuves à la médecine et à l'histoire, je sois infidèle à la première. — Non; car si pour cultiver les sciences il faut les séparer, pour les perfectionner il faut les unir. Elles ne s'accroissent et ne se complètent que par des échanges. Elles ne vivent que d'une vie sociale et politique; et l'on ne complète pas l'une d'entre elles, sans que toutes les autres en soient solidaires. Qui dirait que l'histoire naturelle des races ne peut se perfectionner que par l'histoire de l'humanité tout entière, et que cette dernière ne se complète qu'à l'aide de la linguistique! tant l'homme est, dans sa simplicité apparente, un être merveilleusement compliqué, et, à lui seul, un monde de rapports de toute espèce.

Qu'on ne nous dise pas non plus qu'il n'y a point de rapports entre les qualités vitales du sang et les effets des mœurs, car l'histoire est là qui atteste le contraire.

Voyez s'il n'y eut pas régénération physique du sang, en même temps que régénération morale des peuples, lorsqu'il fallut, d'un monde ancien et vieilli, faire sortir un monde nouveau, vigoureux et jeune! Quels autres que les peuples germains ont régénéré l'Europe à la chute de l'Empire romain? Et quels autres pouvaient le régénérer que ceux qui, sains et robustes, étaient tenus en réserve, au fond des forêts vierges, pour retremper le sang appauvri des nations décrépites? Semblables à une fraîche semence, ces hordes d'hommes nouveaux vinrent ainsi faire revivre un sol qui ne produisait plus que des ronces, et déposèrent dans tous les états de l'Occident un principe de force et de vie, germes féconds de races nouvelles au physique et d'une culture plus parfaite dans l'ordre moral du monde.

Mais, quels sont les faits qui forment les croyances des peuples?

Sous ce nom collectif, nous sommes obligé de comprendre des faits divers, disparates, n'ayant en apparence aucun rap-

Digitized by Google

port visible : des préjugés et des opinions respectables ; des usages révoltans et des pratiques civiles ou religieuses bonnes à conserver et éminemment utiles. — Un peuple, comme un homme, laisse son empreinte sur ce qu'il touche ; son cachet se retrouve dans ce qu'il fait ; mais, comme ce qu'il fait a sa raison d'être dans ce qu'il croit, consulter ses croyances c'est s'adresser à sa vie.

Quel plan allons-nous suivre? Il a fallu s'en créer un sur lequel on pût dérouler, avec une sorte d'uniformité, cette masse de faits divers et incohérens dont se compose le sujet que j'étudie. — Il a surtout fallu chercher et saisir le point d'unité, ou du moins les centres différens, autour desquels viennent naturellement se grouper les *croyances*, considérées dans leurs rapports réciproques.

Il est très-malaisé, Messieurs, de dominer certains sujets et même de s'élever à leur hauteur. Leur fécondité devient presque de l'indigence. On s'imagine qu'ils enrichissent l'esprit, et ils l'appauvrissent ; on pense qu'ils l'aident, et ils l'accablent. — Ce ne sera donc point par une vaine précaution oratoire et par un artifice de rhétorique trop usé, que je demanderai cette fois votre appui, et même, au besoin, votre indulgence....

Les liens du sang ont apparu à toutes les époques, comme les liens les plus inviolables et les plus indissolubles de ce monde. La notion qu'ils expriment gouverne par le sentiment, et sans la réflexion, tous nos rapports dans la société et dans la famille.

N'est-ce pas là, en effet, la secrète chaîne, la chaîne déliée et mystérieuse qui enlace le genre humain? Chaîne d'autant plus puissante qu'elle est invisible, qu'elle attache sans forcer, lie sans astreindre, porte à l'union sans la commander ; dont les préceptes sont des impulsions, les lois des instincts invincibles, et qui, étant en nous et agissant sur nous, nous dirige et nous guide à l'insu de notre participation volontaire.

A imiter ces liens du sang ou à les resserrer, les hommes ont

Digitized by Google

mis toute sorte de soin dans leurs entreprises; et la consanguinité artificielle, à défaut de la consanguinité naturelle, leur a paru un lien indissoluble.

Mais, où en trouver la preuve? Dans les passions, qui seules nous donnent le signal de la vie et l'énergique conscience de nous-mêmes.

Or, le sang a servi cet instinct de la passion, et si bien, que les plus cruels sermens de vengeance, comme les plus douces promesses d'amitié ou d'amour, ont eu souvent le sang pour signe de leur objet.

Ce fut par une recherche de férocité, s'il est permis de parler de la sorte, que Catilina fit passer une coupe pleine de sang à ses conjurés, qui en burent et se lièrent par un exécrable serment. L'historien Florus, dans son livre plein de beautés, quoique un peu gâté par l'emphase, l'atteste; et le grave Salluste, avec la mâle précision qui le distingue, nous l'assure. Lucain le dit à l'occasion de Pompée; Silius Italicus, à propos du serment d'Annibal; et Hérodote, Platon, Tacite, Pomponius-Mela, Valère-Maxime, rapportent le même usage, en parlant des peuples les plus divers de l'antiquité.

Le serment *par le sang* revêt une forme terrible et éminemment poétique dans ces paroles d'Eschyle, à propos du serment des sept chefs devant Thèbes :

> Sur un bouclier noir, sept chefs impitoyables
> Épouvantent les Dieux de sermens effroyables;
> Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
> Tous, la main dans le sang, jurent de se venger;
> Ils en jurent la peur, le dieu Mars et Bellone.

Quelle concordance dans cet horrible usage! C'est que les mêmes besoins, les mêmes faiblesses, les mêmes passions et les mêmes instincts conduisent partout aux mêmes résultats, et se révèlent chez les hommes de tous les temps et de tous les pays, par des manifestations semblables.

Quel symbole plus vivant d'affection mutuelle que le serment des Scythes!

« Lorsque nous voulons, dit l'un d'eux, dans Lucien, nous

Digitized by Google

»jurer solennellement une amitié mutuelle, nous nous piquons »le bout du doigt et nous en recevons le sang dans une coupe; »chacun y trempe la pointe de son épée, et la portant à sa bou»che, suce cette liqueur précieuse. C'est parmi nous la plus »grande marque qu'on puisse donner d'un attachement inviola»ble, et le témoignage le plus infaillible de l'intention où l'on est »de répandre, l'un pour l'autre, jusqu'à la dernière goutte de »son sang. »

Dans la *Mère coupable*, comédie de Beaumarchais, le Comte, qui vient de trouver la correspondance entre sa femme et son page, prend une connaissance détaillée des lettres de l'un et de l'autre; et Beaumarchais n'a rien trouvé de mieux pour exprimer la passion du jeune homme, que ces paroles qui terminent sa dernière lettre:..... « Blessé à mort, je rouvre cette lettre et »vous écris *avec mon sang*, ce douloureux et éternel adieu. »

Voici le curieux récit que fait le cardinal de Retz, de la manière dont la duchesse de Bouillon le força à s'engager avec son mari, contre le Parlement:

« ....Me le promettez-vous? reprit-elle..... Je m'y engage, lui dis-je, et vais vous le signer de mon sang..... Vous l'en signerez tout à l'heure! s'écria-t-elle..... » Elle me lia le pouce avec de la soie, quoi que son mari pût lui dire; elle m'en tira du sang avec le bout d'une aiguille; elle m'en fit signer un billet de cette teneur:

« Je promets à Madame la duchesse de Bouillon de demeurer »uni avec son mari contre le Parlement, en cas que M. de Tu»renne s'approche avec l'armée qu'il commande, à 20 lieues de »Paris, et qu'il se déclare pour la ville. »

Le Cardinal ajoute que M. de Bouillon jeta cette belle promesse dans le feu.

Il est donc vrai que des conjurés, des amans, des amis, qui établissent entre eux une communion absolue, soit de dessein, soit d'affection, le font souvent par le *sang*. Le sang, dans ces cas, est le lien qui attache, le signe qui rappelle, le symbole qui personnifie; c'est que le sang, dans l'esprit des hommes,

Digitized by Google

c'est la vie, et qu'après Dieu, ils ne pouvaient invoquer un plus divin témoignage. Ils l'accomplissent alors, tantôt en mêlant le sang de deux amis et le buvant ensemble, ainsi que faisaient les Scythes, au rapport d'Hérodote; tantôt en buvant celui d'un animal dans des vases d'arack, comme au Tonquin; tantôt en buvant son propre sang, comme en Pologne, pour jurer fidélité au roi élu; tantôt, en sacrifiant une victime, à l'imitation des fils de Brutus, dans leur serment en faveur des Tarquins; tantôt en plongeant les mains dans le sang, comme aux îles Hébrides; tantôt enfin, en écrivant de son sang, et engageant, pour ainsi dire, sa vie à tenir sa promesse ou à garder pour toujours une affection inviolable.

Boire le sang l'un de l'autre, jurer par le sang, certifier par son sang, qu'est-ce donc que cela signifie?

Symboliquement, c'est s'identifier les uns aux autres, s'incarner une même existence, et, liés par le même sang, vivre de la même vie. Moralement, c'est s'exposer aux mêmes peines, se dévouer aux mêmes dangers, poursuivre les mêmes entreprises, s'unir par les mêmes affections. Le sang, dans ces mutuels et réciproques engagemens, sert de symbole au lien moral que l'on contracte; et comme animés par le même sang on est soumis aux mêmes maladies, on contracte aussi une solidarité morale aux mêmes projets et à des affections congénères; et l'homme dans l'instinct naïf de ses actions a dit peut-être alors plus qu'il ne voulait et qu'il ne croyait dire.

La sympathie du sang avec le sang, idée médicale et morale à la fois, base de nos liens les plus chers et de nos affections les plus douces, devait dégénérer : le charlatanisme s'est chargé de l'y aider, et, comme toujours, il s'est à merveille acquitté de sa tâche. N'a-t-on pas prétendu agir sur les gens à une grande distance, pourvu qu'on pût se procurer un peu de leur sang?...

Les poudres sympathiques ont trouvé là leur naissance; celle du chevalier Digby a eu une célébrité digne de ses merveilles :

Digitized by Google

un petit linge trempé dans le sang du malade et aspergé de cette poudre, lui faisait éprouver un grand froid si le linge était placé dans une glacière, une chaleur brûlante si on l'approchait d'un feu très-vif. En Angleterre, cette bienheureuse poudre fit tourner toutes les têtes : les personnes du plus haut rang prirent part aux expériences, et la sympathie du sang parut devoir tenir lieu de science. Car enfin, malade, loin de chez vous, vous expédiez par la poste à votre médecin, une compresse imbibée de votre sang, comme jadis, à la place du malade, on envoyait les urines chez le docteur : celui-ci répandait sur le sang, comme il vous l'aurait administré à vous-mêmes, le remède dont vous aviez besoin; la sympathie du sang faisait le reste.

Les lampes sympathiques dont parle Jonston, naturaliste polonais du XVIIe siècle, tirent encore du sang leur vertu prophétique : fabriquées du sang de l'homme, elles servaient comme de thermomètre à sa vie; marquaient la tristesse ou la gaieté, la santé ou la maladie de la personne, même sa vie ou sa mort, par la pâleur, la vivacité, ou l'extinction de leur flamme! Quel admirable moyen, Messieurs, pour communiquer avec nos amis absens! Ils pouvaient avoir cent fois mieux de nos nouvelles par la clarté de ces lampes, que par toutes nos lettres! Et quel dommage que le secret de leur confection se soit éteint avec leur lumière! Car je ne crois point notre industrie moderne assez habile pour en fabriquer de pareilles.

Les peuples barbares, peu soucieux de la vie, le sont moins encore du sang qui la représente. Les peuples civilisés, respectant plus la vie, respectent aussi le sang qui en est le symbole.

Le parallèle à établir à cet égard, est, sous plus d'un rapport, rempli de contrastes, et le poursuivre ne sera pas chose vaine.

Les *Scythes* buvaient le sang de leurs ennemis vaincus; coutume inhumaine qui s'accorde mal avec cette réputation de

Digitized by Google

justice et de vertu, que leur firent d'un commun accord, à dater d'Homère, presque tous les écrivains postérieurs.

Juvénal, dans sa xve satire, raconte un combat entre les habitans de deux villes d'Égypte, et il assure que les hommes trouvaient un plaisir à s'abreuver du sang humain : « car, »dit-il, le dernier venu, voyant qu'on avait tout mangé (les ca»davres des vaincus), et qu'il ne restait plus rien pour lui, »ramassa de dépit avec ses doigts le sang qui était tombé par »terre, et l'avala. »

Marco-Polo dont la crédulité sur quelques points n'infirme pas la véracité sur d'autres, dit, en parlant des Chinois de la province de Koncha : « Que, lorsqu'ils vont à la guerre et qu'ils »tuent leurs ennemis dans les combats, ils s'empressent de boire »leur sang, et dévorent ensuite leurs cadavres. » Mais il faut remarquer que ces peuples sont réputés très-sauvages, puisque le même voyageur nous donne comme un trait de leur barbarie, l'habitude où ils sont de manger la chair humaine qu'ils trouvent délicieuse.

Quelle distance de mœurs si atroces, à la douceur des peuples modernes, soignant eux-mêmes, à la guerre, les blessés les uns des autres !

— Mais, que dis-je ? boire le sang de son ennemi ! le boire simplement à titre d'aliment, nous révolte ; nous n'excuserions cet usage que dans la Fable, et notre délicate sensibilité le pardonnerait à peine à l'abrutissement ou à la folie ! Un Polyphème a pu se nourrir du sang des compagnons d'Ulysse, et un Tarare, le plus hideux des polyphages, du sang des saignées et de celui des cadavres.

L'accusation des païens contre les premiers chrétiens *de boire du sang des enfans dans leurs agapes*, était donc atroce : elle était plus encore, elle était absurde ; l'instinct moral qui abhorre le sang, parlant plus haut en leur faveur que les magnifiques apologies de Tertullien, ou les plaidoyers éloquens du Minucius Félix devant le sénat de Rome.

Mais le sang est-il nuisible ? Est-il un poison, comme le veu-

Digitized by Google

lent certains? Est-il sans danger, comme le veulent d'autres? La question change.

Je ne pense pas, par exemple, que Lucain soit mort pour avoir avalé le sang que sa femme lui fit boire, afin de lui inspirer un amour plus vif. On dit bien que le sang de taureau passait pour un poison dans l'antiquité; mais je ne pense pas davantage que ce fut par son moyen que Thémistocle se donna la mort. Où en seraient les Samoïèdes qui boivent celui de leurs rennes, ce qui, à les en croire, les préserve même du scorbut; et les Ostiaques qui imitent les Samoïèdes; et les Huns qui buvaient déjà celui de leurs chevaux, au temps d'Ovide.

Voltaire, qui, un siècle durant, a eu le privilége de se moquer de tout, parce que, au bon sens, il mêlait un inimitable sel attique, Voltaire nie avec raison la propriété vénéneuse du sang.

«Je vous confie, dit-il, que, pour me moquer des fables grec»ques, j'ai fait saigner un jour un de mes jeunes taureaux, »et que je bus une bonne tasse de ce sang très-impunément. Les »paysans de mon canton en font usage tous les jours, et appel»lent cela de la FRICASSÉE.»

Singulier contraste! Que certaines sécrétions des animaux, le lait, par exemple, soient réputées alimens, et prises en nature sans répugnance; et que le sang seul, pris sans apprêt, inspire du dégoût! c'est que le sang est la vie, et que le prendre, c'est prendre la vie en nature! L'instinct nous avertit, au contraire, qu'une humeur sécrétée est un produit, mais non la vie d'où elle émane. Voyez aussi comme il inspire une sainte horreur à la simple vue! comme son aspect effraie l'homme et enflamme la multitude! La robe ensanglantée de César ne fit-elle pas plus pour soulever le peuple, que toute l'éloquence d'Antoine?....

Y a-t-il une description horrible des poëtes où le sang ne se trouve; un désastre public, dont son apparition réelle ou imaginaire n'ait été le signe? Lisez, Messieurs, Virgile dans l'Énéide et Tite-Live dans son Histoire, si vous voulez vous convaincre de ce que j'avance.

Digitized by Google

On ne jure pas non plus par le sang chez les peuples civilisés.

Comme toute idée morale, trop grossière au début pour pouvoir se passer d'enveloppe, l'idée des promesses, chez les peuples barbares, ne va pas seule : elle s'attache à son signe le plus sensible, au sang ; mais peu à peu elle s'épure, la partie morale se dégage ; la portion matérielle, comme un *caput mortuum*, désormais inutile, reste ; et la parole constitue à elle seule, chez l'homme civilisé, le fond et la forme de la promesse ; tant les mœurs se polissent et s'épurent, à mesure que les intelligences s'éclairent !

Si nous étudions les pratiques religieuses du paganisme et que nous les comparions aux nôtres, nous aurons la confirmation du même point de vue.

Il vaut mieux ignorer Dieu, dit Bacon, qu'en avoir une idée basse et indigne de lui : l'un n'est qu'une erreur ; l'autre est un outrage. J'aimerais mieux (dit Plutarque) qu'on soutînt qu'il n'y a jamais eu de Plutarque au monde, que de dire qu'il y a eu un Plutarque qui dévorait ses enfans en naissant, comme les poëtes le racontent de Saturne !

Ces paroles de Bacon et de Plutarque peignent d'un seul trait les mœurs atroces des religions du paganisme. L'effusion du sang se mêle à tous leurs rites, à toutes leurs coutumes, à toutes leurs pratiques.

Faut-il implorer les Dieux, faut-il les apaiser, faire une promesse, ou tenter une entreprise, livrer une bataille, ou célébrer une victoire, satisfaire aux mânes des morts ou leur présenter des offrandes, quoi que ce soit, quoi que ce puisse être, toute action commence et finit par le sang d'une victime !

L'idée matérielle et grossière du sang entrait si bien, par leurs croyances, dans leurs rites, qu'à l'oblation dite du taurobole, oblation très-célèbre, cérémonie imposante qui s'accomplissait avec une grande pompe, et mettait en émoi les popula-

Digitized by Google

tions, pour donner à l'acte expiatoire toute sa vertu, il fallait que le prêtre exposât à l'horrible pluie du sang qui tombait des flancs du taureau sacré, son front, ses joues, ses lèvres, ses narines, ses mains, que ses vêtemens en fussent imbibés, que tout son corps en fût comme saturé. Sortant alors de la fosse dans l'état le plus hideux, mais salué par les cris de l'assistance, et suivant le mot du poëte qui a transmis ces détails, adoré de loin comme un Dieu, il regagnait le temple, où l'on conservait religieusement sa dépouille *ensanglantée*, gage assuré, croyait-on, du pardon des Dieux. Les murs de Narbonne conservent encore le souvenir d'un de ces fameux *Tauroboles* offert à Cybèle, pour la guérison, je crois, de cette goutte opiniâtre qui, toute sa vie, tourmenta Sévère.

Un grand poëte, M. de Lamartine (Méditation intitulée : *Le Désespoir*), a donc pu s'écrier dans d'admirables élans :

> Tel, quand des Dieux du sang voulaient en sacrifice
> Des troupeaux innocens les sanglantes prémices,
> Dans leurs temples cruels :
> De cent taureaux choisis on formait l'hécatombe,
> Et l'agneau sans souillure et la blanche colombe
> Engraissaient leurs autels.

Et le sang des hommes baigna les autels aussi bien que celui des animaux, et il coula en flots bouillans répandu par les prêtres du paganisme !... Ici, c'est le sang le plus cher qu'on répand : ainsi les Carthaginois, de crainte que le temps ne les dévore pas assez vite, immolent eux-mêmes leurs enfans à Saturne ; là, c'est le sang le plus pur, c'est Iphigénie que l'on conduit au supplice ; ailleurs, c'est le sang le plus abhorré : ainsi les Druides égorgent le centième de leurs prisonniers ; ainsi encore Achille sacrifie douze Troyens aux mânes de Patrocle ! Mais, partout et toujours, c'est le sang qu'on verse, c'est la vie qu'on sacrifie ! Dès que le sang commença à couler sur les autels, il ne fut plus possible de l'arrêter : des premières et innocentes expiations, auxquelles le pain, le lait, le vin, le miel servirent de pieuses offrandes, on en vint à l'immolation des animaux, puis à celle des enfans, enfin à celle des hommes, sans

Digitized by Google

que cette barbare coutume ait pu être arrêtée dans le monde, que par le glorieux avènement du christianisme.

Car, c'est indubitablement le christianisme qui a façonné, poli, perfectionné les mœurs européennes, qui a répandu, naturalisé dans l'Occident ces principes exquis d'humanité et de civilisation, dont les peuples orientaux, malgré les bienfaits de la nature et les avantages d'un climat plus heureux, n'ont jamais eu l'idée. En sorte, Messieurs, que si la religion chrétienne n'était pas la seule vraie, elle serait encore la plus noble.

Les anciennes religions permettaient les combats à mort des gladiateurs. Le christianisme arrive, et sa première défense s'adresse aux combats sanglans.

Plus tard, elle interdit les tournois par le même principe.

Plus tard enfin, elle défend aux prêtres jusqu'à l'innocent plaisir de la chasse, et aux médecins, qui alors étaient des prêtres, l'exercice de la chirurgie; le tout pour éviter la vue du sang, car l'Église en a horreur, disent les conciles.

L'horreur du sang, le respect de la vie humaine, la sépare déjà des autres cultes, et cette seule idée, introduite dans nos mœurs, met une distance incommensurable entre le monde ancien et le monde du christianisme.

Arrivons enfin à un genre de preuves encore plus décisives.

Je les déduis de cette observation facile à faire, que, toutes les fois que l'art scientifique ou le préjugé ignorant a tenté de purifier la vie, de la prolonger, de la prendre en témoignage, de l'enlever des corps qui en jouissent, ou d'en diminuer l'énergie, c'est au sang que l'on s'en est pris.

Dans la religion, la purification de l'âme a toujours accompagné la purification corporelle; et, sous ce dernier point de vue, le sang, comme réceptacle de vie, a attiré l'attention des chefs de croyances.

Je n'insisterai pas beaucoup sur des preuves de cette nature,

Digitized by Google

généralement connues, et qui démontrent ce que j'avance. Je me contenterai de vous dire qu'un sentiment vague, naturel et instinctif semble avoir appris aux anciens peuples, que la vie est dans le sang.

Moïse dit, dans le chap. 17, v. 11 du Lévitique : *Anima omnis carnis in sanguine est;* et si Dieu défend à son peuple le sang des animaux, de certains animaux du moins, c'est que comme dit le texte sacré : *Eorum animæ in sanguine sunt*, leurs âmes sont dans le sang.

L'âme n'est pas ici confondue, par l'Écriture, avec la vie; il est dit : *Anima omnis carnis*, l'âme de la chair, l'âme du corps, et non l'âme de l'esprit et de l'intelligence.

L'antiquité admettait, Messieurs, trois sortes d'âmes : l'intellectuelle, l'animale et la végétative ; c'était beaucoup à mon sens, c'était même trop : tant de gens croient que nous n'en avons pas même une! De ces trois âmes, l'*anima carnis* de l'Écriture ne pouvait être autre que celle que Gaspard Hoffmann appelait l'*âme médicale*, ce que nous nommerions aujourd'hui la *force vitale*, la *force de vie;* force qui régit le corps à son insu, et gouverne, sans la participation de la conscience, tous les actes qui ne sont ni l'intelligence, ni la volonté, ni le libre arbitre. C'est dans ce sens seul qu'il convient d'interpréter le texte de Moïse, et c'est d'ailleurs la seule interprétation qu'on puisse donner à une foule d'auteurs anciens, dont le langage métaphorique a de l'analogie avec celui du législateur des Hébreux. Interpréteriez-vous autrement Virgile, quand, en parlant de la mort de ceux qui périssent du flux de sang, il s'écrie : *Purpuream vomitit ipse animam ?*

Quand l'esprit superstitieux a voulu faire témoigner quelque chose au cadavre, dans l'absence de la vie, il s'est adressé au sang; la *cruentation* en est la preuve.

On s'en est pris alors au sang, comme ailleurs on s'en prenait aux élémens, à l'eau, au vent, au feu, en l'absence d'au-

Digitized by Google

tres témoignages; et c'est ainsi que la nature morte a été interrogée en l'absence de la nature qui vit. Équivalent donc des jugemens de Dieu, la *cruentation* n'était autre chose que la sortie du sang du mort à la vue du meurtrier, auquel il demande justice et contre lequel il crie vengeance.

Son origine, comme celle des jugemens de Dieu, se perd dans les ténèbres de l'Histoire; on ne sait ni à quelle époque elle remonte, ni quel peuple l'a instituée. Nous voyons seulement qu'au XIIe siècle, elle faisait déjà partie des croyances.

En 1189, le roi d'Angleterre, Henri II, meurt. Il meurt en France, dans la Touraine qui lui appartient (à Chinon, la patrie de Rabelais). On va l'inhumer, selon ses intentions, dans l'abbaye de Fontevrault. Le cadavre se trouvait déjà déposé dans la grande église de l'abbaye en attendant les funérailles, lorsque le comte Richard, qui fut, depuis, le roi Richard Cœur-de-Lion, apprit, par le bruit public, la mort de son père.

Il vient à l'église, et trouve le Roi gisant dans un cercueil, la face découverte, et montrant encore, par la contraction de ses traits, les signes d'une violente agonie. — Richard frémit à cette vue, se rappelant tous ses torts à l'égard de son père et la guerre obstinée qu'il lui avait faite. Il se mit à genoux et pria devant l'autel. Or les contemporains assurent que, depuis l'instant où Richard entra dans l'église, jusqu'à celui où il s'éloigna, le sang ne cessa de couler en abondance des deux narines du mort. (*Regis utrœque naris sanguine cœpit manare et quamdiù filius in Ecclesiâ fuerat non cessavit.* (*Scripta rerum Francicarum, XVIII*, 158.)

Or, il faut savoir que Henri II était mort en maudissant ses fils, qui l'avaient si long-temps traité comme ennemi. Il était mort en regrettant de ne pouvoir se venger d'eux et surtout de Richard; on lui avait entendu dire, en parlant de ce dernier, et durant son agonie : — *Si seulement Dieu me faisait la grâce de ne point mourir avant de m'être vengé de toi.* Et Richard avait ri de cette menace en compagnie du roi de France, Philippe-Auguste.

Digitized by Google

Au XVIe siècle et en Italie, même croyance. Côme de Médicis, grand duc de Toscane, fit mourir son fils Garcias, parce que le cardinal de Médicis, son autre fils, ayant été assassiné, le sang de son cadavre s'agitait à la vue de Garcias.

La fausse interprétation d'un fait médical, vrai en soi, a donc coûté la vie à plus d'un innocent. Or, l'interprétation d'un fait n'est autre chose que sa théorie. Qu'on dise encore que les théories n'ont pas d'effet sur la pratique ! Autant vaudrait dire que le motif d'une action n'a aucune influence sur l'action qu'il inspire.

Singulière remarque ! Le siècle littéraire par excellence, le siècle du bon goût et des mœurs exquises, le XVIIe siècle, a été souillé aussi par cette superstition morale et religieuse, puisque Ranchin nous dit que, comme épreuve du meurtre, la pratique de la *cruentation* était générale à cette époque, et qu'il n'y avait aucun Parlement, ni Cour présidiale en France, qui ne pût fournir des exemples et des expériences sur ce fait.

Faut-il s'en étonner, quand nous voyons, à la même époque, les Parlemens condamner à mort, les auteurs de maléfices, les noueurs d'aiguillette; et celui de Paris en particulier, rendre, sous la présidence des Molé et des Seguier, un arrêt contre les démons incubes; le cardinal de Richelieu croire aux sorciers, en admettre l'existence dans ses écrits, et, qui plus est, envoyer l'infortuné Grandier à la mort, sous ce prétexte sinon par ce motif?

Ranchin, chancelier à l'université de Montpellier, et premier consul de la ville, sous Louis XIII, a écrit un livre extrêmement curieux sur cette matière. Le titre est : *Traité sur les causes de la cruentation des corps morts en présence des meurtriers.*

Et voici les naïves paroles par lesquelles il débute :

« Car de regarder avec pitié et commisération un corps tout » à nud, véritablement mort de blessures, sans aucune appa- » rence de vie, sentiment et mouvement; et voir peu après, » quand les juges, avec les cérémonies requises, lui présentent » le prévenu que l'on soupçonne avoir commis le meurtre, voir

Digitized by Google

»avec ravissement que les plaies du mort s'ouvrent d'elles-mêmes »et *versent du sang qui crie vengeance et demande justice* ; en voilà »assez pour estonner les philosophes, les médecins, les théolo- »giens et tous les curieux du monde. »

Ranchin entre solennellement en matière, fait son exorde, divise son sujet avec le plus grand ordre, et procède aussi sérieusement à cet examen, que Dom Calmet à celui des vampires.

Il étudie une à une et en autant de chapitres, toutes les causes qui peuvent donner lieu au phénomène. Là arrivent et les sorciers et l'âme du mort, et celle du meurtrier et les maléfices.

La matière, comme on voit, ne peut être élucidée avec plus de sérieux et d'une manière plus complète. L'illustre professeur y déploie une érudition peu commune ; parfois son bon esprit se fait jour à travers les croyances superstitieuses de l'époque ; mais ce bon esprit ne l'empêche pas d'adopter la plus mauvaise des théories et de rejeter la seule qui soit bonne. Ranchin conclut donc à l'action miraculeuse de la Divinité, qui veut faire connaître le coupable, et souvent à l'influence des démons qui tentent tout pour perdre les innocens. Et, puisque Dieu et le Diable s'en mêlent, il va sans dire qu'il rejette la seule théorie vraie, celle d'un reste de vitalité dans le liquide sanguin.

Ranchin n'aurait pas commis cette erreur, s'il avait su que, dès le IXe siècle, Agobard, archevêque de Lyon, écrivit avec force contre la damnable opinion (dit-il) de ceux qui prétendent que Dieu fait connaître sa volonté et son jugement par ces épreuves.

Le phénomène trouve donc son explication en lui-même, sans avoir recours à des causes autres que la vie; puisque des faits authentiques prouvent que ces hémorrhagies posthumes ont lieu dans des cas de mort naturelle, et qu'elles surviennent plusieurs jours après l'extinction de la vie, cinq, dix, quinze jours, selon les circonstances particulières au mort, à la maladie, au lieu où l'on a déposé le cadavre, et autres.

Enchaînés à la flamme vitale pendant notre courte existence, nos organes, Messieurs, ne s'en séparent qu'avec effort et vio-

Digitized by Google

lence quand la mort arrive. Ils en retiennent toujours quelques étincelles de ce feu divin qui les a mûs, animés, gouvernés pendant le court chemin, qu'à travers les misères de la vie ils viennent de faire ensemble. Cette divine propriété du sentiment diffuse dans toutes nos parties avec le sang son véhicule, qui les dilate, les épanouit, les ouvre à son influence et les imprègne de son énergie, ne s'éteint donc pas en entier et tout à la fois dans nous-mêmes. Ne voit-on pas le bois encore en ignition, même après que la flamme a cessé de briller ? Ainsi de nos organes, ainsi du cœur, centre de la sanguification, le plus noble et le plus mystérieux, au physique comme au moral, des centres qui président à l'exercice de la vie. Or, de même que le sang est la première partie formée dans l'embryon, et que, dans le fait, le premier globule du sang est le rudiment primordial auquel le principe de vie s'attache, de même il est le dernier à mourir, et le plus tenace à conserver un souffle d'existence. Et cette considération constitue un des principaux argumens d'Harvey, qui l'appelle avec tant de raison, le premier à vivre et le dernier à mourir dans les animaux, le *primum vivens* et *ultimum moriens*.

Après un préjugé, un préjugé plus incroyable. Mais n'oublions pas, Messieurs, que ces erreurs elles-mêmes témoignent de la vérité que j'avance, que la vie du sang était dans tous les instincts. Le vampirisme appartient plus qu'aucune autre superstition, au sujet que je traite ; épidémie morale, et une des plus honteuses dont l'esprit humain ait à rougir, c'est au commencement de ce même XVIIIe siècle, qui s'était donné le beau titre de siècle philosophique, qu'elle a régné en Hongrie, en Moravie et même en France.

On commença par croire au mal : la peur fit rêver à son accomplissement, et, comme effet de la croyance et de la peur réunies, on finit par mourir. Voici à peu près, selon les historiens, comment les choses se passèrent.

Digitized by Google

On ne sait trop d'où vint à l'esprit de certaines gens, qu'une fois mort, leur ennemi pouvait leur apparaître et reprendre vie en suçant leur sang. Le rêve avait lieu, et les spectres malfaisans ne manquaient pas de poursuivre, d'atteindre et de sucer ces malades d'esprit, bien plus à plaindre que les malades ordinaires; et c'est ainsi qu'une partie de l'Europe fut sucée et effrayée 10 ans durant.

Quoi de plus naturel que de raconter un rêve, si surtout il est extraordinaire? La passion se mêla au récit; car elle se mêle toujours à ceux du peuple, quand il raconte des prodiges. Fallait-il autre chose, la vision une fois répétée par mille cervelles, pour que le mal devînt général? Il le devint; et l'effet était si prompt, que le rêveur, épuisé, mourait dans un état de syncope.

Quel remède apporter à cette épidémie d'espèce nouvelle? Puisque l'imagination était la malade, on crut qu'il convenait de traiter cette *folle du logis* de préférence au corps, et les magistrats ne s'y prirent pas trop mal pour y réussir.

Ils abondèrent dans le sens du peuple, firent semblant d'avoir foi aux vampires, et guérirent le mal par le mal même; il fallut donc laisser violer l'asile des morts pour sauver les vivans.

On suivit toutes les règles de la procédure la plus vétilleuse; on procéda en forme vraiment juridique; on cita, on entendit des témoins, à charge et à décharge; et si quelque signe de vampirisme apparaissait sur les cadavres de ceux que la voix publique accusait du méfait, on les condamnait à être brûlés ou décapités par la main du bourreau.

Ainsi le fut, en 1726, un vieux vampire, nommé Arnold Paule, qui, au dire du Tribunal de Belgrade, suçait tout le voisinage. Le bailli de l'endroit, aussi savant en vampirisme qu'ignorant en médecine, fit ouvrir sa sépulture. Le bruit de ces méfaits nocturnes ne put être révoqué en doute, puisqu'il fut trouvé dans sa bière, l'air bien nourri, le teint frais et vermeil. A le voir, on crut que la nuit même il avait sucé quelque victime. Aussi, ordonna-t-on incontinent, par autorité

Digitized by Google

de justice, qu'on lui coupât la tête et qu'on brûlât le corps. Dès cet instant, il ne suça plus personne.

Si le sang fait revivre les morts; si, dans le *onzième livre de l'Odyssée*, il redonne aux ombres la parole qu'ils ont perdue avec la vie; si celle de Tyrésias ne prononce ses oracles qu'après avoir bu celui qui, bouillonnant dans la fosse infernale, attire tout autour les ombres avides du sang des victimes; si le *sang* qui coulait de la plaie faite à Saturne par Jupiter, en tombant sur la terre, engendra les géants; si du sang d'un père outragé par ses fils, de Cœlus mutilé par Saturne, naquirent les Furies; si le sang, enfin, donne la vie aux corps qui ne l'ont pas, et la redonne à ceux qui l'ont perdue, comment douter qu'il ait pu être pris à titre de remède? Il l'a été....

Voyez les Romains accourant auprès d'un gladiateur expirant, pour boire son sang tout fumant. C'est que le sang des gladiateurs était censé le spécifique de l'épilepsie. Ainsi le dit Celse, ce Cicéron de la médecine (lib. III, cap. 11, sect. 10) : *Quidem jugulasti gladiatoris calido sanguine poto, tali morbo se liberarunt*. Et l'éléphantiasis, selon Pline (lib. XXVI, cap. 5), ne se guérissait, chez les Romains, que par des bains mélangés du sang des hommes.

La croyance à la vertu médicinale du sang reparaît au siècle de Louis XI. Les vieillards en buvaient pour se rajeunir; et il paraîtrait que, pour corriger un sang vieux et infirme, le roi lui-même buvait celui d'un enfant, et réalisait ainsi la fable des vampires.

Cette singulière pratique a-t-elle été importée par les médecins juifs, qui, au moyen-âge, ont eu le privilége d'être les médecins de toute l'Europe? On l'a dit, mais je l'ignore; il serait pourtant curieux que cela vînt justement de ceux à qui leur religion défendait d'en faire usage, et que, quand il leur était prohibé comme aliment, ils l'eussent introduit comme remède.

Quoi qu'il en soit, Louis XI qui ne guérissait pas, qui était

Digitized by Google

toujours malade, et qui s'en prenait à tout pour prolonger sa vie, pria et supplia le roi de Naples de lui envoyer un saint homme, François-de-Paule, qui faisait alors les délices de la chrétienté. Le saint homme arriva, et ayant osé reprocher au roi de boire du sang humain, l'exhorta à mettre sa confiance en Dieu, lui faisant espérer qu'il obtiendrait et le salut de l'âme et la prolongation de sa vie.

A en croire Claude Seissel, il paraîtrait que, tout en ayant grand souci de la seconde, Louis XI s'inquiétait beaucoup moins de la première, puisqu'un jour qu'on récitait expressément pour lui, une prière adressée à saint Eutrope, dans laquelle on recommandait l'âme et le corps, il ordonna qu'on rayât le mot *âme*, disant qu'il suffisait que le Saint lui fît avoir la santé du corps, sans lui demander tant de choses à la fois.

L'esprit sceptique et superstitieux à la fois de Louis XI, l'esprit plus superstitieux encore de son époque; le désir immodéré qu'il avait de vivre; les moyens multipliés, bizarres, singuliers dont il se servait pour prolonger sa vie, tout me porte à croire ces faits parfaitement authentiques.

Savez-vous qu'il donnait à Jacques Coitier, son premier médecin, dix mille écus par mois d'honoraires? Somme assurément immense pour le temps, mais qui, mesurée sur le désir inconsidéré que le Roi avait de vivre, et sur l'assurance plus inconsidérée encore que ce médecin, homme hardi et ignorant, lui donnait, qu'il prolongerait long-temps sa vie, ne me paraît pas trop exorbitante.

Que la profusion du sang a été irréfléchie, Messieurs, toutes les fois qu'on a désiré diminuer l'énergie de la vie! et que la réalité dépasse toutes les spirituelles invectives de Lesage et de Beaumarchais contre l'abus des émissions sanguines!

Il y a eu une époque, et cette époque a duré à peu près six cents ans, pendant laquelle le nom ridicule de *minution* a servi à désigner un usage plus ridicule encore.

Digitized by Google

Malade ou sain, aucun habitant des cloîtres n'était à l'abri du coup de lancette ; et, la veine ouverte, le sang devait couler jusqu'à ce qu'il fût arrêté par le supérieur, lui seul ayant le droit de venir mettre la compresse. Cette pratique était devenue si abusive dans certains couvens, que saint Louis fut obligé d'imposer des lois aux religieuses de l'Hôtel-Dieu de Pontoise, par lesquelles il ne leur fut permis de se faire saigner dorénavant que cinq fois l'an : à Noël, au commencement du Carême, à Pâques, dans le mois d'août et à la Toussaint.

On a prétendu que les chartreux étaient soumis à la même règle ; et les historiens assurent qu'il y avait, avant 89, des ordres religieux chez lesquels la saignée était une règle de la discipline, qu'il fallait subir au moins une fois dans l'année. On s'était arrangé afin que la règle fût le moins dure possible. Et quel meilleur moyen que de faire, de l'époque de la saignée, une espèce de fête ? La communauté était donc divisée en deux moitiés, et chaque moitié devait recevoir, à jour fixe, le coup de lancette ; bien entendu que, pendant les trois jours qui suivaient l'opération phlébotomique, elle était dispensée de toute assistance aux offices, et recevait, d'un autre côté, double pitance ; contradiction qui me paraît inexplicable. Après quoi, et une fois débarrassée du trop plein, elle reprenait ses habitudes ; mais arrivait alors le tour de l'autre moitié, qui attendait dans l'impatience les trois jours qui, pour elle, se passaient aussi gaiement.

Beaumarchais, faisant dire à son héros de Séville que la garnison tout entière prend médecine le lendemain, a-t-il imaginé quelque chose de plus burlesque ?

Était-ce comme purification du corps ou comme pénitence que la coutume des saignées avait lieu ? Je ne saurais le dire ; mais ce que je sais, pour l'avoir lu dans Montesquieu, c'est que déjà les Romains punissaient, en les saignant, les soldats transfuges.

Singulier rapprochement ! Toutes les fois qu'on a voulu rajeu-

Digitized by Google

nir la vie ou la prolonger, on s'est adressé au sang, comme si le sang était la vie elle-même.

Renouveler un sang vieux par un sang jeune, un sang infirme par un sang sain, voilà le but de cette trop fameuse méthode, dite de la *transfusion*, décrite par Libavius, médecin-chimiste de l'Ecole de Paracelse, 150 ans avant les disputes sur la priorité du procédé entre la France et l'Angleterre.

« Soit, dit Libavius, un homme sain et vigoureux; soit »un autre corps décharné, à qui il reste à peine un souffle de »vie; ayez deux tuyaux d'argent, fendez l'artère de l'homme »qui jouit d'un parfaite santé; introduisez un tuyau dans cette »artère; ouvrez de même une artère de l'homme malade; in»sinuez l'autre tuyau dans le vaisseau, et abouchez si exacte»ment les deux tubes que le *sang* de l'homme sain s'introduise »dans le corps malade; il y portera la source de la vie; toute »infirmité disparaîtra. »

Senac l'a dit avant nous : on vit clairement dans cette transfusion, l'*assurance de l'immortalité*, parce que, pour nous servir des propres paroles de Libavius, on *s'adressait aux sources de la vie.*

L'idée du rajeunissement par le sang est-elle nouvelle? Non, sans doute : elle date de la Fable, c'est-à-dire, de l'époque où datent toutes les idées instinctives de l'homme; de l'époque où l'homme a vu ses infirmités et sa vieillesse, et a désiré en éloigner l'approche. Médée ne rajeunit-elle pas Éson, père de Jason? et, pour se venger de Pélias, ne le fit-elle pas immoler par ses propres filles, en leur persuadant qu'elles pourraient remplacer son sang vieilli par un sang plus jeune? (Ovid.; mét. VII, vers 237 et *passim.*)

L'idée de rajeunir le sang est donc ancienne, et le fait de son rajeunissement, positif; mais les moyens de l'opérer à l'aide de la transfusion d'un sang étranger, est au moins douteux.

Le rajeunissement du sang existe; il s'opère à chaque moment de notre vie, puisque le sang produit des mutations sans cesse renaissantes. Mais, de même qu'il ne s'opère qu'en nous, il ne peut être opéré que par nous. Ce n'est pas un sang étranger qui

Digitized by Google

donnera à mon corps languissant un pouvoir nouveau ; mais bien mon propre sang travaillant sur ses données, pour ainsi dire, personnelles. La vie est une action, et la vie ne peut être à nous qu'autant que l'action nous appartient; autrement elle serait un emprunt. Et qu'y a-t-il de plus individuel, de plus personnel que notre vie ? Chose admirable ! Que l'homme puisse tout emprunter : travail, richesse, gloire, fortune, la pensée même! La vie seule ne s'emprunte pas! Seule, la vie se refuse à un prêt, qui répugne à son essence! La vie seule est un bien inaliénable, et, à part la voie dont la nature s'est réservée le secret et le monopole, intransmissible. On ne peut que vivre ou mourir soi, jamais un autre !

L'idée était donc naturelle de s'adresser au sang, quand on voulait s'adresser à la vie; au sang, pour rajeunir la vie ; au sang, pour en diminuer l'énergie ; au sang, pour la soustraire aux corps qui la possèdent ; au sang pour faire déposer un témoignage quelconque à la vie ; au sang, pour purifier la vie à l'égal de l'âme, son partner. L'idée était essentiellement naturelle; car, dans les croyances des hommes, le sang était la vie!

Le sang !... n'est-il pas le véhicule de notre existence, le trésor inépuisable de notre force, le précieux germe de la vigueur et de l'accroissement, la liqueur organisatrice et régénératrice par essence? Et comment ne le serait-il pas, puisqu'il est le véhicule de cette force qui pénètre, qui anime, qui meut nos parties, les crée, les façonne, les arrange, les développe, les répare même, quand osant franchir les limites de la santé, nos organes pénètrent dans celles de la maladie ? Le sang semble donc tenir en réserve d'admirables ressources pour réparer ses pertes, comme s'il renfermait en lui-même d'inépuisables trésors d'organisation et de vie !

C'est une *espèce de chair coulante*, a dit Bordeu ! L'expression, à bon droit, a fait fortune. Disons, pour la compléter, que cette divine liqueur façonne elle-même le moule dans lequel

Digitized by Google

elle coule; et que, Prométhée d'une nature supérieure au Prométhée de la Fable, elle fait sortir d'elle-même la flamme créatrice.

Et elle seule, et non un autre, possède ce divin privilége! On ne crée donc point un homme par l'art, aussi avancé qu'il puisse être, et on ne le créera jamais, aussi avancé que l'art puisse le devenir. Mais, que dis-je? un homme; pas un atome de gélatine, pas une goutte de lait, de sang ou de bile. Les médecins qui se laissent conduire aveuglément par la chimie, marchent donc au rebours de la voie qui conduit au but. Ils méconnaissent la partie la plus essentielle du phénomène du sang, et sans laquelle le sang n'est pas plus le sang que le cadavre l'homme en vie! Leurs analyses supposent la mort, ou l'amènent; et la mort ne pourra jamais rendre la vie.

Messieurs, la notion instinctive que je viens d'étudier devant vous, n'a pu rester sans passer dans le langage. Le langage est-il autre chose que le dépositaire de tous les instincts, de toutes les manières de sentir, penser et vouloir de l'âme humaine? N'est-il pas le reflet et comme le miroir où se produisent sous forme visible et tangible toutes ces choses? La notion instinctive de l'esprit s'est donc infusée dans les coutumes, les institutions civiles, politiques ou religieuses; elle en a imbibé les mœurs, et même coloré toute sorte de préjugés de ses vives teintes.

De là, avançant un pas de plus, elle fait irruption dans le langage. Les langues, en effet, la reproduisent à chaque pas et la conservent, et il est incontestable, en approfondissant la matière, que le sang devient, dans les locutions de toutes les nations, le synonyme non-seulement de la *vie*, mais de toutes les *modifications* dont la vie organique et morale est susceptible.

Imaginez la modification que vous voudrez rendre. Nous trouvons, dans les langues, le mot *sang* à la place de celui de *vie*. La vie mue, troublée, irritée, diminuée, réveillée, trans-

Digitized by Google

mise, trouve dans le mot *sang*, une expression équivalente. On dit, dans ce sens, que le sang est brûlé, glacé, tourné, qu'il est appaisé, qu'il est répandu, versé, et c'est dans cette dernière acception que Voltaire a exprimé son aversion pour ceux qui sont l'instrument de son effusion.

> Exterminez, grand Dieu ! de la terre où nous sommes,
> Quiconque, avec plaisir, répand le sang des hommes.
>
> *Mahomet*, act. III, sc. 8.

Toutes les modifications de la vie physique et morale se dépeignent par ce terme. — Dans la vie organique, il exprime le contenant pour le contenu, le véhicule pour la force qu'il recèle. Dans la vie morale, il indique le support de cette dernière, et devient le symbole vivant, visible et sensible de la vie spirituelle, invisible et insaisissable.

On comprend, en effet, que puisque le mot *vie* exprime métaphoriquement l'idée de l'*âme;* le mot *sang* qui est, à son tour, synonyme de *vie*, exprime aussi par métaphore le principe de l'intelligence ; et c'est là le sens du mot *sang*, dans les tragédies de Sénèque, où il reçoit, on dirait, toutes sortes de qualifications, toutes celles au moins qui s'adresseraient au principe dirigeant de nos actions libres. *Sang magnanime, abject, injuste, fort, ennemi, funeste :* voilà tous les noms que, par substitution, ou lui prodigue. Si donc la médecine emprunte parfois son langage à la psychologie, la science de l'âme en a fait autant à son tour avec les objets les plus vifs et les plus colorés de la médecine.

Nos langues ont besoin d'être sensibles, et elles le sont plus que nous ne le croyons. Elles le sont à un point tel, qu'elles ne peuvent rendre la moindre notion intellectuelle sans une métaphore. Les philosophes peuvent à leur gré se faire une langue, communiquer avec cette langue et se comprendre ; mais le peuple qui n'a que la sienne, qui est pressé de rendre ses impressions, et qui ne peut, pour le faire, attendre les dictionnaires et les Académies, s'empare de celle qu'il a, et s'en sert ; mais selon les lois de sa nature, c'est-à-dire, en

Digitized by Google

rendant ses idées intellectuelles, telle que celle de vie, — idée obscure, plus sentie que réfléchie, idée imparfaite, notion ondoyante et fugitive, comme l'objet qu'elle représente, — par les expressions les plus vives et avec les couleurs les plus sensibles. Or, quelle chose au monde ressemble plus à la vie que le sang, et quel objet peut mieux en être le symbole? Rien donc d'étonnant à ce que de bonne heure, dans le langage du peuple, *vie* et *sang* soient devenus synonymes.

De là, naissent encore ces locutions populaires qui peignent si vivement, dans leur naïve expression, les usages et coutumes qui leur ont donné naissance. *Son sang crie vengeance; suer sang et eau; boire la dernière goutte de son sang*, reconnaissent probablement pour origine : la première, la croyance à la cruentation ; la deuxième, les sueurs sanguines dont Homère fait déjà mention, en peignant la lutte entre Ajax et Ulysse, et sur lesquelles Huxham, les *Éphémérides des curieux de la nature*, Pibrac, Bichat, Alibert et M. le professeur Lordat nous ont transmis de curieux exemples; la troisième, enfin, les actes de vengeance qui, comme je l'ai dit, ont porté quelques peuples barbares à boire le sang de leurs ennemis.

En sorte, Messieurs, qu'on pourrait arriver à poser cette règle générale d'interprétation, qu'un *dicton* vulgaire sur la vie du sang, suppose une coutume; laquelle provient d'une croyance à la vitalité de ce liquide. Chaque dicton, se rapporterait ainsi à un usage, et chaque usage à un fait instinctif; la coutume, le langage et la croyance, c'est-à-dire, l'œuvre de l'esprit, du langage et de l'institution sociale seraient ainsi parallèles.

Le peuple est donc en possession des vérités les plus importantes sur presque tous les objets, et très-spécialement sur la science de l'homme. On a fait des Traités intéressans sur les erreurs populaires, on pourrait en faire de plus intéressans peut-être sur les vérités populaires. Les opinions populaires très-répandues sont toujours extrêmement respectables; elles cachent

Digitized by Google

presque toutes des vérités précieuses altérées par le temps, et qu'il est question de rappeler à leur noble et primitive simplicité.

Ces sortes de vérités appartiennent à l'instinct moral des peuples, et présentent à la philosophie des sujets importans de méditation. La nature a dispensé les hommes du soin de chercher par le raisonnement, les règles suivant lesquelles ils doivent se conduire les uns par rapport aux autres ; elle leur fait connaître ces règles par une sorte d'inspiration, et les leur fait goûter par le plaisir intérieur qu'ils éprouvent à les suivre. Elle conduit donc la multitude par l'impression de l'instinct, par le sentiment vague et même irréfléchi de la vérité; mais elle laisse au philosophe à pénétrer ses vues. Le médecin philosophe cherche donc et aperçoit l'union intime des croyances avec les faits supérieurs ou inférieurs qui lui servent de support ou de règle : il la découvre à ces mêmes hommes qui ne faisaient que la sentir, et confirme ainsi, par la réflexion, le sentiment de l'instinct.

« Pour tout ce qui est grand et nécessaire, le genre humain »a prévenu la philosophie, dit M. Cousin, avec la hauteur de »pensées et la beauté d'expression qui lui sont propres; il l'a pré»venue, mais ne lui a pas dérobé le mérite qui la distingue, »celui de s'approprier, pour ainsi dire, la vérité, en s'en ren»dant compte. »

Messieurs, je viens d'étaler devant vous les croyances intimes de l'humanité sur un sujet important. Vous avez daigné écouter, non les opinions hasardées de mon esprit, mais la voix vibrante et sonore du genre humain sur ses propres croyances; croyances qu'il a consignées dans de poétiques formules.

Mais, n'y a-t-il que la vie du sang, que la vie physique dans l'homme? A Dieu ne plaise que, par une réponse irréfléchie, nous assimilions l'homme aux brutes, en élevant les animaux jusqu'à lui.

Digitized by Google

Vivre, pour l'homme, est, avant tout, vivre d'une vie morale, pure et impérissable. Mais cette vie morale, son tourment et sa gloire, a besoin de support ; elle périrait sans base, comme l'arbre sans la terre qui le nourrit et le porte. La vie morale s'implante donc dans la vie organique ; elle s'y implante, mais pour s'en distinguer ; elle s'y implante, mais pour s'élever comme une belle fleur sur sa tige. Or le sang est le centre de cette vie des organes, sur laquelle est greffée l'autre vie. Vivre, pour l'homme, encore une fois, n'est donc pas uniquement l'action de circuler, de respirer, de se nourrir et de métamorphoser mille substances dans la nôtre. Vivre, pour l'homme, c'est s'élancer par l'esprit, parcourir d'un éclair de pensée l'universalité des mondes, étudier les êtres qui les peuplent, admirer et aimer celui qui s'y réfléchit et qui les a créés, et un pied sur la terre, s'élancer vers l'immensité à laquelle il aspire sans pouvoir la comprendre. Voilà la vie de l'être moral et intelligent par excellence.

Ou je suis dans une illusion complète, Messieurs, ou il faut que notre École, si elle veut rester elle-même, s'attache à élucider ces grands problèmes, qui sont dans ses instincts comme dans ses traditions, dans son esprit comme dans ses croyances. — Et cela, non en faveur d'une mesquine et méprisable rivalité d'École à École ; mais en honneur de la haute science, que la Faculté de Montpellier a admirablement comprise à toutes les époques. — Les Écoles passent, mais les vérités qu'elles ont mises en lumière restent. Que sommes-nous, misérables personnalités qui passons avec elles, à côté de l'impérissable vérité qui seule est immuable ? Et moi qui vous parle, que suis-je et que puis-je ? Soldat obscur d'un bataillon sacré qui s'avance à une ardue et difficile conquête, je ne puis avoir et ne saurais justifier d'autre prétention que celle de marcher avec ardeur auprès des collègues distingués qui peuvent me servir de guide.

Digitized by Google

Que si cette manière d'agir nous vaut des sarcasmes, des persécutions et des injures, pardonnons, Messieurs, à ceux qui nous les prodiguent, non parce qu'ils ignorent ce qu'ils font, mais justement parce qu'ils le savent.

La Faculté de Montpellier n'a pas à craindre les bonnes raisons ; elle n'a à redouter que le mauvais vouloir.

Ses antagonistes ou ses ennemis se sont placés d'eux-mêmes dans la position que Suard donnait à certains disciples de Condorcet, ardens promoteurs des réformes révolutionnaires. Suard disait à Condorcet :

« Il y en a beaucoup parmi vos disciples, à qui il est plus »aisé de donner des coups de poings aux prêtres, que de faire »un bon argument contre l'Évangile. »

Nous pouvons en dire autant de nos adversaires. Il leur sera toujours plus aisé de nous accabler que de nous convaincre, et leurs raisons seront toujours plus faibles que leurs actes.

Et cependant, Messieurs, nous n'avons pas lieu de nous affliger; nous avons même des motifs particuliers de consolation, en pensant que les censeurs de nos doctrines n'ont usé de sévérité que pour notre bien, et que, s'ils ont employé un peu d'arbitraire, ç'a été uniquement en vue de notre salut.

R. D'AMADOR,
Professeur à la Faculté de médecine de Montpellier.

Digitized by Google

LE TEINTURIER POËTE.*

Il y a quelque mois à peine, entraîné par ce vif instinct de curiosité qui nous pousse, nous autres Français, à aller examiner au loin et sur les originaux eux-mêmes le produit des arts, j'étais descendu à Bruxelles, à l'hôtel des Empereurs, et je m'occupais, avant de gagner la Hollande et la Frise que je voulais parcourir, à étudier tout ce que l'ancienne capitale du roi Guillaume pouvait offrir de remarquable à un étranger.

Dans un pays où le nom de Rubens, de Van-Eyck, de Van-Dyck et de tant d'autres maîtres illustres est honoré à l'égal de celui des rois, — où le souvenir des grandes écoles de peinture est vivant comme il y a deux siècles, on parle beaucoup moins de littérature que de tableaux, — on voit beaucoup plus de toiles que l'on ne trouve de livres. En conséquence, après avoir, accompagné de mon ami André Van-Hasselt, le Lamartine de la Belgique, homme aussi aimable que poëte distingué, dont les lecteurs de la *Revue du Midi* connaissent déjà quelques fragmens, — après avoir, dis-je, obtenu l'entrée de quelques

* Malgré la plus scrupuleuse attention apportée par le prote et par nos collaborateurs à la correction des épreuves de la *Revue du Midi*, il se glisse quelquefois, dans nos livraisons, des erreurs que nous ne relevons pas. Nous devons en signaler une qui s'est glissée, pag. 217 et 218 de notre dernier Numéro. On y trouve, en effet, en plusieurs endroits, le mot *Miss* (Mlle), au lieu de l'abréviation *Mistris* (Mme), que portait le manuscrit. Du reste, nos lecteurs avaient sans doute déjà rectifié ce non sens.

Digitized by Google

galeries de peinture véritablement princières, quoique appartenant, l'une à un tanneur, l'autre à un cafetier, la troisième à un ancien épicier, j'allai visiter quelques ateliers d'artistes Belges.

Or, dans cette France des Pays-Bas, il n'en va pas de même qu'à Paris. Chez nous, au milieu de notre grande Babylone, pleine de bruit, de brouillards et de fumée, la plupart de nos peintres, et des meilleurs, je dis, sont obligés, pour avoir du jour, de placer leur atelier au 6e étage, comme a fait, par exemple, ce joyeux Apelles de la rue du Coq, qui a nom de Duval-le-Camus; mais à Bruxelles, au contraire, avec ce goût du confortable qui distingue nos voisins des quatre côtés de l'horizon, et que nous possédons si peu, tous les artistes se sont bâtis sur les boulevards, ou bien hors des portes de la ville, dans de délicieuses situations, de petites maisons aux volets verts, assez semblables à celle que rêvait Jean-Jacques, avec un petit jardin comme en désirait Horace. Rien de champêtre, de riant, de frais, comme ces modestes demeures. La muse y peut errer *sous des asiles verts*, ainsi qu'eût dit André Chénier, et en franchissant la grille dorée qui en défend le seuil, on est tenté de s'écrier : *Io anche sono pittor*. Poëte ou peintre, on doit être cela dans ces heureuses retraites, sous ces bosquets odorans.

Donc, partis de la rue Léopold, hors de la porte de Namur, où mon ami Van-Hasselt, en sa qualité de poëte, a su se faire une charmante Thébaïde qu'embellit chaque jour de plus en plus une femme d'esprit et de cœur, nous nous dirigeâmes un matin, André et moi, par le boulevard qu'abrite une double et protectrice rangée d'arbres, vers la porte de Schaerbeeck. Chemin faisant, nous entrâmes à l'Observatoire, où nous dîmes bonjour au spirituel astronome, secrétaire perpétuel de l'Académie de Bruxelles, l'Arago de la Belgique, M. Quételet; sortant ensuite de la ville, nous déposâmes une carte, près du Jardin de botanique, chez l'érudit éditeur de la Chronique de Philippe Mouskes, M. le baron de Reiffemberg, et nous allâmes frapper sur la hauteur qui domine la ville et le chemin de fer de Malines, à la

Digitized by Google

maison de Gallait, tout près de celles de Keyser et de Wappers.

Qui ne connaît Gallait aujourd'hui? Voilà un artiste qui n'a pas eu besoin de traîner son œuvre pendant dix ans, dans toutes les expositions européennes. D'un seul coup, il s'est fait un nom qui restera. Il a peint cette admirable toile qui représente l'*abdication de Charles-Quint*.

A notre coup de sonnette, une jeune bonne se présenta, et, nous faisant traverser un jardin semé de roses et de tulipes, qu'aurait envié Chazal, l'habile peintre de fleurs du *Museum* de Paris, elle nous introduisit au rez-de-chaussée, dans une grande pièce ornée d'ébauches de toute sorte, de grandes esquisses au crayon rouge, de meubles gothiques, d'armes du moyen-âge bizarres et légèrement fantastiques, de miroirs de Venise à facettes et curieusement travaillés. La porte de ce sanctuaire était gardée par une sentinelle à longues moustaches, à rapière au côté, la cuirasse sur la poitrine, la tête couverte d'un de ces morions à bords recourbés, en forme de bateau, et qu'on appelait *salades*, du temps du roi Henri IV. Ce terrible matamore, ce capitaine Fracasse de l'ancienne comédie, n'était autre qu'un inoffensif mannequin en carton, habitué à poser pour les princes et les simples soldats ; — maintenant Charles-Quint, tout à l'heure François Ier; — aujourd'hui Dieu, demain table ou cuvette.

A notre entrée au milieu de ce désordre plein d'art, de cet admirable tohu-bohu, nous trouvâmes Gallait, riant aux éclats. Nous lui demandâmes ce qui excitait sa gaieté, et il nous le raconta. Surpris dans un de ces momens d'inspiration, où l'on a le plus besoin d'être livré à soi-même et à sa pensée, par un de ces flots de touristes allemands qui promènent çà et là leur ennui en Europe, il avait manifesté quelque impatience. « Heureusement, dit-il en s'adressant à André, Le Ray qui vient de partir tout à l'heure, était avec moi. Voyant mon mécontentement, il me dit tout bas, qu'il allait me débarrasser, si je le voulais, de mes importuns visiteurs, en les occupant pendant une heure. Au même moment, il ramassa cette barbe postiche

Digitized by Google

que vous voyez à terre, et il changea, par une affreuse grimace, sa figure de vingt ans en une face de soixante; puis courant s'asseoir sur l'escabeau destiné aux modèles, il eut l'air de poser pour le tableau auquel je travaille (c'était un pendant de *la prise d'Antioche par les Croisés*, représentant une bataille de Bonaparte au pied des pyramides). Mes touristes entrèrent, et, eux qui n'avaient jamais quitté leur froide et brumeuse patrie, s'extasièrent sur la beauté de mon combat, sur la *ressemblance* de mon désert. — Ma foi, répondis-je, cela n'est pas étonnant. J'ai pour modèle un homme qui connaît l'Égypte aussi bien que nous pouvons connaître, nous, la place de la Monnaie, et, quant aux batailles, il a assisté à la plus grande partie de celles de Napoléon. A l'instant, mes visiteurs s'approchèrent avec curiosité de Le Ray et l'interrogèrent. Les Tournaisiens sont, vous le savez, les Gascons de la Belgique, comme les Liégeois en sont les Parisiens. Le mien ne se fit pas prier. Il répondit qu'il était parti de France avec Bonaparte; qu'il avait assisté à la prise de Malte, au débarquement en Égypte, et commençant là sa campagne, il la conduisit intrépidement à travers mille anachronismes, mille plaisanteries et mille épisodes jusqu'à Aboukir, en passant par le siége de St.-Jean-d'Acre, par la bataille du Mont-Thabor, et par tous les accidens que son imagination put inventer.

» Nos Allemands avaient cru d'abord en avoir pour quelques minutes seulement; mais bientôt, vivement intéressés par le récit du prétendu modèle, ils s'assirent autour de lui et ne le quittèrent qu'après avoir entendu le retour de Bonaparte en France et l'épisode des Tournaisiens à la bataille d'Austerlitz.

— Qu'est cela? dis-je à Gallait.

— C'est une tradition populaire, reprit André, bien digne de figurer dans une des histoires que raconte Eugène Le Ray, quand il improvise à la façon du marquis de Crac. On assure que, lorsque l'armée était déjà en ligne à Austerlitz, toute prête à culbuter l'ennemi, Napoléon, se tournant vers son aide-de-camp, lui dit : — « Les Tournaisiens sont-ils prêts? — Non, Sire. —

Digitized by Google

J'attendrai, dit Napoléon; je ne puis rien faire sans eux. » — Une demi-heure après, l'Empereur qui brûlait d'impatience, réitéra sa question : « Les Tournaisiens sont-ils prêts ? (Il y en avait un régiment dans son armée.) — Pas encore, Sire. — Attendons, dit Napoléon, en se mordant la lèvre ; je ne veux rien abandonner au hasard, et sans les Tournaisiens, que deviendrions-nous ? » — Une seconde demi-heure se passe. Tout à coup, l'Empereur, pour la troisième fois, demande : « Les Tournaisiens sont-ils prêts ? — Oui, Sire, répondit l'aide-de-camp. — Alors, on peut commencer, reprit Bonaparte ; puisque les Tournaisiens sont prêts, je suis sûr de la victoire. »

Je ne pus m'empêcher de sourire. — « Eh bien ! imaginez, repartit Gallait, que Le Ray a raconté à nos touristes d'au-delà du Rhin, cinquante histoires de cette force. Cela a duré deux heures. Pendant ce temps, pas un d'eux ne m'a adressé la parole. Ils écoutaient, comme un oracle, leur spirituel mystificateur ; et moi, profitant de l'occasion, j'ai suffisamment avancé mon tableau, pour qu'il puisse figurer dans quelques jours à l'exposition de Bruxelles.

— Bravo, repris-je ; nous avons beaucoup de Gascons en Languedoc ; mais j'en connais peu qui soient de force à rivaliser avec votre Tournaisien....

— Oh ! ce n'est pas là tout son talent, me dit Gallait ; il écrit des vers français comme Reboul, et il compose en patois comme Jasmin. C'est notre poëte populaire. Vous avez votre coiffeur, votre boulanger, votre maçon, votre potier, votre tonnelier, votre tisserand, votre lingère : nous avons, nous, notre teinturier ; car Le Ray est teinturier. C'est un vrai teinturier, qui a les mains noires ou rouges selon la couleur qu'il a employée en dernier lieu ; mais qui ne les a jamais blanches. Venez demain, à cinq heures, avec André ; nous dînerons tous les quatre. »

Le lendemain je fus exact au rendez-vous ; mais Le Ray était reparti pour Tournay, où son père l'attendait pour mettre au bleu une immense pièce d'étoffe. Fâché de cette circonstance,

Digitized by Google

je passai, après le dîner, dans le cabinet de Gallait, et avec la plume du grand peintre, j'écrivis au poëte un mot pour le prier de m'envoyer quelques-unes de ses compositions, et surtout la chanson des *Cinq clochers de Notre-Dame*. Le lendemain, je trouvai à mon hôtel la lettre suivante :

MONSIEUR,

Votre lettre m'a vivement touché.

J'ai été obligé d'attendre deux jours pour vous répondre, parce qu'il m'a fallu avoir recours à un de mes amis pour écrire la musique des *Chonq clotiers*. (Voir à la fin de cette livraison.) J'ai pensé qu'elle pourrait vous être agréable. C'est un air que j'ai trouvé à Paris, il y a trois ans, et dont la naïveté m'a inspiré tout de suite. Si la popularité d'une composition est une preuve de son mérite, je dois croire que ma chanson n'est pas mauvaise ; car, il n'y a pas d'enfant de trois ans, à Tournay et même dans les villages voisins, qui n'en sache au moins le refrain. Dernièrement une femme vient apporter un coupon de toile à teindre à la maison. Comme elle me demandait notre adresse pour faire reprendre la toile par sa sœur, je lui répondis qu'elle n'avait qu'à demander la maison des *Chonq clotiers*. — « Quoi ! dit-elle, c'est ici qu'on a fait les *Chonq clotiers ?* — C'est moi. — Eh bien ! jour de ma vie, c'est une chanson bien tirée ; j'ai un cousin qu'est au séminaire : il n'est pas dit qu'il l'aurait mieux composée ! etc. »

Que dites-vous de ce dernier trait, lecteur ? N'est-il pas la consécration populaire ?

A la lettre de Le Ray était jointe la chanson des *Chonq clotiers*, en patois tournaisien, une pièce en vers français dont il est l'auteur, et la chanson des Teinturiers. Voici d'abord cette dernière pièce qui a toutes les qualités de son genre, c'est-à-dire, la gaieté du trait et du mot.

Digitized by Google

La Chanson des Teinturiers.

AIR : *Dig et dig et dig et dig don don,*
Ah ! que j'aime
A sonner un baptême, etc.
BÉRANGER.

Je suis teinturier et, ventre-bleu !
Au commerce
Gaiement je m'exerce ;
Je suis teinturier et, ventre-bleu !
Je suis jaune et rouge, et noir et bleu.

Aussitôt que l'horizon se dore,
Des premières lueurs du matin,
Venez chez moi, vous verrez l'aurore
Sur un *fréhu* (1) sortir de mon bain.
Je suis teinturier, etc.

Des peuples je n'ai point la manie ;
Leurs drapeaux causent tous nos malheurs ;
Chez moi chacun trouve sa patrie,
Car mon baquet a toutes les couleurs.
Je suis teinturier, etc.

Je teins pour les dames, les grisettes,
Les chapeaux, les schalls, les cotillons ;
Que de beautés doivent leurs conquêtes,
A l'éclat de mes échantillons !
Je suis teinturier, etc.

Mais j'avouerai qu'auprès d'une dame,
Quelquefois je suis bien malheureux ;

(1) Instrument à l'usage des teinturiers.

Digitized by Google

Quand je peins mon amoureuse flamme,
On dit que je fais des contes bleus.
Je suis teinturier, etc.

Si ma chanson courait par la ville,
Des critiques je n'aurais point peur.
Qui pourrait reconnaître mon style,
En voyant un style sans couleurs?

Je suis teinturier et, ventre-bleu!
Au commerce
Gaiement je m'exerce;
Je suis teinturier et, ventre-bleu!
Je suis jaune et rouge, et noir et bleu.

J'aime moins la pièce du *Cimetière*. Adolphe Le Ray me paraît, comme Jasmin et comme Magu, destiné à rester un poëte populaire. La muse sérieuse n'est point la sienne, et, en visant à la gravité, il perd, comme la plupart des ouvriers poëtes, une partie de ses qualités. Bien rendre sa pensée, ne point lui faire dépasser le but, se garder de prendre de *l'ithos* pour de la grandeur, du *pathos* pour du sublime, est une chose que l'étude seule enseigne, et qui ne s'acquiert que difficilement. Les poëtes d'instincts sont donc beaucoup plus sujets que les autres à trébucher contre cet obstacle. Toutefois, voici quelques-unes des strophes du *Cimetière*. La versification en est simple, facile, naturelle; mais elles ne sont point toutes ainsi. Le poëte, au bord d'une tombe, pense à la sœur qu'il a aimée :

Un jour, dans la foule ondoyante,
J'avançais par le flot porté,
Et plus sa voix était bruyante,
Plus je me sentais attristé.

Vainement un ami sincère,
Me saluait d'un geste ami:
A la présence la plus chère,
Mon cœur ne s'ouvrait qu'à demi.

Digitized by Google

. . . . . .

Le vent du soir par intervalles
Gémissait autour du saint lieu,
Semblable à des voix sépulcrales
Exhalant un suprême adieu.

Tout à coup la sœur qu'il regrette lui apparaît, et de tristes paroles s'échangent entre le vivant et la morte.

Je n'aime point, je le répète, ce petit drame fantastique. La nature, la nature! voilà par le temps d'évocations et d'âmes en peine qui court, ce qu'il faut recommander aux poëtes, surtout à ceux que leur éducation et leur talent éloignent le plus du genre lugubre.

En retour, les *Chonq clotiers* ont beaucoup de naïveté (trop peut-être dans certains couplets); mais on y voit éclater çà et là, par exemple dans le reproche de la mère à son fils, dans ces larmes qui s'échappent des yeux du pigeon voyageur, en n'apercevant plus ou en revoyant les clochetons de son église, ce symbole de la famille et de la patrie, une sensibilité charmante et quelque chose qui émeut vivement.

Voici, moins quelques strophes, la chanson d'Adolphe Le Ray. Elle demande à être chantée à la façon de Levassor, ou d'André Hoffmann, c'est-à-dire, avec verve, avec en train.

—

LES CHONQ CLOTIERS D' NOTER-DAME.

—

Tornay fesot mes esperanzes,
V'la qu'om' dit, té dos t'embêter,
Et si té veux des jouissanzes,
C'hest à Paris qu'y faut aller.
Là té riras,
Là té verras,
Tous les farseurs, comédiens, chansonniers,
Faut quitter Noter-Dame avec ses chonq clotiers.

Digitized by Google

My j'pensos qu'chetot là m'naffaire,
A Tornay j'navos pus d'plaizis.
Un jour ej'vas trouver ma mère,
J'ôte em'casquette et pus j'ly dis ;
Ej' veux partir
Ej' m'invas vir
Des teinturiers qui saivent leux metiers ;
J'veux quiter Noter-Dame avec ses chonq clotiers.

Cel' pauv' femme étot tout saisie :
Les mèr' aiment trop leux garcheon ;
Vl' a qu'al me dit : — jour de ma vie,
Quoisque ch'est qu'y t'manque al' maison?
Té fais l'lundi
Té fais l'mardi,
Al' porsession té fais huit jours intiers :
Quoi té quit' Noter-Dame avec ses chonq clotiers ?

L' lend'main j'approchos de l' frontière,
In voiture avec ed'zInglès :
J'avos toudi l' tiête al' portière ;
Ces messieurs etot' ingelès.
Tout a n'un queos
J'em sins l' cœur greos :
In m'allongeant sus el' point' de mes pieds,
J' veios pus Noter-Dame avec ses chonq clotiers.

J' n' sais point ben l' longueur d'el' route :
Ej' dormeos, j'étos pas contint ;
Un Inglès qui buvot la goutte
Em' dit com' cha l' l'ind'main matin :
« Vos Tounaigien,
» Vos savoir bien
» Que en dormant, vos toujou vos chantiez ;
» Vous toujou Noter-Dame avec ses chonq clotiers. »

L' premier qui m'a dit un' parole
Quand j'ai té intré dins Paris,

Digitized by Google

ame.

All.o Mod.to

Tornasanzes, c'est à Pa-ris qu'y faut al - ler. Là té ri-

p *(suivez le cla*

p *pp*

ras, Dame a - vec ses chonq clo - tiers.

Bis

pp

Lith. de Boehm à Montpellier.

Digitized by Google

Digitized by Google

Cha té l' neveu Mr Dugnole :
Comme ce garcheon étot surpris !
Y me rwêtiot (1),
Y me r'luqueot
Tout à n'un queo, quand y m'a ben r'wêtié
Y crie : viv' Noter-Dame avec ses chonq clotiers !

J' pourmenos avec ed'zartises
Pour my toudi vir du nouviau ;
Tous les palais et les églises,
On peut dir' que ch'est on n' sé quoi d'biau.
Mais avec cha,
Quoisqu'on y f'ra,
J' pinsos acor quand je l'zavos r'wetiés :
Ousqu'il est Noter-dame avec ses chonq clotiers !

J'ai vu Rachel jouer l'y même :
Chetot plein d' pus in haut s'quen bas ;
Faut l'entindre dire : Je t'aime,
A Bajaset qui n'en veut pas.
Quand j l'acouteos
Ej' m'écauffeos :
J'ai manqué d' braire au mitan d' zécoliers,
J'oblios Noter-dame avec ses chonq clotiers !

Un jour que j'avais fait un' courze
Avec un vrai bind' de brigands,
Sur el' table j'étale em' bourze,
Ej'n'avos pus qu' six piech de chonq francs.
J'dis : mil démon,
Faut d' la raison ;
Me v'là t' à ct'heure à mes derniers deniers ;
Faudra vir Noter-dame avec ses chonq clotiers !

---

(1) Il me regardait.

Digitized by Google

El' lend' main j' montos in voiture,
Tous les amis il étaient là :
J'avos la mitan d'un' colure
Et j'étos pas joyeux com' cha.
Les parisiens
M' tindot les mains
Et my j' canteos à grands tours de gozié :
J' m'in vas vir Noter-Dame avec ses chonq clotiers !

Après cha sus l'impériale
J'ai té tout près d'un paysan
Qui portot un lapin à mâle
Et qui pensot qu'cétot plaisant.
Y m'imbeteot
Tout à n'un queo
J' fais un grand beond in écrasant ses pieds :
J'avos vu Noter-Dame avec ses chonq clotiers !

J'ai conté l'histoir' de m' voyage,
Chest fini, j' demeure au pays,
Et je n' veux pus d'auter partage
Que d'el bon bière et des amis ;
Et sans malheur,
Et d'un grand cœur,
Quand nos arons ouvré six jours intiers,
Nos cantrons Noter-Dame avec ses chonq clotiers !

Telles sont les pièces du *Teinturier poëte* que nous voulions faire connaître aujourd'hui. Elles ont, si nous ne nous trompons, de la verve, de la gaieté, ce qui rend enfin un succès populaire. Plus tard, nous en donnerons à nos lecteurs quelques autres plus graves, plus sérieuses et d'un genre tout-à-fait opposé ; mais, dès à présent, nous dirons à Adolphe Le Ray : « Vous êtes poëte, Monsieur, c'est-à-dire, que vous êtes destiné par la providence à exercer une des fonctions les plus élevées de l'intelligence. Vous êtes poëte, c'est-à-dire,

Digitized by Google

que vous aussi vous avez en ce monde charge d'âmes ; car, ainsi que l'a écrit le vieux Ronsard :

..... Un poëte
Est un esprit sacré qui tantost est prophète.

» Ne vous bornez donc point à exercer votre verve sur des sujets légers. Suivez la trace illustre du solitaire de Passy, notre honneur et notre admiration à tous. Élevez votre lyre jusqu'à la pensée grave et sévère ; habituez-la à rendre de nobles sons ; qu'elle vibre aux accens de gloire et de patrie ; qu'elle réponde à toutes les nobles inspirations du cœur et votre nom deviendra peut-être célèbre comme celui de Béranger. Oui, croyez-en nos conseils. Entrez d'un pied ferme dans ce grand chœur de poëtes prolétaires qui, de Rutebeuf et de Villon jusqu'à nous, ont honoré le peuple ; mais, entrez-y dignement, pour un but utile, avec la conscience de votre mission. Devenez l'un des chantres des douleurs du peuple, des joies du peuple, des espérances du peuple ; essayez de calmer ses souffrances par le dictame de vos vers. Eclairez vos frères qui travaillent ; enseignez-leur la patience, la résignation, la vertu ; montrez-leur le sentier du bien. C'est là que vous devez tendre ; car la poésie est comme l'Évangile : elle possède les secrets de l'avenir et elle est faite pour ceux qui souffrent. »

ACHILLE JUBINAL.

Digitized by Google

UN ROMAN MUSICAL.

SÉBASTIEN BACH ET SES FILS.

(Suite et fin.)

Dans la matinée du 21 juillet 1750, les cloches de l'église retentissaient comme en un jour de fête, et invitaient les pieux habitans de la ville à se rendre à la maison du Seigneur. Le ciel était sans nuages; le soleil du dimanche semblait jeter amicalement en bas ses rayons, de manière à pénétrer plus fortement le cœur de chacun d'une nouvelle force dans la foi de Dieu et de son amour infini. Aussi, dans l'âme de Friedmann, avait lui, ce jour-là, un rayon de consolation, de paix et d'amour; il avait passé une partie de la dernière nuit à étudier le chef-d'œuvre de son père, la grande musique de la Passion. Encore plein de la sublimité de l'œuvre, il allait et venait dans la chambre de ce père chéri, en se rappelant le motif principal d'un travail semblable qu'il comptait entreprendre.

Sébastien était assis dans son fauteuil, avec les mains croisées, habillé pour aller à l'église, et il suivait des yeux, en souriant avec bonté, son fils qui se promenait. Après un moment, il lui dit : « Si la musique de la Passion t'a fait plaisir, j'en suis bien aise ; j'ai un

Digitized by Google

autre ouvrage, d'un genre différent, terminé, dont tes petites fugues me donnèrent l'idée, et tu es le premier, après moi, qui dois le voir. »

Il fut à son pupitre, l'ouvrit, prit un paquet cacheté et l'offrit à son fils ; ce paquet portait cette suscription : *A mon fils Friedmann.*

« Dans le cas où je serais mort sans te revoir, dit Sébastien.... Mais, grâce à Dieu, il en est arrivé autrement et tu peux briser le cachet en ma présence. »

Friedmann fit ce qce lui disait son père, et quand il eut rompu le cachet, il eut devant lui une œuvre profondément pensée et grandement exécutée ; une œuvre qui, depuis lors, jusqu'à nos jours, a excité l'admiration et le repect de tous les initiés à la science musicale; en un mot, l'art de la fugue de J.-Séb. Bach.

Friedmann contempla le manuscrit avec des yeux animés, et se mit à dire : Je n'aurai donc pas vécu en vain ! — J'aurai donc, par mes minces travaux, été la cause ou l'occasion d'une œuvre qui, ou bien tout doit me tromper, rendra le nom de son auteur éternel. Merci, père ; tu m'as donné beaucoup aujourd'hui.

— Je sais que tu reconnais et que tu honores du moins ma bonne volonté, et, en conséquence, je reçois de toi beaucoup en retour ; car nous sommes bien heureux d'être connus des hommes que nous aimons, et nous considérons cela comme le plus grand bonheur de la terre.

— Et toi, mon père, me connais-tu bien ?

— Oui, car tu t'es comporté de manière à te faire connaître de moi.

— Des autres aussi.

— Peut-être ; — peut-être oui ; peut-être non, lorsque tu croyais être placé plus haut qu'eux.

— L'homme doit se proposer cette condition d'être connu de ses semblables comme de ses inférieurs. Si les méchans ne le connaissent pas, c'est qu'ils ne veulent pas le connaître. L'amour et l'estime des bons lui appartiennent. Dieu et l'art aussi ont besoin d'être connus ; ils se montrent au monde tels qu'ils sont ! L'homme seul veut s'élever un peu plus haut et se montrer meilleur qu'il ne convient même aux meilleurs. Es-tu bon et distingué, ne te montre à aucun différemment ! Autrement tu t'abaisseras toi-même, tu blasphémeras le Dieu qui t'accorda la force et la volonté pour devenir bon et distingué.

Le son des cloches, qui avait cessé quelques instans, recommença ; la porte s'ouvrit ; Madame Anna Bach, les trois jeunes filles, Chré-

Digitized by Google

tien, alors âgé de quinze ans, et M. de Scherbitz avancèrent tout parés pour aller à l'église.

Madame Anna Bach offrit à son mari un livre de prières et un bouquet de fleurs, et Caroline alla chercher son chapeau.

Sébastien se leva, offrit le bras à sa femme et s'avança vers la porte, entouré de sa famille et de ses amis. Là, il se retourna encore une fois, regarda en arrière la fenêtre entourée de pampre et sur laquelle le soleil dardait ses brillans rayons.

« Quelle belle matinée ! s'écria-t-il. »

Il voulait quitter l'appartement ; mais il se sentit défaillir subitement, et le livre de prière, ainsi que le bouquet de fleurs, tombèrent de sa main. — Madame Anna et les demoiselles poussèrent des cris d'effroi. Friedmann s'élança pour soutenir son père ! Son cœur palpita encore une fois ; et puis il expira dans les bras de son fils.

Ainsi mourut Sébastien Bach, frappé d'un coup d'apoplexie, le 21 juillet 1750.

—

Trois années plus tard, M. de Globig célébra la fête des vendanges dans sa somptueuse villa, située à Loschwitz, non loin de Dresde. Des gondoles richement dorées et de différentes couleurs, de longs drapeaux flamboyans, flottaient dans tous les sens en haut et en bas de l'Elbe, amenant les hôtes distingués invités par le seigneur qui donnait la fête.

L'éclat, ou plutôt la prodigalité avec laquelle tout était disposé, était complétement digne du favori et du confident du comte de Brühl ! Rien n'y manquait : ce que pouvait imaginer le goût le plus raffiné était offert pour satisfaire toutes les exigences possibles de ses hôtes.

Le maître de la maison s'appliquait de son mieux à en faire les honneurs à la réunion ; cela était d'autant plus remarquable, que personne ne faisait attention à lui, et que toute l'attention paraissait se porter sur sa femme, qui avait l'air de ne prendre aucune part à la fête, quoiqu'elle y fût pleine de politesse et de dignité.

Le crépuscule était tombé ; des lampes de couleur furent allumées dans les allées du jardin ; des pots à feu brûlaient devant la porte du château sur de hauts candélabres.

Plusieurs chœurs de musique se faisaient entendre séparément et

Digitized by Google

à la fois ; on voyait tourbillonner gaiement, dans tous les sens, les dames et les messieurs dans des parures les plus variées ; tout avait l'aspect de la joie et du plaisir, — tout chagrin était banni.

Au moment où toute la société était réunie dans les salons, l'envoyé de Prusse présenta à la dame de la maison un jeune homme d'une charmante physionomie, comme le second fils du grand Sébastien Bach ; en un mot, Philippe-Emmanuel.

La Baronne rougit légèrement, et, après quelques propos par-ci par-là, elle demanda : —« Où se trouve maintenant votre frère aîné ?

—Nous n'en savons rien, répondit tristement Philippe. A la mort de notre père, Friedmann s'éloigna de Leipsick, et aucun de nous ne l'a revu. »

La Baronne se tourna de côté sans rien répondre.

Le Baron vint à sa place et dit d'un air flatteur : « Vous nous accorderez bien la faveur, mon cher Maître des concerts, de nous jouer, avant qu'on se mette à table, un petit, un tout petit morceau ; mes hôtes seront bien contens d'entendre une fois le célèbre M. Bach. Afin de faire ressortir plus magnifiquement votre jeu divin, j'ai voulu faire un plaisanterie : il y a un pauvre musicien du chœur de Prague, dont la tête est dérangée, et qui joue quelquefois pour faire danser au village ; je lui ai permis de se faire entendre dans la chambre voisine. — La porte sera ouverte ; mais il veut être sans lumière, car il a l'air misérable. »

A l'instant on entendit, dans cette chambre, des accords saisissans ; un domestique ouvrit la porte, et, dans la demi-obscurité de la chambre, ceux qui s'approchèrent aperçurent, autant qu'on pouvait le reconnaître, un homme vêtu pauvrement et négligemment, assis au piano, avec le dos tourné vers la porte.

Chacun s'attendait à une facétie ; car le Baron avait fait confidence de son intention à tous les assistans. Mais, il en arriva différemment ; car le pauvre musicien étranger sut faire jaillir de son instrument une harmonie admirable et saisissante, moitié agitée de colère, moitié plaintive ; tout le monde se sentait ému. La Baronne surtout et Philippe étaient debout, pâles comme la mort, et se regardaient avec un air de doute, de curiosité et d'inquiétude. Mais subitement, à la tournure audacieuse de l'exécution, la Baronne se dit à voix basse : « C'est lui ; et Philippe s'écria, en se levant brusquement : « C'est lui ! c'est mon frère Friedmann ! »

Digitized by Google

Alors l'exécutant se tourna, sauta dans les bras de Philippe ; mais, fixant son regard sur la Baronne, il s'avança en criant : « Nathalie, retirez-vous. »

La Baronne s'évanouit et tomba sans connaissance. Friedmann se précipita hors de la salle, en se frayant un passage au milieu de la foule.

LE VIEUX MUSICIEN.

—

Dans une misérable mansarde du quartier de Frédérikstadt, à Berlin, était assis devant une table un vieillard, lisant avec application dans un cahier de musique, et indiquant de temps en temps des remarques en marge du papier avec du crayon rouge.

Quelques morceaux de charbon brûlaient sans flamme dans la cheminée, quoique au dehors il fît un temps horrible, et la petite lampe éclairait d'une manière si sombre et si incertaine, que, sans cesse, des images d'ombres vacillantes et étranges glissaient de haut en bas sur les murailles de la mansarde. Les vitres, détachées de l'unique petite fenêtre de cette habitation, claquaient, et les girouettes criaient sur le toit. — C'était une nuit affreuse.

Cependant le vieillard faisait peu d'attention à la violence de ces vents impétueux ; et, quoique dans un état de caducité, sa belle et haute stature paraissait encore; son visage, pâle, ridé et tombé, était marqué des traces de la maladie; mais son œil était encore plein de feu et d'inspiration, lorsqu'il suivait les savantes combinaisons des notes de son cahier ; cette vivacité de l'âme formait un contraste étonnant avec les boucles d'un blanc de neige qui entouraient sa tête.

Minuit sonna. — Des hourras s'élevèrent de la rue, et une musique placée dans les clochers de l'église fit retentir l'air du *Te Deum*.

A ces sons, le vieillard se leva, il écouta attentivement, et enfin il murmura en disant : « Encore ! »

La porte s'ouvrit subitement, et il entra dans la chambre un jeune homme avec des yeux semblables à ceux du vieillard ; les boucles de ses cheveux étaient de couleur foncée ; mais son visage était encore plus pâle et plus défait.

« Bonjour, compagnon de ma misère, dit le vieillard au jeune homme ; as-tu entendu sonner les heures ?

Digitized by Google

— Oui ; mais repose-toi.

— Non. Vois, je suis tranquille ; j'ai vaincu l'esprit malin ; je lisais dans les papiers laissés par mon père. — Cela aide et soulage. — Ah ! si tu avais eu un tel père, pauvre Théodore !.... Comment s'appelle la nouvelle année ?

— Quatre-vingt-quatre.

— Quatre-vingt-quatre ? Ah ! lorsque je comptais trente-sept..... Mais, silence là-dessus !

— Tu parles toujours ainsi ! Ne saurai-je jamais qui tu es.... ?

Ah ! je croyais que tu me l'aurais appris, ce jour, où nous nous trouvâmes pour la première fois, ou plutôt où je te trouvai dans un état de démence et prêt à mettre toi-même fin à ta vie, avec une arme meurtrière. Je t'arrachai à la mort ; je rappelai à ton esprit qu'il fallait apprendre à vivre, quand même la vie n'offrirait que des tourmens. Vis, si tu peux croire et espérer ; si tu ne le peux, supporte la vie par opiniâtreté ! mais supporte-la.

— Tu le vois bien, je suis tes conseils. Je vis comme un jeune homme tombé dans l'état de vieillesse.

— Hem ! soixante-dix ans ne passent pas si rapidement. Je ne les atteindrai pas ; mais, dis-moi donc ton nom.

— Celui qui a créé cette grande œuvre, dit le vieillard, en montrant le cahier de musique, était mon père.

— N'as-tu pas déchiré la première feuille où se trouvaient le titre de l'œuvre et le nom de l'auteur ? Je ne puis rien deviner, comme tu sais, d'après les notes de musique ; elles me sont étrangères. Parle donc, vieil ami ! Qui es-tu ?

— Le vieux musicien !

— C'est ainsi que t'appellent, dans cette grande ville, le peu de gens qui savent que tu existes. Personne n'a pu me dire un autre nom ! Dis-moi qui tu es.

— Laisse-moi garder le silence, dit le vieillard, je l'ai juré ; il n'y aura qu'un élu au monde à qui je découvrirai mon nom.

— Bien ! dit le jeune homme en souriant amèrement, alors je le découvrirai plus tôt que tu ne penses.

Tous les deux se turent pendant quelques minutes ; le vieillard avait deviné la réticence du jeune homme ; de temps en temps il attachait ses regards sur lui avec anxiété. — Enfin, tout préoccupé, il lui demanda :

Digitized by Google

«Quelque chose t'a-t-il réussi dans l'année qui vient de s'écouler ?

— Oui, répondit le jeune homme; le bonheur vient quand nous ne pouvons plus en faire usage. » — Il tira un rouleau d'or de sa poche et le jeta sur la table avec un air de fierté, de joie, d'inquiétude et de mépris tout ensemble.

— « De l'or? s'écria le vieillard.

— Monnayé et liquide ! ajouta le jeune homme, en tirant une bouteille de sa poche de derrière.—Mon vieux, tu n'as pas goûté de vin depuis long-temps. En voici un échantillon du meilleur et du plus noble : c'est du Johannisberg! Ainsi donc, que la nouvelle année soit saluée avec un joyeux hourra par deux infortunés. »

Le vieillard se tourna en frissonnant, et il dit en murmurant : — « Comme jadis dans la cave de Seconda, en 1737 ! »

Mais Théodore avait tiré deux verres d'une petite armoire dans l'épaisseur de la muraille. — Il rapprocha les chaises de la table, il invita le vieux à s'asseoir près de lui, et il décacheta la bouteille. — La chambre fut remplie d'un parfum délicieux, à l'instant où il eut rempli entièrement le verre qu'il offrit au vieillard. — « Allons, petit père ! choquons ensemble, s'écria-t-il. »

Le vieux choqua, vida le verre, et dit avec une expression de bien-être : C'est fait; remplis de nouveau !

—Ha, ha ! tu ne parais pas novice, dit Théodore en riant, et il remplit de nouveau son verre ; grand bien te fasse ! Le vin n'est point comme le fleuve Léthé ! Il ne nous fait pas oublier le chagrin, mais il nous apprend à connaître combien dans le fond il est nul, puisque nous en rions, au moyen d'un peu de vin. — C'est vraiment très-dur, de ne trouver la pierre philosophale que dans l'ivresse.

— Et à quoi devons-nous le moyen de pouvoir la chercher ?

— A mon *Wüstling ;* j'en ai vendu les feuilles à un Lord qui voyageait.

— Ne peux-tu pas le dessiner encore une fois?

— Non.

— C'est dommage, car ton travail ne sera jamais connu et tu n'en feras aucun autre aussi facilement.

— Combien d'autres qui méritaient de vivre dans la postérité, ont ainsi péri. — Ces feuilles m'ont coûté sept ans de travail ! J'y ai mis tout ce que j'avais pensé, tout ce que j'avais éprouvé dans ma vie, toutes mes souffrances; j'y ai mis les rêves de ma première jeunesse,

Digitized by Google

les derniers restes de mes forces après un combat désespéré contre mon destin. — J'ai sacrifié sans ménagement l'étincelle du feu sacré que j'avais dans mon âme et que j'y sens encore brûler. Mon œuvre devait avoir du succès : je le croyais ainsi, et le laurier devait parer mon front après ma mort. —Bah ! rêve, fumée, poésie ! Il n'y a que la prose qui vaille quelque chose en ce monde. Partout où j'offrais mon œuvre, j'étais mal accueilli ; les éditeurs me disaient que c'était pour eux une entreprise coûteuse d'éditer mes feuilles, et que le public n'achetait presque rien. Ils me conseillaient de dessiner des scènes de la guerre de Sept ans, comme M. Chodowiecki. C'était encore les plus posés qui me parlaient ainsi ; car les autres haussaient les épaules, brandissaient la tête, et appelaient mes esquisses des témoignages d'une imagination en démence.

— Oui, oui ! disait le vieux en lui-même et à demi-voix. — Oui ! oui ! M. Lessing, qui est mort, il y a trois ans, avait raison lorsqu'il me disait : Tout ce que l'artiste fait au-dessus d'un point au-delà duquel l'intelligence du vulgaire commence à s'embrouiller, ne lui rapportera ni honneur, ni gain. — Hélas ! Théodore, crois-moi ; j'ai fait l'expérience moi-même de ce qui s'appelle vouloir s'élever au-dessus de la multitude ignorante.

— Et il faut que j'attende jusqu'à la fin avec persévérance, au milieu de cette multitude ? Vois, vieil homme ! depuis que j'ai pu sentir, je n'ai éprouvé d'autre sentiment que l'amour de mon art ! Je restais ravi devant la beauté de la femme ; — mais elle ne ravissait que mon œil ; mon cœur ne fut pas ému ! Une seule pensée le dominait : le désir de la gloire. — Mais il aurait fallu abaisser mon art selon le caprice des imbécilles, hommes et femmes ; il m'aurait fallu peindre des figures maniérées et grimaçantes, lorsque des formes divines planaient devant mes yeux en imagination, et personne ne reconnaissait le génie en moi ! — N'ai-je pas enfin désespéré de moi-même ? N'est-il pas épouvantable que moi, doué de la nature comme peu l'ont été, pur, innocent, âgé seulement de vingt-cinq ans, je doive me demander pourquoi je vis ?

— Vis ! et tu auras la réponse.

— L'as-tu trouvée ? et à quoi te sert-elle, à toi, âgé de septante-quatre ans ? Tu ne peux pas éluder la question qui se présente même aux heureux de ce monde ; et si j'étais heureux, si j'avais atteint le but vers lequel tendaient mes efforts, — pourrais-je trouver une

Digitized by Google

autre réponse que celle-ci : Tu as vécu, tu as agi, tu as atteint le but que tu désirais, de manière à briller comme une étoile éclatante pendant des siècles, pendant des milliers d'années. — Ainsi brille à mes yeux Raphaël ? — Aux tiens, — que sais-je? — quel vieux maître dans ton art ? — Et tous les deux nous nous trouvons d'autant plus malheureux et inutiles, que nous admirons cette couronne des élus. — Cette noble destinée des plus nobles peut-elle consoler ceux qui peuvent comprendre les misères de l'espèce humaine ? — Dans tous les cas, cette question reviendra toujours : Pourquoi vivons-nous ? Mais tu n'auras jamais aucune réponse, — jamais aucune.

— Finis donc, dit le vieillard ; cela conduit à la folie et la folie est terrible. — On m'a dit que j'avais vécu long-temps fou.

— Calme-toi, vieux musicien ! Nous approchons assez tous les deux d'un port plein de sûreté, pour n'avoir pas besoin de craindre la folie; buvons le fond de la bouteille, aux souhaits de bonne année ! Entends-tu la musique là-bas; nous sommes ici élevés, comme les anciens dieux sur l'Olympe, nous buvons le précieux nectar à pleins traits, et nous rions des fous qui se réjouissent de leur existence. Mais ces anciens dieux ont dû mourir ; et l'Éternel craint-il l'infini? Buvons ! buvons ! Fais comme moi ; là est ton lit, ici le mien. — Je suis fatigué. — Adieu, bonne nuit.

La tempête s'était apaisée ; le son des cloches et la musique rompaient seuls le silence de la nuit. — Le vieillard se mit au lit comme son compagnon.

Au moment où le vieillard s'éveilla, la mansarde était éclairée des premiers rayons du soleil. Il faisait la plus belle matinée d'hiver ; l'air était pur et fortifiant ; le ciel d'un bleu foncé et sans nuages, ne présentait que cette douce vapeur qui caractérise, d'une manière charmante, les scènes des pays septentrionaux.

Le vieillard prit la main du jeune homme pour l'éveiller ; mais il la laissa échapper subitement en la trouvant roide et froide.

« Mort ! s'écria le vieillard. »

En effet, toutes les souffrances du jeune homme avaient fini.

Le vieillard contempla long-temps le cadavre ; son visage avait des mouvemens convulsifs étranges. Enfin il dit :

« Tu avais raison, compagnon d'infortune ! tu as su, plus tôt que je

Digitized by Google

ne le pensais, qui je suis, et tu connais aussi la réponse à la question que tu faisais sur la vie. Maintenant aussi s'est dévoilé à toi, le royaume des harmonies célestes dans la profondeur de ses mystères secrets, ce qui est pour moi la seule preuve qu'il existe un Dieu. Voilà donc mon dernier appui brisé. Oui, pauvre Théodore! tu étais mon dernier soutien; tu étais le seul ami du pauvre vieillard. Je te connaissais, et toi, tu ne m'as pas connu. Tu ignorais mon chagrin; il t'est demeuré inconnu comme mon nom. Maintenant, mais c'est en vain, je voudrais que tu revinsses à la vie pour une seconde, afin de pouvoir te dire : Celui que tu aimas, te demande pardon. Il souffrait; pardonne-lui donc son silence opiniâtre, son ingratitude pour ta confiance et pour ton amitié. Maintenant que tu es mort, le vieux musicien est si pauvre, qu'il n'a pas même une larme pour l'ami dont il se sépare pour l'éternité. »

Il s'assit ensuite près du cadavre, et demeura ainsi pendant toute la journée, jusqu'au moment du crépuscule, où la vieille hôtesse qui devait s'acquitter d'une commission auprès de Théodore, le trouva épuisé et tremblant de froid. Elle apprit en ce moment la mort de ce jeune homme, et elle conduisit avec compassion le vieillard avec elle dans sa chambre convenablement chauffée.

Le vieillard et Théodore avaient vécu ensemble pendant environ deux ans, et le jeune homme avait pauvrement nourri le vieillard avec le peu qu'il gagnait, en peignant des portraits et en faisant quelques dessins pour des libraires ou des marchands d'objets d'art.

Le vieillard était complétement dans la misère. La quantité d'argent que Théodore lui avait laissée, n'était pas grande, et son hôtesse, à qui il ne le cachait pas, lui donna avec bonté le conseil de le donner à un voisin chargé du soin des pauvres, pour trouver un asile quelque part dans un établissement de charité; mais le vieillard rejeta l'invitation avec mauvaise humeur, et répondit : «Non! je vais à Hambourg.»

L'hôtesse se dit à elle-même : « A Hambourg, bon Dieu! Hambourg est loin de Berlin, et avant que le vieil homme y arrive, il faudra qu'il fasse un tout autre voyage. »

Mais, le jour suivant, le vieux parut avoir oublié son projet. Comme jadis, avant qu'il eût trouvé son jeune ami, il se mit à parcourir les rues de Berlin, et partout où il entendait de la musique, soit dans un lieu public, soit dans une maison particulière, il s'arrê-

Digitized by Google

tait pour écouter. Oui, souvent il se glissait dans le vestibule des maisons, où on faisait de la musique ; ce que les propriétaires supportaient volontiers, car il était connu dans la plupart de ces maisons depuis long-temps : beaucoup de gens même se réjouissaient de revoir le vieux musicien, qu'on n'avait pas vu depuis deux ans et que l'on croyait mort depuis long-temps.

Un soir qu'il parcourait ainsi les rues, il s'arrêta à l'improviste devant un palais tout éclairé ; on entendait de la musique qu'on exécutait dans les salles du milieu. — Il voulait entrer selon son habitude ; mais le suisse qui gardait la porte, le renvoya durement. Alors il resta dehors et debout, et il écouta attentivement, quoique le vent de la nuit soufflât avec violence. Il murmurait entre ses dents : « Excellent ! magnifique ! »

Soudain, il vint du grand escalier un laquais, pour s'acquitter d'une commission auprès du suisse, et, apercevant le vieillard, il lui dit amicalement : « Hé ! voilà donc le vieux musicien ! Est-ce que tu es encore de ce monde, petit père ? Il y a bien long-temps que je ne t'ai vu ; allons, tu es un brave homme de revenir nous voir. Mais, pourquoi restes-tu donc ainsi au froid ? Tu trembles des dents.

— Monsieur le suisse n'a pas voulu me laisser entrer, répondit le vieux.

— Monsieur le suisse est un âne ! Ne t'en fâche pas, mon vieux, et viens, si tu veux, sans crainte en haut avec moi ; il y fait chaud et je te donnerai un verre de vin, afin que tu sois plus tôt réchauffé ! Il y a, ce soir, un confrère distingué et célèbre dans ton art, qui est reçu comme hôte par le maître de la maison. Il y a grand concert. Allons, viens ! » Il prit, en conséquence, le vieux sous son bras, et le conduisit en haut de l'escalier. En passant le suisse lui cria : Où allez-vous ? — « Écoutez, dit le laquais ; laissez passer sans obstacle à l'avenir ce vieillard ! Ce n'est pas un mendiant ; c'est le vieux musicien qui vient ici seulement pour écouter la musique ; le maître de la maison a dit qu'il pouvait entrer. »

Quand ils furent arrivés dans le vestibule de la salle de concerts, le laquais fit asseoir le vieillard près d'un poêle, approcha de lui une table, en lui disant : « Mon petit papa, assieds-toi et sois tranquille ; je vais tourner sur toi le paravent ; personne ne te verra et tu pourras entendre tout parfaitement ; je t'apporterai un verre de vin en revenant. »

Digitized by Google

Le vieillard s'assit et prêta toute son attention à l'harmonie qui résonnait dans la salle ; elle pénétrait toute son âme, comme le souffle du printemps pénètre la terre. — Si quelque chose pouvait ramener à la vie un cœur brisé par la misère et la douleur, lorsque le pouvoir des tendres affections a été vain, c'est la musique dans sa pureté, comme le Ciel nous l'a donnée et comme l'ont comprise les plus grands maîtres.

Le vieillard était resté assis pendant plusieurs heures, lorsque le laquais, qui pendant ce temps était venu le voir plusieurs fois, tout en vaquant à ses occupations, s'avança de nouveau vers lui.

« Il est temps, petit père, que tu partes, dit-il avec bienveillance; la société va sortir ; mon garçon te conduira à ton logement.

— C'était une superbe musique! dit le vieillard, en poussant un profond soupir.

— Vraiment ? répondit le laquais. — Allons, cela me fait grand plaisir qu'elle te plaise, et cela d'autant plus, que tout ce que tu as entendu ce soir, était d'un seul et même maître, de l'hôte de la maison, de mon maître en un mot.

— Comment s'appelle-t-il? demanda vivement le vieillard.

— C'est M. Naumann, chef d'orchestre de la cour de Saxe.

— Un saxon! s'écria le vieillard tout joyeux. — Naumann ? Oui, vraiment ! c'est un habile homme. — Où demeure-t-il?

— Ici, dans la maison.

— Faites que je lui parle.

— Très-volontiers! je t'annoncerai, si tu as quelque chose à lui demander.

— A demander ? Non ! je veux le remercier.

— Très-bien! Veux-tu venir demain matin de bonne heure ?

— Je viendrai. »

Naumann ne fut pas peu étonné, lorsque, le lendemain, son laquais lui annonça le vieux musicien, en le priant de ne pas refuser de le voir. A cette demande : Quel est donc ce vieux musicien, et comment s'appelle-t-il? le laquais ne sut répondre rien autre, si ce n'est que c'était le vieux musicien, et que son nom était inconnu de tout le monde à Berlin. Du reste, c'est un homme, ajoute-t-il, qui est parfois moitié fou ; mais il connaît à fond la théorie de la musique, ainsi que me l'ont dit quelques autres musiciens.

— Fais-le donc venir! dit Naumann avec bienveillance. Alors le

Digitized by Google

laquais ouvrit la porte et le vieux musicien entra. Naumann fut surpris en voyant un vieillard, dont la tenue, malgré son habillement misérable, était noble et digne. Il alla au-devant de lui, en lui disant : « Soyez le bienvenu, Monsieur, quoique j'ignore votre nom ! On vous a annoncé comme un confrère ; cela me suffit. » Il lui offrit un siége et le pria de s'asseoir.

Le vieillard répondit sans s'asseoir : « Je ne viens que pour vous remercier, Monsieur le Cappelmeister, pour les grandes jouissances que vous m'avez procurées hier au soir ! J'étais un auditeur secret du concert dans lequel ont été exécutées vos plus nouvelles compositions : mon nom ne doit pas rester un secret pour vous ! Je m'appelle — Friedmann Bach. »

En entendant prononcer ce nom, Naumann resta debout comme frappé d'un coup de foudre.

« Friedmann Bach ! répéta-t-il avec étonnement et douleur ; le digne fils du grand Sébastien ? — Grand Dieu ! Encore l'année dernière, je vis à Hambourg votre frère Philippe-Emmanuel, qui vous regrettait, excellent vieillard, comme mort.

— Je veux l'être pour lui, comme pour tous ceux qui m'ont connu il y a long-temps ; car la nouvelle de ma vie, telle qu'elle est, leur serait plus pénible que celle de ma mort. — Même dans cette ville, tout le monde ignore que Friedmann Bach vit encore ; Mendelssohn, le noble ami du grand Lessing, à l'intercession duquel je dois de n'avoir pas manqué de pain tant qu'il a vécu, l'ignore aussi.

— Que puis-je faire pour vous, dit Naumann ? Je connais l'histoire de votre vie ; votre frère me l'a racontée. Oh ! si vous saviez ce que je sens pour vous depuis long-temps, et maintenant encore avec plus de force : — admiration, affection, confiance ! Dites-moi donc ce que je puis faire pour vous ? »

— « Rien ! répondit Friedmann. — Vous avez tout fait pour moi, puisque vous m'avez montré ce que j'aurais dû et pu faire. Oui, ce que vous avez accompli dans vos œuvres, c'est précisément ce que je voulais faire depuis que je lutte comme jeune homme, comme homme et enfin comme pauvre vieillard abandonné ! Vous savez par quoi je manquais ; pourquoi rien ne me réussissait de mes audacieuses conceptions. Mais vous, vous n'avez pas besoin d'avis ; vous marchez d'un pas ferme et tranquille sur le droit chemin, et je ne puis rien faire autre, que de vous remercier pour vos œuvres magnifiques.

Digitized by Google

Que la bénédiction de Dieu soit avec vous jusqu'au terme de la plus longue vie ! — Maintenant, je le sens, je n'ai plus rien à faire sur la terre. »

Naumann s'étant remis de son saisissement, demanda vainement la demeure du vieux musicien ; car Friedmann n'avait pas permis au garçon que le laquais lui avait donné la veille pour l'accompagner, de le conduire jusque chez lui.

Naumann fit de vaines perquisitions pendant plusieurs jours. Enfin, le hasard le conduisit dans une société où il rencontra Mendelssohn ; à l'instant il lui raconta son aventure.

Mendelssohn fut très-étonné de recevoir la nouvelle que Friedmann Bach vivait encore à Berlin. Il promit à Naumann d'aller avec lui, dès le lendemain, à l'ancien logement de Friedmann, espérant qu'il y habitait encore, ou que du moins on aurait quelques indications sur sa demeure actuelle.

Naumann se trouva à l'heure indiquée à la maison de Mendelssohn, et de là ils arrivèrent bientôt à la maison très-connue de Lessing ; dans Frederikstadt.

En entrant, ils furent reçus par la vieille hôtesse.

— Monsieur Friedmann Bach demeure-t-il encore ici, demanda Mendelssohn ?

— Hélas, mon Dieu ! répondit la vieille, en essuyant une larme avec son tablier : hier matin, à cette heure, on m'enleva mon pauvre vieux musicien ! Il est mort, exactement trois semaines après son jeune ami le peintre.... Elle ne put achever.

Profondément attristés, Moïse Mendelssohn et Naumann se retirèrent.

—

Te plains-tu d'une vie manquée ? — Espères-tu une vie future ? Si tu te plains, à quoi te sert donc d'espérer ? et si tu espères, pourquoi te plaindre ? Aie du courage et de la force, si ton destin est de te trouver seul dans le monde. C'est ainsi que l'homme et l'artiste parcourent le chemin qui mène à l'immortalité ou à l'anéantissement.

J.-B. LAURENS.

(*Traduit de l'original allemand de P. Lyser.*)

Digitized by Google

Poésie.

—

LE BEAU TEMPS DES POÈTES. *

—

Ami, te souviens-tu de ces blanches saisons
Qui se passaient si vite en ces vieilles maisons
Dont le front s'abritait sous une aile du Louvre ?
Ah ! soulevons encor le voile qui les couvre,
Agitons en nos cœurs les trésors enfouis,
Plongeons dans le passé nos regards éblouis.
Beaux amours envolés, espérances fanées,
Amis toujours chantans, amantes profanées,
Songes venus du ciel, flottantes visions,
Secouez vos linceuls, vieilles illusions !

---

* Il y a déjà quelques années, hélas ! il existait sur la place du Carrousel, près de la rue du Doyenné, où siège la Gazette de France, une petite maison, obscure et silencieuse le jour, bruyante et illuminée la nuit, sorte de palais enchanté des contes orientaux, dont les parois étaient peintes à fresque (avec quel talent, c'est ce que l'on ne saurait dire), et dont les salons étaient remplis de bahuts, de dressoirs et d'armes anciennes. Cette maison, où se réunissaient quelques *jeunes Frances*, comme on disait alors, était la demeure de deux poëtes et d'un peintre, — trois noms aimés aujourd'hui du public : — Roger, qui nous a donné les plus belles vignettes de nos livres à illustrations ; Gérard de Nerval, esprit mélancolique et doux, auquel on doit pourtant le terrible drame de Léo Burkart, et ce rêveur coloriste, qui a nom Théophile Gauthier. Là aussi venaient se livrer aux folles causeries de vingt ans, Petrus Borel, le *lycanthrope ;* Pyat, que vous connaissez ; Gigoux, l'auteur de Cléopâtre ; Arsène Houssaye, le charmant poëte qui dirige à présent l'*Artiste*, et quelques autres. C'est en souvenir des heures passées dans cette retraite (rapides, hélas ! comme les heures heureuses des fêtes romaines), que la pièce qu'on va lire a été adressée par son spirituel auteur à celui qui écrit ces lignes. Ce dernier a pensé que les amis de la poésie lui sauraient gré de la leur communiquer, et il la leur offre ici. Puissent ces vers de l'ingénieux poëte qu'on a surnommé le Watteau de la littérature actuelle, les charmer par leur allure naïve et preste ! Ils ne seront point en ce cas les seuls que l'auteur adressera à la *Revue du Midi*.

A. J.

Digitized by Google

Rebâtissons encor ce château périssable
Que le souffle du monde a jeté sur le sable ;
Replaçons le sofa sous les tableaux flamands ;
Balayons à nos pieds gazettes et romans ;
Ornons le vieux bahut de vieilles porcelaines
Et faisons refleurir roses et marjolaines !
Qu'un rideau de lampas ombrage ces vieux lits
Où nos jeunes amours se sont ensevelis.
Passons encore ensemble une heure fortunée ;
Traînons les fauteuils verts devant la cheminée.
Demandons un fagot pour rallumer le feu,
Rappelons notre chat, et devisons un peu.
Que dit-on par le monde ? Eh, qu'importe ! nous sommes
Au sein de l'oasis, loin du désert des hommes ;
Laissons-les s'épuiser avec les vanités,
Et parcourons toujours nos jardins enchantés.
Couvrons de notre oubli le monde et ses tourmentes,
Parlons de nos amours, parlons de nos amantes :
L'Amour ! songe charmant qui vient dans le sommeil,
Étoile de la nuit, doux rayon de soleil
Qui sème tant de fleurs en notre âme ravie !
L'amante ! coupe d'or où nous buvons la vie !

Et Gérard survenant, s'asseyait près de nous,
Et le chat en gaîté sautait sur ses genoux.
— D'où vous vient, ô Gérard ! cet air académique ?
Est-ce que les beaux yeux de l'Opéra-Comique
S'allumeraient ailleurs ? La reine de Saba
Qui, depuis deux hivers, en vos bras se débat,
Vous échapperait-elle ainsi qu'une chimère ?
Et Gérard répondait : — Que la femme est amère !

Oh ! le charmant poëte ! Il venait en chantant
De ces vieilles chansons que Roger aimait tant.
Et puis, en ayant l'air de ranimer les braises,
Il mangeait en sournois notre lait et nos fraises ;
Car de tous nos amis c'était le plus gourmand.
Où donc est-il allé le poëte charmant ?

Digitized by Google

A-t-il donc oublié la jeune tavernière
Qui venait à midi nous verser de la bière?
Quelle gorge orgueilleuse et quel œil attrayant!
Rubens eût tressailli de joie en la voyant.
Cette fille aux yeux bleus, follement réjouie,
Les blonds cheveux épars, la bouche épanouie,
Jetant à tout venant son cœur et sa vertu
Et faisant de l'amour un joyeux impromptu,
Fut de notre jeunesse une image fidèle!

Long-temps, long-temps encor, nous reparlerons d'elle.
Ah! si ces jours heureux devaient nous revenir!
Nous les fuyons trop vite, et, sans le souvenir,
Nous aurions tout perdu. Comme les hirondelles,
Déjà l'amour frileux s'envole à tire-d'ailes
De nos âmes en proie aux précoces frimas.
Nos âmes ne sont plus que de mornes climats;
L'orage a dispersé le pur froment dans l'herbe,
Nous glanerions en vain pour former une gerbe;
Le temps a sous ses pieds foulé le vert sentier,
Et flétri de sa main les fleurs de l'églantier;
La bise va chasser nos musiques lointaines,
Le torrent vagabond va troubler nos fontaines;
Le ciel, si pur hier, se trouble à l'horizon,
Voilà déjà pour nous la mauvaise saison.
Gardons, ô mon ami, pour nos vieilles années
Le parfum enivrant de tant de fleurs fanées;
Gardons un épi d'or de toutes nos moissons,
Gardons le gai refrain de toutes nos chansons.

Oh! le beau temps passé! Nous avions la science,
La science de vivre avec insouciance.
La gaîté rayonnait en nos esprits moqueurs,
Et l'amour écrivait des livres dans nos cœurs.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

—

M. le docteur Künholtz, bibliothécaire de l'École de médecine de Montpellier, vient de publier, sous le titre de : *Originalité d'une réception doctorale au commencement du XVIIe siècle*, l'analyse d'une thèse fort bizarre et fort curieuse, soutenue pendant trois jours, en 1627, en présence du chancelier de la Faculté François Ranchin, et de son procurateur George Scharp, par un candidat au grade de docteur. Le titre de cette dissertation, dont la soutenance devait ressembler assez à ces causes grasses qui se plaidaient au palais aux environs du carnaval, est ainsi conçu : ALECTOROMAXIA, *sivè certamen de Galli* GALLO, GALLINACEÆ GENTI *devotum quatuor cardinalibus monomachiis instructum*, *etc.* (Dispute de COQ *sur* COQ, *dédiée à la* GENT GALLINACÉE, *composée de quatre combats singuliers sur des questions cardinales*, *etc.*) Cette thèse, œuvre de Pascal LE COQ, poitevin, est annoncée par son auteur, comme devant être soutenue sous les auspices des *Coqs de France*, AUSPICIBUS GALLIS. Les *questions* qu'elle débat ne sont pas moins singulières que son titre, et parmi les PARADOXES qui la terminent et que l'auteur soutient contre les docteurs, licenciés, bacheliers, on trouve les suivans dignes d'exercer la verve de Tabarin : — *L'œuf existe avant la poule ; — le coq est mâle et femelle*, *etc.* Parmi les *propositions* soutenues contre les professeurs royaux Simon Courtaud et Lazare Rivière, nous citerons également la suivante : — *Le cœur encore palpitant d'un coq, attaché à la hanche d'une femme en travail, accélère l'accouchement.* Cette thèse nous paraît un document fort original pour l'histoire de la médecine, et elle montre très-bien, comme le dit M. Künholtz, l'étendue des limites que des professeurs d'un grand mérite et des plus graves donnaient parfois à l'esprit, à l'originalité et aux dispositions facétieuses de certains candidats.

— La *Revue de Paris*, qui, depuis sa fondation par M. Véron, avait, sous la forme de livraisons hebdomadaires, obtenu un honorable succès, vient de subir une transformation capitale. Jalouse, nous le croyons, de ressusciter le succès de l'ancien *Globe*, la *Revue de Paris* s'est emparée à peu près du format, de la périodicité, et nous pouvons dire aussi, à en juger par ses premiers numéros, de la judicieuse sévérité de l'ancien organe doctrinaire. Rendre à la critique littéraire son éclat et son influence, n'est point une entreprise facile ; mais, s'il y a quelque courage à l'essayer, il y aura quelque gloire à la faire réussir. Or, les nouveaux rédacteurs de la *Revue*, dont le nom est un secret pour le public, mais ne l'est pas pour nous, sont gens à mener l'œuvre qu'ils commencent à bonne fin. Pour cela, que d'inimitiés ne leur faudra-t-il point braver ! Que de malédictions ne recevront-ils pas des coteries qui se partagent le monde littéraire ! L'ancienne *Revue de Paris* s'était défendue contre le médiocre ; la *nouvelle* ira l'attaquer partout où elle l'apercevra. N'est-ce point dire qu'elle va soulever contre elle une armée d'ennemis ? On assure que les *bas-bleus* du théâtre et du feuilleton, les *poetæ minores* qui aiment en cadence, les romanciers de tout genre, y compris celui qui s'est nommé *lui-même le plus fécond*, vont avoir à subir de rudes attaques. Tant mieux !

Digitized by Google

puisse le fouet de la satire et de l'ironie, redonner à nos écrivains un peu de cœur, de dignité, de style! Tout le monde y gagnera, eux les premiers; car, s'ils changent de manière, le public finira peut-être par les lire. Nous souhaitons bonne chance à la *nouvelle Revue de Paris*, et elle en a grand besoin, vu que ce n'est pas chose aisée, dans ce bon pays de France, où tout le monde proteste de sa sympathie pour les nobles travaux de l'intelligence, de leur faire obtenir un succès durable. Chacun peut créer un journal politique ou littéraire; mais ne le fait pas vivre qui veut. Il faut, pour cela, beaucoup d'habileté et beaucoup de persévérance chez celui qui dirige ce char embarrassant qu'on appelle une *Revue*. Ce n'est pas tout, en effet, de s'assurer le concours des écrivains éminens, de les réunir autour de soi malgré leurs rivalités et leur répugnance, il faut encore savoir se défendre contre le mauvais, placer ce qui est bon sous un jour favorable, de manière à ne choquer ni n'épouvanter l'opinion variable et éminemment difficile à satisfaire, de cet être collectif qui s'appelle l'*abonné*. Rude et difficile tâche, à laquelle peu d'hommes sont propres! Dur et hasardeux métier, que M. Buloz a seul compris jusqu'ici d'une manière intelligente et ferme.

— Nous avons assisté, ces jours derniers, à la leçon de clôture du Cours de chimie que notre collaborateur, M. Bérard, a fait cette année comme d'habitude tous les dimanches, pour les dames, dans l'amphithéâtre de l'École de médecine. En se séparant d'un auditoire habitué à l'entendre parler avec l'élégance, la facilité, la clarté qui le caractérisent, le professeur a reçu les applaudissemens d'une foule de jolies mains, auxquelles se mêlaient l'approbation plus grave, et non moins juste, d'officiers, de magistrats, de professeurs de nos diverses Facultés. On regrettait que cet enseignement si intéressant, si utile, qui initie tant de jeunes esprits aux faits les plus ardus, les plus profonds de la science, se terminât sitôt, et les applaudissemens qui saluaient de toutes parts le professeur, exprimaient, si nous ne nous trompons, un espoir pour l'année prochaine, un remerciement pour cette année. C'est qu'en effet, aujourd'hui, sans vouloir faire de nos femmes des pédantes ni des précieuses, il est permis de souhaiter qu'elles s'arrachent, dans de justes limites, à leur atmosphère de chiffons et de poupées, et qu'elles se fortifient l'intelligence par l'étude. Certes, nous aimons et respectons Molière, ce grand sens commun en pratique; mais nous ne sommes pas tout-à-fait de l'avis d'un de ses personnages, auquel il fait dire qu'une femme

En sait toujours assez quand son esprit se hausse,
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

— Un de nos rédacteurs, en ce moment à Toulouse, nous écrit que, dans une de ses dernières séances, l'Académie des Jeux Floraux a décidé que notre collaborateur, M. Joseph Autran (de Marseille), recevrait, dans la séance publique qui aura lieu prochainement, le prix de poésie. Parmi les pièces qui seront également couronnées, on compte celle de M. Cœuret, magistrat à Draguignan (*Une églogue sous un parapluie*), qu'on dit être fort spirituelle, et celle de M. Hippolyte Violeau, de Brest (*Ballade à Notre-Dame-de-Rumengol*). M. Magen, jeune poëte Agenais et M. Camille Jaumes, de Toulouse, verront aussi leurs poèmes honorablement mentionnés. La *Revue du Midi* publiera, la première, quelques-unes de ces pièces.

— En attendant qu'un de nos amis, en ce moment à Paris, nous rende compte de ce qui, dans l'exposition actuelle de l'industrie, appartient à nos provinces méridionales, nous signalerons le travail d'un de nos compatriotes, M. Galinier, qui a envoyé là-bas deux tables magnifiques, l'une en marbre blanc, l'autre en

Digitized by Google

marbre vert, décorées d'ornemens en mosaïque du plus bel effet. M. Galinier, qui a conquis aujourd'hui une très-grande habileté dans ce genre de travail, a exécuté au centre de sa table en marbre vert, une magnifique rosace d'après l'antique, et il a rendu admirablement son modèle. En outre, aucune des couleurs employées par M. Galinier n'est factice. Ses mosaïques se composent de petits cubes de marbre d'une extrême finesse, qu'il est parvenu à tailler avec une régularité parfaite. Nous recommandons ce genre de travail, qu'on ne fabriquait jusqu'ici qu'à Florence, à ceux de nos lecteurs qui favorisent et comprennent les arts sous toutes leurs formes.

La *Revue du Midi* ne s'occupe point d'ordinaire des questions à l'ordre du jour; elles lui paraissent toutes plus ou moins irritantes et personnelles, et elles ne mènent à rien de satisfaisant, quelque concession que l'on soit disposé à accorder à ses adversaires. C'est ainsi qu'elle n'a point parlé des lois qu'on discute en ce moment. Par le même esprit de modération, elle n'eût point inséré la note suivante que lui a remis un de ses abonnés, homme grave et considérable par sa science, ainsi que par la noblesse de son caractère; mais, après s'être bien convaincu de la justesse et de la convenance de cette réclamation, le gérant de la *Revue* lui a donné place, espérant qu'elle appellera l'attention de qui de droit. Voici l'observation de notre abonné :

Monsieur, à propos des récompenses honorifiques accordées à l'occasion de la fête du Roi, vous avez sans doute trouvé mentionnés, dans le *Moniteur*, les noms de plusieurs professeurs en droit et en médecine. Les premiers ont été décorés *sur la présentation de M. le Garde des sceaux;* les seconds, et notamment MM. René et Caizergues, de Montpellier, sur celle de M. le Ministre de l'instruction publique; *mais, ce qui vous aura sans doute surpris autant que moi-même, c'est que ces deux dernières nominations aient eu lieu, grâce aux demandes et recommandations des inspecteurs généraux des hospices militaires ou de l'autorité civile pour des services civils.* M. le Ministre de l'instruction publique s'est donc laissé enlever, au fond, toute initiative. Quant aux professeurs des onze Facultés des sciences, un seul a été décoré; mais aucune récompense n'a été accordée aux huit Facultés des lettres, à l'exception toutefois de celle de Paris qui le doit, sans doute, à ce qu'étant sur les lieux, elle a l'oreille des bureaux. Nous ne comprenons pas, nous l'avouons, cet oubli injurieux de la part de M. Villemain. Les Facultés des lettres de Montpellier, de Bordeaux, de Rennes, etc., depuis leur fondation, ont rivalisé de zèle et de succès. Elles ont fait plus pour l'enseignement et pour l'idée, en six ans, que la Sorbonne, aujourd'hui déserte, ne l'a fait depuis 1830. Est-ce ainsi qu'on espère les encourager? La Faculté des lettres de Montpellier (et nous citons celle-là parce que nous avons suivi assidûment ses leçons) méritait d'être mieux traitée. Elle renferme dans son sein deux professeurs distingués, M. Siguy et M. l'abbé Flottes (*ce dernier est le doyen de tous les professeurs de philosophie de France*), que recommandent, outre leurs Cours à la Faculté, de longs services dans l'enseignement. Si leurs collègues, plus jeunes, ne comptent point encore autant d'années dans les rangs universitaires, ils ont rendu, en compensation, à la science et aux lettres des services qui mériteraient

Digitized by Google

plus d'attention. Celui qui écrit ces lignes aime l'Université et il la voudrait honorée, encouragée, protégée. Qu'ont fait pour cela, à l'exception de MM. Vatismenil et de Salvandy, les différens Grands-maîtres qui se sont succédé depuis quinze ans? Peu de chose. Il eût été digne de M. Villemain de se souvenir qu'avant d'être Ministre, il avait eu l'honneur d'être professeur de Faculté.

X.

En 1836, il parut à Toulouse, sous le titre bizarre, moitié grec, moitié latin, de *Carya Magalonensis* (le noyer de Maguelonne), un petit livre en vieille langue romane, tiré seulement à 50 exemplaires. L'auteur, qui ne se nommait pas, disait avoir emprunté cet ouvrage à un manuscrit du XIVe siècle, et il poussait l'exactitude jusqu'à donner un *fac-simile* de l'original. C'était tout simplement un pastiche ingénieux, comme les poésies de Clotilde de Surville. Daunou s'était trompé à ces dernières; M. Raynouard ajouta foi au *Carya Magalonensis*, et il écrivit à son éditeur une lettre très-flatteuse où il adoptait entièrement la fable inventée par la préface. — Aujourd'hui, une deuxième édition de ce livre, magnifiquement exécutée par M. Boehm, vient d'avoir lieu à Montpellier, et l'auteur, M. Moquin-Tandon, petit-fils de l'un des derniers troubadours de Montpellier, professeur distingué de la Faculté des sciences de Toulouse, y soulève le voile qui cachait son nom. M. Moquin-Tandon, en ajoutant à cette édition une traduction littérale en regard du texte, l'a rendue accessible aux personnes qui ne sont pas familiarisées avec la langue d'oc. Tout le monde voudra lire, nous en sommes certain, ces ingénieux chapitres du *Carya*, intitulés : *Umbra*, *Fructus*, *Flos*, *Germen*, etc., dans lesquels on reconnaît le goût du botaniste sous la fiction de l'érudit, et qui font passer successivement sous nos yeux, avec des couleurs gracieuses, quelques portions de l'histoire, des mœurs, des croyances d'une grande cité aujourd'hui entièrement détruite, ou du moins dont il ne reste plus, debout et éternelle comme la religion qu'elle représente, qu'une vaste cathédrale écoutant la triste plainte du flot qui se brise et se mirant pensive dans sa solitude sur la grève déserte des mers.

A. J.

GRAS, *Propriétaire-gérant.*

Digitized by Google

ÉTUDES SUR PASCAL.

IIe ARTICLE.

> Ce sont deux excès également dangereux, d'exclure la raison, de n'admettre que la raison.
>
> PASCAL.

Étude de l'Esprit et de la Foi de Pascal, dans ses écrits (1).

On l'a dit avec vérité, pour apprécier la morale de Pascal, il faut avant tout connaître sa vie et ses actions. Aussi sa vie est-elle une réfutation éclatante des accusations de scepticisme, de fanatisme et de superstition intentées contre lui. Nous l'avons déjà prouvé dans une première étude. Les esprits sérieux ont dû en faire la remarque : dans la vie de l'auteur des *Pensées* certains faits dénaturés ou présentés sous un faux jour, peuvent offrir les apparences du fanatisme ou de la superstition ; il n'y en a pas un seul qui fournisse le plus léger prétexte au reproche de scepticisme. Mais les écrits de Pascal ne viennent-ils pas contredire ses actions? D'illustres écrivains l'ont prétendu de nos jours, d'après Voltaire et Condorcet. Si vous les en croyez, la lecture des écrits de Pascal nous découvre qu'il fut sceptique, que le scepticisme le jeta dans la religion et le poursuivit jusque dans cet asile ; que sa foi fut aveugle, inquiète, désespérée. L'un de ces

(1) Voir la livraison du 15 novembre 1843.

Digitized by Google

écrivains assure qu'il a recueilli avec *respect*, avec *religion*, tout ce qui se rapporte à Pascal (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, septembre-octobre 1843, pag. 1), et cependant il est parvenu à ce résultat : *La dévotion de Pascal à la fois sublime et ridicule, répudie la raison, rejette la distinction naturelle du bien et du mal, du juste et de l'injuste, met l'existence de Dieu à croix ou à pile, nous abêtit pour nous faire croire, etc.* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1843.) Un examen impartial et attentif des écrits de Pascal suffira pour détruire cette étrange conclusion.

Jetons les yeux sur la collection des œuvres de Pascal. Nous y trouvons les *Provinciales* et des écrits de controverse. Or, dans les *Provinciales*, Pascal trace avec précision les limites dans lesquelles la science et la Foi doivent se renfermer, et assigne à chacune de nos facultés l'ordre de vérités qu'elle est appelée à établir. Écoutons-le : « Selon les sentimens de deux des plus grands docteurs de l'Église, saint Augustin et saint Thomas, ces trois principes de nos connaissances, les sens, la raison et la Foi, ont chacun leurs objets séparés, et leur certitude dans cette étendue. Et comme Dieu a voulu se servir de l'entremise des sens pour donner entrée à la Foi, *fides ex auditu*, tant s'en faut que la Foi détruise la certitude des sens, que ce serait, au contraire, détruire la Foi que de vouloir révoquer en doute le rapport fidèle des sens.....

» Concluons donc de là que quelques propositions qu'on nous présente à examiner, il en faut d'abord reconnaître la nature pour voir auquel de ces trois principes nous devons nous en rapporter. S'il s'agit d'une chose surnaturelle, nous n'en jugerons ni par les sens, ni par la raison, mais par l'Écriture et par les décisions de l'Église; s'il s'agit d'une proposition non révélée et proportionnée à la raison naturelle, elle en sera le propre juge ; et s'il s'agit enfin d'un point de fait, nous en croirons les sens, auxquels il appartient naturellement d'en connaître.

» Cette règle est si générale, que selon saint Augustin et saint Thomas, quand l'Écriture même nous présente quelque passage dont le premier sens littéral se trouve contraire à ce que les sens

Digitized by Google

ou la raison reconnaissent avec certitude, il ne faut pas entreprendre de les désavouer en cette rencontre, pour les soumettre à l'autorité de ce sens apparent de l'Écriture ; mais il faut interpréter l'Écriture et y chercher un autre sens, qui s'accorde avec cette vérité sensible, parce que la parole de Dieu étant infaillible dans les faits mêmes, et le rapport des sens et de la raison, agissant dans leur étendue, étant certain aussi, il faut que ces deux vérités s'accordent.....

» Que si l'on voulait en user autrement, ce ne serait pas rendre l'Écriture vénérable, mais ce serait, au contraire, l'exposer au mépris des infidèles ; *parce que*, comme dit saint Augustin, *quand ils auraient connu que nous croyons dans l'Écriture des choses qu'ils savent parfaitement être fausses, ils se riraient de notre crédulité dans les autres choses qui sont plus cachées, comme la résurrection des morts et la vie éternelle. Et ainsi*, ajoute saint Thomas, *ce serait leur rendre notre religion méprisable et même leur en fermer l'entrée.* » (*XVIII*e *Lettre*, édit. de 1657, in-4°.)

La collection qui renferme les *Provinciales*, contient aussi des *œuvres mathématiques et physiques*. Lorsque l'on a médité sur cette partie des ouvrages de Pascal, on conçoit aisément que *ce génie extraordinaire*, familiarisé avec la méthode des géomètres, ait voulu en faire l'application en réfutant les athées, et qu'il se soit proposé de combattre leur indifférence, en leur montrant, pour ainsi dire, par *une règle de proportion*, que la raison leur commande de prendre un parti et de choisir celui où l'on expose le *fini* pour gagner l'*infini*.

Un recueil désigné par la dénomination de *Pensées*, s'offre aussi à nos regards dans cette collection. Il est composé en partie de matériaux que Pascal devait mettre en œuvre dans un ouvrage où il *voulait défendre* la religion. « Quel chef-d'œuvre, dit M. de Châteaubriand, ne serait point sorti des mains d'un tel maître ! Si Dieu ne lui a pas permis d'exécuter son dessein, c'est qu'apparemment il n'était pas bon que tous les doutes sur la Foi fussent levés, afin qu'il restât matière à ces tentations et à ces épreuves qui font les saints et les martyrs. »

Digitized by Google

Dans cette apologie du christianisme Pascal devait développer et rendre sensible une conception admirable, qui révèle un sentiment profond des droits de l'intelligence et de la puissance du cœur humain, et qu'il a exprimée en ces termes : « A ceux qui ont de la répugnance pour la religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est point contraire à la raison ; ensuite qu'elle est vénérable, et en donner du respect ; après, la rendre aimable et faire souhaiter qu'elle fût vraie, et puis montrer par les preuves incontestables qu'elle est vraie ; faire voir son antiquité et sa sainteté par sa grandeur et par son élévation, et enfin qu'elle est aimable parce qu'elle promet le vrai bien. » (*Pensées.*)

C'est dans les *Pensées* que l'on a prétendu trouver des preuves du scepticisme, de la foi aveugle, inquiète et malheureuse de *Pascal.* Ces prétentions seront facilement renversées. Mais, avant de commencer cette discussion, nous devons soumettre à un examen critique l'authenticité d'un fragment inédit attribué à Pascal ; et à cette occasion nous aurons à examiner certains faits qui l'intéressent et dont nous n'avons point parlé dans notre première étude.

« De toutes les découvertes, grandes ou petites, que j'ai pu faire dans ces derniers temps sur Pascal, déclare un illustre écrivain, voici, sans contredit, la plus inattendue. Il ne s'agit plus ici de lettres mystiques, etc.... Je viens tirer de l'oubli un écrit d'un caractère bien différent.... Quel en est le sujet ? L'amour. » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1843, pag. 991, 992.)

L'illustre écrivain, à l'occasion de ce fragment inédit, cherche à jeter du jour sur une époque de la vie de Pascal : « On ne connaît guère, dit-il, que deux hommes dans Pascal, le jeune savant qui s'épuise en travaux immortels, et le solitaire de Port-royal écrivant les *Provinciales* et préparant les *Pensées.* Mais il y en a un troisième encore, l'homme du monde.... On a bien dit quelque chose de cela dans ces derniers temps ; mais on peut l'établir avec la dernière certitude. » (*Ibidem*, pag. 994.)

Ces prétentions de l'illustre écrivain sont-elles fondées ? Nous

Digitized by Google

allons les examiner, en commençant par les dernières. Et d'abord est-il bien certain que, *jusqu'à ces derniers temps, l'homme du monde* dans Pascal était à peu près inconnu?

Les écrivains de Port-Royal nous apprennent que Pascal se convertit deux fois dans sa vie; mais ils ont le soin de nous faire connaître la nature de ces conversions. Avant sa première conversion qui eut lieu en 1646, Pascal, âgé de vingt-trois ans, se faisait remarquer par *cette innocence de mœurs qui fait les honnêtes gens du monde; mais avec laquelle on est encore bien éloigné de Dieu, lorsqu'on aime les divertissemens qui ne peuvent s'accorder avec son esprit.* (*Recueil de plusieurs pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal.* Utrecht, 1740, pag. 248.) Après sa première conversion, « il comprit que la religion chrétienne oblige à ne vivre que pour Dieu, à ne rechercher que lui, à ne vivre que pour lui plaire..... Il résolut de terminer ses curieuses recherches, auxquelles il s'était appliqué tout entier jusques alors, pour ne penser qu'à l'unique chose que J.-C. appelle nécessaire. Il ne fit plus d'autre étude que celle de la religion, et commença à goûter les charmes de la solitude chrétienne. » (*Ibid.*, pag. 251.)

La piété de Pascal ne se maintint pas dans la même ferveur; elle s'affaiblit peu à peu, et il fut *homme du monde* pendant tout l'intervalle qui s'écoula, depuis 1652 jusqu'à la fin de 1654. Les historiens de Port-Royal ne rejettent pas dans l'ombre cette dissipation de Pascal, ils en parlent longuement, ils en rapportent l'origine, et en déterminent la nature et l'étendue. Le *Recueil d'Utrecht* renferme un mémoire sur Pascal. L'illustre écrivain le regarde avec raison, comme *excellent*, et son auteur lui paraît un homme *exact et parfaitement informé*. Eh bien! l'auteur de ce Mémoire pousse l'amour de la vérité jusqu'à regretter que Mme Périer ne se soit pas assez étendue sur la vie mondaine de son frère; et, pour remplir cette lacune, il entre dans plus de détails. Voici son récit: « Pascal reçut assez mal la déclaration que sa sœur Jacqueline lui fit, du désir qu'elle avait de se faire religieuse... car, il n'était plus le même

Digitized by Google

qu'auparavant. Comme on lui avait interdit toute étude, il s'était engagé insensiblement à revoir le monde, à jouer et à se divertir pour passer le temps. Au commencement, cela était modéré; mais, enfin, il se livra tout entier à la vanité, à l'inutilité, au plaisir et à l'amusement, sans se laisser aller cependant à aucun dérèglement. La mort de M.r son père ne lui donna que plus de facilité et de moyens pour continuer ce train de vie. Mais, lorsqu'il était le plus près de prendre des engagemens avec le monde, de se marier et d'acheter une charge, Dieu le toucha une seconde fois..... La providence disposa divers évènemens pour le détacher peu à peu de ce qui était l'objet de ses passions. Un jour de fête, étant allé, selon sa coutume, promener dans un carrosse à quatre ou six chevaux au pont de Neuilly, les deux premiers prirent le mors aux dents, à un endroit du pont où il n'y avait point de garde-fou, et se précipitèrent dans la rivière. Comme leurs rênes se rompirent, le carrosse demeura sur le bord. Cet accident fit prendre à M. Pascal la résolution de rompre ces promenades et de mener une vie plus retirée..... La sœur de M. Pascal gémissait sans cesse de voir celui qui lui avait fait connaître le néant du monde, s'y plonger lui-même de plus en plus, et être près de se lier par des engagemens considérables (le mariage et l'achat d'une charge). » (*Recueil d'Utrecht*, pag. 256, 257, 258, 261.)

Ce récit, reproduit par les historiens de Port-Royal Besoigne et Clémencet, nous autorise à tirer cette conclusion. Pendant les trois années qui précédèrent sa seconde et dernière conversion, Pascal vécut dans les divertissemens et les plaisirs; mais cette vie mondaine ne fut jamais jusqu'au *dérèglement*. Bien avant *ces derniers temps*, ces faits étaient connus de tous ceux qui n'ont porté un jugement sur les actions de Pascal, qu'après avoir consulté les auteurs qui ont écrit sa vie.

L'illustre écrivain a-t-il jeté quelque jour sur la vie mondaine de Pascal? Le lecteur en décidera. L'illustre écrivain éprouve un embarras visible, lorsqu'il s'agit de marquer le caractère de la dissipation de Pascal. Il hésite, il se contredit; mais, au milieu

Digitized by Google

de ces tâtonnemens et de ces contradictions, on voit aisément qu'il veut insinuer que la vie mondaine de Pascal fut déréglée. Forcé par l'autorité du recueil d'Utrecht, il accorde que Pascal, homme du monde, *ne tomba point dans le dérèglement.* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1843, pag. 994.) Mais, bientôt après, il semble revenir sur cette concession; il dit: « Que fit Pascal durant les trois années pendant lesquelles il fut homme du monde? Nous l'ignorons; mais nous connaissons Pascal, nous savons qu'il ne faisait rien à demi, et on peut affirmer qu'une fois entré dans la vie mondaine, il y dut porter son caractère, sa curiosité, son ardeur, le besoin insatiable *d'arriver en tout aux dernières limites.* » (*Ibid.*, pag. 995.) Il avoue encore qu'il est très-possible que Pascal « ait rencontré une personne d'un rang plus élevé que le sien, pour laquelle il ait ressenti un vif attrait qu'il aurait renfermé dans son cœur, l'exprimant à peine pour lui-même dans le langage ardent et voilé de ce discours énigmatique (le fragment inédit) » (*Ibid.*, pag. 996); mais quelques lignes plus bas il ajoute: « Rien de plus naturel que Pascal aussi comme Descartes ait aimé. » On sait que Descartes ne se maria point et qu'il fut père.

Pour justifier sa pensée secrète et seulement à demi voilée, il cherche à s'appuyer sur le fragment inédit, composé d'après lui par Pascal dans l'intervalle qui s'écoula entre 1652 et la fin de 1654, et dans lequel l'auteur de ce fragment parle de *l'amour humain, sublime et grossier tout ensemble, s'adressant au corps et à l'âme avec cette connaissance approfondie de la matière que les livres ne donnent point.* (*Ibid.*, p. 992.) Bientôt après, il fait cette remarque: « Je ne sais même si je m'abuse; mais, en plus d'un endroit, je crois sentir comme les battemens d'un cœur encore troublé, et dans l'émotion chaste et tendre avec laquelle l'auteur peint le charme secret de ce qu'il appelle une *haute amitié*, je crois surprendre l'écho involontaire et la révélation mystérieuse d'une affection que Pascal aurait éprouvée pour une personne du grand monde. » (*Ibid.*)

L'illustre écrivain revient encore au Recueil d'Utrecht. On

Digitized by Google

voit qu'il tient à se prévaloir de son autorité. Il dit : « Quand Jacqueline, dans une lettre précieuse du 25 janvier 1655 (*Recueil d'Utrecht*, p. 263), raconte à sa sœur, Mme Périer, l'histoire de la conversion tant désirée de leur frère, les efforts qu'elle avait faits et qui étaient restés si long-temps infructueux, il lui échappe des paroles qu'il faut recueillir et peser. *Il fallait qu'il eût* (Pascal), *en ce temps-là, d'horribles attaches pour résister aux grâces que Dieu lui faisait et aux mouvemens qu'il lui donnait.* Si on ne doit pas prendre trop au tragique ces *horribles attaches* dont parle ici Jacqueline, avec l'exagération janséniste, il est bien permis d'y soupçonner des habitudes tout-à-fait mondaines, bien que sans dérèglement, etc. (*Ibid.*, pag. 997.) » Nous ferons observer en premier lieu, que l'illustre écrivain a commis une légère inexactitude. Ce n'est point Jacqueline qui avait surpris dans l'âme de son frère ces *horribles attaches;* c'est Pascal lui-même qui lui en avait fait l'aveu. Jacqueline ne faisait que le répéter à Mme Périer. Ces mots qui, d'après l'illustre écrivain, doivent être *recueillis et pesés*, n'étaient donc pas échappés à *Jacqueline.* Il veut bien accorder que l'on *ne doit pas prendre trop au tragique ces horribles attaches;* ce n'est point assez : il faut ajouter qu'il est certain que c'était une *exagération janséniste.* De plus, quelque sens que l'on donne à ces paroles, elles ne peuvent point faire connaître la nature de la dissipation de Pascal, puisqu'il s'en servait pour désigner son état pendant sa première conversion de 1646, et non pour caractériser ses dispositions intérieures pendant les trois années qui précédèrent sa seconde conversion. M. Ste-Beuve ne s'y est pas trompé. Nous allons transcrire la partie de la lettre de Jacqueline, où elle parle à sa sœur des aveux de son frère. « Quelque temps devant que je vous en mandasse la première nouvelle, c'est-à-dire, environ vers la fin de septembre dernier (1), il me vint voir, et à cette

(1) Jacqueline, dans une lettre à madame Périer, sa sœur, datée du 8 décembre 1654, déclare que son frère avait, « depuis *plus d'un an*, un grand mépris du monde et un dégoût insupportable de toutes les personnes qui en sont. » (*Recueil d'Utrecht*, pag. 262.) L'illustre écrivain se trompe donc lorsqu'il affirme que Pascal *tout à coup*,

Digitized by Google

visite il s'ouvrit à moi d'une manière qui me fit pitié, en avouant qu'il se trouvait détaché de toutes choses d'une telle manière, qu'il n'avait jamais été de la sorte; mais que d'ailleurs il était dans un si grand abandonnement du côté de Dieu, qu'il ne sentait aucun attrait mais qu'il sentait bien que c'était plus sa raison et son propre esprit qui l'excitaient à ce qu'il connaissait le meilleur, que non pas le mouvement de celui de Dieu; que dans le détachement de toutes choses où il se trouvait, s'il avait les mêmes sentimens de Dieu *qu'autrefois* (au temps de sa première conversion, 1646); il se croyait en état de pouvoir tout entreprendre, et qu'il fallait qu'il eût *en ces temps-là* d'horribles attaches, pour résister aux grâces que Dieu lui faisait et aux mouvemens qu'il lui donnait. » (*Recueil d'Utrecht*, pag. 263, 264; M. Ste-Beuve, *Port-Royal*, tom. II, pag. 495.)

Nous ne craignons pas d'être démenti : l'illustre écrivain n'est point parvenu à répandre du jour sur la vie mondaine de Pascal; mais il a plusieurs fois donné à entendre, contre le témoignage formel d'un *homme exact et parfaitement informé*, que l'auteur des *Pensées*, dans l'intervalle qui s'écoula, de 1652 jusqu'à la fin de 1654, avait cédé au *besoin insatiable d'arriver en tout aux dernières limites*.

Nous avons parlé d'un fragment inédit que l'illustre écrivain attribue à Pascal. Il est intitulé : *Discours sur les passions de l'amour*. Ce discours a une vingtaine de pages. Ce fragment est-il véritablement de Pascal? Nous nous permettons de ne pas le croire. Les historiens de Port-Royal, le recueil d'Utrecht, qui renferme un excellent mémoire sur Pascal, ne lui ont point attribué ce fragment. L'illustre écrivain nous arrête, il nous dit : « D'autres avant moi, au XVIIe siècle, des gens liés avec Port-Royal, qui connaissaient Pascal et sa famille, les Bénédictins, lui ont attribué le fragment dont il s'agit. » (*Revue des Deux-*

à la fin de l'année 1654, tomba dans un profond ennui des dissipations où il avait perdu plusieurs années. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1843, pag. 994.) Le profond ennui de Pascal précéda de plus d'une année l'accident de Neuilly.

Cette circonstance essentielle n'a point échappé à M. Sainte-Beuve. (*Port-Royal*, tom. II, pag. 494.)

Digitized by Google

Mondes, etc., pag. 993.) Quels sont ces Bénédictins? Il ne les nomme pas. Mais est-il certain que des Bénédictins aient attribué ce fragment à Pascal? La preuve qu'en donne l'illustre écrivain nous paraît singulière. Parmi les manuscrits déposés à la Bibliothèque royale, et venus de l'abbaye de St-Germain-des-Prés, qui fut autrefois occupée par les Bénédictins, se trouve une masse de manuscrits désignée par la dénomination de *Résidu de Saint-Germain*. Dans ce résidu apparaît un manuscrit du XVIIe siècle, in-4°, N° 74, sans date, portant au dos : *Nicole, De la grâce, autres pièces manuscrites*. Sur la première page est l'indication des écrits que cet in-4° renferme. Le troisième écrit indiqué porte ce titre : *Discours sur les passions de l'amour, de M. Pascal.* (*Ibid.*) Donc les Bénédictins ont attribué ce discours à Pascal. Cette conclusion serait peut-être légitime, si l'on était assuré que les Bénédictins sont les auteurs de l'indication des écrits que renferme le manuscrit in-4°. Cette certitude n'existe pas. Une personne étrangère à l'abbaye de Saint-Germain, ne peut-elle pas avoir déposé dans la Bibliothèque de cette communauté le manuscrit en question. L'authenticité du fragment n'est-elle pas compromise dans ce manuscrit même? Le manuscrit du fragment n'est qu'une copie et non pas un autographe. Sur l'indication des écrits placée à la première page vous lisez, il est vrai, ces mots : *Discours sur les passions de l'amour, de M. Pascal;* mais feuilletez le manuscrit, arrivez au troisième écrit, vous y trouvez une indication différente, la voici : *Discours sur les passions de l'amour; on l'attribue à M. Pascal.* L'illustre écrivain appelle cette différence *une légère variante;* nous pensons au contraire que cette variante prouve que, même dans le manuscrit in-4°, l'authenticité du fragment n'est pas présentée comme certaine. On aura sans doute remarqué que l'indication de la table des matières, où le *Discours sur les passions de l'amour* est présenté comme l'ouvrage de Pascal, a bien moins d'importance que l'indication placée à la tête du discours même, et où cet écrit est simplement attribué à Pascal. L'illustre écrivain insiste. A l'en croire, le doute n'est point

Digitized by Google

permis. Le fragment est *signé du nom de Pascal* à toutes les lignes. (*Ibid.*, pag. 992.) Examinons ses preuves.

On lit dans le fragment : *L'homme est né pour penser ; aussi, n'est-il pas un moment sans le faire.* L'illustre écrivain met cette note : « Voyez le passage analogue, *Pensées*, édit. de Bossut, 1re part., art. 4, § 2. » (*Ibid.*, pag. 997.) Nous allons rapporter ce passage. « Je puis bien concevoir un homme sans mains, sans pieds, et je le concevrais même sans tête, si l'expérience ne m'apprenait que c'est par là qu'il pense. C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme et sans quoi on ne peut le concevoir. » La parenté entre la phrase du fragment et le passage de Pascal ne peut-elle pas être contestée? La pensée est la même, sans doute quant au fond; mais quelle différence dans la forme? Et combien d'écrivains, avant et après Pascal, ne l'ont-ils point énoncée?

On lit dans le fragment : « *Quand l'amour et l'ambition se rencontrent ensemble, elles ne sont grandes que de la moitié de ce qu'elles seraient s'il n'y avait que l'une ou l'autre.* » L'illustre écrivain met en note : « On reconnaît ici les habitudes de l'esprit géométrique. » (*Ibid.*, pag. 997.) N'est-ce pas pousser la perspicacité trop loin, que de reconnaître dans ces mots, *la moitié de ce qu'elles seraient, les habitudes de l'esprit géométrique?*

On lit dans le fragment : « *La vie tumultueuse est agréable aux grands esprits; mais ceux qui sont médiocres n'y ont aucun plaisir; ils sont machines partout.* L'illustre écrivain met cette note : « Un des mots favoris de *Pascal*. Voyez notre écrit *Des Pensées de Pascal*, pag. 249. » (*Ibid.*, pag. 998.) Consultons cet écrit à la page indiquée, nous y trouvons ces paroles : « Le père Desmolets a publié un de ces passages précieux, *une lettre d'exhortation à un ami pour le porter à chercher, et il répondra : mais à quoi me servira de chercher? Rien ne me paraît, et lui répondre : ne désespérez pas; et il me répondra qu'il serait heureux de trouver quelque lumière; mais que selon cette religion même quand il croirait, cela ne lui servirait à rien, et qu'ainsi il aime autant ne point chercher. Et à cela lui répondre : la machine.* »

Digitized by Google

« Que signifie cette expression *la machine ?* Il nous est impossible de le deviner. Elle revient plusieurs fois dans le manuscrit. »

« Page 25, *Lettre* qui marque l'*utilité des preuves par la machine, discours de la machine, préparer la machine.* »

Nous le demandons, le mot *machine*, employé par l'auteur du fragment dans l'acception ordinaire, a-t-il quelque rapport avec la même expression prise par Pascal dans un sens que l'illustre écrivain ne peut pas deviner ? Nous essaierons plus tard de donner la signification de ce mot.

On lit dans le *fragment : « L'on demande s'il faut aimer ; cela ne se doit pas demander, on le doit sentir, l'on ne délibère point là-dessus, etc.»* L'illustre écrivain met cette note : « *Pensées*, édit. de Bossut, 2e part., art. 17, § 5. *Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas.* (1re part., art. 10, § 4.) *Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment, etc.* » (*Ibid.*, pag. 998.) Comparez la pensée énoncée dans le fragment et les passages de Pascal indiqués par l'illustre écrivain, et vous vous convaincrez qu'il n'y a entre ces pensées aucune ressemblance. Voici les passages indiqués : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ; on le sent en mille manières. Il aime l'être universel naturellement, et soi-même naturellement, selon qu'il s'y adonne ; et il se durcit contre l'un et l'autre à son choix. Vous avez rejeté l'un et conservé l'autre ; est-ce par raison ? » - « Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment. Mais la fantaisie est semblable et contraire au sentiment ; semblable, parce qu'elle ne raisonne point ; contraire, parce qu'elle est fausse : de sorte qu'il est bien difficile de distinguer entre ces contraires. »

On vient de le voir, l'illustre écrivain se prévaut de ces paroles de Pascal, *le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas*, pour établir que le fragment est de l'auteur des *Pensées*. L'illustre écrivain avait perdu de vue ce passage du *fragment* qui s'accorde peu avec la pensée de Pascal : « L'on a ôté mal à propos le nom de raison à l'amour et on les a opposés sans un bon fondement ; car l'amour et la raison n'est qu'une même chose : c'est une pré-

Digitized by Google

cipitation de pensée qui se porte d'un côté sans bien examiner tout ; mais c'est toujours une raison et l'on ne doit et l'on ne peut pas souhaiter que ce soit autrement, car nous serions des machines très-désagréables. N'excluons donc point la raison de l'amour puisqu'elle en est inséparable. » (*Ibid.*, pag. 1005.)

Voici un rapprochement que l'illustre écrivain appelle *une démonstration presque matérielle*. On lit dans le *fragment* : « *Il y a de deux sortes d'esprits, l'un géométrique, et l'autre que l'on peut appeler de finesse.* »

« *Le premier a des vues lentes, dures et inflexibles, mais le dernier a une souplesse de pensées qu'il applique en même temps aux diverses parties aimables de ce qu'il aime. Des yeux il va jusqu'au cœur, et par le mouvement du dehors il connaît ce qui se passe au dedans.* » L'illustre écrivain met cette note : « 1re part., art. 10, § 2 (*Ibid.*, pag. 993, 999). » Rapportons le passage indiqué : « Il y a deux sortes d'esprits ; l'un de pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, et c'est là l'esprit de justesse ; l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de géométrie. L'un est force et droiture d'esprit, l'autre est étendue d'esprit. Or, l'un peut être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort et étroit, et pouvant être aussi étendu et faible. » — « Il ya beaucoup de différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse. En l'un les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage commun ; de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là, manque d'habitude ; mais pour peu qu'on s'y tourne, on voit les principes à plein ; et il faudrait avoir tout-à-fait l'esprit faux, pour mal raisonner sur des principes si gros, qu'il est presque impossible qu'ils échappent.

» Mais, dans l'esprit de finesse, les principes sont dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête, ni de se faire violence. Il n'est question que d'avoir bonne vue, mais il faut l'avoir bonne ; car les principes en sont si déliés et en si grand nombre, qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. »

Que penser de la démonstration *presque matérielle* de l'illustre

Digitized by Google

écrivain ? Pascal et l'auteur du fragment ont distingué tous les deux l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse ; mais ils en ont donné des idées différentes.

On lit dans le fragment : « *La mode même et les pays règlent souvent ce qu'on appelle la beauté. C'est une chose étrange que la coutume se mêle si fort de nos passions. Cela n'empêche pas que chacun n'ait son idée de beauté sur laquelle il juge des autres et à laquelle il les rapporte, etc.* » L'illustre écrivain met cette note : « Voyez dans les *Pensées* tous les passages analogues sur la force de la mode et de la coutume. (1re part., art. 9, § 5.) *Comme la mode fait l'agrément, aussi fait-elle la justice.* (*Ibid.*, pag. 1000.) » La pensée du fragment sur la mode a été énoncée par un grand nombre d'écrivains. La forme en est commune. Les pensées de Pascal sur le même sujet, indiquées par l'illustre écrivain, sont revêtues d'une forme piquante, originale. Comment le rapprochement de pensées si différentes pour la forme pourrait-il prouver qu'elles sont du même auteur ?

Nouvelle *démonstration presque matérielle*. On lit dans le fragment : « *A mesure que l'on a plus d'esprit l'on trouve plus de beautés originales ; mais il ne faut pas être amoureux, car quand l'on aime l'on n'en trouve qu'une.* » L'illustre écrivain met cette note : « 1re part., art. 10, § 1. *A mesure qu'on a plus d'esprit on trouve plus d'hommes originaux.* » (*Ibid.* pag. 994, 1002.) Voici le passage de Pascal, rapporté exactement et tout entier. « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes. » Il y a sans doute une analogie frappante entre la pensée du fragment et la pensée de Pascal ; celle-ci est le principe, celle-là l'application. Cette analogie suffit-elle pour conclure que les deux pensées sont du même auteur ? Non certes ; mais il est probable que l'auteur du fragment avait en vue le principe de Pascal dont il faisait l'application à la beauté.

On lit dans le fragment : « *L'on écrit souvent des choses que l'on ne prouve qu'en obligeant tout le monde à faire réflexion sur soi-même et à trouver la vérité dont on parle. C'est en cela que consiste*

Digitized by Google

la force des preuves de ce que je dis. » L'illustre écrivain met cette note : « C'est en cela aussi que consistaient la logique et la rhétorique de Pascal. » (*Ibid.*, pag. 1001, 1002.) Cette logique et cette rhétorique sont certainement la logique et la rhétorique de Pascal, comme elles sont celles de tous les bons esprits; mais l'auteur du fragment exprime sa pensée sur ce sujet d'une manière simple, et Pascal donne à des pensées analogues un tour original. « Quand un discours naturel, dit-il, peint une passion, ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, qui y était sans qu'on le sût, et on se sent porté à aimer celui qui nous le fait sentir; car il ne nous fait pas montre de son bien, mais du nôtre; et ainsi ce bienfait nous le rend aimable; outre que cette communauté d'intelligence que nous avons avec lui incline nécessairement le cœur à l'aimer. » (*Pensées*, 1re part., art. 10, § 26.)

L'illustre écrivain a découvert dans le *fragment, la manière ardente et altière* de Pascal, *son esprit et sa passion, son parler si fin et si grand, son trait piquant, calculé, énergique, et la grandeur de sa phrase.* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 septembre 1843, pag. 992.) Si nous sommes bien informé, un illustre écrivain, rival de l'auteur que nous combattons, n'aurait trouvé aucun de ces caractères dans le style du fragment. Qu'il nous soit permis de dire que ce jugement nous a paru confirmé par la lecture attentive du fragment inédit. Peut-on en effet reconnaître le style de Pascal dans des phrases pareilles à celles-ci : « Ne semble-t-il pas qu'autant de fois qu'une femme sort d'elle-même pour se caractériser dans le cœur des autres, elle fait une place vide pour les autres dans le sien? Cependant j'en connais qui disent que cela n'est pas vrai. Or, doit-on appeler cela injustice? Il est naturel de rendre autant qu'on a pris. » (*Ibid.*, pag. 1002.)

L'illustre écrivain a dit que le sujet traité dans le fragment *semble emprunté à l'Hôtel de Rambouillet* (1). Nous ajouterons que le style

(1) L'hôtel de Rambouillet n'existait plus en 1652. Il avait été remplacé par celui du Petit-Luxembourg, où présidait Mme la duchesse d'Aiguillon. Pascal y était assidu et on l'écoutait avec une extrême attention. Il y discutait *sur les sciences*. Loret qui

Digitized by Google

nous paraît aussi digne de cet hôtel. On cherche vainement dans le fragment inédit, le style *simple et imposant* de la lettre de Pascal à l'occasion de la mort de son père, en 1651. On n'y trouve pas non plus la *verve et l'énergie* de l'entretien avec M. de Saci sur Épictète et Montaigne, en 1655 ; et on n'y aperçoit nulle trace de l'*ironie* et de la *sublimité* des *Provinciales* qui sont de 1656. Et cependant, d'après l'illustre écrivain, c'est dans l'intervalle qui s'est écoulé entre 1652 et la fin de 1654, que Pascal a composé le fragment inédit.

Nous avons exposé *toutes* les preuves apportées pour établir l'authenticité du *fragment*. Il nous semble qu'elles ont été appréciées à leur juste valeur. Cet écrit n'est point de Pascal. Nous n'aurons donc pas à l'étudier, pour connaître l'esprit et les sentimens de l'auteur des *Pensées*.

Le 15 septembre 1843, dans la *Revue des Deux-Mondes*, l'illustre écrivain accusait Pascal d'avoir éprouvé, pendant les trois années qui précédèrent sa seconde conversion, le *besoin insatiable d'arriver en tout aux dernières limites*, et de s'être *tout à coup* précipité dans les excès d'une dévotion à la fois *sublime* et *ridicule*. Voltaire avait appelé Pascal *un fou sublime*. A peu près à la même époque, l'illustre écrivain, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (septembre - octobre 1843), portait contre Pascal une nouvelle accusation et le présentait comme le principal acteur d'un drame où se manifesta *un zèle farouche*. « J'ai pour la première fois, dit-il, publié les lettres que Pascal avait adressées à M.lle de Roannez, pour la soutenir dans la résolu-

---

assista à une séance avec des personnes de la plus haute distinction, en parle ainsi dans sa *Muse historique* (tom. III, pag. 50) :

Il fit encor sur des fontaines
Des démonstrations si pleines
D'esprit et de subtilité,
Que l'on vit bien en vérité,
Qu'un très-beau génie il possède
Et on le traita d'Archimède.

(*Mémoires touchant la vie et les écrits de Madame de Sévigné*, publiés par M. Walckenaer, 1re part., pag. 347, 348.)

Digitized by Google

tion qu'elle avait prise, et dans le vœu qu'elle avait fait de renoncer au monde et de se faire religieuse à Port-Royal. (*Des Pensées de Pascal*, pag. 58, 339.) *Noble et aimable personne qu'un zèle farouche disputa long-temps aux liens les plus légitimes de la nature et du monde, et qui, divisée avec elle-même dans ce terrible combat, finit par mourir misérablement, chargée des anathèmes de Port-Royal, malheureuse et désespérée d'avoir été une fille soumise et une épouse irréprochable.* Le *Recueil pour servir à l'histoire de Port-Royal*, pag. 301, fait connaître en gros cette histoire bizarre et touchante; mais rien n'équivaut au récit original, écrit de la main même de Marguerite Périer, qui avait vu à Port-Royal Mlle de Roannez, et avait suivi toute sa destinée.... Cette histoire, parfaitement authentique, est un roman du plus douloureux intérêt. Pascal y joue un rôle principal; on y apprend certains détails de sa vie, qui ne se trouvent nulle autre part : 1° qu'il avait fait avec M. le duc de Roannez, frère de Mlle de Roannez, un ou deux voyages en Poitou; que c'est lui qui avait mis M. de Roannez entre les mains de M. Singlin; qu'il occupait un logement à l'hôtel de Roannez, quoiqu'il eût une maison à Paris; 2° que toute la famille de M. et de Mlle de Roannez, et en particulier M. le comte d'Harcourt, était très-irritée contre Pascal; 3° que cette irritation gagna toute la maison, à ce point qu'un matin la concierge monta dans la chambre de Pascal, avec un poignard, pour le tuer. Enfin, on peut tirer de ce récit, par voie de conjecture, la date des lettres de Pascal à Mlle de Roannez, et les placer à cette époque où, forcée par une lettre de cachet de quitter Port-Royal et de rentrer dans sa famille, Mlle de Roannez y vivait comme elle eût fait dans un cloître, occupée de lectures et d'exercices de piété, c'est-à-dire, à peu près depuis l'année 1657, jusqu'à la mort de Pascal, en 1662. Mais laissons parler Marguerite Périer. » (Pag. 1, 2.)

L'intention qui a dicté ces lignes est manifeste; on veut faire un crime à Pascal de l'influence qu'il a exercée sur Mlle de Roannez et sur son frère. Signalons d'abord les rapports qui eurent lieu entre le duc de Roannez et Pascal.

Digitized by Google

Le duc de Roannez perdit son père à l'âge de 8 ou 9 ans. Il fut mis entre les mains de son grand-père, le duc de Roannez, qui le confia à un gouverneur. Celui-ci reçut l'ordre de donner à son élève *l'air de cour et de lui apprendre à jurer*. C'étaient, suivant le grand-père, *les manières que devait prendre un jeune seigneur*. Il est vraisemblable que le duc de Roannez, dont Tallemant nous raconte des choses abominables, avait intimé au gouverneur de son petit-fils d'autres ordres que Marguerite Périer ne pouvait point rappeler. Quoi qu'il en soit, le jeune duc de Roannez fut son maître à 13 ans. Heureusement, la connaissance de Pascal lui vint en aide. Marguerite Périer ne sait pas bien à quel âge cette connaissance se fit; mais Nicole nous apprend qu'il assista à trois discours que Pascal adressa en divers temps à ce duc encore *enfant*. Nicole écrivit neuf ou dix ans après ce qu'il en avait retenu. « Or, ajoute-t-il, quoique après un si long temps il ne puisse pas dire que ce soient les propres paroles dont M. Pascal se servit alors, néanmoins tout ce qu'il disait faisait une impression si vive sur l'esprit, qu'il n'était pas possible de l'oublier ; et ainsi il peut assurer que ce sont au moins ses pensées et ses sentimens. » (*Essais de morale*, tom. II, pag. 227, 228.) Dans ces trois discours, Pascal avait pour but de remédier à trois défauts auxquels les grands sont exposés. Il proclame l'égalité naturelle des hommes, déclare seules réelles les qualités intérieures, et fait consister la grandeur à servir ses semblables. Dans un de ces discours, il disait au jeune duc de Roannez : « Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime; mais il est nécessaire que je vous salue. Si vous êtes duc et honnête homme, je rendrai ce que je dois à l'une et à l'autre de ces qualités; je ne vous refuserai point les cérémonies que mérite votre qualité de duc ni l'estime que mérite celle d'honnête homme. Mais si vous étiez duc sans être honnête homme, je vous ferais encore justice; car, en vous rendant les devoirs extérieurs que l'ordre des hommes a attachés à votre qualité, je ne manquerais pas d'avoir pour vous le mépris intérieur que mériterait la bassesse de votre esprit. »

Digitized by Google

(*Ibid.*, pag. 236.) Certes, Pascal n'a pas à rougir d'avoir tenu un pareil langage au duc de Roannez.

« Un mois après que M. de Rouanés avait pris sa résolution (d'abandonner le monde entièrement), dit Marguerite Périer, on alla proposer à M. le comte d'Harcourt Mlle de Menus pour M. son petit-neveu. M. le comte d'Harcourt, très-content, alla trouver M. de Rouanés, et lui dit : Mon neveu, je viens vous apporter une nouvelle qui vous fera plaisir ; on vient de me proposer pour vous Mlle de Menus. M. de Rouanés fut très-surpris, et lui dit : Monsieur, je vous prie de me donner quelque temps pour y penser. M. le comte d'Harcourt se mit en colère et lui dit : Vous êtes donc fou, mon neveu ! Si vous aviez recherché Mlle de Menus bien long-temps et qu'on vous l'accordât, vous devriez être très-content ; on vous la vient jeter à la tête et vous dites que vous y penserez ! C'est une fille de qualité, la plus riche héritière du royaume ; il faut que vous soyez fou. M. de Rouanés persista à demander du temps, et, au bout de douze ou quinze jours, il alla faire sa déclaration à M. le comte d'Harcourt, qu'il avait résolu de ne se point marier. M. le comte d'Harcourt entra dans une fureur très-grande, surtout contre M. Pascal. Cela se répandit à l'hôtel de Rouanés, où M. Pascal était encore ; en sorte que la concierge de la maison alla, un matin sur les huit heures, avec un poignard pour le tuer ; heureusement elle (1) ne le trouva point ; etc. » (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, septembre-octobre 1843, pag. 3 et 4.)

La très-grande fureur de M. le Comte d'Harcourt, la tentative de la concierge pour tuer Pascal prouvent-elles que l'influence exercée par ce dernier était répréhensible ? Nous ne le pensons

(1) Le Recueil d'Utrecht, les historiens de Port-Royal, Besoigne et Clémencet, disent avec Marguerite Périer, que le concierge de la maison du duc de Roannez était une femme. M. Sainte-Beuve, au contraire, dit : Le concierge de l'hôtel du duc de Roannez, où logeait pour le moment Pascal, monta le matin chez celui-ci, un couteau à la main, pour le tuer. Par bonheur *il* ne le trouva pas. (*Port-Royal*, tom. II, pag. 499.) Pourquoi M. Sainte-Beuve a-t-il changé le sexe de la personne qui voulait assassiner Pascal ? Est-ce par courtoisie ?.... Sa méprise n'est pas une erreur typographique.

Digitized by Google

pas. Le comte d'Harcourt considérait le mariage de son neveu en homme du monde et en homme de cour ; il en était le maître ; mais le duc de Roannez, âgé de vingt-quatre ans, avait bien le droit d'en juger différemment. *Pascal s'étant donné pleinement à Dieu, veut persuader à M. de Roannez d'entrer dans les mêmes sentimens.* Celui-ci prend du temps et *après bien des réflexions*, se détermine à abandonner le monde ; il le déclare à son ami (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, septembre-octobre 1843, p. 3.) En quoi la conduite de Pascal mérite-t-elle le blâme? M. de Roannez en *persistant dans sa résolution de ne se point marier, se proposait de payer les dettes de son grand-père qui étaient très-grandes.* Ce but n'était-il pas digne d'éloges? Au reste de tels sentimens dans le duc de Roannez ne doivent pas étonner. Port-Royal était inflexible sur le sujet des dettes et des restitutions. « Arnauld et Nicole, dit Racine, furent tous deux cachés pendant cinq ans à l'hôtel de Longueville, et excepté les six premiers mois, y vécurent toujours à leurs dépens. Mme de Longueville était alors occupée de ses restitutions, etc. » (*Fragmens sur Port-Royal.*) Le duc de La Feuillade, qui épousa plus tard Mlle de Roannez et qui s'était chargé de payer les dettes du grand-père de sa femme, n'était pas si scrupuleux : il ne les paya point. (*Bibliothèque de l'École des Chartes, etc.*, pag. 7); mais par compensation il détestait les jansénistes. Il dit un jour tout en colère, qu'il leur couperait le nez à tous. Le prince de Condé qui était présent repartit : *Vous épargnerez au moins le nez de ma sœur.* (*Histoire de l'abbaye de Port-Royal*, tom. III, pag. 84.)

On l'a déjà vu, l'illustre écrivain, en annonçant dans la Bibliothèque de l'École des Chartes, le *fragment* de Marguerite Périer, assure qu'on y apprend certains détails de la vie de Pascal qu'il indique et *qui ne se trouvent nulle autre part.* Le Journal des Savans, dans le cahier de mars 1844 (pag. 190), répète la même affirmation. L'illustre écrivain et le Journal des Savans sont dans l'erreur. Tous les faits indiqués, à l'exception des voyages de Pascal en Poitou avec le duc de Roannez, sont consignés dans le Recueil d'Utrecht, pag. 273 ; dans l'Histoire de l'abbaye de Port-Royal,

Digitized by Google

tom. IV, pag. 517-518 ; dans l'Histoire générale de Port-Royal, tom. III, 436 (1). L'illustre écrivain est inexact, lorsqu'il prétend que, d'après le *fragment, toute la famille de M. et de Mlle de Roannez* fut très-irritée contre Pascal. Le *fragment* parle seulement de la *très-grande fureur du comte d'Harcourt.* (*Bibliothèque de l'École des Chartes, etc.*, pag. 2 et 4.)

D'après l'illustre écrivain, Mlle de Roannez fut victime d'un zèle *farouche*, sa vie fut un drame d'un douloureux intérêt, où Pascal *joua le principal rôle. Fille soumise et épouse irréprochable, elle ne put échapper aux anathèmes de Port-Royal* et *elle mourut malheureuse et désespérée.* Ces circonstances, accumulées par l'illustre écrivain, ne sont pas l'histoire de Mlle de Roannez, elles en sont le roman. Nous allons rétablir les faits. Notre récit sera plus complet que la narration de Marguerite Périer. Nous aurons le soin d'indiquer par des caractères italiques les détails que nous aurons empruntés à son *fragment.*

Mlle de Roannez perdit son père peu après sa naissance (2). Elle eut *deux sœurs religieuses bénédictines ; la cadette avait quitté son couvent et mourut simple religieuse aux Filles-Dieu, où elle s'était retirée. Sa mère était une bonne femme, toute simple.* A l'âge de

(1) Nous nous contenterons de rapporter le passage du Recueil d'Utrecht. « Depuis que M. le Duc de Roannez eut goûté M. Pascal qui était son voisin, il s'attacha tellement à lui qu'il ne pouvait plus se passer de le voir. Il n'avait guère que vingt-quatre ans, lorsque M. Pascal s'étant donné à Dieu, lui persuada d'entrer dans les mêmes sentimens que lui, et de se mettre sous la conduite de M. Singlin. Quelque temps auparavant il pensait à épouser mademoiselle de Menus, qui était la plus riche héritière du royaume. Mais sa conversion pensa coûter cher à M. Pascal, qui demeurait alors en son hôtel. Car le comte d'Harcourt, oncle de M. le duc de Roannez, s'emporta contre lui ; et la concierge de ce jeune seigneur vint un matin à la chambre de M. Pascal, avec un poignard, pour le tuer. »

(2) M. de Roannez perdit son père à l'âge de 8 ou 9 ans. Il avait cet âge de plus que sa sœur. En voici la preuve. Mlle de Roannez, en 1656, avait 17 ans ; son frère, en 1655, en avait 24. (*Hist. génér. de Port-Royal*, tom. VIII, pag. 3 ; *Hist. de l'abbaye de Port-Royal*, tom. IV, pag. 517.) D'après Besoigne, Mlle de Roannez avait 24 ans, en 1656. Si cette indication est exacte, Mlle de Roannez avait seulement une année de moins que son frère, et elle est morte à l'âge de 50 ans. La mère Angélique de Saint-Jean atteste, dans le *Nécrologe*, que Mlle de Roannez avait réellement 50 ans à sa mort ; et elle ajoute qu'elle en avait 17, en 1656, à l'époque de sa conversion. Mais alors Mlle de Roannez, morte en 1683, n'avait que 44 ans.

Digitized by Google

dix-sept ans elle était fort du monde, quoiqu'elle eût de temps en temps, des pensées vagues et passagères de se convertir à Dieu, *et comme elle pensait à se marier, plusieurs personnes jetaient les yeux sur elle. Mais comme elle ne pouvait pas être un grand parti, M. son frère, dont on ne savait pas la résolution, étant encore dans le monde, ceux qui pensaient à elle n'étaient pas de très-grands seigneurs. Il y eut un homme de qualité qui s'en approchait, lorsqu'il arriva que Mlle de Roannez, qui avait mal aux yeux, alla faire une neuvaine à Port-Royal.* C'était en 1656. *Le dernier jour de sa neuvaine elle fut touchée de Dieu si vivement, que, durant toute la messe, elle fondit en larmes.* « En ce moment, dit la mère Angélique, Dieu lui donna une si forte pensée d'être religieuse céans, que rien ne la lui put ôter, bien qu'elle n'eût parlé à aucune religieuse. » (*Lettres de la révérende mère Marie Angélique,* tom. III, Lettre 955, pag. 407.) Mlle de Roannez aurait donc voulu entrer sur-le-champ à Port-Royal; mais elle ne communique son dessein à personne. Un parti s'étant présenté pour elle, elle est forcée de découvrir son secret au duc de Roannez, son frère. « Celui-ci lui conseille de temporiser, et huit jours après il lui fait faire un voyage dans le Poitou (1), pour essayer de la distraire de ses idées et les lui faire perdre. » Pendant son séjour en Poitou, une correspondance s'établit entre elle et Pascal. L'illustre écrivain a publié neuf lettres de ce dernier (2). On y apprend que Mlle de Roannez suit avec

(1) Marguerite Périer ne parle point de ce voyage de Mlle de Roannez, en Poitou, du moins dans le fragment rapporté par l'illustre écrivain. (Nous ignorons s'il n'a pas laissé de lacune.) Elle suppose que Mlle de Roannez, quelques jours après la vive émotion qu'elle éprouva à la fin de sa neuvaine, s'échappa un matin de chez elle, alla à Port-Royal et y fut reçue. L'omission de Marguerite Périer est fort naturelle; elle n'avait que dix ans à l'époque du fait qu'elle rapporte. Aussi n'assure-t-elle pas si ce fut en 1656 ou 1657; mais la date de 1656 et le voyage en Poitou sont attestés par des témoins bien informés. La mère Angélique qui reçut Mlle de Roannez, parle de ce voyage et en fixe la durée. La date de 1656 est marquée dans le *Recueil d'Utrecht* et dans l'*Histoire de l'abbaye de Port-Royal.*

(2) L'illustre écrivain prétend que ces lettres ont été écrites depuis l'année 1657 jusqu'à la mort de Pascal en 1662. (*Bibliot. de l'École des Chartes*, pag. 2.) Cette indication n'est pas exacte. La seconde et la neuvième lettre de Pascal, qui est la dernière, nous mettent sur la voie pour connaître l'époque où elles ont été écrites.

Digitized by Google

anxiété les incidens des affaires qui regardent la religion et y prend une part active ; qu'elle s'effraie de certaines condamnations et compatit au sort des persécutés. Pascal témoigne à Mlle de Roannez son étonnement et sa joie au sujet des grâces que Dieu lui accorde. « Je commence, lui dit-il, à m'accoutumer à vous et à la grâce que Dieu vous fait ; et néanmoins je vous avoue qu'elle m'est toujours nouvelle..... Je suis bien content de vous..... Je dis cela, sur la manière dont je vois que vous parlez du bon cordelier persécuté..... Je ne suis pas surpris de voir M. N. s'y intéresser, je suis accoutumé à son zèle, mais le vôtre m'est tout-à-fait nouveau..... Je ne crains rien pour vous. » Dans cette correspondance, il consigne ses admirables pensées sur les miracles ; mais il ne dit pas un mot à Mlle de Roannez de son dessein d'entrer à Port-Royal. (*Des Pensées de Pascal*, pag. 334-337.)

Après un séjour de sept mois en Poitou, Mlle de Roannez revient à Paris. Plus d'une année s'était écoulée depuis sa neuvaine à la Sainte-Épine, et elle persévère toujours dans le dessein d'être religieuse à Port-Royal. « Elle s'ouvrit à Mme sa mère qui s'opposa fortement à ses vues, et ne lui laissa pas un moment dans la journée sans qu'elle eût des assauts à soutenir de toutes les personnes apostées par la mère. Au bout de huit jours, elle se déroba de sa mère et vint à Port-Royal. La mère et le frère vinrent l'y voir ; leurs sollicitations furent inutiles : on obtint seulement de la demoiselle qu'elle serait un an sans prendre l'habit. (*Histoire de l'abbaye de Port-Royal*, tom. I, pag. 390.) Mlle de Roannez entra à Port-Royal, au commencement de juillet 1657 (1).

Dans la neuvième, Pascal annonce à Mlle de Roannez que, depuis son départ, « un miracle s'est fait à une religieuse de Pontoise. » (*Des Pensées de Pascal*, pag. 338.) Ce miracle s'opéra le 25 août 1656, et l'attestation fut envoyée à Paris dans le mois de septembre suivant. Dans la seconde lettre, Pascal envoie à Mlle de Roannez la sentence du grand-vicaire de Paris, par laquelle le miracle opéré sur la personne de Marguerite Périer, était déclaré authentique. (*Des Pensées de Pascal*, pag. 359.) Cette sentence fut prononcée à la fin d'octobre 1656. Les lettres de Pascal à Mlle Roannez ont donc été écrites en 1656.

(1) Un intervalle de plus d'une année s'écoula entre la neuvaine de Mlle de Roannez

Digitized by Google

« Mlle de Roannez, dit la mère Angélique, paraît vraiment appelée de Dieu. Nous avons reçu depuis huit jours (1) une lettre de cachet, poursuivie non par Mme sa mère, mais par des personnes zélées (Dieu sait si c'est avec science), pour la remettre entre les mains de Mme sa mère. Mais nous espérons qu'elle ne viendra pas la demander, encore qu'on la sollicite et persécute, lui voulant faire croire qu'elle se damne de souffrir sa fille dans une maison hérétique. M. de Roannez, son fils, qui n'a pas cette croyance, soutient sa sœur, et Mme sa mère ne le veut pas fâcher. Ce sera pourtant une merveille de Dieu, si on ne la retire par violence, dans la colère où on a mis la reine pour cette entrée : Dieu en fera selon sa sainte volonté. » (*Lettr.*, etc., tom. III; L. 955, pag. 407, 408.) Les appréhensions de la mère Angélique étaient fondées. « Un père des Déserts...., dit l'Histoire de l'abbaye de Port-Royal (tom. I, pag. 390, 391.), se fit fort auprès de la mère de lui rendre la demoiselle, pourvu qu'elle donnât procuration à quelque dame d'aller en son nom à Port-Royal, si elle ne pouvait y aller elle-même..... » La lettre de cachet fut obtenue. « Un exempt des gardes vint à Port-Royal apporter l'ordre du roi. On s'excusa d'y obéir sur-le-champ, parce que la mère à qui le roi ordonnait de remettre la demoiselle n'était pas présente. L'officier faisant grand bruit et menaçant d'enfoncer les portes; Mlle de Roannez parut à la grille, et lui parla d'un ton qui l'obligea de baisser le sien. Sur-le-champ, elle écrivit à Mme sa mère une lettre respectueuse, mais forte (2), ce qui la désarma aussi bien que M. le duc de Roannez..... Celui-ci écrivit au cardinal Mazarin pour le remercier, au nom de sa mère, de la lettre de cachet, et lui déclarer qu'elle jugeait plus convenable de patienter, que de faire à sa fille une

---

et son entrée à Port-Royal. La date de la neuvaine doit donc être antérieure au mois de juillet 1656, vraisemblablement peu de temps après le miracle opéré sur Marguerite Périer, le 24 mars de la même année.

(1) Le 27 ou le 28 juillet 1657.

(2) Mlle de Roannez écrivit aussi à sa tante; ses lettres étaient conservées à Port-Royal (*Lettres de la mère Angélique*, tom. III, lett. 957, pag. 409.)

Digitized by Google

trop grande violence. Dans la suite, on revint à la charge. La dame de Lorraine, abbesse de Notre-Dame-de-Soissons, tante de la demoiselle (1), envoya à Paris une de ses religieuses, propre sœur de la demoiselle, pour travailler à faire sortir celle-ci de gré ou de force. Elle employa d'abord la voie de la persuasion, et s'efforça de la gagner par des remontrances, des conjurations, des larmes. Comme ce moyen ne lui réussit pas, elle fit entrer Mme sa mère dans le complot; et le même exempt qui avait apporté la lettre de cachet quelques semaines auparavant, y revint muni de la même arme, accompagné de la mère et de la sœur. Il fallut alors céder à l'autorité tant royale que maternelle. La demoiselle s'évanouit; on la fit revenir, et elle fut amenée à la maison. »

Le 25 janvier 1658, la mère Angélique écrivait à la reine de Pologne : « Votre majesté sait qu'on a fait sortir Mlle de Roannez par une lettre de cachet. La nuit d'auparavant qu'elle sortit, elle se coupa les cheveux. Elle les coupe toujours dès qu'ils croissent un peu, et elle vit en religieuse chez elle. C'est une âme tout extraordinairement appelée de Dieu, et je crois qu'il s'en servira pour sa gloire. » (*Lettres de la mère Angélique*, tom. III; *Lettre* 972, pag. 437.)

Après sa sortie de Port-Royal, Mlle de Roannez entretint de fréquens rapports avec cette maison. La mère Angélique la remercie d'un précieux présent qu'elle lui avait envoyé. « J'ai mis, lui dit-elle, cette croix à la chambre où l'on fait la conférence et où nous logeons, afin qu'elle fasse ressouvenir nos sœurs de ma sœur Charlotte de la Passion » (*Ibid.*, *Lettre* 984, pag. 451): c'était le nom de religion qu'avait pris Mlle de Roannez. Pendant son séjour en Poitou, elle avait aussi envoyé à Pascal un pieux présent. « Son attachement pour Port-Royal lui mérita, en 1664, par les intrigues de la sœur Flavie, une lettre de cachet qui l'exilait, et que M. le duc de Roannez son frère fit

(1) Cette abbesse était la sœur du comte d'Harcourt dont nous avons déjà parlé.

Digitized by Google

révoquer. Elle renouvela encore son vœu (de chasteté), et promit de se faire carmelite, parce que l'état actuel de Port-Royal ne lui permettait plus de penser à cette maison..... Elle fut même l'instrument dont Dieu se servit pour faire rentrer dans son devoir une personne qui était sortie du cloître par un arrêt du parlement qui lui permettait de se marier, quoiqu'elle eût promis de se consacrer à Dieu. » (*Hist. gén. de Port-Royal*, tom. VI, pag. 8; tom. VIII, pag. 3, 4.)

La ferveur de Mlle de Roannez se soutint jusqu'à la fin de 1663. *Durant tout ce temps-là, elle renouvelait ses vœux toutes les fois qu'elle communiait; elle les écrivait et les signait dans un petit livre qu'elle avait exprès pour cela; elle y ajouta même le vœu d'être religieuse.* Sa sœur la religieuse, qui était aux Filles-Dieu, *voyant que son frère persistait dans sa résolution de ne pas se marier, fâchée de voir finir sa famille, forma le dessein au moins de faire marier sa sœur. Elle use de ruse, fait monter à son parloir comme par hasard, lorsque Mlle de Roannez y était, cet homme de qualité qui la voyait lorsqu'elle fut touchée de Dieu à Port-Royal. Cet homme lui marque les mêmes empressemens qu'il avait eus* à cette époque. Mlle de Roannez est touchée; elle consent à le voir comme ami. M. de Roannez l'apprend et en est fâché. *Il en fait ses plaintes à Mme Périer.* Mlle de Roannez veut avoir un entretien avec M. Singlin, et elle rentre dans son ancienne ferveur.

Pascal était mort; M. Singlin mourut au mois d'avril 1664. Mme Périer est obligée de quitter Paris au mois de décembre de la même année. Ici commence la léthargie spirituelle de Mlle de Roannez. Arnauld l'en avertit avec tous les ménagemens d'une ingénieuse charité. (*Lettres d'Arnauld*, lettr. 81 et 82, tom. VIII.) En 1666, Arnauld annonce à Mme Périer que Mlle de Roannez « paraît être dans l'oubli de toutes les grâces de Dieu. » (*Recueil d'Utrecht*, pag. 309.) En 1667 « Mlle de Roannez commença à avoir des doutes sur son vœu; elle consulta, et Dieu permit qu'elle trouvât des docteurs relâchés qui décidèrent selon ses désirs. » (*Hist. génér.*, tom. VIII, pag. 4.)

M. de Roannez voyant qu'il ne pouvait plus espérer que sa sœur

Digitized by Google

demeurât ferme dans sa résolution, lui déclara que pour lui il était résolu de ne point changer, et qu'ainsi tout son bien devait lui revenir; il fallait donc qu'elle n'écoutât que des propositions conformes à sa condition et à son bien. Plusieurs partis se présentèrent et furent refusés. M. de La Feuillade fut agréé. Mlle de Roannez ayant obtenu la dispense de son vœu, l'épousa le 29 avril 1667. Jacqueline Périer fut effrayée de ce mariage et craignit pour sa constance. Arnauld la rassura en ces termes, le 14 novembre 1667 : « Par la miséricorde de Dieu, vous êtes fort éloignée de ce qui a le plus contribué à sa chute : la fainéantise, l'amour des ajustemens, le désir d'être flattée, l'attache à des compagnies qu'elle avait reconnues elle-même lui être dangereuses, et l'éloignement de celles qui lui pouvaient servir, l'ont précipitée dans l'état où elle est. » (*Lettres. d'Arnauld*, tom. IX, lettr. 9.)

« La mariage ne fut pas plutôt fait, qu'elle reconnut sa faute et commença à en faire pénitence. Dieu lui offrit dans la suite divers moyens de la faire, qu'elle accepta avec joie. Le premier enfant qu'elle eut ne reçut point le baptême. Le second vint au monde tout contrefait. Le troisième fut une fille naine, qui mourut subitement à l'âge de dix-neuf ans. Le quatrième a été M. de La Feuillade, qui est mort en 1725, et n'a point laissé de postérité. Mme la duchesse de La Feuillade a eu après ses couches des maladies extraordinaires, qui ont donné lieu à des opérations très-cruelles, au milieu desquelles elle est morte, le 13 février 1683. » (*Recueil d'Utrecht*, pag. 302.) « La mère Angélique de Saint-Jean apprit avec une grande consolation les circonstances d'une mort où elle voyait tant de marques de la miséricorde de Dieu. Elle écrivit une lettre de remercîment à une dame qui avait été au service de Mme de La Feuillade qui les lui avait mandées, la priant de faire une relation plus ample que celle qu'elle avait faite, et de marquer tout ce qu'elle avait vu des différentes dispositions de cette dame, depuis qu'elle l'avait connue jusqu'à sa mort : cela, dit-elle, serait à la gloire de Dieu, et rien n'est plus utile que d'admirer sa conduite sur les âmes prédestinées. » (*Hist. génér. de Port-Royal*, tom. VIII, pag. 6.) La mère Angé-

Digitized by Google

lique de Saint-Jean fit l'éloge de Mme de La Feuillade, dans le Nécrologe de Port-Royal, pag. 76, etc.

Mme de La Feuillade conserva toujours pour Port-Royal une tendre affection. Elle aurait désiré que son cœur fût porté dans cette maison après sa mort. La proposition qu'elle en fit n'ayant pas été goûtée, elle répondit avec humilité *qu'après avoir retiré son cœur qu'elle avait d'abord donné à Jésus-Christ pour le donner à la créature, il était juste qu'elle n'eût plus ni son cœur ni son corps à sa disposition.* « Elle laissa trois mille livres à Port-Royal, en demandant qu'on y reçût une religieuse converse qui remplirait la place qu'elle y devait tenir elle-même. On eut bien de la peine à obtenir de la cour la permission de recevoir cette novice, à cause des défenses faites en 1679. Mais, enfin, elle fit profession le 6 mai 1685. » (*Recueil d'Utrecht*, pag. 302; *Hist. génér. de Port-Royal*, tom. VIII, pag. 5 et 6.)

L'histoire de Mlle de Roannez vient d'être fidèlement racontée.

Que de violences pour empêcher une jeune fille d'exécuter un projet qui lui est cher, qui ne lui a point été suggéré, que son frère, chef de la famille, n'improuve pas, que sa mère, *bonne femme toute simple*, abandonnée à elle-même, ne condamnerait pas non plus! On fait intervenir la reine, le cardinal Mazarin; on s'arme de lettres de cachet; on ne recule pas devant la force ouverte. *Un zèle farouche disputa long-temps* la conquête de Mlle de Roannez; mais ce n'est pas à Port-Royal qu'il faut chercher les coupables.

Dans tous les temps, surtout parmi les femmes, il s'est rencontré des âmes douées d'une activité dévorante, et dont le cœur, fatigué par des désirs insatiables de bonheur, inspire à l'imagination d'extravagantes chimères. Pour de telles âmes la vie commune est un fardeau, une chaîne, une atmosphère étouffante. Elles ne se sentent à l'aise et ne respirent librement, qu'en se précipitant dans les régions vaporeuses d'un monde idéal. De nos jours, elles se disent *incomprises;* le mariage ne réalise jamais leurs rêves. Dans cet état, le dégoût, l'ennui les consument, souvent

Digitized by Google

les remords les tourmentent ; quelquefois elles se dépouillent de leur force et de leur grâce, en étouffant les instincts de la pudeur, et protestent hautement contre l'*immoralité* des liens indissolubles. Dans des temps religieux ces âmes ardentes aspirent aux pratiques les plus austères du catholicisme. C'est là qu'elles trouvent le salut, le port, la vie. On les appelle *des âmes extraordinaires dont Dieu se sert pour sa gloire*. Si elles regardent en arrière, on les accuse d'infidélité, et on déplore leur chute.

Mlle de Roannez était une de ces âmes. Pascal et Port-Royal durent donc l'encourager dans ses projets. Mais son caractère était marqué par un trait particulier. Son âme aimante ne pouvait se maintenir dans les hauteurs de la piété, qu'à la condition d'y être soutenue par l'amitié et par la confiance. Pascal, M. Singlin, Mme Périer lui manquèrent; le poids de son cœur l'entraîna vers les créatures dans le monde. Port-Royal sans doute fut trop sévère en condamnant Mlle de Roannez pour avoir demandé la dispense de son vœu; mais il ne se serait pas trompé en prédisant qu'après son mariage, elle ne tarderait pas à se repentir ; elle se repentit en effet. Sous l'influence des souffrances et des chagrins qu'elle éprouva, sa foi réveillée prit un nouvel essor ; elle vécut résignée et mourut pleine de confiance. Port-Royal, dont la sollicitude ne la perdit jamais de vue, la protégea de ses prières, et lui paya un tribut d'éloges à sa mort. C'est dans cette *résignation* et dans cette *confiance* que l'illustre écrivain a trouvé *le malheur et le désespoir;* ce sont ces *prières* et ces *éloges* qu'il a convertis en *anathèmes!*

Voltaire et ses disciples répétaient sans cesse, que le cerveau de Pascal était *dérangé* depuis l'accident de Neuilly. D'autres ennemis de l'auteur des *Provinciales*, l'appelaient *un cerveau blessé*. Les uns et les autres apportaient en preuve une hallucination terrible. Pascal a-t-il été réellement victime de cette hallucination ? A quelle occasion s'est-elle manifestée ? Combien de temps a-t-elle duré ? D'après Condorcet, « *on dit* que Pascal croyait voir *souvent* un précipice ouvert. » Feller *affirme* qu'il croyait le voir *toujours*. L'illustre auteur des Mélanges histo-

Digitized by Google

riques et littéraires (*Éloge de Pascal*) partage cette opinion. Suivant d'autres versions, l'hallucination présentait à Pascal l'abyme ouvert *à son côté gauche, à l'un de ses côtés, toujours ou presque toujours*, et il y faisait mettre *une chaise ou quelque chose* pour se rassurer. Si l'on s'en rapporte à l'illustre écrivain que nous venons de citer, le précipice *s'entr'ouvrait sous ses pas.* D'après Bossut, c'était *à côté de son lit, de temps en temps, au milieu de ses insomnies.* Si l'on en croit quelques biographes, l'hallucination était *une conséquence de l'accident de Neuilly* ; suivant Feller, elle était *une suite du dépérissement de la santé* de Pascal.

Nous avons dû rechercher la source de ces allégations si peu d'accord entre elles. Nous l'avons trouvée dans une lettre de J.-J. Boileau, chanoine de St-Honoré, diversement commentée. Cette lettre adressée à une dame, le *premier* écrit où il soit parlé de l'hallucination de Pascal, a été publiée en 1737 (1), soixante-quinze ans après sa mort. Nous allons transcrire le passage. « Vous savez que Pascal avait de l'*esprit*, qu'il a passé dans le monde *pour être un peu critique* (2), *et qu'il ne s'élevait guère moins haut, quand il lui plaisait, que le P. M.* (3). Cependant, ce grand esprit croyait *toujours voir un abyme* à son côté gauche, et y faisait mettre une chaise pour se rassurer ; je sais l'histoire d'original. Ses amis, son confesseur, son directeur avaient beau lui dire qu'il n'y avait rien à craindre, que ce n'étaient que des alarmes d'une imagination épuisée par une *étude abstraite et métaphysique*, il convenait de tout cela avec eux, car il n'était nullement visionnaire, et, un quart d'heure après, il se creusait de nouveau le précipice qui l'effrayait. » (*Lettres sur différens sujets de morale et de piété*, lettre 29, pag. 207).

---

(1) L'auteur de cette lettre est mort à Paris en 1735, à l'âge de 86 ans.

(2) Dans la langue du XVIIe siècle le mot critique désignait *un grammairien*, *un annotateur*, *un reviseur de textes.* (Voyez l'*Essai sur les variations du style français au* XVIIe *siècle*, pag, 5. Paris, 1843.)

(3) Ces initiales semblent désigner le père Malebranche.

Digitized by Google

Nous nous empressons d'en convenir, l'abbé Boileau était l'ami de Port-Royal. On ne peut point suspecter sa véracité; on sait qu'il osait dire la vérité aux grands. Attaché à la personne de M. de Noailles, il ne craignit pas de lui déplaire par ces paroles : *Monseigneur, en mettant le chapeau de cardinal sous vos pieds, vous seriez plus grand qu'en le mettant sur votre tête.* Mais on a accusé l'abbé Boileau d'être *trop orateur* dans ses écrits. Ne peut-on pas lui adresser ce reproche à l'occasion de l'hallucination de Pascal? Ne semble-t-il pas que les mots *toujours, un quart d'heure après*, appliqués à la durée de l'hallucination, ne doivent pas être pris à la lettre? Le contexte du passage ne le prouve-t-il point? Et l'hypothèse de Bossut, d'après laquelle l'hallucination ne tourmentait Pascal que *de temps en temps, au lit, pendant ses insomnies*, ne paraît-elle pas plus plausible? Au reste, l'abbé Boileau n'indique pas à quelle époque l'hallucination a commencé, combien de temps elle a duré. Il se tait aussi sur la cause qui l'a déterminée. On pourrait donc, sans contredire son témoignage, soutenir que l'hallucination de Pascal n'a existé que dans les derniers temps de sa maladie.

L'auteur de l'*excellent* Mémoire sur Pascal, *homme exact* et *parfaitement informé*, entre dans de longs détails sur les maladies de Pascal, décrit même l'état intérieur de ses organes après sa mort, et il garde un profond silence sur l'hallucination. Mme Périer, tous les historiens de Port-Royal gardent le même silence.

Il nous reste maintenant à étudier dans les *Pensées* la philosophie et le christianisme de Pascal.

L'ABBÉ FLOTTES.

(*La suite à une autre livraison.*)

Digitized by Google

MILTON

ET

LA POÉSIE ÉPIQUE.

DISCOURS *prononcé à la réouverture du Cours de littérature étrangère de la Faculté des lettres de Lyon.*

MESSIEURS,

Si, dans la partie antérieure de ce Cours, nous n'avons pu compléter tout ce qui nous restait à dire sur Shakespeare, si nous n'avons embrassé qu'à moitié la taille colossale de ce géant, nous avons au moins pu contempler ses formes et reconnaître ses principaux traits. Shakespeare nous est apparu sous toutes ses faces dans l'analyse rapide, mais consciencieuse de ses drames, dans l'exposition des caractères si nombreux, si variés si saisissans, créés par son pinceau. Peintre admirable de la nature humaine, nous l'avons vu tour à tour sombre et austère, brillant et enjoué, doux et attendrissant, ardent et pathétique, sondant de son œil scrutateur les replis secrets des âmes, s'initiant à leurs vues, s'abaissant à leurs vices, se relevant avec leurs vertus, s'appropriant, avec une facilité merveilleuse, les nuances les plus délicates du sentiment comme les passions les plus furieuses du cœur. Ainsi l'ambition effrénée,

Digitized by Google

sanguinaire, nous est apparue dans Macbeth, en lutte avec les remords de la conscience qui torture et qui tue le coupable. Hamlet nous a montré la vengeance sanctifiée par l'amour filial, accablant l'âme faible et exaltée qui a juré d'accomplir ses décrets. L'amour, dans sa plus haute puissance, né sous les feux du soleil africain, l'amour passionné et jaloux, irascible et impitoyable, aveuglé par l'hypocrisie qui le flatte, l'égare et l'immole, nous a révélé dans Othello une de ses manifestations les plus terribles, tandis que Roméo nous montre le même amour, aussi ardent, mais vertueux et dévoué, arrosant d'un sang pur le tombeau d'une amante. Que dirai-je de la sublime folie du roi Lear et de ses compagnons d'infortune, des aventures merveilleuses de Cymbeline, de l'imposante figure de Coriolan vinqueur, écrasant de ses pieds la populace romaine, et tombant éperdu aux pieds d'une mère en larmes? César, ou plutôt Brutus, son meurtrier, exalté jusqu'au crime par le patriotisme; Antoine, ce rude soldat vaincu par la mollesse; puis, les rois les plus fameux de l'Angleterre : Henri V, échappé aux saillies de Falstaff et aux gais entraînemens de l'orgie, pour saisir d'une main ferme l'étendard des combats; Richard III, tout couvert du sang de sa famille, atteint enfin par la vengeance divine; Henri VIII, préludant par un divorce injuste à l'affreux despotisme de son règne; Shylock, enfin, le juif impitoyable, sinistre souvenir d'une époque qui n'est plus; toutes ces personnifications frappantes, chargées de leurs passions et de leur renommée, ont successivement passé devant nos yeux, surpris et éblouis de ce mouvant spectacle. A côté d'elles, des figures plus gracieuses, types de beauté, d'innocence et d'amour : Ophélia, Cordélia, anges de piété filiale; Desdémona, Juliette, fidèles jusqu'à la mort; Imogène, Portia, Catherine d'Aragon, si grande, si majestueuse dans ses pleurs, se détachent brillantes et radieuses sur le fond de ce tableau, rempli de crimes, de folies, de luttes et d'angoisses. Partout nous avons reconnu le grand peintre prodiguant ses couleurs, dispersant la lumière, révélant l'homme entier aux yeux de l'homme, et si, quelquefois, si trop souvent peut-être, ses

Digitized by Google

images ont franchi les limites du bon goût, si, entraîné par sa verve puissante, il ne respecte et ne ménage rien, nous avons reconnu, dans cette exubérance, les vices et les défauts inhérens à son siècle, encore couvert d'une rouille demi-barbare, plutôt que des taches personnelles dans un génie si complet et si beau !.....

Shakespeare, versant ainsi les flots de son génie sur le monde réel et le monde poétique, éclairant le passé, le présent, l'avenir même, par la sublime intuition de sa pensée, a été le grand historien de l'âme humaine dont il connaissait les plus intimes replis. Spectateur calme, mais sans cesse attentif, du siècle qui passa sous ses yeux, de cette époque de paix après la guerre, de repos après l'agitation, de sécurité après l'affreuse tourmente qui avait soufflé sur l'Angleterre, de Henri IV à Henri VIII, il put contempler, comme d'un port assuré, les désastres et les fruits de la lutte. Citoyen insouciant du vaste empire consolidé par Élisabeth, vivant au jour le jour sans crainte du lendemain, il put mesurer d'un regard paisible, mais non sans enthousiasme et sans inspiration, les grandes choses qui s'opéraient autour de lui. Se reportant alors vers le passé, concentrant ses observations profondes dans la création de ses grands caractères, dont lui seul posséda le secret, il fit revivre, dans ses drames pathétiques, les héros des légendes populaires, qu'il proportionna à sa taille, qu'il anima du feu de son génie. Conquérants, rois, consuls, amans, valets bouffons, sinistres criminels, angéliques victimes, se pressèrent en foule dans ses tableaux qui leur rendaient la forme et la vie, et, quand il eut ainsi reconstruit tout un monde d'apparitions frappantes et merveilleuses, le puissant magicien alla se reposer dans sa retraite champêtre de Stratford, et s'endormit en bon père de famille, au milieu de ses enfans et de ses proches, sans même songer aux œuvres admirables qu'il avait produites sans effort, et qui auraient disparu avec lui sans les soins pieux de deux pauvres auteurs.

Bien autre fut le sort de son rival de gloire, de Milton, le sublime aveugle, dont je me propose de vous entretenir

Digitized by Google

bientôt. Milton, entraîné jeune encore dans une révolution terrible dont il fut l'instrument et la victime ; Milton, né dans les mauvais jours où la royauté s'écroula dans l'abîme, uni par sa naissance à l'aristocratie dont Charles Ier était le chef et l'appui, mais voué par principe, par conviction d'esprit, aux réformes dangereuses du parti populaire, apôtre ardent d'une liberté sans bornes qui aboutit enfin au despotisme, enthousiaste fougueux de Cromwell, sans calcul comme sans récompense ; puis, après le retour des Stuarts, dépouillé de toute influence, de tout emploi, de toute fortune, réduit à l'infirmité la plus triste, à la privation de la vue, Milton, cette âme forte et brûlante, se replia tout entier sur lui-même. Actif et dans la fleur de l'âge, il avait été un tribun politique, un homme d'énergie et d'action ; vieux et flétri, caché aux regards du monde, méprisé, haï, persécuté, il sut être quelque chose encore, que dis-je ? il s'éleva subitement de toute la grandeur du génie ; sa vie près de s'éteindre, se ralluma soudain à cette flamme immortelle et céleste qui triomphe du temps et de la mort ! Milton aveugle, Milton pauvre et mourant, devint le chantre du Paradis perdu, de ce poème gigantesque si palpitant de force, de terreur et de pitié profonde, où, plaidant les intérêts les plus chers, les plus saints de l'humanité, il versa à pleins flots ses douleurs, ses vœux, ses regrets, ses espérances; où il peignit les passions de son époque sous les couleurs les plus saisissantes, élevant l'humble pensée humaine à la hauteur d'une intuition divine, frappant, terrassant l'âme rebelle qui voudrait se dérober à ses coups, et produisant enfin ce monument sublime qui sera pour tous les siècles, comme il le fut pour son auteur, une source abondante de méditations et de jouissances, un phare allumé sur la route de l'humanité dans son terrestre pélerinage, où elle cherche avidement ces rares et vives lumières qui lui révèlent l'énigme de la vie.

Ce qui distingue en effet, selon moi, la poésie dramatique de la poésie épique, la tragédie de l'épopée; ce qui produit leur caractère tranché et leur contraste inévitable, c'est la position

Digitized by Google

diverse des auteurs appelés à s'illustrer dans ces deux genres. Le poëte dramatique, dans son acception la plus haute, résume de vives passions, de tragiques événemens, qu'il connaît par récit plutôt que par expérience, dont il est moins l'auteur que le simple témoin. Il surgit ordinairement à une époque où l'agitation des grandes catastrophes a fait place à des oscillations légères qui excitent l'esprit sans l'ébranler, et permettent une appréciation calme des causes légitimes ou mauvaises, qui font jouer les ressorts de l'âme humaine dans les temps et les lieux les plus divers. Il devient ainsi spectateur animé, mais exempt de douleur, mais dégagé de haine; il conserve assez de sérénité pour faire mouvoir librement ses personnages. C'est ainsi que Sophocle, Euripide ont paru dans le trop court espace de prospérité et d'espérance, qui sépara, en Grèce, la guerre des Perses de la guerre du Péloponèse; c'est ainsi que les grands tragiques romains, malheureusement perdus pour nous, vécurent après la seconde guerre punique, après l'abaissement de Carthage. C'est ainsi que Shakespeare et ses nombreux émules, ont brillé sous le règne d'Élisabeth, et que Corneille, Racine, Molière ont orné la cour de Louis XIV.

Les poëtes épiques, au contraire (je parle de ceux vraiment dignes de ce nom, génies privilégiés et comme prédestinés à être les flambeaux de la société humaine); les poëtes épiques ont presque tous vécu à des époques de révolutions et de troubles : plusieurs d'entre eux en ont été victimes, tous y ont eu leur part de souffrance, soit publique, soit individuelle, et ceux dont l'horizon paraît exempt de nuages, ont senti au fond de leur cœur, par une dispensation mystérieuse, quelques-unes de ces peines poignantes qui s'emparent de l'homme tout entier, et le font rentrer en lui-même en absorbant toutes ses pensées. Tel fut Milton, tels furent ses devanciers dans la carrière auguste qu'il foula après eux, résumant, comme eux, toute une vie de mouvement, d'illusions, de luttes et d'épreuves dans un vaste et splendide mausolée, fait pour braver l'effort des siècles.

Tel fut Homère, le plus sublime de tous, que les antiques

Digitized by Google

traditions de la Grèce représentent pauvre, aveugle et souffrant, mendiant de porte en porte le pain de la journée. Où fut son berceau ? on l'ignore. Où est sa tombe ? nul ne peut la montrer. Mais au-dessus de son berceau et de sa tombe s'élève son prodigieux génie, qui, depuis trois mille ans, a dominé le monde, et qui le dominera jusqu'à la fin des temps. Homère, océan de poésie, où sont venus puiser les poëtes de tous les âges; Homère, aigle victorieux, dont les ailes couvrent le champ de l'épopée, qu'il ne cesse de féconder et d'enrichir ! Auteur des plus beaux poèmes dans la plus belle des langues, il a célébré dans l'Iliade le duel de l'Asie et de l'Europe, la gloire passée de ces monarchies grecques dont ses yeux ont dû voir le déclin, dont les débris ont frappé sa vieillesse, réduit à l'abandon et à la cécité. Ce fut alors, dans ses dernières années, qu'il composa sans doute cette Odyssée, récit touchant d'infortunes personnelles, liées à celles du plus sage des héros. Quelle vérité de caractère dans ces deux poèmes, quelle force de sentimens, quelle abondance d'images, quelle connaissance profonde du cœur humain ! et l'on oserait soutenir que ces chefs-d'œuvre sont le produit spontané du hasard, qu'ils sont un tissu vague brodé par plusieurs mains, un hymne saccadé où plusieurs voix se mêlent; et, ravissant à l'humanité un des ses plus glorieux ornemens, on viendrait contester l'existence même d'Homère ? Non, Messieurs, ce n'est pas une école de rhapsodes ni une harpe éolienne suspendue à des ruines, c'est une âme pleine de feu et de vie, c'est un cœur éminemment sensible qui a produit les adieux d'Hector et d'Andromaque, les regrets d'Achille sur Patrocle, l'entrevue d'Ulysse et d'Eumée, Priam baisant les mains qui immolèrent son fils, et tant d'autres peintures expressives et sublimes, qui ont éveillé et développé chez les Grecs, et, par eux, chez tous les peuples de l'Europe, la poésie héroïque, lyrique et dramatique, l'histoire, l'éloquence et la philosophie. Si l'on demande qui fut Homère, quel fut son siècle, sa patrie, nous devons nous taire avec l'antiquité qui l'a entouré, comme tous ses demi-dieux, d'une auréole éblouis-

Digitized by Google

sante et mystérieuse ; mais nous devons croire qu'il a réellement existé, qu'il a vu de grandes catastrophes, qu'il a pris une part active et guerrière à la lutte permanente de la Grèce et de l'Asie, et qu'un pur et ardent patriotisme l'accompagna dans la misère et dans l'exil.

Quel est cet autre, moins hardi, mais plus égal, plux doux, plus séduisant peut-être par sa délicieuse harmonie, qui vient, après dix siècles, revendiquer le sceptre accordé aux seuls rois de la pensée? C'est Virgile, que nous voyons heureux et riche à la cour du puissant Auguste, charmant les loisirs de ses nobles amis par la brillante légende de l'Énéide, les courses d'Énée, les amours de Didon, les exploits et la mort de Turnus. Mais, avait-il toujours vécu aussi paisible dans son humble retraite de Mantoue? Ses Eglogues font foi du contraire. Nous y voyons une jeunesse inquiète ballottée çà et là au vent des guerres civiles, tantôt plaidant pour un père dépouillé, tantôt défendant sa propre vie; nous y remarquons une mélancolie douce, mais profonde et vivement sentie, qui respire encore dans ses géorgiques, chef-d'œuvre inimitable de grâce et de pureté! Virgile avait goûté les fruits amers de l'oppression; il avait vécu de la vie du pauvre, du faible et du persécuté, avant de parvenir à cette fortune enviée dont il usa avec tant de réserve. On dirait même que la trace de ses maux ne fut jamais complétement effacée; il mourut jeune, et voulut en mourant que l'on brulât son immortel ouvrage, tant il doutait de son propre génie, après les déceptions de sa jeunesse, pendant laquelle tant d'illustres victimes étaient tombées autour de lui! Mais son laurier, qu'une admiration avide a tant de fois arraché du Pausilippe, croît de toutes parts et reverdit sans cesse, emblème impérissable d'une poésie exquise unie à la tendresse et à l'élan du cœur.

Sans parler des épopées secondaires qui n'offrent qu'un mérite partiel, telle que l'Argonautique d'Apollonius, telle que la Pharsale de Lucain, parmi les grands poèmes du moyen-âge deux surtout commandent l'attention. L'un, reflétant le nord avec ses invasions furieuses, ses luttes acharnées, ses vengeances

Digitized by Google

sanguinaires, souvent unies au plus noble courage, au plus héroïque dévouement; l'autre, peignant le pouvoir d'une civilisation plus élevée, consolidée par le christianisme, par l'influence victorieuse de la foi qui punit les crimes, qui réforme les erreurs, qui bénit et glorifie les vertus. Le chant des Nibelungs, épopée chevaleresque, la Divine Comédie, épopée catholique, résument et perpétuent deux grandes époques, l'aurore et le déclin du moyen-âge, la victoire des barbares sur la puissance romaine, la victoire de l'Église sur les barbares.

L'auteur des Nibelungs est resté inconnu; mais, quel qu'il soit, Ofterding ou tout autre, il fut bien certainement un de ces poëtes guerriers, de ces glorieux Minnesingers d'Allemagne, entraînés, dans le cours du douzième siècle, par la folie sublime des croisades, qui, à travers le sang, les combats, les naufrages, allèrent enlever la croix du Saint-Sépulcre, pour reporter avec elle en Europe le culte des lettres, des sciences et des arts. Quel calme pouvait avoir une pareille existence? Qu'un tel homme était bien préparé pour chanter les exploits gigantesques de Siegfried, les douleurs de Chrimhild et sa tendresse cruelle! Et quel fut le sort du grand poëte de Toscane, du magnifique interprète du Paradis et de l'Enfer? Vous le savez, Messieurs, et personne ne l'ignore : c'est à travers toutes les persécutions, toutes les horreurs des guerres civiles, que cette âme fortement trempée s'est élevée à la contemplation des Anges, ou plutôt au mépris des hommes qu'il plonge pêle-mêle dans sa Géhenne, ou qu'il lance au hasard jusqu'au Ciel, considérant, par une abstraction hardie, le monde entier comme une scène immense remplie de vaporeux fantômes dont l'existence réelle est dans la mort. Combien de fois Dante a-il dû gravir cet escalier d'autrui si rebelle à ses pieds, et boire la coupe amère d'une hospitalité sordide! Errant sans cesse de ville en ville, de palais en palais, sans repos, sans amis, sans fortune, il atteignit ainsi le terme de sa carrière, inscrivant sur sa tombe l'épitaphe vengeresse que Florence voudrait vainement en arracher.

Deux siècles après, au début des temps modernes, même

Digitized by Google

génie, même ingratitude. Ici, c'est Camoëns, le chantre des Lusiades, poursuivant sur les mers ses courses vagabondes, trompé dans tous ses vœux, mutilé par la guerre, méconnu et banni jusqu'aux confins du monde, et portant, à travers la tempête dans cette main assaillie par les vagues en fureur, ce manuscrit précieux, ce poème si plein d'éclat, dont il dote une patrie qui le hait et le repousse. Là, c'est le Tasse, victime de sa faiblesse, de son cœur naïf et sensible, achetant la gloire au prix de sa liberté, de son repos et de sa vie; c'est l'auteur de la Jérusalem, c'est le chantre inspiré de Godefroi et de Renaud, d'Armide, de Clorinde, d'Herminie, renfermé dans un vil hôpital, mêlé aux aliénés qui gémissent sur son sort. Un mal inconnu, incurable, mine et ronge cette âme douce et tendre, cet esprit méditatif et délicat, si différent de ses brillans rivaux. Pétrarque, Arioste, furent aussi de grands poëtes; mais la passion de l'un ne fit qu'effleurer le cœur : elle brûla dans ses vers et non dans sa pensée; la vie de l'autre fut constamment heureuse, et ne connut ni revers, ni angoisses. Aussi leurs poèmes, si mélodieux, si riches, n'offrent-il pas cette majesté sérieuse, ce caractère vraiment épique qui distinguent la Jérusalem. Le Tasse fut constamment sous le coup du malheur, soit par sa faute, soit par la faute des autres. Il vécut incompris et mourut au moment où le monde commençait à peine à le comprendre. La palme du Capitole ombragea son tombeau, et un couvent obscur renferme encore ses cendres.

C'est à cette élite de génies éminens qu'est venu s'associer Milton, par une noble communauté d'infortune. Lui aussi fut plein d'espoir dans sa jeunesse, plein d'une activité fébrile dans son âge mûr, plein de tristesse et de déception dans ses vieux jours; lui aussi lutta contre le sort avec un indomptable courage, se trompant d'abord dans sa route, voulant user au profit de ses passions (passions élevées, mais rigides et cruelles), cette étincelle ardente qu'il avait reçue du Ciel. Un délaissement trop mérité peut-être et une persécution tracassière firent rentrer en elle-même cette grande âme destinée à de plus grands travaux.

Digitized by Google

Rejeté des hommes, il se replie sur lui seul, il aspire à une gloire plus durable; le souffle de l'inspiration le transporte; il conçoit, il pense, il produit; il attache son regard intérieur à ces astres brillans qui précédèrent sa course; car, en nommant ses illustres devanciers, Homère, Virgile, Dante, Tasse, nous avons indiqué ses modèles, avec lesquels la suite de nos séances nous offrira de fréquens rapprochemens, de brillans et féconds parallèles.

Toutefois est-ce bien sur eux seuls qu'il a modelé son génie? Est-ce à eux qu'il doit cette touche large et austère, cette teinte éminemment religieuse qu'un poëte unique, Klopstock, a connue après lui? Non, Messieurs, vous ne le pensez pas, et vous avez tous nommé la source pure où il puisa tant de radieuses images, tant de conceptions toutes célestes. Source ineffable de consolations et d'espérances, de vérités et de craintes salutaires, la Bible a dû être pour son âme un objet de méditations assidues qui soutinrent et ravivèrent son génie dans sa tendance incessante vers le Ciel. Pour lui, Satan a jailli de la Bible dans son effrayante énergie, aussi bien qu'Eve, avec son doux sourire, les frais bosquets du Paradis terrestre, la prière matinale d'Adam. Qui sait ce que la Bible a pu dire à cette âme froissée, ulcérée par ses fautes, et peut-être repentante comme celle du premier homme? Qui sait ce qu'elle a trouvé de lumière dans les oracles de Moïse et de David, dans les élans prophétiques d'Isaïe, dans cet Évangile de la nouvelle alliance, si grand, si infini en sa simplicité divine? Pour nous cette communication mystérieuse entre la voix de Dieu et la douleur de l'homme, a produit un poème admirable, une œuvre de foi et de génie, dont aucun siècle n'avait offert l'image, et que j'éprouverai une satisfaction sincère, une vive et profonde jouissance à développer complétement devant vous.

EICHOFF,
Professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Lyon.

Digitized by Google

ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE.

SERMONS

DE

M. L'ABBÉ COQUEREAU.

L'année dernière, à pareille époque, nous rendions dans ce Journal, un compte sommaire des sermons prêchés pendant l'octave de la Pentecôte, à Montpellier, dans la chapelle des Pénitens Blancs, par M. l'abbé Coquereau, chanoine de Saint-Denis, aumônier de la frégate la *Belle-Poule*, qui ramena de Sainte-Hélène les cendres du martyr impérial. Nous exprimions, en même temps, l'espoir que le jeune et éloquent orateur chrétien, qui continue, d'une manière si brillante dans la chaire sacrée, les traditions du XVIIe siècle, reviendrait encore plus tard se faire entendre à Montpellier.

Notre espoir n'a point été trompé. M. l'abbé Coquereau a tenu la promesse qu'il avait faite l'an dernier, et malgré les prières pressantes que lui adressaient, pour le posséder, plusieurs autres villes, il est revenu avec fidélité prêcher de nouveau dans l'étroite chapelle de l'utile et respectable Compagnie des Pénitens Blancs.

Comme l'an dernier, le succès de M. l'abbé Coquereau y

Digitized by Google

a été immense. Homme d'une éloquence entraînante, à la parole vive, rapide, hardie, et cependant toujours mesurée; à l'idée simple et cependant profonde; au geste vrai, à l'intonation habilement nuancée; à la physionomie franche, cordiale, expressive; au débit séduisant et harmonieux quand il est calme, écrasant et tempétueux quand il s'anime, cet orateur chrétien frappe vivement son auditoire. Tantôt il l'émeut, tantôt il l'étonne. Aujourd'hui procédant par le raisonnement, il ébranle et convainc; demain, saisissant par de vives et poétiques images, par de hautes et graves pensées, l'imagination et le cœur de ceux qui l'écoutent, il agite, soulève, passionne. Alors ce n'est point un théologien qui parle un langage obscur et spécial; ce n'est point un avocat qui discute froidement et d'une manière compassée; non. C'est un tribun fougueux qui tonne, et qui, plein d'ardeur, d'éclat, de force, allumant les âmes au contact de la sienne, les enflamme, et pareil au char de feu qui ravissait Élie, les emporte à tire-d'aile, avec la rapidité de l'éclair, jusqu'au plus profond du ciel.

Tels sont, selon nous, quelques-uns des traits distinctifs de l'éloquence de M. l'abbé Coquereau; mais, chose surprenante et bien rare, au milieu de cette parole enthousiaste, jamais l'orateur ne s'oublie; jamais un mot bas, un néologisme obscur, une phrase triviale, une image déplacée ne se présentent dans ses discours. Toujours, sous le prêtre convaincu, on sent l'homme du monde, dont l'éducation de famille a été suivie d'une éducation laïque plus large que celle du séminaire. M. l'abbé Coquereau, en effet, si nous ne nous trompons, a fait ses études latines et grecques au collége royal de Nantes, et son droit à la Faculté de Rennes. Il lui en est resté dans le langage, dans la pensée, et nous sommes presque tenté de dire dans la physionomie, quelque chose d'ouvert qui plaît et séduit dès le premier abord.

Comme orateur, le chanoine de Saint-Denis nous paraît heureusement doué. Au physique, son organe et son *pectus* semblent infatigables; moralement, il a un goût littéraire très-pur

Digitized by Google

que ne désavouerait pas un diseur profane. Aussi ses sermons s'en ressentent-ils, tant par leur forme extérieure que par leur disposition intrinsèque. N'étant ni classique, ni romantique, M. l'abbé Coquereau emprunte aux deux écoles ce qu'elles ont de bon ; à l'une, sa sagesse et sa modération ; à l'autre, son mouvement et sa verve accidentée. Comme théologien, quoique nous soyons très-peu apte à juger ce point, nous dirons cependant que ce prédicateur nous a paru tantôt profond, tantôt clair et méthodique. C'est là une exception assez rare pour qu'on la signale.

J'arrive aux discours prêchés pendant cette octave.

M. l'abbé Coquereau nous a donné d'abord huit sermons ; puis un neuvième au profit d'une institution de charité. Nous n'essaierons pas, on le comprend, de les analyser ici. Il nous serait impossible de nous souvenir d'autre chose que de l'idée mère de chacun d'eux ; mais les développemens féconds qu'y ajoutait l'orateur, les conséquences qu'il en tirait, les gerbes de lumière qu'il en faisait sortir comme autant de rayons, nous échappent. Nous nous bornerons donc à citer, de plusieurs de ces discours, quelques fragmens que nous avons recueillis au vol. Si c'est une indiscrétion, l'éloquent prédicateur voudra bien nous la pardonner en faveur de l'intention qui nous guide. Elle sera d'ailleurs la justification de nos éloges qui, sans elle, pourraient paraître exagérés.

Dans son premier sermon, où il traitait de l'*Indifférence en matière de religion*, M. Coquereau après avoir démontré la nécessité qu'il y a pour tout homme d'aller à Dieu ou d'y revenir s'il s'en est écarté, parlait de l'insouciance des hommes qui ne s'occupent que du présent, et de cette inconséquence fatale qui les pousse à négliger complétement l'avenir.

« Quelles sont donc, disait-il à son auditoire, vos réponses à nos pressantes sollicitations de changer de vie ? Votre principale et presque votre unique objection la voici : — « Que vous importe ? » — (Ici, par un mouvement énergique que le papier

Digitized by Google

ne saurait rendre, l'orateur s'écrie) : — « Ce qu'il m'importe!... Mais il m'importe, à moi, ministre de J.-C.; moi, à qui il a été dit : Allez et enseignez toutes les nations; il m'importe d'aller à vous et de vous enseigner. — Ce qu'il m'importe !... Mais, il m'importe, à moi, sel de la terre (*sal terræ estis*), de vous préserver de la peste et de la corruption.—Ce qu'il m'importe !... Mais il m'importe à moi, flambeau placé sur la montagne, d'illuminer tout espace, de dissiper votre erreur et d'éclairer vos ténèbres. — Ce qu'il m'importe !.... Mais vous ne savez donc pas qu'un fatal sommeil pèse sur vos paupières; qu'il faut vous réveiller à tout prix, dussiez-vous souffrir et crier sous ma voix, comme sous la dent du remord. — Ce qu'il m'importe !... Mais la mission, mais le mandat, mais le compte !... Vous n'y avez pas pensé sans doute, etc. »

Nous ne saurions rendre l'effet de cette répétition éloquente de la même forme. A mesure que l'orateur grandissait dans sa colère, l'auditoire tremblait davantage sous sa parole stridente.

Le second discours de M. l'abbé Coquereau traitait *de l'amour qu'on doit avoir pour J.-C.* Examinant l'embarras de l'homme et sa différence de conduite quand il s'agit de l'opinion terrestre ou de l'opinion religieuse, l'orateur s'écriait en parlant du respect humain : « Voyez quelle inconséquence est la vôtre!— Que la doctrine d'un homme que vous aimâtes soit attaquée, qui de vous se taira? Qui de vous, follement, même au risque de sa vie, ne donnera un éclatant démenti à la calomnie surgissant en attaques !... Mais, si le Christ réclame notre secours, nous nous taisons. Que l'impiété, dans son délire, blasphème; qu'elle dérisionne les cérémonies de notre culte ; qu'elle se joue de la simplicité de ses adeptes ; que, dans son éclatante vanité, elle aille s'attaquer à celui-là même qui, par la Croix, a sauvé le monde, qu'arrive-t-il d'ordinaire ? — Je vous le dirai !... Si l'insultant est gracieux et spirituel dans son persifflage, malgré ses convictions, malgré ses affections même, on farde son visage afin qu'il n'avoue rien ; on le masque, on est bravement lâche !.... »

Digitized by Google

Ces paroles dites d'un ton d'autorité et de certitude, ont fait sur l'auditoire une vive impression.

Le troisième discours, auquel assistaient MM. les évêques de Nancy et de Montpellier, avait pour but de démontrer la possibilité, la nécessité et la réalité des peines éternelles. Dans ce sermon, nous avons surtout remarqué le raisonnement qui suit. L'orateur venait de nous présenter ce dilemme : « L'éternité des peines répugne à la justice humaine, et cependant la justice humaine punit par l'éternité. » Il a ajouté comme déduction : — « Voyez et comprenez ce mystère. La négation enfante l'affirmation ; la cause produit le contraire de son effet. Si, prenant à part chaque homme, vous lui parlez de l'éternité des peines, il vous dira : « Cela n'est pas, cela ne peut pas être. » Si vous prenez les hommes en masse, oh ! alors, cela se peut, cela se doit. Quelle contradiction étrange ! — Considérez ce fait extraordinaire qui se passe sous vos yeux. Voyez-vous venir de points différens, à des époques diverses, cette multitude d'hommes partis tous, avec une même pensée, un même but, un but de destruction. Il s'avancent sans ordre, sans méthode, vers un édifice immense, vieux comme le temps. L'arme de la destruction, le marteau ou la pioche, est sur leurs épaules. Ils frappent avec fureur ; mais, ô merveille ! chaque coup, au lieu d'ébranler l'édifice, le raffermit ; chaque coup, au lieu de détacher la pierre, plus fortement la scelle. Tous, venus en démolisseurs, s'en retournent architectes d'un monument impérissable, indestructible, boulevard mystérieux placé entre l'homme et la faute, pour lui en faire comprendre la grandeur et la peine. En deux mots, l'individualité a dit : « L'éternité des peines n'existe pas », et l'universalité a dit : « Il est certain le dogme de l'éternité ! »

La quatrième et la cinquième conférence de l'octave ont roulé sur l'Eucharistie. Nous avons remarqué de très-beaux passages dans ces discours ; mais, comme sur un sujet aussi redoutable, la moindre inexactitude pourrait être plus qu'une erreur, nous nous abstenons de rien citer.

Digitized by Google

Le sixième sermon roulait sur un des dogmes les plus consolans et les plus poétiques du christianisme, le *Purgatoire.* L'orateur, prenant la question dans ses hauteurs, a démontré que ce dogme trouvait sa source dans les besoins du cœur, ses racines dans les racines de l'homme et de l'histoire. Tous les peuples, en effet, tant anciens que modernes, ont cru à un lieu d'épreuves et de purification, nécessaire atténuation de ce que peut avoir d'inflexible et d'impitoyable, en apparence, une justice éternelle ; mais indépendamment de ces moyens humains, il y a des moyens théologiques pour prouver la vérité de cette universelle croyance. Les trois grands attributs de Dieu, par exemple, la sainteté, la justice, l'amour, ne commandent-ils pas le dogme du Purgatoire, etc. ?... Après avoir pénétré ainsi dans le vif de la question religieuse, l'orateur l'a abordée à un point de vue plus à portée de notre faible nature ; et là, nous esquissant à grands traits un tableau touchant, il nous a montré successivement, un père placé par ses fautes sous le coup de la sévérité divine, venant des profondeurs du lieu d'attente, demander avec larmes au fils qu'il chérissait sur la terre, des prières pour son âme ; — un mari, oublié pour une nouvelle famille, implorant sa jeune veuve ; — une fille demandant à sa mère des aumônes, à sa mère qui, ne songeant plus à son enfant mort, se laisse entraîner vers le monde aux sons cadencés du plaisir.

Nous regrettons vivement de n'avoir pu saisir textuellement ce morceau qui a arraché des pleurs à la plus grande, à la plus gracieuse portion de l'auditoire, et qui a ému même les hommes.

M. l'abbé Coquereau avait gardé pour ses deux derniers discours la grande question de la confession. Après avoir exposé l'autorité, l'universalité, l'institution divine de ce dogme il a examiné les objections faites contre la confession. S'emparant de l'argument qu'en théologie on appelle argument de prescription, il a remonté rapidement l'échelle des âges, en démontrant que, du XVIe siècle, dont il a tracé, chemin faisant, une magnifique esquisse, jusqu'à Jésus-Christ, la confession formait une chaîne non interrompue, une chaîne sans fracture

Digitized by Google

ni soudure, et que, par conséquent, ce dogme était d'établissement divin, puisque nul âge, nulle époque, nul peuple, nul homme, contrairement à ce qui arrive pour toutes les grandes choses, pour les découvertes importantes, n'en réclamait l'invention. Et cependant, a-t-il fait observer, la confession est une institution sociale assez puissante et qui a eu assez d'influence, pour que l'époque de sa création eût dû marquer dans l'esprit des hommes !,...

Dans sa dernière conférence, le prédicateur a traité la confession sous le rapport du *besoin* et de l'*abus*. Selon lui, si ce devoir religieux était pratiqué, les plus petites fautes, comme les grands attentats, seraient non pas punis, ainsi que fait la société, mais prévenus : cela ne démontre-t-il pas le besoin de ce dogme et sa nécessité ?

Quant à l'abus, l'orateur a prié qu'on le lui indiquât, qu'on lui en donnât des exemples. « Mais, on dit, s'est-il écrié à peu près, la confession n'est bonne que pour le peuple !—Eh quoi ! Est-ce là un raisonnement ? Est-ce sérieux ? — La confession n'est bonne que pour le peuple ! — Qu'est-ce à dire ! en 1844 !... Des catégories !... Mais qui êtes-vous donc, vous qui parlez ainsi ? D'où venez-vous et où allez-vous ?.. — La confession n'est bonne que pour le peuple !.... Vous êtes donc différens du peuple !... Eh bien ! montrez-moi votre sang ; ouvrez-moi vos veines ; que j'apprécie et que je compare. — La confession n'est bonne que pour le peuple, c'est-à-dire, pour ceux qui servent et non pour vous qui êtes servis ! Voilà une étrange assertion !.. D'où vient-elle ?... De vos rangs peut-être, à vous, qui dans vos utopies humanitaires, dans vos rêves de progrès illimités, faites sans cesse appel au peuple et qui excitez ses passions en proclamant avec emphase sa puissance, sa moralité, sa force. — Insensés ! Que faites-vous ? Ou vous dites vrai en parlant ainsi, ou vous mentez. — Si vous dites vrai, c'est-à-dire, si le peuple est grand, généreux, puissant, pourquoi donc la confession serait-elle bonne pour lui et non pour vous ? Vous ne voulez donc être ni puissans, ni généreux ; vous consentez

Digitized by Google

donc à passer pour petits, pour privés de toute vertu, pour des gens couverts de vices! — Ah! c'est trop de modestie : j'en appelle à vous-mêmes.... — Que si, au contraire, vous mentez, avouez que vous êtes bien coupables ; car vous faites alors du peuple un instrument pour vos passions, vous, hypocrites, qui le caressez d'une main; insolens qui le bâtonnez de l'autre!.. »

A ces fougueuses paroles de l'orateur sacré, qui nous paraissait dans ce moment quelque tribun inspiré de l'ancienne Rome, nous avons vu tout l'auditoire s'agiter, mû par des sentimens divers, et nul doute que, sans le respect du lieu saint, plus d'une main eût applaudi à cette brûlante apostrophe. Le prédicateur, un moment interrompu par l'agitation de l'auditoire, a repris immédiatement : — « Et moi, qui dois prendre en main la cause de celui qui est faible et qu'on calomnie; moi, qui dois la vérité à tous sans acception de personne; moi, qui au grand jour des justices de Dieu, n'ai vu que des troupeaux humains, pâles et blêmes, chassés vers le tribunal par le fouet de l'Ange; moi, qui n'ai vu sur leurs épaules ni manteau ni couronne, je vous dirai que l'honneur humain, comme on dit, que l'éducation, ne suffisent pas dans les choses de la vie. Ils ressemblent à la glace qui s'entr'ouvre et qui engloutit celui qui trop fortement s'y fie. Je vois en eux le mensonge qui cache la pensée mauvaise, le vernis qui s'étend sur la tache et la dissimule. »

Voilà à peu près ce que nous avons pu recueillir dans ce magnifique discours qui, avec les sept premiers, nous a fait admirablement comprendre cette parole de la Reine des Français à M. l'abbé Coquereau, descendant un jour de la chaire de Saint-Roch : « M. l'abbé vous avez prêché comme un Apôtre. »

Nous ne comptions entendre du chanoine de Saint-Denis que ces huit discours. Heureusement, comme nous l'avons dit en commençant, un neuvième sermon lui avait été demandé pour une institution de charité. L'orateur a pris pour texte de ce discours le *Sacerdoce*. Il a envisagé son action sur le monde païen et sur le monde chrétien ; ses déviations ou transforma-

Digitized by Google

tions dans le polythéisme ; son unité dans la société juive ; enfin sa constitution depuis Jésus-Christ, qui résume en lui tout les sacrifices et tous les sacrificateurs. Avant de quitter la société païenne qui va tomber des mains du polythéisme, avec ses voluptés effrénées, ses plaisirs immondes, ses jeux sanglans, aux mains sévères du christianisme, à sa morale pure, douce, évangélisante, à son dogme de la mortification, M. l'abbé Coquereau a tracé à son auditoire un portrait de Rome païenne, que nous regrettons bien sincèrement de n'avoir pu saisir pour le reproduire ici, car il nous a semblé digne, non-seulement d'un grand orateur, mais nous dirons même d'un grand écrivain. « Quelle est, en ce temps-là, la reine du monde ?... C'est Rome, s'est écrié l'orateur, avec ses filles de Corinthe à la ceinture d'or ; Rome avec ses joueurs de flûte d'Ionie, Rome avec ses danseurs de Thessalie, Rome avec ses heures heureuses, effeuillant du haut de leur char, dans les fêtes publiques, les roses du Saaron aux enivrantes senteurs, sur la tête du peuple-Roi ! C'est Rome faisant avec les drapeaux des vaincus, des trophées pour ses palais.... etc. » Ouvrant ensuite la société catholique, l'orateur nous montre la triple action du sacerdoce chrétien sur la société moderne, par la pureté, la vérité, la charité. Par la pureté, le sacerdoce chrétien arrache le monde à la corruption, à la débauche effrénée de la société païenne ; par la vérité il l'enlève à l'erreur multiple des philosophies anciennes et des vagues théories ; car, il pose les principes inébranlables de la vraie morale, et le premier il nous apprend ce que c'est que Dieu, l'éternité, l'âme ; par la charité il établit la fraternité entre les hommes et crée la plus généreuse des vertus. Examinant alors le sacerdoce catholique à ce dernier point de vue ; M. l'abbé Coquereau nous le fait voir au milieu des invasions des barbares qui couvrent à chaque instant l'Europe du Bas-Empire, comme un déluge sans fin, donnant asile dans ses cloîtres aux lettres et aux sciences, en même temps qu'aux populations éplorées. Plus tard, quand de grandes épidémies ravagent le monde, quand la peste noire, et,

Digitized by Google

de nos jours, un fléau rival, terne fantôme au visage bleuâtre, dépeuplent des contrées entières, que fait le clergé catholique? Il se dévoue. Sa loi à lui, c'est de mourir, et de mourir en silence, au chevet du malade, sans même compter sur la reconnaissance ou le souvenir. « Ah! s'écrie alors le prédicateur! mourir dans une sainte bataille, quand la patrie, mère commune, est en danger; mourir, quand le foyer domestique est en péril, quand on tremble pour la vie de l'épouse, pour la pudeur de la jeune fille, cela se conçoit aisément; mourir comme faisaient les martyrs, pour sa foi, pour sa croyance, en combattant en quelque sorte pour le ciel, cela s'accepte avec joie; car, outre la pensée religieuse, qui soutenait l'âme, il y avait là l'arène avec ses bêtes rugissantes, le cirque avec un peuple entier qui bat des mains, le cirque avec ses regards, fils de tout l'univers, qui vous contemplent et vous admirent, et, au-dessus, des palmes dans les cieux!.... Oui, cela encourageait, cela aidait à mourir; mais expirer lentement, par un dévouement de chaque jour, en respirant un air empoisonné!... Voilà un sacrifice qu'impose seule la religion et qui ne s'accepte, avec joie, que de ses mains!.... »

Est-il besoin que nous essayions de rendre l'effet de ces belles paroles, dites surtout comme M. Coquereau sait les dire?..... Nous n'y parviendrions pas; mais nous en appelons à ceux qui les ont entendues. Ont-ils été souvent touchés davantage et plus profondément émus?....

Nous n'avons pas besoin maintenant, que nous sachions, de résumer notre jugement sur le talent de M. l'abbé Coquereau. Notre pensée ressort, d'une manière suffisante, de nos paroles, et nos lecteurs la devineront aisément. Nous dirons seulement que l'éloquent chanoine de Saint-Denis nous semble avoir gagné encore en onction, en entraînement depuis l'année dernière, et qu'il est devenu un digne rival du père Lacordaire et du père Ravignan, de MM. Cœur et de Guerry.

ACHILLE JUBINAL,
Professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.

Digitized by Google

Poésie.

—

RIQUET,

POÈME LYRIQUE

Traduit de la langue d'Oc (1).

—

Le Temps, vieillard qui fauche, en sa marche fatale,
Tout ce qui s'offre aux coups de son arme brutale,
A pourtant respecté
Les épiques travaux d'hommes couverts de gloire,
Travaux qui resteront toujours dans la mémoire
De la postérité.

---

(1) L'original de *Riquet*, couronné par la Société archéologique de Béziers, le 20 octobre 1838, fait partie d'un recueil de poésies romanes, qui a paru, à Carcassonne, sous ce titre : *Las Pouésios bariados dé Daveau, coiffur*, 1841. Voici quelques détails sur M. Daveau. Né le 2 janvier 1804, dans le chef-lieu du département de l'Aude, le Jasmin carcassonnais y exerçait sa modeste profession, quand son poème lyrique de *Riquet* révéla glorieusement au Midi, un poëte de plus. Encouragé par un premier et légitime triomphe, M. Daveau voulut mériter d'autres couronnes : la Société archéologique distingua successivement plusieurs de ses compositions, et elle ne tarda pas, en 1840, à lui décerner un nouveau prix, pour l'ode intitulée : *Le Passage de la Mer Rouge*, dont le sujet avait été fixé à l'avance.

Outre les OEuvres capitales que nous venons de citer, le Recueil de M. Daveau qui a, suivant nous, le défaut d'être trop court, offre au lecteur des pièces étincelantes de verve et de coloris, telles que : *Vanière*, *le Déluge*, *A Bénézech*, odes ; *l'Orpheline de la Cité*, poème ; *Vénance*, *Montolieu*, etc.

Depuis environ deux ans, M. Daveau n'est plus coiffeur. Poussés par un généreux sentiment de bienveillance, si naturel du reste chez leur noble famille, les descendans de Pierre-Paul Riquet, pour reconnaître le juste hommage rendu à leur aïeul, ont donné au poëte languedocien un emploi dans l'administration du Canal des Deux-Mers. A cette heure, M. Daveau remplit à Trèbes (Aude), les fonctions de contrôleur intérimaire. Nous espérons que sa nouvelle position ne lui fera pas oublier la poésie.

Digitized by Google

C'est ainsi que long-temps grondent à nos oreilles
Les noms, inspirateurs de terrestres merveilles,
Grands sous un règne grand.
Mais, près des Demi-Dieux, soutiens de l'industrie,
Riquet, à leurs côtés, placé par son génie,
Fit un pas de géant.

Au dernier échelon d'une gloire imprévue,
On le vit occupé de l'entreprise ardue,
Triompher, puis mourir;
Et, si son pied vainqueur heurta plus d'un obstacle,
La France comprit mieux le sublime miracle,
Qu'au monde il put offrir.

Jamais, non, rien jamais n'égala tant d'audace.
Ce qu'un prompt regard d'aigle au loin parcourt d'espace,
Son coup-d'œil le franchit :
Quand il voulut frapper sur la cime pierreuse
De Nodinel soumis l'urne mystérieuse,
Le rocher s'entr'ouvrit.

Debout, au flanc du pic, d'où la source s'élance,
Riquet à l'univers va montrer, en silence,
L'ouvrage surhumain.
Libre alors, son génie et fermente et s'apprête;
Deux mers semblent jaillir de sa féconde tête
Et se donnent la main.

L'Égypte, obscur berceau de races écoulées,
Étale dans les airs de vastes mausolées,
A l'éternel sommet :
Mais, malgré la splendeur dont leur front s'illumine,
Des tombeaux anguleux l'antique orgueil s'incline,
Au seul nom de Riquet.....

Digitized by Google

Avant Riquet, au pied de la haute frontière,
Nul regard n'avait vu l'oriflamme guerrière
Voguer de bords en bords :
Maintenant, à nos yeux, cent pavillons ondoient ;
Des navires lointains les carènes déploient
Leurs plus riches trésors.

Quand d'un feu, pâle et doux, l'astre de la nature
Colore le canal, dont la surface pure
Réfléchit ses clartés,
L'onde, comme un miroir, qui par degrés scintille,
Reproduit les tableaux, que Riquet éparpille
Partout, à nos côtés.

Ici, sur leurs piliers, se dessinent trois voûtes,
Qui portent à la fois des barques et deux routes ;
Et là, sous le canal,
Fresquel, en effleurant les saules du rivage,
Déroule, avec lenteur, à l'abri du feuillage,
Ses nappes de cristal.

Plus bas, vers le coteau, des cascades superbes
Mugissent, remplissant de leurs immenses gerbes
Huit bassins gracieux ;
Et l'étranger, ravi par de nouveaux prodiges,
Croit que Riquet sema leurs magiques prestiges
Pour le charme des yeux.

Quelquefois, on ouït, près des lames unies,
De battans colossaux les rauques harmonies ;
Et, par un art savant,
Jouets du flot, au gré de l'éclusier rapide,
D'humbles nefs, sans efforts, montent dans l'air humide,
Sur des brouillards d'argent.

Digitized by Google

Saint-Ferréol, aux lieux où l'onde prend sa source,
Des naïades maîtrise, en leur bruyante course,
Les folâtres essaims;
Et devant de longs jets, image du génie,
Qui contre les rocs noirs, épuisent leur furie,
Le pâtre bat des mains.

Il marche; et, sur son front, se courbe en masses grises,
Une voûte, aux grands arcs, portant les eaux, surprises
Du terrestre pouvoir,
Qui, de même qu'un Dieu, moteur des destinées,
Hors de leur lit natal, les retient enchaînées
Au flanc du réservoir.

Vauban, qu'à juste droit la postérité vante,
Vit lui-même, incliné devant l'œuvre géante;
S'obscurcir son soleil:
Riquet, dit-il, Riquet, ta gloire est immortelle,
A toi, de mes lauriers la couronne trop belle...,
Tu n'as point de pareil.

Tout, d'une mer à l'autre, a changé de nature:
La plaine, qui jadis languissait sans culture,
Nourrit des fruits dorés;
Dans un sol, vierge encor, s'enfonce la charrue,
Et les champs, que couvraient l'ortie et la ciguë,
D'épis mûrs sont parés.

Tant de beautés, Riquet, de tes mains s'échappèrent.
Dix siècles, avant toi, tour à tour s'épuisèrent.
En stériles efforts:
Pour que leur entreprise un jour fût accomplie,
Il fallait qu'ici-bas apparût ton génie...
Avec tous ses trésors!

Digitized by Google

Riche de tes bienfaits, que le temps perpétue,
Si la France voulait doter d'une statue
Ton génie immortel,
L'univers, devant toi, resterait dans l'extase;
Car, tandis que tes pieds descendraient sur leur base,
Ta tête irait au ciel.

On a vu néanmoins l'obscure malveillance
Au char victorieux, de distance en distance,
Se tordre et s'atteler.
Inutiles fureurs! à ce contact perfide,
Sur ses essieux brûlans le char volait rapide...
Rien ne put l'ebranler.

Mais ta perte, ô Riquet, nous remplit de tristesse:
Lampy, long-temps ému d'amour et de tendresse,
Exhala ses douleurs,
Et les saules penchés, couronne de nos rives,
Unissant leurs regrets à ses plaintes si vives,
Ruisselèrent de pleurs.

Nos pleurs amers enfin sont convertis en joie.
Riquet nous est rendu; c'est le ciel qui l'envoie
Dans le pays natal:
Un seul nom, parmi nous, de bouche en bouche vole,
Et Béziers tout entier contemple son idole,
Sur le saint piédestal.

MESTRE-HUC.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

—

Enfin nous voilà revenus aux Grecs; mais cette fois aux vrais Grecs, aux Athéniens d'Euripide, d'Eschyle et de Sophocle, et non à ceux de l'empire, fades héros sortis de l'imagination de M. Luce de Lancival. — Nous savions bien qu'on en arriverait là; ce qui nous étonne seulement c'est qu'on n'y soit pas venu plus tôt — Quoi! — Vous discutez pendant dix ans sur les unités, — sur les classiques et les romantiques, — sur les anciens et sur les modernes; vous opposez tous les beaux génies de l'antiquité, comme autant de bornes et de Dieux Termes, aux gens d'esprit qui cherchent à s'illustrer de nos jours, et vous n'aviez pas même, ô peuple le moins spirituel du monde! l'idée d'aller fouiller religieusement dans les œuvres originales de l'antiquité, pour voir si le tableau fantastique qu'on vous traçait du théâtre hellénique, était ressemblant! Quoi! vous vous contentiez des imitations affaiblies de Corneille et de Racine qu'on vous servait de temps à autre comme autant de chefs-d'œuvre, et vous ne pensiez même pas à les comparer dans leur forme, leurs moyens, leurs ressorts, aux véritables tragédies de l'antiquité! Cela était bien simple cependant et pouvait trancher la question; mais on ne le voulait pas; il était beaucoup plus facile de crier contre M. Victor Hugo, parce qu'il est un grand poëte; — contre M. de Vigny, parce qu'il traduisait admirablement Shakespeare; — contre M. Dumas, parce qu'il versait à pleines mains, dans *Antony*, toute la chaleur et la passion qui anime les drames à moitié africains de Lope et de Calderon. Heureusement, le temps, qui est un grand apaiseur, a calmé cette fureur classique. Ce délire des poëtes vieillis en faveur de sujets non moins caducs, a fini par s'épuiser, bien qu'il allât jusqu'à l'injure, et aujourd'hui la victoire est acquise aux idées nouvelles. La meilleure façon de le constater, le meilleur moyen de démontrer combien l'art grec est plus près du *romantisme* que de nos tragédies bâtardes, consistait à jouer des compositions grecques. Là, point d'unités, point de ces règles absurdes inventées par Aristote ou du moins (car Aristote n'a jamais songé aux unités), par des pédans qui se sont dit, Dieu sait à quel titre, ses successeurs. Or, remarquez tout d'abord combien les conditions des deux théâtres diffèrent. Dans la scène antique tout est grandiose, imposant, majestueux. Le théâtre est situé au sommet d'une colline, par exemple, avec la mer qui se joue en face comme à Tauromène, et l'Etna qui fume au loin, en portant jusqu'aux Cieux son panache de flammes. Les acteurs sont montés sur des échasses; ils ont des masques immenses sur la figure; des urnes d'airain disposées autour d'eux répercutent avec force leurs paroles. Ce qu'ils disent est simple, naturel ou exprimé noblement; mais sans l'enflure et le pathos de nos tragédies. On dirait le vers brisé de M. Victor Hugo, net, limpide, incisif, dans lequel la pensée est, pour ainsi dire, sculptée, comme un bas-relief dans un marbre. Aussi, à notre avis, la représentation de l'*Antigone* de Sophocle (et nous espérons qu'on n'en restera pas là), est-elle le dernier coup porté à la tragédie classique, telle qu'on l'avait défigurée chez nous, en faisant de cette noble forme théâtrale un spectacle ridicule, sans vérité, sans intérêt, ni couleur locale, et auquel, s'il faut être franc, nous irons jusqu'à dire que nous préférons de beaucoup nos *Mystères*, qui avaient du moins cet avantage de porter le cachet national et d'être le fruit de l'imagination moderne en travail. Or, qui peut dire

Digitized by Google

le point où se serait arrêtée cette faculté, si, au lieu d'être détournée de sa route, par le mouvement de la *Renaissance* qui la jeta dans les voies d'une malhabile imitation, elle avait marché devant elle, confiante en ses propres forces, en sa verve, en son génie, et s'était développée dans sa plénitude. Donc la soirée qui a vu saluer Sophocle par d'unanimes applaudissemens, a été bonne pour les idées littéraires que la *Revue du Midi* a toujours défendues, et le grand novateur de nos quinze dernières années, l'éminent écrivain dont la plume a tracé la préface de *Cromwell*, ne peut que s'en applaudir. Les coteries qui se sont acharnées contre l'admirable simplicité de langage qu'il a su jeter, quand la situation le réclamait, dans la plupart de ses drames, ont respecté cette même simplicité dans Sophocle Nous ne désespérons pas, quand on nous jouera Eschyle, de voir admirer, par exemple, le grandiose du Prométhée de ce poëte, aux mêmes personnes qui ont le plus critiqué l'admirable second acte des *Burgraves*. En attendant, disons, d'après ce qu'on nous écrit de Paris, que l'œuvre de Sophocle a obtenu un succès immense, solennel, religieux, incontesté. Cette poésie, calme par momens, lyrique en d'autres passages, tout ce drame, sombre et inexorable comme le destin, tout cet ensemble enfin de passion et d'analyse, jeune encore malgré les siècles, a prodigieusement frappé les spectateurs. L'ombre du vieil Athénien a dû en frémir dans sa tombe de marbre cachée aujourd'hui sous la poussière et sous l'herbe de l'Attique. Nous le répétons donc avec conviction : la tentative a été bonne pour les idées de progrès. Il y a vingt ans, notre vénérable maître, M. Tissot, était obligé de se mettre à la torture, dans sa chaire du Collége de France, pour dire que Schakespeare lui paraissait un garçon d'esprit qui avait su parfois bâtir un drame ; encore cette hardiesse ne lui était-elle permise que parce qu'il accusait aussitôt le grand inventeur de manquer de goût. Aujourd'hui on joue Schakespeare littéralement traduit, et l'on bat des mains ; qu'on nous donne le premier et le second Faust, *la dévotion à la croix de Calderon*, ou le plus énergique des drames de Lope, et le public applaudira. Il s'ensuit que les idées ont marché et qu'elles ont marché vite. Eh bien ! ne soyons pas ingrats ; reconnaissons-le : c'est à l'école que représente et qu'a créée M. Victor Hugo, que nous devons ce progrès, progrès sans limite, puisqu'il a passé de la littérature dans les arts, et qu'on est parti des mêmes idées pour procéder à la restauration de nos basiliques, à la préservation de nos monumens le plus remarquables en tout genre, et à ces recherches archéologiques, historiques et littéraires, qui font revivre si puissament le passé, soit dans les livres, soit sur la scène.

— Notre siècle, a-t-on dit depuis long-temps, est le siècle des découvertes. Il a inventé la vapeur, les socques articulés et le gouvernement représentatif. Que n'a-t-il pas déterré ? Il ne lui manquait plus que d'inventer une langue, comme il a fait de la Polka. Eh bien ! ce pas immense, destiné à donner à l'homme un instrument nouveau, est achevé aujourd'hui. Un de nos amis qui revient d'Afrique, nous communique les observations suivantes sur un idiome récent, clair, bref, expressif, et surtout varié, né en Algérie, du contact des nations chrétiennes avec les états musulmans. Cet idiome, inconnu à nos lecteurs, comme aux professeurs du Collége de France et de la Faculté des lettres de Montpellier, nous ne désespérons pas de le voir adopter bientôt dans nos deux Chambres. Il facilitera singulièrement les discussions, en les abrégeant. Il se nomme la langue *sabir*. La langue *sabir* se compose d'espagnol et d'italien. Elle n'est ni difficile à prononcer, ni longue à apprendre. Jugez-en.

Son vocabulaire est formé d'une trentaine de mots, qui, à l'aide d'une pantomime expressive, suffisent pour rendre un grand nombre d'idées. Sa grammaire est d'une simplicité dont aucune langue n'offre l'exemple. Chez elle le verbe ne possède qu'un seul temps, le substantif n'admet qu'un seul cas, l'adjectif ne connaît qu'un genre.

Digitized by Google

Chaque mot exprime, non pas une idée, mais un ordre d'idées. Ainsi tous les verbes de repos se traduisent par le mot *santar;* la possession, à quelque titre que ce soit, se rend par le mot *ténir*. Il n'y a peut-être qu'une seule série qui admette des synonymes : c'est celle qui correspond à l'idée du vol. *Chapar*, c'est le vol audacieux, le vol à main armée, la *razia*. *Robar*, c'est la filouterie délicate, la soustraction adroite, la prestidigitation qui vide la poche du voisin sans qu'il s'en aperçoive. Nous laissons aux grammairiens philosophes le soin d'expliquer cette anomalie : de nous dire comment il se fait qu'une langue si ennemie des synonymes, si avare de paroles, n'ait dérogé à ses habitudes de parcimonie grammaticale qu'en faveur des mots qui expriment la violence ou la mauvaise foi.

Mais voici bien autre chose. Cette langue, dont l'actif ne s'élève pas au-delà de trente mots, pouvait-elle, selon toute vraisemblance, donner quelque chose aux belles et riches langues de l'Europe? Non, assurément. Eh bien! attendez la première édition du *Dictionnaire de l'Académie*, et vous y verrez figurer le mot de *chapardeur*, mot bien connu en Algérie, appliqué d'abord aux vautours de toute espèce et de tout pays, qui marchent à la suite des razias, étendu ensuite à tous les pillards, de quelque nom et de quelque habit qu'ils se couvrent.

Bônô est l'adjectif le plus usité de la langue *sabir*. Il désigne à la fois le bon, le beau, le vrai, tout ce qui plaît, tout ce qui charme.

Nô Bônô exprime à lui seul toutes les nuances du mal, depuis le pli disgracieux de la cravate, jusqu'au coup d'yatagan qui dispense d'en porter.

Un des proverbes populaires est celui-ci : Mandjaria bônô; trabadjar nô bônô. C'est-à-dire : Vive la bonne chère ! A bas le travail.

La langue *sabir* est quelquefois fort heureuse dans ses traductions. Voici un échantillon de son savoir faire.

Je me trouvais à Alger peu de jours après l'ouverture de la session. J'étais en visite obligée chez M. X..., au moment où l'on apporta le courrier qui contenait le discours du Trône. M. X... s'intitule lui-même l'un des vétérans de la colonie. Il habite Alger depuis treize ans. Le plus grand voyage qu'il a fait dans l'intérieur de l'Afrique a été celui de Douéra. Je me trompe ; il a failli une fois partir pour Médéa. M. X... n'a jamais éprouvé le besoin d'apprendre l'Arabe. Pour ce qu'il fait, la langue *sabir* lui suffit bien ; car, après avoir été, s'il faut l'en croire, un des héros de la grande semaine à Paris, il est devenu le héros de la petite semaine à Alger. Du reste, M. X... tranche, sans hésiter, toutes les questions, et il appuie ses décisions de ce coup de canon inévitable : on ne m'apprendra rien sur l'Afrique; il y a treize ans que j'y suis.

Donc, je me trouvais un peu malgré moi chez M. X..., au moment où il tenait ses journaux. Sur ces entrefaites on sonne à la porte ; on entre : c'est Sidi Abd-el-Rahman, l'un des amis de M. X... Abd-el-Rahman s'avance la main sur le cœur et l'œil baissé ; il épuise la longue litanie des *Ouech halek*, des *Ouechenta*, des *Kifennek*, des *Hamdoulla*, seul terrein sur lequel M. X... fût en état de lui tenir tête dans sa langue maternelle. Enfin il s'assied.

Après quelques momens de silence, il s'adresse à M. X... d'un air nonchalamment interrogatif.

— Ténir gazita (vous avez les journaux) ?

— Ténir gazita, répond affirmativement le maître du logis.

— Che parlar gazita (que disent les journaux)?

— Parlar el Rey (le Roi a parlé).

— Che parlar el Rey (qu'a dit le Roi) ?

Alors M. X... prend le journal de la main gauche, comme pour traduire fidèlement le discours du Trône, en montrant de la main droite les divers objets qu'il a sous les yeux, moi compris.

Digitized by Google

— Aquestô bônô, aquestô bônô, aquestô bônô, tutti bônô (ceci est bien, ceci est bien, ceci est bien, tout est bien).

(La condition de toutes les classes s'élève et s'améliore. Voir tous les discours du trône, depuis Pharamond jusqu'à Sa Majesté Louis-Philippe.)

Pendant que M. X... parlait, le visiteur se caressait la barbe; puis il laissa tomber négligemment ces paroles :

— Ou Abd-el-Kader, che parlar el Rey (et Abd-el-Kader, qu'en dit le Roi)?

M. X.. reprit aussitôt avec une accentuation brève :

— Abd-el-Kader! nô bônô!

Et il lança son poing dans l'espace pour donner plus de force à ses paroles.

Là-dessus Abd-el-Rhaman se leva, dit flegmatiquement en arabe : Bka alà kher (reste sur le bien), et se retira pour aller traduire à sa manière le discours du trône dont M. X... lui avait si bien rendu l'esprit et la lettre.

Avions-nous tort de parler à nos lecteurs, en commençant, de l'importance de la langue *sabir*? On annonce que trois chaires de cet idiome vont être créées avant peu, et mises au concours à Paris, par M. le Ministre de l'instruction publique, à l'usage de nos orateurs grands et petits. Cinq cents concurrens se sont fait inscrire comme candidats.

N. B. Pour être candidat il faudra produire un diplôme de docteur et un certificat de capacité : la moralité n'est pas nécessaire.

— De tout temps la mémoire du bon roi René a été chère aux habitans de la Provence et du Languedoc, et tout le monde connaît le succès qu'obtint, il y a vingt ans, dans le Midi, l'histoire de ce Prince, écrite par M. le vicomte de Villeneuve, frère du spirituel historien de saint Louis, M. le marquis de Villeneuve-de-Trans. Mais, il manquait au public une édition des œuvres mêmes du roi René. Nous annonçons avec plaisir à nos lecteurs que cette lacune de notre histoire littéraire va être réparée. Un habitant de l'Anjou, M. le comte de Quatrebarbes, vient de publier à Angers, avec un luxe typographique et une richesse artistiques, dignes du royal écrivain, un premier volume in-4° des Œuvres complètes du bon Roi. Ce volume (le 2e de la collection, qui en aura 4) contient, entre autres, le poème de *Regnault et Jehanneton*, où René dépeint ses amours avec Jeanne de Laval; *Le tournoi de Tarascon, ou le Pas d'armes de la bergère*, etc. M. le marquis de Quatrebarbes se propose, en outre, de consacrer le produit de son édition à l'érection d'une statue en bronze du bon roi René; cette statue sera confiée au ciseau de David. C'est là, comme on voit, une œuvre grandiose et toute patriotique. Elle fera honneur à la fois au Prince que chérissaient nos aïeux et au noble éditeur de ses Œuvres.

— M. Michelet, professeur au Collége de France, vient de passer quelques jours à Montpellier avec sa famille. Le célèbre historien a profité de cette circonstance pour fouiller dans nos archives municipales et nos bibliothèques, afin d'y retrouver, si cela était possible, la correspondance de M. de Bâville, qui a disparu depuis la révolution de 89. M. Michelet visite en ce moment les Cévennes. Nul doute que ce voyage ne le mette à même de donner un cachet particulier de couleur locale à son prochain volume sur les guerres de religion.

— Le 12e congrès scientifique de France s'ouvrira à Nismes, le 1er septembre 1844. Le conseil municipal de cette ville, a voté à l'unanimité, pour la tenue du congrès, une somme de 3,000 fr., destinée à faciliter aux membres de l'assemblée des excursions à Alais, à Arles, au pont du Gard, à Montpellier, à Saint-Gilles, à Aigues-Mortes, etc. Les savans français et étrangers peuvent s'adresser, pour tous les renseignemens dont ils auraient besoin d'avance, à notre collaborateur

Digitized by Google

M. Auguste Pelet, de Nismes, inspecteur des monumens historiques du Gard, archiviste-trésorier du congrès. Nous apprenons également que la ville de Nismes a décidé que, tous les ans, du 1er au 15 décembre, une exposition d'objets d'art (sculpture, peinture, dessin, gravure, etc.) aurait lieu dans la *Maison-Carrée*, Une commission a été nommée pour organiser une loterie, afin de faciliter le placement des tableaux dont elle fera choix. Une médaille d'or, une d'argent et une de bronze seront décernées aux trois exposans qui en seront jugés les plus dignes.

— Tout-à-l'heure nous parlions de la langue *Sabir*. Voici un mot qui lui est emprunté et que nous raconte à l'instant un de nos collaborateurs qui a fait partie de la commission scientifique d'Afrique. Tous les jours, dans ses excursions aux ruines romaines qui couvrent l'Algérie, il entendait des employés, des soldats, des officiers mêmes, montés sur des mulets, s'écrier en les frappant : *Hu ! hu ! ministre !... Ministre no bono, ministre no trabajar !* A la fin, ennuyé de ne rien comprendre à ce mot de ministre, qu'il entendait à chaque instant répéter, il demanda pourquoi on appelait ainsi les mulets et par extension les autres bêtes de somme. Voulez-vous savoir ce que lui répondit gravement un zéphir, qui pouvait défier, sur les étymologies, toute l'Académie des inscriptions? — C'est, Monsieur, parce que les mulets sont chargés des affaires de l'État. — Notre collaborateur qui n'est pas de l'opposition, fut très-choqué, comme on le pense bien, d'une pareille irrévérence. Nous dénonçons le fait à qui de droit pour qu'on y mette ordre. N'y a-t-il pas là un magnifique sujet d'ordonnance ministérielle ?

— L'Académie d'Aix a tenu ce mois-ci sa séance publique annuelle. Parmi les étrangers qui ont concouru à cette solennité, on a remarqué surtout notre collaboteur Méry, et M. Poujoulat, ancien compagnon de feu Michaud, dans ses voyages en Orient.

— Montauban a failli devenir, il y a quelques jours, le théâtre d'un événement tragique qui eût pu être déplorable pour les lettres méridionales. Notre ami et collaborateur Mary-Lafon, lauréat de l'Institut, auteur d'une Histoire du Midi dont il achève en ce moment le dernier volume, s'était endormi en lisant. Tout à coup il est réveillé par une étouffante chaleur. Le feu avait pris aux rideaux de son lit et gagnait déjà les meubles de l'appartement. M. Mary-Lafon, tout en appelant au secours, essaya d'éteindre les flammes ; il a eu une main gravement blessee et plusieurs feuillets de ses manuscrits ont été brûlés.

— M. de Labouisse-Rochefort, qui fut long-temps à Toulouse un véritable Mécène pour la jeune littérature, vient de faire paraître le 1er volume de ses *Mémoires ou Souvenirs de* 1795 *à* 1826. Nous reparlerons de ce livre piquant, qui passe en revue tous les hommes aujourd'hui célèbres, soit dans les affaires, soit dans les arts ou les lettres. On souscrit à Montpellier, aux Salons littéraires de M. Gras.

GRAS, *Propriétaire-gérant.*

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Du Tome Premier de la Deuxième Série.

Première Livraison.

Pag.

Préface..... 1.

De la Théurgie, par M. l'abbé Flottes, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier..... 5.

Le Myosotis, nouvelle (1re partie), par M. Dabadie (de Toulouse). 11.

De la Littérature Allemande, Discours d'ouverture, par M. Eichoff, professeur à la Faculté des lettres de Lyon..... 22.

Lettre de l'auteur des Moyens dangereux, à M. Jubinal..... 30.

Poésie. — Charette et l'Empereur, par Gaston de Flottes (de Marseille)..... 35.

Bulletin littéraire. — Promenades pittoresques à Hyères, par M. Denis, Député du Var..... 43.

Chronique..... 47.

Deuxième Livraison.

De l'Insénescence de l'esprit (1re partie), par M. Lordat, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier..... 57.

De la Poésie latine, Discours d'ouverture, par M. Labitte, professeur suppléant au Collége de France..... 76.

Belle comme la rose des bois, simple comme la marguerite des prés, nouvelle (1re partie), par M. Firmin Lebrun..... 95.

Poésie.—Le Poëte et sa Lyre, par M. Cavalier, de Draguignan. 116.

Chronique..... 121.

Troisième Livraison.

Théorie de l'orgueil moderne, par M. Eusèbe de Salles (de Marseille)..... 129.

Silhouette-le-Gabier, nouvelle maritime, par M. Charles Poncy (de Toulon)..... 135.

Examen du Cours d'antiquités monumentales de M. de Caumont, par M. Lamothe (de Bordeaux)..... 146.

Un Roman musical (*suite*), par M. Laurens (de Montpellier). 160.

Une Lettre inédite de Girodet-Trioson..... 176.

Poésie. — Sonnets, par MM. Hénaux, Van Hasselt et Battle (de Perpignan)..... 179.

Chronique..... 184.

Digitized by Google

Quatrième Livraison.

Pag.

De l'Insénescence de l'esprit (2e partie), par M. Lordat, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier..... 193.

De Paris au Canigou (2e article), par M. Achille Jubinal, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier..... 206.

Des Monumens celtiques de la Bretagne, par M. Tournal (de Narbonne)..... 222.

Traductions de Virgile en langue d'oc, par M. Brunet (de Bordeaux)..... 244.

Le Myosotis, nouvelle (2e partie), par M. Dabadie (de Toulouse). 257.

Poésie. — A Reboul et à Georges Sand, sonnets, par M. Désiré Cadilhac..... 265.

Chronique. ..... 269.

Cinquième Livraison.

De la Vie du sang, d'après les croyances populaires, par M. R. d'Amador, professeur à la Faculté de médecine de Montpelllier..... 274.

Le Teinturier poëte, par M. Achille Jubinal, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier..... 303.

Un Roman musical (*suite et fin*), par M. Laurens (trad. pour la première fois de l'allemand)..... 315.

Poésie. — Le Bon temps des poëtes, par M. Arsène Houssaye. 330.

Chronique..... 333.

Sixième Livraison.

Études sur Pascal, par M. l'abbé Flottes, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier..... 337.

Milton et la Poésie épique, Discours d'ouverture, par M. Eichoff, professeur à la Faculté des lettres de Lyon..... 368.

Éloquence chrétienne. — Sermons de M. l'abbé Coquereau, par M. Achille Jubinal, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier..... 378.

Poésie. — Ode à Riquet, traduit du patois carcassonnais, de Daveau, coiffeur, par M. Mestre-Huc..... 388.

Chronique..... 393.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MINNESOTA
wils,per 1844:1

Revue du Midi.

3 1951 001 903 195 M

Digitized by Google